



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

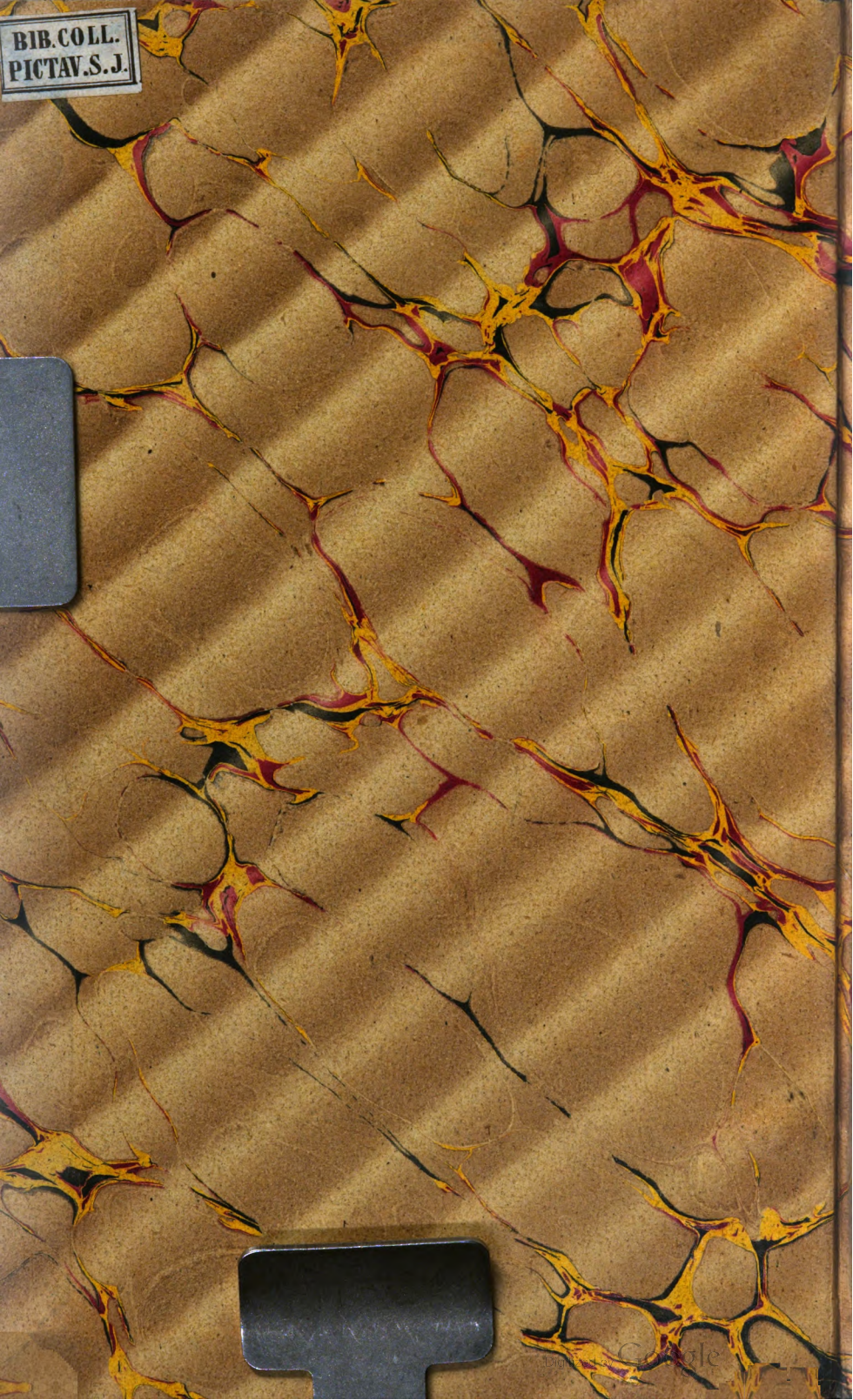
Nous vous demandons également de:

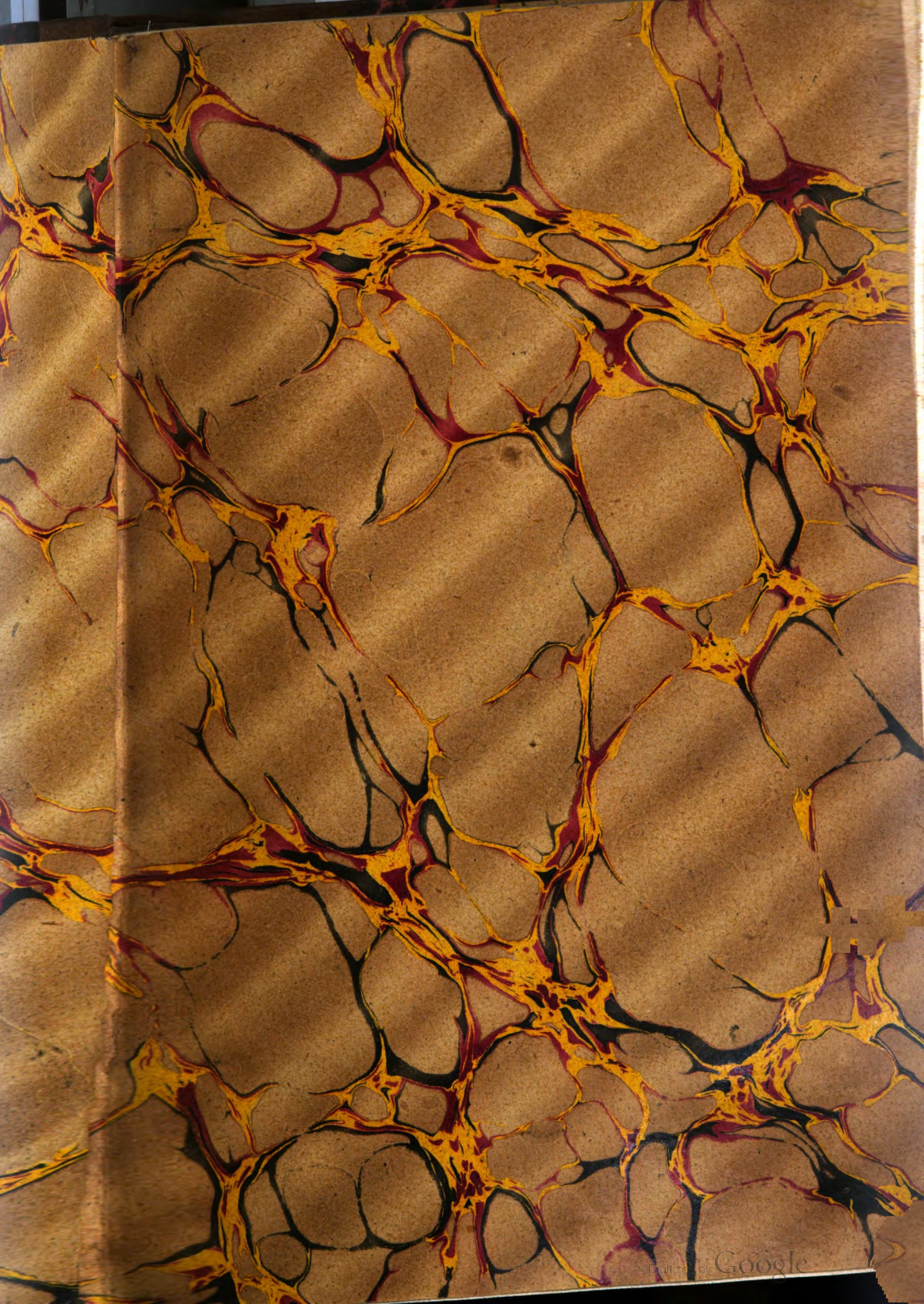
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIB. COLL.
PICTAV. S. J.





11-11

A 346 / 8^o 79

ŒUVRES
DE
M^{GR} DE SÉGUR

ŒUVRES

DE

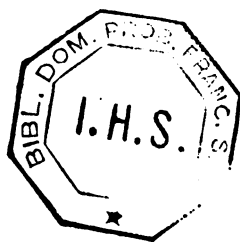
M^{GR} DE SÉGUR

—
PREMIÈRE SÉRIE
—

TOME DEUXIÈME

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

(QUATRIÈME ÉDITION)



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
112, RUE DE RENNES, 112
1882

TRADUCTION ET REPRODUCTION RÉSERVÉES

L'ÉGLISE

D'APRÈS LA TRENTE-QUATRIÈME ÉDITION

Près de cent mille exemplaires de cet Opuscule ont été répandus en *France* en un an ; il a été composé en 1861, à l'occasion des bruits de schisme qui grondaient sourdement pendant que le Souverain-Pontife et l'Épiscopat tout entier s'élevaient avec énergie contre les événements révolutionnaires d'Italie. Il a été traduit en italien à cinq ou six éditions ; en allemand, en anglais, en flamand, en espagnol, etc.

L'ÉGLISE

1

L'Église et la Religion.

La Religion est le lien spirituel qui unit DIEU et l'homme ; l'Église est la forme extérieure que DIEU lui-même a donnée à ce lien. La Religion est la connaissance, le service et l'amour du vrai DIEU ; l'Église est la société de tous les hommes fidèles qui connaissent et pratiquent la Religion.

L'Église est à la Religion ce que le corps est à l'âme. Le corps et l'âme créés par le même DIEU et unis ensemble composent l'homme vivant, l'homme tout entier. Ainsi en est-il dans le christianisme, que JÉSUS-CHRIST a formé de deux éléments : l'un spirituel et invisible, qui comprend la vérité religieuse, la sainteté, la vie de l'âme, etc., et l'autre extérieur, visible et terrestre, qui

comprend la hiérarchie des pasteurs, l'enseignement catholique, les sacrements, le culte divin; l'un et l'autre sont d'institution divine, et leur union compose le christianisme.

L'Église est aussi divine que la Religion ; la Religion, c'est ce qu'enseigne l'Église, ce qu'elle conserve et défend, au nom de DIEU même; et, tout en *distinguant* l'Église de la Religion, il est tout aussi impossible de les séparer qu'il est impossible de séparer l'âme du corps, si l'on veut conserver la vie. « Que l'homme ne sépare pas ce que DIEU a uni : » telle est la grande loi de la vie religieuse de l'humanité. Les protestants ont fait cette scission; il ne leur est plus resté qu'une chimère de religion. En rejetant l'Église, ils ont perdu le christianisme et la foi. Le christianisme et l'Église ne font qu'un.

II

Si l'Église est purement spirituelle.

Non, l'Église n'est pas purement spirituelle, et voici pourquoi :

L'Église étant la société des chrétiens, qui connaissent et pratiquent sur la terre la vraie religion, elle est de même nature que les chrétiens, c'est-à-dire à la fois spirituelle et corporelle. Nous ne sommes pas de purs esprits; notre religion ne peut être purement spirituelle.

Elle est spirituelle et toute céleste et divine, parce qu'elle vient de DIEU et parce qu'elle unit nos âmes à DIEU ; mais elle a nécessairement tout un côté terrestre et visible, qui associe notre corps au culte que nous rendons à DIEU, et nous applique ainsi tout entiers au service de notre Père qui est dans les cieux.

Ainsi, l'enseignement religieux de l'Église, tout divin qu'il est, est confié par JÉSUS-CHRIST au Pape et aux Évêques, qui sont des hommes ; le sacerdoce de l'Église, qui est le divin sacerdoce du Christ, s'exerce au milieu de nous par les Prêtres, qui sont des hommes ; la grâce de DIEU, qui est purement spirituelle, nous est communiquée par les sacrements, qui sont des signes extérieurs et sensibles, choisis à cet effet par Notre-Seigneur lui-même ; enfin le culte que l'Église rend à DIEU, et dont l'objet est également tout spirituel, est accompagné de cérémonies, de rites extérieurs, qui en sont comme le corps.

Les gens qui prétendent que l'Église est purement spirituelle ne comprennent rien au christianisme ; ou, pour mieux dire, ils comprennent parfaitement qu'en se débarrassant du côté visible de la Religion, qui n'est autre chose que l'Église, ils se débarrasseraient du même coup de ce *décalogue* insupportable qu'ils violent du matin au soir, et de ces désagréables vérités chrétiennes, qui ne parlent que de sainteté et de justice, et qui osent menacer les méchants du feu éternel de l'enfer. Une Église purement spirituelle serait bien plus commode ; personne ne la verrait, personne n'en enten-

drait parler; elle ne générerait aucun *honnête homme*. Voilà l'Église qu'il faut aux consciences des libres penseurs !

III

Comment il ne peut y avoir qu'une seule Église de JÉSUS-CHRIST.

Il n'y a qu'un DIEU ; il n'y a qu'un Christ, qu'une foi, qu'un baptême : donc il ne peut y avoir qu'une Église, c'est-à-dire une seule société qui possède la vraie foi, qui connaisse et adore le seul vrai DIEU, le seul vrai Christ.

L'Église est l'envoyée de JÉSUS-CHRIST sur la terre ; JÉSUS n'a pas deux envoyées, pas plus qu'il n'a deux religions, deux doctrines, deux baptêmes. L'Église est *une* comme JÉSUS-CHRIST est *un*, et parce que JÉSUS-CHRIST est *un*. Elle est sa seule épouse légitime et bien-aimée, qui lui donne des enfants, qui lui engendre des chrétiens. Aussi les Apôtres ont-ils écrit dans le Symbole de la foi : « Je crois **A LA** sainte Église ; » et non pas **AUX** saintes Églises ; et le premier Concile général a formulé cette même vérité plus clairement encore en disant dans le Symbole de Nicée : « Je crois à l'Église qui est *une*. »

Si, par impossible, on supposait deux Églises véritables, de deux choses l'une : ou bien ces Églises enseigneraient et pratiqueraient la même religion, et alors elles se confondraient en une seule ; ou bien elles se contrediraient.

raient, et l'une d'elles serait nécessairement dans le faux, et par là même cesserait d'appartenir à JÉSUS-CHRIST, qui est la vérité infinie. Donc il ne peut y avoir qu'une seule Église de JÉSUS-CHRIST.

IV

Que la seule Église catholique est l'Église de JÉSUS-CHRIST.

Il est presque inutile de le démontrer. Seule, l'Église catholique remonte par une succession non interrompue de Pontifes et d'Évêques jusqu'à saint Pierre, premier Souverain-Pontife, et jusqu'aux Apôtres, premiers Évêques et premiers prédicateurs de l'Évangile ; or, qui ne sait que JÉSUS-CHRIST a lui-même envoyé au monde saint Pierre et les Apôtres ? C'est pour cette raison que l'Église catholique est aussi nommée *Apostolique - Romaine*. Elle est Romaine depuis son origine, depuis que son premier Pape, par l'inspiration de DIEU, a choisi la ville de Rome pour siège épiscopal et y est mort martyr. Le Pape, successeur de saint Pierre et Chef visible de l'Église, est Évêque de Rome ; et toute l'Église, prenant le nom de son Chef, se glorifie du nom d'Église Romaine.

Toutes les autres Églises bâtarde, qui, dans le cours des siècles, se sont séparées les unes après les autres de la grande et sainte Église Catholique, Apostolique, Romaine, se sont par là même séparées de JÉSUS-CHRIST, ont perdu la grâce de DIEU, et ont été des adultères et non

point des épouses. L'histoire a enregistré la date de leur naissance, c'est-à-dire de leur divorce, et le nom connu des hommes pervers qui ont présidé à cette séparation est à lui seul une condamnation sans appel : ainsi, le divorce de l'Église gréco-russe en Orient a été consommé au ix^e siècle par l'impie Photius, Patriarche de Constantinople ; celui de l'Église protestante d'Angleterre par Henri VIII et sa digne fille Élisabeth, au xvi^e siècle ; la séparation des sectes protestantes d'Allemagne, de France, etc., par le moine apostat Luther, par le fanatique Calvin, et par d'autres hommes de cette trempe ; tous séparés de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres, non-seulement par l'interruption des siècles, mais encore par des doctrines tout opposées à la vraie foi apostolique.

Au milieu des défections des fausses Églises, l'Église catholique s'avance à travers les siècles, toujours immuable dans sa doctrine, toujours une dans sa constitution, dans sa foi, dans sa morale, enfantant des Saints, continuant ses miracles, redressant les erreurs humaines, et répandant partout où elle pénètre la lumière de la vraie civilisation et la vie de la vraie religion.

V

Si l'on peut se sauver hors de l'Église.

Oui, en apparence ; non, en réalité.

Oui, en ce sens que l'on peut se sauver sans appar-

tenir *extérieurement* à la sainte Eglise catholique. Il y a en effet, hors de l'Église, des âmes qui sont dans une parfaite et *invincible* bonne foi, qui aiment sincèrement la vérité, et qui se feraient certainement catholiques si elles se savaient dans l'erreur : si d'ailleurs ces âmes droites observent de leur mieux ce qu'elles croient être la volonté de DIEU, si elles évitent le mal de tout leur pouvoir, il est certain que leur salut est possible ; car il est de foi que « DIEU veut le salut de tous les hommes, » et que ceux-là seuls se perdent qui mettent *volontairement* obstacle à cette très-sainte et paternelle volonté.

Et cependant il est également vrai de dire que l'on ne peut se sauver hors de l'Église. En effet, ces âmes de bonne foi, dont je viens de parler, appartiennent à l'Église sans le savoir. Elles appartiennent à ce qu'on appelle l'âme de l'Église, c'est-à-dire au Christ, Notre-Seigneur, qui vit et opère dans l'Église. Ce sont des catholiques qui s'ignorent et qui ne sont pas responsables du malheur involontaire qui les sépare extérieurement de la grande famille de JÉSUS-CHRIST. Elles ne se sauvent que parce qu'elles sont catholiques, et ainsi il reste toujours vrai que hors de l'Église Catholique, Apostolique, Romaine, il n'y a point de salut. Cela revient à dire que sans la bonne foi il est impossible d'être à DIEU ni en ce monde ni en l'autre : quoi de plus simple ?

VI

Si l'on peut séparer l'Église du Pape.

Pas plus que, chez un homme vivant, on ne peut séparer le corps de la tête. L'union de la tête et du corps est la première condition de la vie. Or JÉSUS-CHRIST ayant constitué son Église pour vivre et répandre la vie jusqu'à la fin des siècles, il a par là même établi de droit divin l'union du Chef et des membres, l'union du Pape, son Vicaire, son représentant visible, avec les Évêques, les Prêtres et les chrétiens, qui forment ensemble le corps de la sainte Église.

Le Pape est le père de la grande famille de DIEU sur la terre ; voilà pourquoi nous l'appelons *notre SAINT-PÈRE* ; nous l'appelons *saint*, parce que sa paternité est toute spirituelle, toute sainte et toute divine. De même que la famille forme un tout, composé du père, de la mère et des enfants ; de même l'Église forme un tout, composé du Pape, des Évêques et des fidèles.

C'est du Pape que les Conciles généraux ou *œcuméniques* eux-mêmes tirent leur autorité suprême : sans le Pape, il n'y a pas de Concile œcuménique possible ; lui seul les convoque, lui seul les dissout ; leurs décrets de foi ne sont irréfutables qu'après la haute sanction du Pape et par le fait même de cette sanction. Le Pape n'est jugé par personne, *a nemine judicatur* ; il ne dépend de

personne, et tous dépendent de lui ; il est le Chef du Concile, parce qu'il est le Chef de l'Église.

« Le Pape et l'Église, c'est tout un, » disait saint François de Sales ; on ne peut se séparer du Pape sans se séparer de l'Église ; ceci est un dogme de foi, et qui-conque le nierait serait hérétique. On ne peut frapper le Pape sans frapper du même coup l'Église entière. Or, se séparer de l'Église, la mépriser, la frapper, c'est se séparer de Jésus-Christ, c'est mépriser Dieu, c'est s'élever contre Dieu. « Celui qui vous méprise me méprise. »

Les impies n'attaquent le Pape que pour détruire l'Église ; et ils ne veulent détruire l'Église que pour arriver jusqu'à Celui qu'ils ont crucifié et contre lequel Satan les pousse incessamment avec une mystérieuse et impuissante fureur.

VII

Comment est organisé le gouvernement de l'Église.

Comme une armée. L'Église est en effet l'armée du Christ, et nous sommes tous les soldats de Dieu, combattant le démon et le péché, et marchant à la conquête du Paradis ; de là le nom d'Église militante.

Une armée a toujours un général en chef, chargé par le souverain de commander à tous en son nom ; et pour cette raison tous sans exception, soldats, officiers, généraux, doivent au général en chef une exacte obéissance.

L'armée est divisée en plusieurs corps, commandés chacun par un chef spécial ; et ces corps se subdivisent à leur tour en régiments, en bataillons, en compagnies, etc., avec des officiers subordonnés les uns aux autres dans l'unité du commandement et de l'obéissance. Enfin, pour la direction supérieure de l'armée, le général en chef s'entoure d'un état-major d'officiers et d'aides de camp qui transmettent ses ordres aux différents chefs de corps.

L'Église est organisée exactement de même. Son Chef suprême, représentant du Christ, commande à tous par l'autorité même de Celui de qui il tient la place ; tous doivent lui obéir, et Dieu l'assiste dans son commandement. Le Pape est ainsi l'Évêque, le Pasteur et le Pontife de l'Église universelle, l'Évêque des Évêques, le Juge suprême et infaillible de toutes les questions religieuses. L'Église repose sur lui, sur son autorité ; ainsi l'a réglé Notre-Seigneur.

Au-dessous du Pape et autour de lui sont les Évêques, qui gouvernent, en union avec le Pape, tous les diocèses du monde ; et, pour renforcer le gouvernement des diocèses et faciliter les rapports des Évêques avec le Souverain-Pontife, les diocèses sont groupés en *provinces*, que président les Archevêques.

Chaque Évêque divise à son tour son diocèse en un certain nombre de paroisses, à la conduite desquelles sont préposés des prêtres appelés *curés*, et avec le curé d'autres prêtres appelés *vicaires*. Enfin viennent les simples fidèles.

On voit ainsi l'unité, la force et l'extrême simplicité du gouvernement de l'Église. Tout le monde dans l'Église obéit au Pape, comme dans l'armée tout le monde obéit au général en chef : il n'y a qu'un commandement qui, de JÉSUS-CHRIST, passe en plénitude au Pape, du Pape aux Archevêques et aux Évêques, de ceux-ci aux curés et aux prêtres, et s'étend jusqu'au plus humble des fidèles.

Et de même que l'état-major participe au gouvernement suprême de l'armée, représentant vis-à-vis de tous le général en chef; de même, dans l'Église, les Cardinaux et les autres Prélats appelés par le Pape à ces fonctions sacrées, administrent et gouvernent au nom du Souverain-Pontife l'Église catholique tout entière. C'est ce que l'on appelle les *Congrégations Romaines*; elles sont au Pape, pour le gouvernement spirituel, ce que sont ailleurs les différents Ministères au Chef de l'État. Leur autorité est l'autorité même du Pape, qui par elles juge, gouverne et décide toutes les affaires de l'Église catholique. Les Cardinaux, les Prélats et les Congrégations Romaines forment l'*état-major* spirituel du Souverain-Pontife.

Enfin, dans l'Église comme dans l'armée, il y a des signes extérieurs pour distinguer les divers degrés de la hiérarchie : la soutane ou robe sacerdotale est pour le Souverain-Pontife de couleur blanche; pour les Cardinaux, de couleur rouge; pour les Évêques, ainsi que pour les Prélats, de couleur violette; pour les simples prêtres, de couleur noire.

VIII

Que sont, dans l'organisation de l'Église, les Ordres religieux et les Associations catholiques?

Ce qu'est le chien vigilant et fidèle auprès du pasteur, l'aidant à garder le troupeau et à le défendre contre les loups. Les loups ont encore plus peur des chiens que du berger, bien que les chiens ne fassent que seconder le berger, seul véritable pasteur : aussi croiraient-ils avoir bien vite raison et du berger et du troupeau, s'ils pouvaient se débarrasser de ces acolytes importuns, qui sont toujours aux aguets, qui vont et viennent sans relâche, voient tout, entendent tout, et sentent de loin le moindre loupveteau.

Tel est le secret de la haine profonde et incurable que tous les loups à deux pattes ont toujours portée, portent et porteront à nos Religieux. Bien que les Religieux ne fassent point partie de la hiérarchie ecclésiastique proprement dite, ils sont suscités de Dieu et envoyés par l'Église pour assister puissamment cette hiérarchie sacrée dans la prédication de la parole divine, dans l'éducation de la jeunesse, dans la direction des consciences, dans la conversion des âmes et dans toutes les autres œuvres du zèle catholique. Les impies savent bien ce qu'ils font lorsqu'ils attaquent les Ordres religieux et lorsqu'ils emploient contre eux tantôt la persécution et la violence,

tantôt la calomnie, les sourdes intrigues et toutes les ruses d'une implacable aversion.

Il en est de même, dans un degré moindre cependant, des Associations de foi et de piété que suscite de toutes parts dans notre siècle la résurrection religieuse dont l'Église bénit Dieu chaque jour. Elles unissent fortement les fidèles autour de leurs Pasteurs pour les aider par la prière et par l'aumône à propager, à conserver, à défendre la foi, à étendre le règne de JÉSUS-CHRIST, à secourir les pauvres et à sauver les âmes. Il n'y a que les méchants ou les aveugles qui en prennent ombrage.

IX

L'Église enseignante et l'Église enseignée.

L'Église catholique est composée de Pasteurs et de fidèles. Le corps des Pasteurs s'appelle l'*Église enseignante* ; il comprend le Pape et les Évêques, et, en un certain sens, les Prêtres. L'Église enseignée comprend tous les fidèles, quels qu'ils soient, même les rois et les princes. Cette distinction est d'institution divine.

Quand on parle de l'Église, au point de vue de son autorité, de sa mission, etc., il ne s'agit que de l'Église enseignante, que du Pape et des Évêques, qui ont seuls reçu de JÉSUS-CHRIST le droit et le devoir d'enseigner, de gouverner et de juger. L'Église enseignée profite de ces divins privilèges, mais elle n'y participe pas.

Le Pape résume en lui la plénitude de l'autorité de l'Église enseignante; il en possède l'infailibilité doctrinale, la puissance suprême de juger sans appel, d'ordonner ou de défendre. Chaque Évêque, dans son diocèse, enseigne aussi avec autorité, juge, gouverne, porte des lois; mais sa puissance n'étant pas suprême et dépendant d'une puissance supérieure, ses actes, en cas de litige, ne sont pas sans appel et n'ont une valeur définitive que lorsque le Souverain-Pontife les a confirmés. Les Évêques ne sont pas les *vicaires* du Pape; ils sont ses Frères, et s'il est leur Supérieur, ce n'est pas en sa qualité d'Évêque, mais en sa qualité de Souverain-Pontife, choisi par le Christ pour paître les brebis aussi bien que les agneaux.

Quant aux Prêtres, que DIEU a donnés aux Évêques pour les aider dans la charge pastorale, ils ne sont pas *juges de la foi*; ils enseignent cependant, mais ils ne font que transmettre et distribuer l'enseignement tel qu'ils le reçoivent eux-mêmes. Participant ainsi de l'Église enseignante, ils sont à la tête de l'Église enseignée, comme les fils aînés de la famille catholique.

Toute l'Église est ainsi dans l'infailibilité religieuse : l'Église enseignante, parce que JÉSUS-CHRIST est avec elle tous les jours jusqu'à la fin des temps, et l'assiste de son Saint-Esprit; l'Église enseignée, parce qu'elle reçoit et conserve fidèlement la vérité très-pure que lui apporte le corps de ses Pasteurs.

X

Le dogme seul est-il l'objet de l'autorité du Pape et des Evêques?

Non pas; la foi n'est qu'une partie de la Religion, comme l'intelligence n'est qu'une partie de l'homme. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a chargé les Pasteurs de son Église de faire connaître et de faire pratiquer aux hommes non-seulement toute vérité, mais aussi toute justice, toute morale, toute vertu. L'Église est constituée par DIEU Mère spirituelle et Maitresse infaillible de tous les hommes, des peuples aussi bien que des individus, des gouvernants aussi bien que des gouvernés, des savants et des philosophes aussi bien que des simples. Elle est envoyée par JÉSUS-CHRIST pour être « la lumière du monde : » *Vos estis lux mundi.*

Cette mission embrasse donc bien plus que le dogme. Toutes les questions humaines, quelles qu'elles soient, du moment qu'elles intéressent la conscience et les mœurs, sont de droit divin de son ressort; nul ne peut décliner sa compétence sans se révolter contre JÉSUS-CHRIST, qui lui a donné sa mission : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. »

Et comme l'Église est infailliblement assistée de DIEU dans tout ce qui concerne l'accomplissement de son devoir, elle seule est compétente pour régler ce qui est de son ressort, ce qui est justiciable de son tribunal et ce

qui appartient à sa juridiction. Nos petits journalistes crieront et se débattront tant qu'ils voudront; le bon Dieu l'a réglé ainsi, et ce qui est fait, est fait.

Que dire, après cela, de l'extravagance antichrétienne de certains individus qui décident du haut de leur ignorance que le Pape et les Évêques ne sont pas chrétiens, n'entendent pas les vrais intérêts de la Religion, agitent imprudemment les consciences, devraient faire ceci, ont tort de faire cela, etc., etc.? C'est le pauvre jardinier de la fable qui veut en remontrer à la Providence; c'est Gros-Jean qui ne sait pas lire et qui parle philosophie; c'est le savetier qui, avec les lumières de son échoppe, discute la politique du gouvernement. Pauvres têtes à l'envers! et, plus encore, pauvres cœurs rebelles et bien coupables!

XI

L'Église fait-elle peu de cas des pouvoirs laïques?

Personne ne respecte autant que l'Église le pouvoir laïque. Elle respecte et fait respecter toutes les autorités vraies: la famille, la propriété, la société, l'État. Tout dernièrement encore elle a condamné par la bouche des Souverains-Pontifes les doctrines erronées de Lamennais et des sectes révolutionnaires, qui prétendaient que le pouvoir temporel est une usurpation et que l'insurrection est le plus saint des devoirs. Les sectaires détestent l'É-

glise précisément à cause de l'inébranlable énergie avec laquelle elle défend tous les principes d'ordre et d'obéissance, aussi bien dans la société civile que dans la société religieuse.

Si, dans le cours des siècles, l'Église a parfois blâmé, jugé et même condamné les actes de certains princes et de certains États, ce n'a pas été parce qu'elle faisait peu de cas des pouvoirs laïques, mais uniquement parce que son devoir religieux l'obligeait à défendre envers et contre tous la justice, la vérité et les grands principes de la morale publique. C'est le péché et l'injustice qu'elle a frappés, et non pas l'autorité des princes. En agissant ainsi, elle a fait pour les nations et leurs Souverains ce qu'elle fait tous les jours pour les individus ; elle a éclairé et redressé leurs consciences, elle leur a montré la voie du devoir, elle s'est efforcée de les ramener au bien, elle ne les a jamais condamnés ni frappés d'anathème qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et de douceur.

En présentant le Saint-Siège et l'Épiscopat comme ennemis des pouvoirs laïques, le démon et ses amis n'ont qu'un but : c'est de soulever contre l'Église le bras séculier, et de faire renverser par le trône l'autel qui est son plus ferme soutien.

Le pouvoir laïque est souverainement respectable en tout ce qui touche le gouvernement temporel des États ; mais, dans ce gouvernement même, il doit être moral, il doit être selon Dieu, il doit aider de son mieux la mission de salut que l'Église a reçue du Seigneur pour sanc-

tifier et pour sauver tous les hommes ; et, s'il est juste et équitable, il ne doit pas s'étonner que les Pasteurs des âmes lui rappellent ses devoirs, au nom de JÉSUS-CHRIST, l'éclairent et le reprennent comme ils le font pour chacun des fidèles.

Laique veut-il donc dire antichrétien?... S'il en était ainsi, personne, en conscience, ne pourrait être *laique*.

XII

**Quelle est l'influence que l'Église cherche à conquérir
en ce monde.**

C'est l'influence du bien, des bonnes mœurs, de la justice, du service de DIEU. Elle n'en veut pas d'autre, quoi qu'en disent ses ennemis ; mais celle-là, elle la veut ; elle la veut à tout prix, et, pour la conquérir, elle n'épargne ni ses travaux, ni ses sueurs, ni son sang. Qu'importent à la sainte Église les vains calculs de la politique humaine ? Elle n'y touche jamais qu'au point de vue de la conscience, et dès lors elle demeure dans son domaine.

L'Église Romaine veut faire régner JÉSUS-CHRIST dans le monde, parce qu'elle est envoyée pour cela. Le divin Maître lui a dit, avant de retourner aux cieux : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer mes lois.* Et elle va, avec l'autorité de

DIEU, le faisant connaître, le faisant servir, le faisant aimer. Rien ne l'arrête et rien ne l'arrêtera. Pour faire triompher la vérité, elle invoque avec un droit égal la liberté et l'autorité; moyens humains qui tirent toute leur excellence du bon usage qu'on en fait, et que l'Église honore grandement en les faisant servir au salut des âmes.

Que l'on crie tant qu'on voudra à la double face, à l'empiètement, à l'agitation cléricale, à l'orgueil du clergé, et autres travestissements de ce genre : l'Église n'en accomplira pas moins sa sainte, sa puissante, sa douce et bienfaisante mission. Elle sauve ceux-là mêmes qui, après l'avoir le plus indignement blasphémée, lui demandent du secours au jour du péril et de l'épreuve.

Non, l'Église *n'empêche* pas lorsqu'elle instruit les princes et les peuples, lorsqu'elle s'oppose à ce que DIEU défend, lorsqu'elle condamne sur la terre ce que JÉSUS-CHRIST condamne dans les cieux. Elle fait son devoir à l'égard de ceux qui ne font pas le leur. Elle ne *trouble* jamais les consciences que lorsqu'il faut les réveiller d'un sommeil dangereux; elle *n'agite* jamais que les questions qui doivent être agitées, et son prétendu *orgueil* n'est que le profond et énergique sentiment de la mission divine qu'elle tient de DIEU. Bienheureux, même dès ce monde, ceux qui acceptent avec amour la divine influence de l'Église, et qui échappent ainsi à l'influence délétère de toutes les folles idées qui bouleversent les intelligences et perdent les sociétés aussi bien que les âmes !

XIII

Si les Évêques et les Prêtres sont des fonctionnaires publics.

Ils ne le sont en aucun sens. Les ministres de Dieu ne peuvent être les ministres des rois de la terre. Le traitement annuel que reçoivent de certains gouvernements les Évêques et les curés catholiques, ne change en rien leur divin ministère. En France, par exemple, ce traitement n'est pas un *salaire* de fonctionnaire public, mais bien le paiement d'une *dette* reconnue officiellement par l'empereur Napoléon I^{er} vis-à-vis du Pape Pie VII, après la grande Révolution. Les propriétés du clergé français avaient été volées et confisquées, et le Pape, administrateur suprême de tous les biens de l'Église, voulut bien abandonner tous ses droits à ces propriétés injustement ravies, moyennant une faible indemnité que le gouvernement français prit l'engagement solennel de payer chaque année et à perpétuité aux Évêques et aux curés de toutes les Églises de France.

Le traitement des fonctionnaires civils n'a aucunement ce caractère. C'est un salaire, honorable sans doute, mais enfin un véritable salaire des services qu'ils rendent à l'État. Leur autorité n'est qu'une délégation du pouvoir civil ; et cette délégation peut cesser par le seul fait de la volonté du Souverain, qui la leur retire quand il lui plaît.

Les Évêques et les prêtres, au contraire, exercent le ministère catholique au nom de DIEU seul ; ils ne relèvent que de JÉSUS-CHRIST et du Pape, son Vicaire. Leur mission dépasse les limites de tous les États, et les domine comme le ciel domine la terre. Ils prêchent le respect pour l'autorité temporelle sans dépendre d'elle, du moins en ce qui touche leur saint ministère ; et c'est ne rien comprendre aux questions spirituelles et temporelles, religieuses et civiles, que d'assimiler les ministres de l'Église aux fonctionnaires de l'État, comme le font tous les jours les déplorables journaux qui inondent et pervertissent l'Europe.

XIV

Comment on est fait Évêque.

Deux conditions sont requises pour qu'un prêtre exerce les fonctions sacrées de l'Épiscopat. Il faut d'abord qu'il soit élu et institué par le Souverain-Pontife, qui est l'Évêque des Évêques, chargé par JÉSUS-CHRIST de gouverner et de faire gouverner par ses vénérables Frères, les Évêques, chaque portion de l'Église universelle. Seul dans l'Église, le Pape a le droit de fixer dans le monde entier les limites des diocèses, d'en créer de nouveaux et d'investir de la *juridiction* pastorale le prêtre à qui il juge à propos de confier la charge d'un diocèse. La juridiction,

c'est le pouvoir de gouverner, d'enseigner, de juger, de lier ou de délier. Sans cette juridiction, qui appartient en plénitude au Pape et que seul il peut conférer, un prêtre n'a aucun pouvoir ecclésiastique dans un diocèse; si un prêtre se permettait de jouer à l'Évêque, de faire des lois, de donner des dispenses, etc., tous ses actes seraient nuls de plein droit, et lui-même, outre un suprême ridicule, encourrait *ipso facto* l'excommunication majeure, digne punition des schismatiques et des intrus.

La seconde condition requise pour qu'un prêtre puisse exercer légitimement et valablement les fonctions épiscopales, est la *consécration* par le sacrement de l'Ordre. Si, comme il est arrivé parfois dans les temps de schisme, il se rencontrait un Évêque et un prêtre assez oublieux de leurs devoirs, l'un pour donner, l'autre pour recevoir la consécration épiscopale en dehors de la volonté du Pape, le malheureux prêtre ainsi consacré aurait vraiment le *caractère* d'Évêque, il pourrait *validement* administrer le sacrement de Confirmation et le sacrement de l'Ordre; mais tout cela serait *illicite* au premier chef; comme la consécration eucharistique par un prêtre interdit est valide tout en étant très-illicite, très-coupable et très-sacrilège.

Par suite de certaines conventions, appelées *Concordats*, passées entre le Saint-Siège et plusieurs gouvernements temporels, la désignation ou nomination des futurs Évêques est abandonnée par l'Église à l'initiative du Souverain. Mais cette nomination n'a aucune valeur religieuse tant que le Pape ne l'a pas ratifiée par un acte

officiel, que rien ne peut suppléer et qu'on nomme l'*institution canonique*.

Voilà comment un prêtre peut devenir Évêque.

XV

Ce que c'est qu'un schisme.

Un schisme est un grand péché et une grande sottise. C'est la séparation d'avec le Pape, Chef de l'Église; et par conséquent la séparation d'avec l'Église, société de Dieu; et par conséquent la séparation d'avec Dieu même.

Le schisme est la révolte d'un certain nombre de chrétiens, ecclésiastiques ou laïques, contre l'autorité légitime de l'Église et de son Chef. C'est un péché mortel de premier ordre, et les Princes, les Évêques, les prêtres et les laïques qui s'en rendent coupables, auront à rendre au tribunal de JÉSUS-CHRIST un compte d'autant plus terrible que presque toujours ce crime de haute trahison catholique est suivi du crime d'*hérésie* plus grave encore : la désobéissance a pour digne salaire l'apostasie de la foi. La Grèce, la Russie, la Suède, la Prusse, l'Angleterre ont été, par le schisme, jetées dans l'hérésie.

Une Église schismatique, c'est-à-dire séparée du Pape et de l'Église universelle, tombe immédiatement sous le joug des puissances de ce monde, et s'avilit bientôt dans une honteuse servitude. Elle perd toute sa sève religieuse, toute son autorité morale, toute sa force, toute sa doc-

trine; elle devient, entre les mains du pouvoir, un instrument servile et méprisé; et trop souvent son ministère n'est qu'une succursale de la police. On appelle cela une *Église nationale*; et un clergé ravalé de la sorte a le bonheur de posséder une *Constitution civile*.

Pauvres Églises nationales et pauvres constitutions civiles du clergé! vous êtes trop pitoyables pour que nous vous redoutions, trop absurdes pour que nous songions à vous réfuter! Membres vivants de la sainte Église de DIEU, nous voulons toujours vivre de sa vie, ne faire qu'un avec elle et avec le Christ, et demeurer inviolablement unis au Souverain-Pontife, qui est le centre de l'unité chrétienne, le seul Docteur qui ne s'égare jamais, l'Évêque universel de tous les enfants de DIEU! Le schisme, c'est la mort, c'est le déshonneur; et nous n'en voulons pas!

XVI

Du mensonge historique contre l'Eglise et la Papauté.

« Mentons, mentons ferme, écrivait l'honnête Voltaire à l'un de ses honnêtes amis; il en restera toujours quelque chose. » Voilà le mot d'ordre que suivent fidèlement depuis plus d'un siècle tous les ennemis de la foi. Ils ont menti, ils mentent et ils mentiront; et DIEU sait s'il en reste quelque chose! Hélas! ce déluge de mensonges inonde, non pas seulement la France, mais l'Eu-

rope, mais le monde entier. C'est une vaste conspiration, qui dénature tous les faits, parodie tous les caractères, invente toutes les faussetés, pour faire croire à la jeunesse, au peuple et à tout le monde, que l'Église catholique est un éteignoir, un foyer d'intrigues, de noirceurs, de crimes; que la Papauté est violente et sanguinaire; que son existence est incompatible avec la sûreté de l'État, avec la paix publique; qu'elle ne vit que d'ambition et de cupidité; que les Papes ont été les ennemis du genre humain, et que le temps est venu de venger cet abominable passé. Voilà ce qu'on dit, voilà ce qu'on écrit, ce qu'on imprime dans les trois quarts de nos journaux, de nos romans soi-disant historiques, assistés en cela des innombrables pamphlets anticatholiques que répand par millions la propagande protestante. Voilà ce qu'on dit et voilà ce qu'on croit; le **MENSONGE HISTORIQUE** est la grande arme des impies.

Je ne puis ici réfuter en détail ces calomnies aussi grossières qu'abominables; je me borne à constater le fait, à l'affirmer devant DIEU et devant la science, et à supplier tout honnête homme, dans l'intérêt de son salut éternel, de ne pas ajouter foi à ces assertions malfaisantes qu'enfante chaque jour, non l'amour de la vérité, mais une aveugle ignorance et une haine satanique contre Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

XVII

Que l'Église seule est la mère des pauvres et des petits.

C'est un fait si connu et si public, qu'il est inutile de l'établir par des preuves. Seule, l'Église catholique fait les *Sœurs de charité*, les *Frères des Écoles chrétiennes*, les *Petites-Sœurs des pauvres*, etc... La sève divine, que possède seule la vraie Église, peut seule enfanter, perpétuer et développer dans de gigantesques proportions ces incomparables dévouements, cet humble héroïsme de chaque jour, dont le ciel sera la magnifique récompense. Les sectes protestantes et les Églises nationales ont voulu tenter ce prodige; elles ont fait comme le corbeau de la fable, qui voulut imiter l'aigle en enlevant un mouton : elles ont été prises là où elles croyaient prendre, et l'on a vu une fois de plus que la vérité seule engendre la charité.

L'Église catholique est la mère des pauvres, des enfants, des petits, des faibles, de tous ceux qui ont besoin d'amour. Elle seule les aime, en pratique aussi bien qu'en théorie. Les autres ont parfois la théorie, et bavardent et écrivent sur la bienfaisance; mais ils laissent à l'Église, à ses ministres et à ses Ordres religieux le rude labeur du service des pauvres, de l'éducation religieuse des enfants, du soin des malades, du soin des fous, des abandonnés, la visite des pauvres honteux; en un mot, le soulagement des misères humaines.

L'amour de JÉSUS-CHRIST, qu'on le sache bien, l'amour de la Vierge MARIE, l'amour du Saint-Sacrement, le célibat catholique, l'abnégation de la vie religieuse : voilà le secret, voilà la source intarissable de la charité chrétienne de l'Église. Elle seule possède ce secret, cette source vivante; et voilà pourquoi, seule, malgré les ingrattitudes dont on l'abreuve tous les jours, elle a passé et elle passe, comme JÉSUS, en faisant le bien : *Transiit benefaciendo*.

UNITÉ, VÉRITÉ, CHARITÉ : voilà l'inimitable devise catholique!

XVIII

Du grand crime de ceux qui attaquent l'Église.

Attaquer l'Église et le Saint-Siège, c'est attaquer JÉSUS-CHRIST, c'est attaquer DIEU : « Qui vous méprise, me méprise. » La guerre à l'Église, de quelque prétexte qu'on essaye de la couvrir, est une guerre sacrilège et parricide, parce que l'Église est l'œuvre de DIEU et la Mère de l'humanité. Quel nom donner au mauvais fils qui hait sa mère, qui la calomnie, qui l'outrage, la frappe, qui voudrait la chasser et la tuer?

Attaquer l'Église, c'est attaquer l'âme et le salut éternel de chacun de nous; car notre âme et notre salut sont, par la Providence, confiés à l'Église, comme notre vie et notre santé, lorsque nous étions enfants, étaient, par cette même Providence, confiées à notre bonne mère.

C'est attaquer la société et la civilisation, qui sont

également l'objet de la mission sacrée de l'Église catholique, et qui dégénèrent bientôt lorsque la lumière de la foi et la force de la Religion ne sont plus là pour les garantir.

C'est attaquer surtout le pauvre peuple, le nombre infini des malheureux qui n'ont pour partage en ce monde que les larmes et les privations, et que l'Église seule sait consoler, en leur montrant l'éternité qui approche, en leur montrant la crèche et la croix de JÉSUS-CHRIST, les souffrances des martyrs, les travaux des Saints, le tabernacle de l'Eucharistie, le cœur paternel du prêtre, l'amour tutélaire et chéri de la Bienheureuse Vierge MARIE, Mère du très-doux Sauveur.

Enfin, c'est attaquer l'enfance, dont l'innocence et la faiblesse n'ont d'autre abri que l'Église, et de laquelle DIEU a dit dans son Évangile : « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer ! »

Le même Seigneur a dit encore : « Si quelqu'un n'écoute point l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un voleur. » Que sera-ce des hommes qui non-seulement n'écoutent point l'Église, mais se révoltent ouvertement contre elle, lèvent sur sa tête sacrée une main maudite ! Ces gens-là sont sur le grand chemin qui mène droit en enfer : *Lata via quæ ducit ad perditionem.*

XIX

Si l'Église doit durer longtemps encore.

Nous n'en savons rien ; mais ce que nous savons, parce que JÉSUS-CHRIST et ses Apôtres nous l'ont dit, c'est que l'Église durera autant que le monde, vu que le monde n'existe que pour le Christ et son Église. Ce que nous savons, c'est qu'à l'approche des derniers temps de l'Église et du monde, il y aura des séductions terribles, capables d'ébranler les élus eux-mêmes ; une apostasie générale des sociétés en tant que sociétés ; une perte quasi-universelle de la foi ; des fléaux et des misères de tout genre ; enfin une persécution générale, plus redoutable que toutes les précédentes, et une tribulation telle, dit l'Évangile, qu'il n'y en aura point eu de semblable depuis le commencement du monde : *Tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi.*

Ces mauvais jours sont-ils près de nous ? Je l'ignore ; mais ce que je sais et ce que tout le monde voit, c'est qu'une crise effrayante menace l'Église dans le monde entier, et qu'il nous faut tous, si nous ne voulons pas succomber à la tentation, veiller et prier, devenir des chrétiens plus sérieux, plus dévoués aux intérêts de la foi, plus assidus à la Table sainte, plus généreux pour le sacrifice ; en un mot, plus saints et plus détachés de la terre. Il faut payer de notre personne, payer de nos biens,

nous mettre tout entiers au service de Jésus et de son Église. Nous n'avons rien à craindre, nous sommes à DIEU, et l'avenir est à nous ! Que l'armée sainte du Christ resserre ses rangs autour de ses chefs immédiats, qui sont les Évêques, et autour du Pasteur suprême des âmes, qui est le Souverain-Pontife ! Qu'elle ne se laisse pas séduire par les ruses schismatiques de Satan, et que, dans les épreuves qui pourraient survenir, elle se rappelle toujours la grande parole de saint Ambroise : LA OU EST PIERRE, LA EST L'ÉGLISE. — *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

CAUSERIES
SUR
LE PROTESTANTISME
D'AUJOURD'HUI

D'APRÈS LA DIX-SEPTIÈME ÉDITION

Cet Opuscule a été traduit en plusieurs langues, principalement en italien, en allemand et en anglais. Il s'est répandu jusqu'en Amérique, jusque dans les Indes et dans les missions de l'Océanie.

PRÉFACE DES ÉDITEURS

DIX-SEPTIÈME ÉDITION

Défendre la foi contre la propagande si active des sectes protestantes, tel était l'objet de ce livre. Ce but a été atteint, et le succès a dépassé l'espoir de l'auteur. Ce sont des ministres protestants qui se sont chargés de nous apprendre cette bonne nouvelle. M. Faye, ministre protestant à Lyon, se plaignant amèrement du *mal* que faisaient les *Causeries*, déclarait en septembre 1859, dans une assemblée d'agents hérétiques tenue à Genève, que « les protestants échouent toujours auprès de ceux qui ont lu cet ouvrage. » Un pasteur de Poitiers faisait le même aveu, presque dans les mêmes termes. En outre, il est à notre connaissance que plusieurs familles, fort ébranlées déjà par la propagande protestante, ont été raffermies par la lecture des *Causeries*.

Ce petit ouvrage a été fort utile, même à des protestants. La femme d'un des pasteurs de Paris disait, en le remettant à une amie catholique qui le lui avait prêté : « Après cela je ne peux plus rester protestante, il faut que j'en parle à mon mari. » Une autre dame protestante anglaise, très-instruite et fort distinguée, y trouva, Dieu aidant, la lumière de la vraie foi, et se fit catholique au mois

de juillet de cette même année (1860). Elle mourut quelques semaines après, et voulut que l'instrument dont la bonté de Dieu s'était servie pour la remener à la vérité fût déposé sur sa poitrine et reposât avec elle dans son cercueil.

Ces faits parlent plus haut que tous les éloges, et recommandent les *Causeries* de Mgr de Ségur au zèle des prêtres et des fidèles qui cherchent à prémunir les âmes contre les séductions protestantes.

CAUSERIES
SUR
LE PROTESTANTISME
D'AUJOURD'HUI

PREMIÈRE PARTIE

I

Pourquoi ce petit livre.

Ces *Causeries sur le protestantisme* s'adressent aux catholiques bien plus qu'aux protestants ; ce n'est pas une attaque, ce n'est pas même une controverse, c'est une œuvre de *préservation* et de *défense*.

On s'est demandé : A quoi bon parler encore du protestantisme à l'époque où nous sommes ? ne s'est-il pas tellement fusionné avec le rationalisme et l'incrédulité, qu'il n'existe plus comme secte religieuse ? et d'ailleurs

les Français n'ont-ils pas trop de bon sens et trop de logique pour lui laisser prendre racine chez eux?

Il est certain que le protestantisme est profondément antipathique à notre pays, et il n'est pas moins incontestable que du protestantisme religieux il ne reste que des ruines. Mais il est des ruines dont il faut se méfier, parce qu'elles peuvent servir de réceptacle et d'abri aux mal-fauteurs, qui n'osent se montrer à découvert sur les grands chemins. Telle est l'enceinte délabrée du protestantisme, dans laquelle affluent de plus en plus tous les ennemis de l'Église, les révolutionnaires et les incrédules, et qui couvre de son ombre facile leurs projets impies. On y fait bon accueil à toutes les révoltes contre l'Église et contre la société; ces ruines deviennent une forteresse, et le protestantisme mourant devient, s'il ne l'est déjà, une immense force de destruction.

Ravivé et réchauffé par les impies qu'il reçoit dans son sein, on le voit se débarrasser pièce à pièce de son armure théologique du seizième siècle, et montrer à nu son principe essentiellement révolutionnaire. Gardant, pour le besoin de la cause, un certain langage biblique et des formes religieuses, il se dresse devant nous dans une attitude agressive. Il ne rêve rien moins que la destruction absolue de l'Église de JÉSUS-CHRIST, et pour cela il multiplie, au milieu de nos populations catholiques, ses temples, ses oratoires, ses établissements de tout genre. Ses agents inondent de brochures nos villes et nos campagnes. Cherchant à corrompre les intelligences plus élevées, par le moyen de journaux et de publications histo-

riques ou littéraires, il cherche en même temps à se faire un avenir dans les classes ouvrières en accaparant les enfants et en leur ouvrant des écoles, des asiles, des orphelinats où l'on apprend à ces pauvres petits, non point à devenir chrétiens, mais à blasphémer l'Église. Une foule d'associations se fondent pour faire la guerre à la religion catholique, et ces sociétés bibliques, évangéliques et autres, relatent publiquement, dans leurs comptes rendus annuels, les efforts et les progrès de leur propagande, en même temps qu'elles étalent triomphalement les millions que l'esprit de parti sait réunir en France, et surtout à l'étranger, pour alimenter leur zèle et payer leurs succès.

Ce n'est donc point une chose oiseuse de s'occuper du protestantisme. Si des esprits timides objectaient qu'il n'est point bon de réveiller des discussions fâcheuses, je leur dirais que c'est pour nous non-seulement un droit, mais un *devoir* de défendre la Religion attaquée et de sauvegarder ce qui nous est plus cher que la vie, la foi que nous avons reçue de Dieu et de nos pères. Ce petit livre n'a pas d'autre objet que de coopérer à cette grande œuvre, dans son humble mesure. J'ai pensé être utile à plusieurs âmes, en leur montrant, dans une suite de causeries familières, ce qu'est le protestantisme ; en leur dévoilant les faussetés et le vide de son système, les hontes de son origine, sa nullité comme culte religieux, son affinité avec tout ce qui est révolution et anarchie, et enfin l'abîme où il conduirait infailliblement notre France, trop logique pour s'arrêter sur la pente de l'erreur.

On ne trouvera dans ces pages ni controverses savantes, ni discussions métaphysiques. Parlant surtout à des catholiques qui connaissent leur religion, je n'ai point insisté sur certains points de doctrine qui leur sont connus et que j'aurais expliqués plus au long si je m'adressais à des protestants.

Pour étudier à sa source la question de la *Réforme*, j'ai dû parcourir un grand nombre de publications et d'ouvrages luthériens, calvinistes, méthodistes, etc.; j'y ai trouvé des aveux écrasants de la part de pasteurs et d'écrivains protestants, entre lesquels j'ai cité de préférence les plus universellement estimés par leurs coreligionnaires.

Comme ce livre pourra soulever des récriminations de la part des hérétiques, je ne puis trop insister sur ce point, que je ne fais ici que *défendre* la foi contre des attaques dont la violence dépasse toute mesure, contre des hommes qui se disent hautement appelés à détruire notre sainte religion, et dont l'un des chefs les plus autorisés, M. Agénor de Gasparin, osait dire naguère, en parlant de l'Église catholique : « *Il n'est point permis devant DIEU de ne la haïr que médiocrement* ! »

Les Écoles du doute et l'École de la foi, p. 26.

II

Protée.

Protée était un personnage de la Fable qui prenait toutes les formes, et se dérobaît ainsi à toutes les recherches, à toutes les attaques.

Protée est le vrai type de ce qu'on appelle le protestantisme. On ne sait comment faire pour le définir, et l'on sait encore moins par où le prendre. Il est différent à Paris et à Londres, à Genève et à Berlin, à Berne et à New-York. Bien plus, il diffère de lui-même dans chaque quartier de la même ville, dans chaque temple, dans la tête de chaque pasteur, j'oserai dire dans la tête de chaque protestant. Ce qu'il enseigne, ce qu'il dit, ce qu'il croit ici est diamétralement opposé à ce qu'il dit, à ce qu'il croit, à ce qu'il enseigne ailleurs, et cependant c'est toujours le protestantisme !

Qu'est-ce donc que le protestantisme ?

Est-ce une religion ?—Non, ce sont des sectes.

Est-ce une Église, ou même une agglomération d'Églises ?—Non, ce sont des individus.

Est-ce une institution ?—Non, c'est une révolt .

Est-ce un enseignement ?—Non, c'est une négation.

Le protestantisme *proteste* ; et son œuvre se borne là. Son nom même est purement négatif, et c'est ce qui

explique comment depuis trois cents ans ce nom n'a pas varié, bien qu'il couvre des variations sans nombre. Le protestantisme n'étant qu'une renonciation partielle à l'antique foi chrétienne, moins il croira, plus il *protestera* et plus il sera lui-même. Son nom devient tous les jours plus vrai, et lui-même doit subsister jusqu'au moment où il périra, comme l'ulcère périt avec le dernier atome de chair vivante qu'il a dévoré.

Toutefois, il est dit dans la Fable qu'on est venu à bout de saisir Protée; essayons d'en faire autant, et de surprendre le protestantisme sous les mille formes qu'il revêt; essayons de le démasquer, et de prémunir ainsi les chrétiens auxquels il tend ses pièges.

III

Protestantisme et Protestants.

Protestantisme et protestants, est-ce la même chose?

— En aucune sorte.

Les protestants sont des hommes que DIEU aime comme il aime tous les hommes; et le protestantisme est une révolte contre la vérité, révolte que DIEU déteste et maudit sur la terre, comme il déteste et maudit dans le ciel la révolte de ses anges rebelles. Il faut aimer les protestants et détester le protestantisme, comme il faut aimer le pécheur et détester le péché.

Le protestantisme est mauvais de sa nature; le pro-

testant est souvent un fort brave homme, toujours infiniment meilleur que son protestantisme. Le plus souvent il n'est protestant que de nom, et ce qui lui manque en fait de religion doit être bien plutôt imputé à son éducation et au milieu protestant dans lequel il vit, qu'à un sentiment personnel et coupable.

Dans ces causeries, ce n'est point le protestant, mais le protestantisme que j'attaque et que je dénonce comme un grand ennemi des âmes. Avant tout, je plains les pauvres protestants, dont beaucoup, je le sais, sont dans la plus parfaite bonne foi. DIEU leur fera miséricorde, si, dans cette grande ruine qu'on appelle le protestantisme, ils aiment, ils cherchent de leur mieux les vestiges de la vérité.

Le protestantisme est une doctrine trompeuse : guerre à l'erreur !

Le protestant est un homme pour lequel Notre-Seigneur a souffert et est mort comme pour tous les hommes ; c'est un frère malheureux que nous devons tous aimer.

IV

Catholicisme et Catholiques.

Si *protestantisme* et *protestants* ne sont pas une seule et même chose, il en est de même de *catholicisme* et *catholiques*.

Le protestantisme est toujours plus mauvais que les protestants. Cela est absolument vrai et très-facile à con-

cevoir. Le pécheur vaut toujours mieux que son péché, l'homme qui se trompe vaut toujours mieux que son erreur ; le péché et l'erreur sont, en effet, absolument et totalement mauvais, tandis que l'homme qui pèche et qui se trompe conserve toujours quelque chose de bon, quelques débris de vérité et de pureté de cœur.

Le catholicisme, au contraire, est toujours meilleur que les catholiques ; le catholique, quelque saint, quelque parfait qu'on le suppose, conserve toujours les imperfections de la faiblesse humaine et les traces du péché originel. L'Église catholique, qui le guide dans la voie de Dieu, lui présente la vérité, pure de tout mélange et absolument bonne ; elle lui propose la sainteté parfaite et se trouve toujours, par conséquent, supérieure à son disciple.

Bien souvent, dans les reproches que les ministres protestants font à l'Église, ils confondent les catholiques avec le catholicisme ; ils confondent le disciple, toujours imparfait, avec la doctrine parfaite en soi. De là des récriminations injustes, de là souvent une irritation fâcheuse ; de là enfin de chimériques, mais puissants obstacles qui empêchent le retour à la vérité.

V

Catholiques et Catholiques. — Protestants et Protestants.

« Il y a fagots et fagots, » dit le bûcheron de la comédie. Disons ici de même, et distinguons encore :

Il y a catholiques et catholiques : vrais catholiques et catholiques de contrebande ; catholiques sérieux, qui connaissent leur religion, la pratiquent de tout leur cœur, s'appliquent à la prière, à la pénitence, aux œuvres de charité, à l'union intime avec Notre-Seigneur ; et catholiques, au contraire, qui ne le sont que de nom, qui vivent dans l'indifférence religieuse, qui ne prient point, qui ne fréquentent pas les sacrements et négligent le service de Dieu. Il faut bien se garder de confondre les uns avec les autres, et surtout se garder de prendre le mauvais catholique comme type des catholiques en général.

Il y a de même protestants et protestants : protestants ardents, âpres à la guerre contre l'Église, animés de l'esprit de secte et de propagande ; et protestants, au contraire, qui restent protestants parce qu'ils sont nés tels, qui se soucient fort peu de ce que prêchent leurs ministres, et ne savent même pas à laquelle des mille sectes protestantes ils appartiennent. Ne confondons pas ces deux classes de protestants. Les premiers sont des sectaires, des ennemis actifs, dont le zèle aveugle revêt tous les déguisements pour atteindre son but désastreux, et qu'il faut démasquer et combattre ; les autres sont tout simplement des dormeurs, qui ne sont ni amis ni ennemis de la vérité, et qu'il s'agit seulement de réveiller et d'éclairer.

A la première classe appartiennent presque tous ceux pour qui le protestantisme est un état quand il n'est pas un métier, auxquels il faut joindre un petit nombre de protestants (et surtout de protestantes) exaltés, qui payent

largement leurs agents et font de leurs succès une affaire de parti.

A la seconde classe appartiennent, sauf de rares exceptions, une foule d'industriels, de commerçants, de bourgeois indifférents, qui sont protestants parce que leurs parents l'ont été. Ils n'ont d'autre religion que celle de l'honnête homme, et se rapprochent en cela des mauvais catholiques.

Cette double distinction était fort importante à établir au début de ces causeries.

VI

Comment il se fait qu'il y a des Protestants fort bons et fort religieux.

De même que nous avons dans le catholicisme des frères dont il faut rougir, et qui, appartenant au corps de l'Église, sont étrangers à son esprit; de même nous avons, hors du catholicisme, des frères séparés, des protestants qui, tout en étant détachés extérieurement du corps de l'Église, mènent une vie chrétienne et pratiquent d'une manière vraiment édifiante les préceptes de l'Évangile. Appartenant à l'âme de l'Église, tout ce que ces gens de bien ont de foi et de vertu n'est ni plus ni moins que du catholicisme; ce sont des catholiques qui s'ignorent, et l'Église les reconnaît hautement pour ses enfants. Ils sont bons chrétiens, non point *parce qu'ils* sont protestants, mais *quoiqu'ils* soient protestants.

Le protestantisme, n'étant qu'une négation, n'a pu rien leur donner; son action s'est bornée à les priver d'une partie des secours religieux qu'ils auraient reçus s'ils étaient nés catholiques.

Combien ces protestants droits et vertueux seraient meilleurs encore s'ils avaient une certitude absolue quant à la foi, un culte complet et vivant, les consolations si sanctifiantes des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, l'amour de la Sainte Vierge, et tant d'autres trésors que l'Eglise catholique présente aux fidèles? Avec l'aide de ces puissants secours, ils deviendraient des saints; privés de ces secours, ils ne peuvent atteindre bien haut, et leur piété, toute réelle qu'elle puisse être, ne dépasse jamais un niveau vulgaire.

Quel abîme entre nos Saints, qui ne sont autre chose que de *bons catholiques*, entre un saint Vincent de Paul, par exemple, un saint François de Sales, un saint François Xavier, une sainte Thérèse, et ces hommes honnêtes dont on essaye parfois d'apporter la vie comme preuve de la vérité du protestantisme!

« Les catholiques ont des saints, dit le pasteur protestant Lavater¹, je ne puis le nier, et nous n'en avons point, du moins qui ressemblent à ceux des catholiques. »

¹ Lavater, *Lettre au comte de Stolberg*.

VII

**Pourquoi l'on trouve plus de mauvais Catholiques que
de mauvais Protestants.**

D'abord, parce qu'il y a beaucoup plus de catholiques que de protestants. Dans une grande ville comme Paris, il doit y avoir évidemment plus de mauvais sujets qu'à Carpentras ou à Quimper-Corentin.

Puis, la religion catholique est une religion *pour tout de bon*, qui nous impose, de la part de DIEU, une croyance précise et obligatoire, une foule de devoirs élevés, un culte déterminé, et des moyens précis et nécessaires de sanctification.

Quoique tout cela soit divin, ce n'en est pas moins gênant, et les passions n'y trouvent pas leur compte. Le catéchisme catholique prévoit tout et ne laisse rien au caprice. Il ne se contente pas d'une religiosité vague et vaporeuse; il met les points sur les *i*, et dit nettement ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, sous peine d'être mauvais catholique. Il ordonne un ensemble d'observances extérieures destinées à réprimer nos penchants corrompus, et qui, pour cette raison, sont souvent fort déplaisantes, telles que l'abstinence, le jeûne, la confession, etc...; il faut une grande énergie et une volonté persévérante pour demeurer dans cette voie étroite.

Il n'en est pas de même dans la voie large, ou plutôt dans le désert sans bornes où les sectes protestantes voudraient nous faire entrer. De nos jours plus que jamais,

le bagage religieux du protestant n'est pas lourd à porter. Rien n'est plus facile que d'être bon protestant. Ce n'est pas moi qui le dis, mais un des pasteurs les plus connus et les plus remuants de Paris. Voici le portrait qu'il trace d'un écrivain¹ dont il fait le panégyrique et qu'il nous présente comme un excellent protestant : « Dogmatiquement, *il croyait peu de chose...* Quant au vrai, il ne savait guère le chercher dans le dogme, ni *même dans l'Évangile*. Il croyait que les vérités sont en germe dans les Livres saints; mais il les croyait mêlées à toutes les erreurs, et s'imaginait qu'à l'aide de ces livres on peut tout soutenir et tout prouver également... *Il croyait peu à la prière...* IL DÉTESTAIT VIVEMENT LE CATHOLICISME. » Voilà le chrétien suffisant, voilà le bon protestant, de l'avis du pasteur Coquerel.

Vous le voyez, cher lecteur, il n'est pas difficile d'être bon protestant : croyez tout ce que vous voudrez en matière de religion; ne croyez même rien du tout, si cela vous va mieux; soyez honnête homme selon le monde; lisez ou ne lisez pas la Bible; allez ou n'allez pas au temple; n'oubliez pas de souscrire à deux ou trois sociétés bibliques et évangéliques, et surtout détestez l'Église catholique : vous serez un bon protestant².

Un protestant illustre³, converti à la religion catho-

¹ M. de Sismondi, historien protestant. — Voir le journal *le Lien*.

² « Pour eux, disait J. J. Rousseau en parlant des protestants de Neuchâtel, un chrétien est un homme qui va au prêche tous les dimanches; quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il importe peu. » (*Lettre au Maréchal de Luxembourg*.)

³ Le comte de Stolberg.

lique, répétait souvent cette observation qui, dans sa bouche, a plus de poids que dans toute autre : « J'ai toujours vu que du plus mauvais catholique on faisait facilement un excellent protestant, voire même un pasteur ; et je m'aperçois chaque jour qu'un bon protestant, tel que j'étais, a bien de la peine à devenir un catholique médiocre. »

Quand on ne suit pas de près les ministres protestants et quand on ne lit pas leurs écrits, on a peine à croire au néant religieux qu'on découvre sous le manteau commode du protestantisme. L'impie Eugène Sue avait bien raison de dire, en voyant ces facilités, « que *protestantiser* l'Europe était le plus sûr moyen de la *déchristianiser*. »

VIII

De l'abîme qui sépare le Protestantisme de l'Église.

Lorsque les agents de la propagande protestante ont affaire avec quelque âme naïve et ignorante, il leur arrive quelquefois de commencer leurs tentatives par cet exorde insinuant : « Protestant ou catholique, c'est à peu près la même chose. » Et bien des catholiques répètent ce blasphème, sans se douter que c'est là une grave insulte contre la sainte Église, leur Mère.

Le protestantisme, avec ses mille sectes, *à peu près* la même chose que la religion catholique ! Mais y pense-t-on ? Mieux vaudrait dire que la fausse monnaie est *à peu près* de la même valeur que la bonne.

Là où l'Église affirme, les protestants nient ; là où

l'Église enseigne, les protestants se révoltent. Dans l'Église catholique règne l'unité la plus complète, la plus fondamentale, d'enseignement et de croyance, de culte et de religion. — Chez les protestants, chacun croit comme il veut et vit comme il croit ; c'est l'anarchie religieuse, c'est l'opposé de l'unité. Ils ne sont unis que sur un seul point : la haine du catholicisme.

Le catholique a pour règle de sa foi l'enseignement net, infaillible, de l'Église. — Le protestant rejette l'Église, méprise son autorité et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le catholique vénère dans le Pape le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Chef des fidèles, le Pasteur suprême, le Docteur infaillible de la foi. — Le protestant ne voit en lui que l'Antechrist, le vicaire de Satan et l'ennemi principal de l'Évangile.

Le catholique adore dans l'Eucharistie JÉSUS-CHRIST qui y est réellement présent. — Le protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le catholique vénère, invoque, aime la Sainte-Vierge MARIE, Mère de DIEU. — Le protestant a pour elle un éloignement invincible, qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à la haine.

Le catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Église, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Les protestants ne reconnaissent pas ces sacrements ; c'est à peine si quelques sectes conservent encore la vraie notion du Baptême.

Et ainsi de tous les dogmes : oui, de tous, même des plus essentiels, des plus intimes de la Religion, des dogmes sans lesquels on cesse d'être chrétien. Plus nous allons, plus le protestantisme *proteste* contre la foi qu'il a abandonnée. A Genève, à Strasbourg, à Paris, dans toutes les Facultés de théologie protestantes, françaises, allemandes, américaines, etc., on entend des pasteurs nier la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, nier le mystère de la Sainte-Trinité, le péché originel, et détruire le christianisme par sa base.

Voilà comment les sectes protestantes s'accordent à *peu près* avec la sainte Église catholique. Elles en sont séparées plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins logiques, et qu'elles appliquent mieux le principe protestant du libre examen ; celles qui paraissent le plus rapprochées de l'Église en sont néanmoins séparées par un abîme.

Le protestantisme est à la Religion ce que non est à oui. Sauf cette discordance, c'est absolument la même chose.

IX

**Le Catholicisme et le Protestantisme peuvent-ils être vrais
tous les deux ?**

Évidemment non.

La Religion étant la connaissance et le service du seul vrai DIEU, elle est nécessairement *une*, comme DIEU lui-

même. Il n'y a qu'un DIEU, qu'une vérité, qu'un Christ, qu'une foi, qu'une religion véritable.

Ceux qui disent qu'on trouve la vraie religion du Christ dans le protestantisme comme dans le catholicisme, et *vice versa*, sont, ou bien des incrédules qui se soucient fort peu de la vérité, ou bien des ignorants, des étourdis qui parlent sans réfléchir.

Si deux religions absolument opposées, telles que la religion catholique d'un côté et les sectes protestantes de l'autre, pouvaient être également véritables, il faudrait dire que le OUI et le NON sont également vrais, et que deux hommes qui se contredisent sur un même point peuvent avoir également raison tous deux.

Je viens de montrer surabondamment l'opposition fondamentale de l'Église catholique et des diverses fractions du protestantisme. Prenons un exemple entre mille. L'Église enseigne que dans le sacrement de l'Eucharistie Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent; or presque toutes les sectes protestantes nient cette vérité, et taxent d'idolâtrie la croyance de l'Église. Il faut bien que l'une de ces deux affirmations soit fausse. Or une religion qui se trompe, ne serait-ce que sur un seul point, ne peut être la vraie religion. Donc il est matériellement impossible que le catholicisme et le protestantisme soient vrais tous les deux.



Aller au plus sûr.

La bibliothèque du couvent dominicain de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome, possède, parmi de nombreux et précieux manuscrits, une curieuse lettre de Luther adressée à sa vieille mère. La pauvre femme, qui ne voulait pas accuser son fils et qui redoutait de se voir séparée de lui pour l'éternité, lui ayant demandé, « si elle devait changer de religion et adopter ses opinions nouvelles, » l'orgueilleux Saxon ne consentit pas à entraîner dans son naufrage celle qui l'aimait tant, et il lui répondit : « Non ; restez catholique ; car je ne veux ni tromper ni trahir ma mère. »

La mère de Mélanchthon, un des plus fameux disciples de Luther, avait été entraînée par son fils, et l'avait suivi dans la prétendue réforme luthérienne. Sur le point de mourir, elle fit appeler le réformateur, et, dans ce moment suprême, elle l'interrogea solennellement : « Mon fils, lui dit-elle, c'est par votre conseil que j'ai abandonné l'Église catholique pour embrasser la religion nouvelle. Je vais paraître devant DIEU, et je vous adjure, par le DIEU vivant, de me dire, sans me rien cacher, dans quelle foi je dois mourir. » Mélanchthon baissa la tête et garda un moment le silence ; l'amour du fils luttait en son cœur contre l'orgueil du sectaire. « Ma mère, répondit-il enfin,

la doctrine protestante est plus facile, la doctrine catholique est PLUS SURE¹ ! »

Si la religion catholique est plus sûre, il faut donc la prendre, et surtout il ne faut point la quitter pour aller au moins sûr.

C'est ce raisonnement de simple bon sens qui engagea le roi Henri IV² à se faire catholique. Une conférence sur la Religion avait lieu à Saint-Denys, en présence du roi et de toute sa cour. Les controversistes étaient, d'une part, plusieurs théologiens catholiques, et, d'autre part, les ministres Duverdier, Morlas, Salette et quelques autres.

« Le roi, dit l'historien Péréfixe³, voyant qu'un des ministres n'osait pas nier qu'on pût se sauver dans la religion catholique, Sa Majesté prit la parole et dit . « Quoi ! vous tombez d'accord qu'on puisse se sauver « dans l'Église romaine ? » Le ministre répondit « qu'il « n'en doutait pas, pourvu qu'on vécût bien. » — « Et « vous, Messieurs, dit le roi aux docteurs catholiques, « pensez-vous que je puisse faire mon salut en restant « protestant ? » — « Nous pensons, Sire, et nous vous dé- « clarons qu'ayant connu l'Église véritable, vous êtes « obligé d'y entrer, et qu'il n'y a pas de salut pour votre « âme dans le protestantisme. »

¹ Voir Audin, *Vie de Luther*, t. III, p. 288.

² Les historiens protestants se plaisent à accuser ce grand roi au caractère si généreux, si chevaleresque, d'avoir vendu lâchement son âme au profit de son ambition. On souffre de voir des Français insulter par esprit de parti une mémoire aussi chère à la France.

³ Péréfixe. *Histoire de Henri IV*, p. 200.

« Sur quoi le roi repartit fort judicieusement, en se tournant vers les ministres : « La prudence veut donc
 « que je sois de la religion des catholiques, et non point
 « de la vôtre ; parce qu'étant de la leur, je me sauve selon
 « eux et selon vous, et étant de la vôtre, je me sauve bien
 « selon vous, mais non pas selon eux : or, la prudence
 « demande que je suive le plus assuré. »

Et il abjura son erreur.

XI

Si l'hérésie est un grand péché.

L'hérésie est un des plus grands crimes dont un enfant de DIEU puisse se rendre coupable : c'est l'apostasie de l'Église.

La *foi* est le fondement de tout l'édifice religieux. Elle est la condition première de la vie chrétienne. Aussi Notre-Seigneur résume-t-il toute la religion dans la foi, en répétant à chaque page de son Évangile que, pour être sauvé, il faut *croire* en lui ; *croire* à sa parole, *croire* à la parole de son Église : « *Celui qui CROIRA sera sauvé, et celui qui ne CROIRA pas sera condamné*¹. »

L'hérésie est le péché contre la foi ; c'est la révolte volontaire et obstinée contre l'enseignement divin de l'Église de JÉSUS-CHRIST. L'hérésie bouleverse l'ordre établi de DIEU, et sépare l'homme de la grande famille

¹ « Qui crediderit, salvus erit ; qui vero non crediderit, condemnabitur. » (S. Marc, ch. xvi.)

catholique qui est, sur la terre et dans le ciel, la famille de DIEU.

A cause de cela, l'hérésie est de sa nature un péché beaucoup plus grave, un mal beaucoup plus profond et pernicieux que la débauche et tous les désordres des sens. Ces péchés, certes, sont bien mauvais et éloignent beaucoup de JÉSUS-CHRIST, mais ils n'apportent pas dans l'âme un désordre aussi fondamental et aussi dangereux que l'hérésie.

Qu'on juge par là de la responsabilité religieuse et de l'énorme culpabilité de ces prétendus pasteurs évangéliques qui sèment l'hérésie autour d'eux ! Ils font plus de mal à la société que les apôtres mêmes du libertinage.

XII

Si le salut d'un Protestant est possible.

Oui, certes ; mais distinguons avec soin : « Autre chose est d'être dans l'*erreur*, autre chose d'être dans l'*hérésie*, » disait saint Augustin enseignant son peuple sur le salut des hérétiques. On peut, en effet, se tromper sans être coupable. L'*erreur* involontaire est un malheur, et non pas un péché : on peut donc se sauver, même dans l'*erreur* ; mais l'*hérésie* étant la révolte contre DIEU et son Église, elle est un péché, elle est un crime, et pour cette raison l'on ne peut se sauver dans l'*hérésie*.

Cela revient à dire que la *bonne foi* INVINCIBLE seule excuse un protestant du péché d'hérésie, et lui donne dans son malheur la possibilité du salut. Hors de cette bonne foi, l'hérétique est perdu, parce qu'il se sépare de la Vérité, qui est Jésus, et de la société de la vérité, qui est l'Église Catholique, Apostolique, Romaine.

Quels sont les protestants de bonne foi ? Cette bonne foi *invincible* est-elle possible dans un pays catholique comme le nôtre, au milieu de catholiques et avec tant de facilités d'arriver à l'Église ? C'est le mystère connu de DIEU seul, et dont DIEU seul sera juge : A en croire l'apparence, on peut dire que cette bonne foi se rencontre assez souvent chez les protestants et surtout chez les protestantes de la classe ouvrière, déshérités des moyens d'instruction qui rendent les classes lettrées inexcusables, ce semble. J'avoue que, tout en admettant la *possibilité* absolue de ce miracle, je n'ai aucune dévotion à la bonne foi des ministres, et que je tremble pour leur salut éternel.

J'ajouterai, au sujet des protestants de bonne foi, des protestants qui peuvent se sauver, une observation qui doit nous attrister sur leur sort. Le salut, possible pour eux, leur est cependant beaucoup plus difficile qu'à nous autres catholiques, vrais disciples de JÉSUS-CHRIST.

Il y a bien des raisons pour cela. D'abord, la foi d'un protestant est toujours plus ou moins incertaine. Or, la foi est le point de départ et le principe vivifiant des

vertus chrétiennes par lesquelles on sauve son âme. Le catholique a une foi nette, précise et indépendante de tous les caprices de son esprit. Ensuite, comme nous l'avons déjà vu, le protestant ne participe point aux secours que l'Église présente à ses enfants pour les aider à vivre de manière à gagner le ciel. Entre ces secours, j'en signalerai deux plus importants ; la confession et la communion. Quand un homme a eu le malheur de commettre un péché mortel, il ne peut se réconcilier avec Dieu qu'en allant se confesser et en recevant l'absolution du prêtre. Si, par hasard, il ne peut pas absolument se confesser, il faut qu'il joigne au désir sincère du sacrement un repentir très-profond et un amour très-pur et très-élevé que l'on appelle la contrition parfaite. Cette contrition, étant parfaite, est, par là même, assez rare et assez difficile ; elle est toujours désirable, mais elle n'est pas indispensable dans le sacrement de Pénitence, où un repentir ordinaire suffit, parce que, dans ce sacrement tout miséricordieux, Notre-Seigneur daigne suppléer à ce qui manque chez les pauvres pénitents.

Le protestant de bonne foi, qui a commis un péché, n'a pas le secours de la confession. Il lui faut donc avoir la contrition parfaite, le parfait repentir et le très-pur amour de Dieu ; sans quoi il ne peut obtenir la rémission de son péché, ni le salut éternel. Il ne peut joindre à cette contrition le désir de se confesser, puisque je le suppose de bonne foi, et dès lors ignorant la nécessité de ce sacrement. Donc, il lui est beaucoup plus difficile qu'à nous autres de rentrer en grâce avec Dieu. S'il y

parvient néanmoins par une grâce toute spéciale, il n'a pas, comme nous, la sainte Communion que Notre-Seigneur a instituée précisément pour alimenter nos forces spirituelles, pour nous garder du péché si nous sommes encore innocents, pour nous empêcher d'y retomber si, après avoir failli, nous nous sommes relevés et purifiés. Nous avons, dans la sainte Eucharistie, dans la communion, comme nos provisions de route durant le voyage de la vie. Le pauvre protestant en est privé, et court grand risque de défaillir en chemin. Donc, il est difficile de se sanctifier et de se sauver ; donc, nous devons tâcher de le convertir et de le mettre ainsi dans des conditions infiniment meilleures pour son salut, qui est l'unique but de la vie de tout homme en ce monde.

XIII

De la différence qu'il y a entre une conversion et une apostasie.

La conversion est un devoir ; l'apostasie est un crime.

Quand un protestant rentre dans le sein de l'Église, il se convertit. Quand un catholique abandonne l'Église pour une secte protestante, il apostasie. Pourquoi cette différence ?

La foi catholique, invariablement enseignée par l'Église depuis dix-huit siècles, se compose d'un certain nombre de dogmes positifs, tels que l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, la Papauté, etc., etc. Pour avoir un chiffre rond, supposons un instant que

ces dogmes soient au nombre de cinquante. En admettant cette supposition, tous les chrétiens croyaient donc cinquante dogmes jusqu'au commencement du dixième siècle, époque à laquelle il n'y avait jamais eu qu'une foi dans la chrétienté. L'Église grecque ayant nié, au dixième siècle, que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, ayant également nié la suprématie du Pape, au lieu de cinquante elle n'eut plus que quarante-huit dogmes : par où l'on voit que, nous autres catholiques, nous croyons toujours tout ce que croit l'Église grecque tandis qu'elle, au contraire, nie deux vérités que nous croyons.

Les sectes protestantes du seizième siècle poussèrent les choses beaucoup plus loin, et nièrent plusieurs autres dogmes. Sur cinquante, les unes en abandonnèrent vingt, les autres trente ; d'autres en conservèrent à peine quelques-uns ; mais, peu ou beaucoup, ceux qu'elles ont retenus, nous les possédons comme elles. La religion catholique croit tout ce que croient les sectes protestantes ; ce point est incontestable.

Ces sectes, quelles qu'elles soient, ne sont donc point des *religions*, puisqu'elles ne se forment qu'en niant tel ou tel dogme ; ce sont des *négations*, c'est-à-dire rien par elles-mêmes : car, dès qu'elles affirment, elles sont catholiques.

Il suit de là une conséquence de la plus grande évidence : c'est que le catholique qui passe dans une secte protestante *apostasie* véritablement, puisqu'il abandonne des croyances et qu'il nie aujourd'hui ce qu'il croyait

hier ; tandis que le protestant qui passe dans l'Eglise n'abdique, au contraire, aucun dogme ; il ne nie rien de ce qu'il croyait ; il croit, au contraire, ce qu'il niait : ce qui est bien différent. Ce raisonnement sans réplique est du comte de Maistre.

M. de Joux, pasteur protestant de Genève, puis président du consistoire réformé de Nantes, disait en 1815 : « Pour moi, je blâmerais un catholique qui se ferait protestant, parce qu'il n'est pas permis à celui qui a le plus de chercher le moins ; mais je ne saurais blâmer un protestant qui se ferait catholique, parce qu'il est bien permis à celui qui a le moins de chercher le plus. »

En 1825, M. le pasteur de Joux abjura le protestantisme et se convertit à la foi de l'Eglise.

XIV

Pourquoi l'on se fait protestant, et pourquoi l'on se fait catholique.

I. — Sauf de bien rares exceptions qui s'expliquent *toujours* par une ignorance profonde de la religion catholique que l'on quitte et du protestantisme auquel on se livre, j'affirme que jamais un catholique ne s'est fait protestant par des motifs chrétiens et avouables.

J'ai connu plusieurs soi-disant catholiques qui voulaient se faire protestants. L'un d'eux était un jeune homme aimable et intelligent, mais amoureux fou de la fille d'un pasteur ; de là un ardent désir de se faire pro-

testant, et une conviction on ne peut plus *désintéressée* de l'excellence du protestantisme. Un autre était un prêtre qui avait abandonné tous ses devoirs et qui vivait dans le désordre. Son Évêque avait été obligé de lui interdire toute fonction ecclésiastique... ; il est maintenant pasteur protestant. Une troisième prosélyte, jeune institutrice allemande, qui se trouvait humiliée de demeurer dans une famille étrangère, et à qui les protestants offraient une position confortable à condition qu'elle renierait sa religion, m'écrivait à moi-même en m'annonçant qu'elle acceptait cette offre : « *Coûte que coûte*, je veux avoir un chez-moi. »

Ce ne sont là que des échantillons de ce qui se passe tous les jours. Le caractère de ces prétendues conversions est tellement connu, que les protestants loyaux en gémissent les premiers. Un de leurs écrivains a dit : « Le protestantisme est l'égout du catholicisme ; » et un autre⁴ ajoutait : « Quand le Pape sarcle son jardin, il jette ses mauvaises herbes par-dessus nos murs. »

« Tandis que l'Église catholique, dit un journal protestant suisse, s'agrége continuellement les protestants les plus instruits, les plus éclairés et les plus distingués par leur moralité, notre Église réformée est réduite à ne recruter que des moines lascifs et concubinaires. » En effet, depuis Luther et Calvin, Zwingle, Œcolampade, Bucer, etc., qui furent tous des ecclésiastiques interdits pour leurs vices, des prêtres ou des religieux défrôqués,

⁴ Le protestant Dean Swift. Ce mot est passé en proverbe, en Angleterre.

les mauvais prêtres¹, marchant sur leurs traces, se jettent instinctivement dans les bras du protestantisme, et y trouvent sympathie et protection. Ils étaient l'opprobre et la lie de l'Église catholique, ils deviennent, sans transition, ministres du pur Évangile. On les écoute, on les honore, on les applaudit ; plus que cela, on fait parade de leur apostasie ; et ce que rejette avec dégoût la sainte Église, les sectes protestantes s'en glorifient comme d'un trophée de victoire. On a vu l'Angleterre porter en triomphe le moine apostat Achilli, chassé de son couvent et même de son pays pour son infâme libertinage ; d'autres misérables, ses pareils, ont trouvé bon accueil et emplois lucratifs chez les protestants de Genève et de Paris. Que la *Réforme* garde ses conquêtes, nous les lui cédon de grand cœur !

Il y a peu de temps, une dame prussienne, qui s'était faite catholique huit ou dix années auparavant, et qu'un ecclésiastique de mes amis exhortait à ne pas céder,

¹ Comme spécimen du genre, voici un fragment d'une lettre adressée, il n'y a pas longtemps, à Mgr l'Évêque de Breslau par le seul prêtre qui ait apostasié en Silésie :

« Comme mes Supérieurs ecclésiastiques n'ont pas daigné prendre en considération les motifs que j'ai fait valoir pour obtenir une cure correspondant à mes mérites, je suis obligé, après avoir longtemps, mais en vain, espéré de l'avancement, et *par dépit* contre une telle conduite, de retourner au christianisme primitif. En conséquence, je me propose d'épouser M^{lle} Léontine Krause, fille de feu M. le contrôleur Krause, qui depuis quelque temps fait mon ménage de la façon la plus désintéressée.

« Signé : SCHULICH, *curé démissionnaire*. »

Pauvre prêtre ! pauvre protestantisme, condamné à devenir le refuge de pareils pécheurs et à légitimer de pareils sentiments !

comme elle semblait le vouloir faire, aux sollicitations et aux offres séduisantes de sa famille, avait la triste franchise de lui répondre : *Je me suis faite catholique pour l'amour de Dieu ; je vais me faire protestante pour l'amour de moi-même !* Ceci résume parfaitement la question.

On est pauvre, et on veut se tirer d'affaire ; on a des passions, et on ne veut pas les réprimer ; on est orgueilleux, et on ne veut pas se soumettre ; on est ignorant, et on se laisse séduire... voilà pourquoi on se fait protestant.

II. — Il en est tout autrement des protestants qui se font catholiques.

J'accorde qu'il peut arriver parfois que des motifs humains aient poussé un protestant à entrer dans l'Église ; mais ce n'est là et ce ne peut être qu'une imperceptible exception. Les protestants qui se font catholiques sont, comme nous l'avons vu, et de l'aveu des protestants eux-mêmes, ce qu'il y a de plus honorable, de plus savant, de plus vertueux dans le sein du protestantisme. De nos jours, plus que jamais, ce fait est palpable.

En Angleterre, depuis quinze ou vingt ans, un nombre considérable de ministres anglicans ont abjuré leur hérésie : c'était la fleur des universités d'Angleterre, les maîtres de la science, et il suffit de citer ici Newman, Manning, Faber, Wilberforce, pour fermer la bouche à toute dénégation. Tous les jours les feuilles anglaises enregistrent avec dépit de nouvelles conversions dans le

clergé protestant, dans la noblesse, la magistrature ou l'armée.

Un des faits les plus remarquables en ce genre est la conversion de l'illustre lord Spencer, seigneur anglais de la plus haute noblesse, qui, devenu catholique, est entré dans l'ordre si humble et si austère des Passionistes, où il est connu sous le nom de P. Ignace. Encore hérétique, il engageait les protestants de toutes les classes à prier pour la conversion de l'Angleterre, au moins conditionnellement, c'est-à-dire pour que, si l'Église catholique était celle de JÉSUS-CHRIST, le Seigneur daignât faire rentrer l'Angleterre dans cette Église. Devenu catholique et prêtre, il a continué d'être le zélé promoteur de cette croisade de prières qui a déjà valu tant de grâces à son pays.

L'Allemagne a fourni les exemples les plus illustres de conversions à la foi catholique, particulièrement dans les familles souveraines et princières. Dès l'an 1817, le duc de Saxe-Gotha, proche parent du roi d'Angleterre, rentra dans le sein de l'Église, et devint, par sa vive piété, l'édification des catholiques comme des protestants. En 1822, eut lieu la conversion du prince Henri-Édouard de Schœnbouurg ; en 1826, celle du comte d'Ingenheim, frère du roi de Prusse ; du duc Frédéric de Mecklembourg, de la comtesse de Solms-Bareuth, de la princesse Charlotte de Mecklembourg, épouse du prince royal de Danemark¹, etc., etc. A ces conversions de personnes prin-

¹ Plusieurs écrivains ont publié la série des conversions les plus célèbres qui ont eu lieu pendant ce siècle. Voyez en particulier : Rohrbacher,

cières il ne faut pas oublier d'ajouter celle du frère du roi actuel de Wurtemberg, accomplie à Paris en 1851.

Chacun a entendu parler du fameux comte de Stolberg, l'un des hommes les plus éminents du commencement de ce siècle. Converti à la religion catholique par une étude sérieuse de l'Écriture, des Pères et des controversistes, il sacrifia à la vérité les espérances de la plus brillante carrière, et DIEU lui donna la consolation de voir son exemple suivi par sa famille tout entière.

A la suite de M. de Stolberg, un grand nombre d'écrivains, de philosophes, de jurisconsultes allemands du premier ordre, se réconcilièrent avec l'Église vers cette même époque. La conversion du fameux littérateur Werner fut une des plus éclatantes. Élevé à Berlin aux plus hautes charges, il abandonna tout pour se faire catholique, puis prêtre. Il mourut Religieux Rédemptoriste. On raconte de lui que, se trouvant à dîner en compagnie de quelques hauts personnages protestants, l'un d'eux, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir abandonné la prétendue réforme, lui dit, devant tout le monde, qu'il n'avait jamais pu estimer un homme qui avait changé de religion. « Ni moi non plus, répliqua Werner ; et c'est précisément pour cela que j'ai toujours méprisé Luther. »

L'exemple de Werner fut suivi par d'autres savants de

Tableau des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants depuis le commencement du dix-neuvième siècle ; — et, du même écrivain : Motifs qui ont ramené à l'Église un grand nombre de protestants. — Voyez aussi Alzog, Histoire universelle de l'Église, t. III, §§ 406 et suiv.

la même nation, tels que Frédéric Schlegel, le baron d'Eckstein, le conseiller aulique Adam Müller, etc., etc.

En Suisse, parmi les protestants les plus distingués qui sont revenus au catholicisme, il faut citer au premier rang Charles-Louis de Haller, patrice de Berne et membre du Conseil souverain. Il eut l'honneur, comme la plupart de ceux que je viens de nommer, d'être persécuté, privé de tout titre et de tout emploi, en même temps qu'exilé par les protestants, dont la *tolérance* est la même partout où ils sont les maîtres.

Cette conversion fut suivie en Suisse par celles du pasteur Esslinger, de Zurich, de M. Pierre de Joux, pasteur de Genève, et de celle, particulièrement illustre, du célèbre pasteur-président du consistoire de Schaffhouse, Frédéric Hurter. Il fit profession de la foi catholique à Rome, en 1844, et eut pour parrain le grand peintre Overbeck, converti lui-même depuis plusieurs années et devenu, à Rome, le modèle des plus admirables vertus.

La France n'a pas manqué de fournir son contingent en fait de conversions de protestants et même de ministres. Une des plus remarquables a été celle de M. Laval, pasteur à Condé-sur-Noireau ; elle fut suivie de celle de M. Paul Latour, président du consistoire du Mas-d'Azil.

Deux ans après, en 1846, eut lieu à Lyon la conversion de M. A. Bermaz. Il avait professé pendant quatre ans les doctrines des sectaires protestants connus sous le nom de *mômiers*, et s'occupait très-activement de les propager dans le diocèse de Lyon. Il abjura ses erreurs

et fit connaître, dans un écrit publié à Lyon, les motifs de son retour au vrai christianisme.

De nos jours, que de protestants en France, et surtout que de pasteurs, se jetteraient avec bonheur dans les bras de la sainte Église, s'ils n'étaient arrêtés par les liens si puissants de la famille et des intérêts temporels ! Les consistoires protestants savent bien ce qu'ils font en mariant les jeunes pasteurs dès leur sortie des écoles. Le plus grand obstacle à la conversion d'un ministre protestant, c'est sa femme, ce sont ses enfants ; je pourrais citer plus d'un exemple à l'appui.

L'Amérique ne reste pas en dehors de ce mouvement qui porte vers le catholicisme les intelligences élevées, droites et religieuses.

Pour abrégér, je me contenterai de citer la conversion récente de l'évêque protestant de la Caroline du Nord, le docteur Yves, homme vénéré de tous ceux de sa secte pour sa science et ses vertus. Il chercha la vérité avec un cœur droit, et, lorsqu'il l'eut trouvée, il abandonna tout pour la suivre. L'évêque protestant se démit de son riche évêché, et résolut d'aller à Rome se jeter aux pieds du Souverain-Pontife. Le 26 décembre 1852, il fit profession de la foi catholique dans la chapelle particulière du Pape. Se prosternant devant le Saint-Père, il lui présenta l'anneau et les sceaux, insignes du poste élevé qu'il occupait précédemment parmi les hérétiques, avec la croix qu'il portait aux occasions solennelles, s'écriant, les yeux tout baignés de larmes : « *Holy Father, here are the signs of my rebellion !* Saint-Père, voici les signes de ma rébel-

lion! — Ils seront à l'avenir les signes de votre soumission, répondit le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, et, comme tels, vous irez les déposer sur le tombeau de saint Pierre. »

En face de ces hommes si grands par leurs vertus, leur position, leur amour de la vérité, que le protestantisme nous montre ses conquêtes! Nous ne lui demanderons pas des noms illustres, des hommes qui, par l'éclat du talent et la noblesse du caractère, puissent faire équilibre à ceux que nous venons de citer; évidemment il n'en a point, car il les crierait sur les toits. Qu'il nous montre, du moins, quelques personnes honnêtes et vertueuses, quelques catholiques *instruits* et *pratiquants*, qui soient sortis de nos rangs, pressés par le besoin de mieux croire, et qui aient édifié leurs nouveaux coreligionnaires par le spectacle d'une vie exemplairement chrétienne!¹

On le défie d'en produire *une seule*.

¹ On sait la conversation qu'un ministre protestant a eue, ces dernières années, avec un prêtre des Missions de France qui voyageait dans la même diligence. Le ministre reprochait vivement, quoique poliment, au missionnaire nos conquêtes récentes dans les rangs du protestantisme. Mais, lui dit en souriant le prêtre, vous en faites autant de votre côté. « Ah! quelle différence! s'écria naïvement le pasteur, vous nous cédez vos rebuts et vous nous prenez la crème. » (*Foi et lumières*, 2^e édit., p. 195.)

« Si j'avais le malheur de n'être pas catholique, dit un écrivain cité par M. Foisset dans son opuscule *Catholicisme et Protestantisme*, deux choses m'inquiéteraient, je l'avoue : la première, c'est le nombre et la supériorité d'esprit de ceux qui ont cru à l'Église Romaine *après examen*, depuis Luther et Calvin; la seconde, c'est le nombre et la supériorité d'esprit de ceux qui, *après examen*, ont quitté Luther et Calvin pour revenir à Rome. J'en conclurais qu'il y a au moins lieu d'examiner, et j'**EXAMINERAI**. »

Les apostats qui passent au protestantisme sont presque toujours des individus à qui un changement de religion fait espérer un changement de fortune, ou des cœurs aigris qui veulent se venger par un scandale.

Les chrétiens qui sortent des sectes protestantes pour entrer dans l'Église de JÉSUS-CHRIST viennent y chercher et y trouvent, en effet, la foi solide, claire et précise, la consolation, la paix, la sainteté et l'amour.

Je finirai par un fait de notoriété publique, dont la considération a ébranlé déjà bien des consciences protestantes. Il n'y a guère de prêtres catholiques, pour peu que leur ministère soit étendu, qui n'aient été appelés souvent pour recevoir dans le sein de l'Église des protestants mourants; tandis qu'il serait impossible de citer l'exemple d'un seul catholique sérieux, se faisant protestant au moment de paraître au tribunal de DIEU.

L'ignorance et les mauvaises passions, l'oubli de la justice divine, poussent les âmes au protestantisme.

La droiture de la conscience, la science véritable, l'amour du vrai et la crainte de DIEU ramènent les âmes à l'Église catholique. Concluez.

XV

Le Protestantisme est-il vraiment une religion ?

Je vais peut-être étonner quelque bonne âme en répondant : Non.

Qu'est-ce qu'une religion? C'est un lien de doctrine et de culte qui réunit un certain nombre d'hommes dans la même croyance religieuse et dans une manière uniforme de servir DIEU. Telles sont, par exemple, parmi les fausses religions, le judaïsme, le mahométisme, le bouddhisme, etc.

Or, le protestantisme a pour principe fondamental que chaque homme est libre de croire tout ce qu'il veut en matière de religion, et de servir DIEU à sa guise. Il détruit donc l'idée même de *religion*, c'est-à-dire de *lien*, d'*union*, d'*unité*. Je le sais, les protestants ne tirent pas toujours les conséquences extrêmes et rigoureuses de ce principe. Dans les pays catholiques, et surtout dans notre France, ils gardent autant que possible les apparences de l'union entre leurs différentes sectes; mais en Allemagne, par exemple, en Suisse, en Amérique, là où ils ont leurs coudees franches, ils se font gloire de compter autant de croyances que d'individus. Seul, entre toutes les institutions religieuses fabriquées de main d'homme, le protestantisme a ce caractère inouï de détruire ce qui fait l'essence, je ne dis pas de la vraie religion, mais de toute religion en général. Les fausses religions, à l'imitation de la véritable, ont un ensemble de doctrine et de culte hors duquel on ne leur appartient plus; mais ce que MM. les ministres essayent de faire pour une religion n'est qu'une anarchie sans règle et sans frein, qui ne fait que nier, détruire, *protester*, et qui se condamne elle-même en affichant le nom antireligieux de protestantisme. « Leur religion consiste à attaquer celle des

autres, » disait Jean-Jacques Rousseau en parlant des calvinistes de Genève.

Mais, dites-vous, je connais tel ou tel protestant qui croit en JÉSUS-CHRIST et en quelques autres vérités, d'une manière qui paraît fort nette et fort précise. Ceux-là, du moins, ont une religion? — Non pas; ils ont des convictions, ce qu'on appelle en Angleterre des *persuasions*; c'est très-bon et très-louable, et il faut en bénir DIEU. Mais ces convictions personnelles, ces persuasions privées, ce n'est pas le protestantisme qui les leur donne; ils peuvent les abandonner demain, sans cesser le moins du monde d'être protestants. Combien de pasteurs se glorifient du titre de protestants, qui ne croient à aucun des dogmes conservés par Luther et par Calvin, et qui se moquent de la Bible et de la divinité de JÉSUS-CHRIST, tout en parlant bien haut du christianisme et du pur Évangile!

Le pasteur Vinet, au milieu de mille autres aveux de ce genre, déclare naïvement, dans un de ses ouvrages, que le protestantisme n'est pas une religion, mais *le lieu d'une religion*¹.

On connaît la réponse du célèbre protestant et incrédule Bayle à un grand personnage qui l'interrogeait sur sa croyance. — « Vous êtes protestant, monsieur Bayle; mais à quelle secte appartenez-vous? Êtes-vous luthérien, calviniste, zwinglien, anabaptiste?... — Je ne suis rien de tout cela, repartit impudemment ce protestant trop

¹ Vinet, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*.

logique. Je suis protestant, c'est-à-dire que je *proteste* contre toute espèce de religion. »

Le protestantisme, malgré ses réclamations, n'est pas et ne peut pas être une religion ; encore moins est-il la vraie religion.

XVI

Le Protestantisme croit-il en JÉSUS-CHRIST ?

Il est encore, DIEU merci, des protestants honnêtes et religieux qui croient en JÉSUS-CHRIST. Est-ce parce qu'ils sont protestants qu'ils croient ainsi ? Point du tout. On est protestant, très-bon protestant, pasteur protestant, sans être obligé le moins du monde de croire en la divinité du Sauveur. M. le pasteur Coquerel, de Paris, vient de mettre au jour un gros livre tout exprès pour le démontrer¹. On s'était imaginé depuis mille huit cents ans que, pour être *chrétien*, il fallait croire que le Christ est DIEU incarné ; erreur grossière, d'après M. Coquerel. Que JÉSUS soit DIEU, qu'il soit un être surnaturel quelconque, ou qu'il soit un homme comme le premier venu : pourquoi y regarder de si près ? On est fort bon chrétien sans faire toutes ces distinctions.

Le savant rédacteur de la *Revue de théologie protestante*, publiée à Strasbourg, M. T. Colani, se garde bien de réclamer contre son confrère de Paris, et enseigne à

¹ *La Christologie.*

ses élèves, les futurs ministres de l'Évangile, qu'on se passe fort bien de JÉSUS-CHRIST pour être chrétien : « Si JÉSUS-CHRIST et sa sainteté nous étaient enlevés, ajoutait-il pieusement (*Revue de théologie*, vol. VII, p. 242), un deuil immense traverserait la terre ; mais la foi resterait, la foi au Père, la vie en DIEU. » Aussi M. de Gasparin, cet ardent défenseur du protestantisme français, en est-il réduit à se féliciter¹, comme d'un triomphe inespéré, de ce que, sur *sept cents* ministres, il s'en est trouvé *deux cents* qui croient en la divinité du Christ.

Dans les chaires les plus illustres de la Réforme, on entend proclamer que « le Sauveur n'a été qu'un *Socrate* « *juif*, auteur de la meilleure philosophie pratique. » Les plus célèbres ministres font de lui « un *simple rabbin* que plusieurs prirent pour le Messie, si bien qu'il « finit par en être convaincu lui-même, quoiqu'il n'en « seignât pas autre chose qu'un *mosaïsme épuré* ; qui fut « condamné à mort et attaché à une croix, qui fut en- « levé *ayant l'air d'un mort*, et revint à la vie le troi- « sième jour ; et qui enfin, après avoir revu ses disciples « à plusieurs reprises, les quitta sans qu'ils le revissent « jamais. » Ce n'est pas dans Voltaire ni dans Rousseau que je trouve cette odieuse parodie du symbole des Apôtres, c'est dans la *Théologie chrétienne* de Wegscheider² ; publiée à sept ou huit éditions, et devenue le manuel des étudiants qui aspirent au pastorat. Faut-il s'étonner de ce que, le 31 décembre 1854, un des ministres de

¹ Gasparin, *Intérêts généraux du protestantisme*, Avertissement, p. VII.

² Wegscheider, *Theol. christ. dogm.*, § 121.

Strasbourg, formé d'après ces principes, M. Leblois, proclamait du haut de la chaire que le culte de JÉSUS-CHRIST est une *superstition*, blâmant vertement les sectes protestantes qui ont retenu ce *reste de papisme*, et affirmant qu'il faut mettre un terme à *cette IDOLÂTRIE aussi contraire à la raison qu'à l'Écriture?*

Il y a quelques années, le roi de Prusse, chef et docteur de l'Église prussienne, ayant manifesté quelques inquiétudes sur l'orthodoxie des pasteurs et professeurs de sa Faculté de théologie de Berlin, le doyen protesta avec indignation au nom de tous ses collègues, et déclara solennellement que tous, sans exception, ils croyaient... *que JÉSUS a vraiment existé*. C'est là un effort de foi dont il faut féliciter MM. les pasteurs de Berlin; ils ont des collègues en Allemagne qui n'en seraient pas capables, et qui *protestent* non-seulement contre la divinité du Christ, mais encore contre la réalité de sa personne et de son existence. Telle est, du moins, la conséquence logique et insensée des écrits du célèbre Strauss, professeur de théologie protestante à Zurich, qui a entraîné à sa suite une partie de l'Allemagne. Tous ces messieurs se disent chrétiens, et, à l'exemple de Luther, Calvin et compagnie, leurs devanciers moins hardis, ils se posent comme des réformateurs du christianisme.

Dans Genève, il y a longtemps que la *Vénérable Compagnie des pasteurs* (c'est ainsi qu'elle s'intitule elle-même) a défendu formellement aux prédicateurs (Règlement du 3 mai 1817) de parler en chaire de la divinité du Christ. Le petit nombre des arriérés qui persistèrent

dans cette croyance incompatible avec le libre examen furent obligés de faire bande à part, et sont encore aujourd'hui tournés en ridicule par l'Église nationale, sous le nom de *Mômiers*.

Il faudrait ici, si je n'étais obligé d'être bref, passer en revue les divers pays protestants, et montrer par des faits publics et généraux comment la réforme de Luther abandonne et renie partout le dogme sacré et essentiel de la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dogme sans lequel le christianisme disparaît tout entier. Ce que je viens de dire n'est-il pas plus que suffisant pour que nous nous écriions avec l'infortuné M. de Gasparin : *La majorité des protestants n'est pas chrétienne !*

Le dogme de la divinité de JÉSUS-CHRIST, comme tout l'enseignement chrétien, ne nous vient que par l'Église, dépositaire vivant et infaillible de l'autorité de Dieu¹. Les protestants ont rejeté cette autorité; ils n'ont plus de guide certain dans la voie des croyances, et, pour cette raison, depuis trois cents ans, leurs dogmes s'en vont l'un après l'autre. Ils finiront, s'ils sont logiques, par formuler leur symbole comme le fit un jour un protestant connu : « JE NE CROIS PLUS A RIEN. »

Après avoir nié l'Église, le protestantisme nie JÉSUS-CHRIST; après avoir nié JÉSUS-CHRIST, il niera Dieu lui-même, et son œuvre sera faite!

¹ Je ne veux pas dire que la Sainte-Écriture ne nous présente pas très-clairement la divinité du Sauveur; je dis seulement que, les Écritures elles-mêmes tirant toute leur autorité divine de l'enseignement infaillible de l'Église, tout homme qui rejette l'Église perd par là même le fondement de sa foi en JÉSUS-CHRIST.

Cette œuvre diabolique est consommée déjà dans une grande partie de l'Allemagne. Sous le nom d'*Amis protestants*, il existe une association puissante et très-répan- due qui a pour chefs les trois pasteurs Uhlich, Wislicé- nius et Sachse. A ces trois hommes s'est adjoint un grand nombre de pasteurs d'Allemagne ; et les pasteurs officiels de Berlin, avec qui fraternisent nos pasteurs de France, ont à plusieurs reprises donné des témoignages de sym- pathie à ces *Amis protestants*. Or, voici la profession de foi du pasteur Uhlich et de son catéchisme public

« Notre croyance est de n'en avoir pas.

« L'être qu'on appelle DIEU est un être factice.

« Le véritable objet de notre adoration, c'est nous- mêmes. »

Et cet athéisme effronté est le protestantisme qui domine dans l'Allemagne du nord, surtout en Prusse : c'est la conséquence logique du protestantisme pro- prement dit ; il n'a de raison d'être qu'à la condition de donner à la pensée humaine une complète liberté, ou plutôt une complète licence. Il est cela, ou il n'est rien¹.

¹ Ces détails déplorables sont tirés de l'intéressant travail de M. Eugène Rendu, chef du cabinet du Ministre de l'instruction publique, sur l'état du protestantisme en Prusse.

XVII

**Y a-t-il un seul protestant qui puisse dire ce qu'il croit,
et pourquoi il croit ce qu'il croit?**

Jamais un protestant ne pourra rendre un compte raisonnable de sa croyance; et il est tout simple qu'il en soit ainsi. Croire, c'est soumettre son esprit à l'enseignement d'une autorité personnelle, indépendante de la volonté de ceux qui lui sont soumis, et qui a droit à leur soumission. Or, cette autorité, où est-elle pour le protestant? Est-ce dans la Bible? De l'aveu même des protestants les plus considérés, on y trouve ce que l'on veut, et chacun l'interprète selon son bon plaisir. Le protestant, par suite du fameux principe du libre examen, ne *croit* plus, n'a plus *la foi*. A la foi il substitue sa propre raison; à l'autorité divine de l'Église, il substitue les divagations de l'esprit humain.

Le protestant qui, malgré sa séparation de l'Église, conserve certaines croyances chrétiennes, est un déserteur qui, dans sa désertion, conserve certaines parties de ses armes et de son uniforme. Ses croyances ne reposent sur rien; je le défie d'en rendre raison dans une discussion sérieuse, non-seulement à un catholique, mais à un incrédule.

Rien de plus logique et de mieux justifié, au contraire, que la foi d'un catholique. Il est relié à JÉSUS-CHRIST, auteur de cette foi, au moyen de la sainte Église, insti-

tution vivante et permanente établie à cet effet par le Sauveur lui-même, et qui remonte jusqu'à lui à travers les âges. — Le protestant a rompu ce lien divin ; et, par ce motif, il est séparé du Christ, lors même qu'il croit en lui. Il ne suffit pas d'appeler Jésus le Seigneur et le Sauveur, pour faire partie de son royaume ; mais il faut accomplir sa volonté, comme il le déclare expressément.

Je ne m'arrêterai pas à montrer ici qu'un protestant ne peut appuyer ses croyances sur l'autorité et l'enseignement des pasteurs de sa secte. Tout le monde sait qu'un des principes mêmes du protestantisme, c'est que tous les chrétiens sont égaux, et qu'il ne sied à personne de trancher du maître. « Les ministres, disait le protestant Jean-Jacques Rousseau, que nous aimons à citer en cette matière, les ministres ne savent pas ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent ; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire¹. »

Quand un de ces prédicants prend la parole, ajoutait le spirituel comte de Maistre, quels moyens a-t-il de prouver ce qu'il dit, et quels moyens a-t-il encore de savoir qu'en bas on ne se moque pas de lui ? Il me semble entendre chacun de ses auditeurs lui dire avec un sourire sceptique : « En vérité, je crois qu'il croit que je le crois ! »

¹ *Lettres sur la Montagne.*

XVIII

Comme quoi Christianisme et Catholicisme signifient absolument la même chose.

Qui dit christianisme dit catholicisme, et le catholicisme n'est pas une forme accidentelle, mais bien la forme unique et divinement instituée de la religion chrétienne.

Si l'Église de JÉSUS-CHRIST, dès les premiers temps, s'est appelée non-seulement chrétienne, mais aussi catholique, c'est pour se distinguer des différentes hérésies qui se séparaient d'elle, et qui s'obstinaient à se dire chrétiennes parce qu'elles avaient conservé quelques lambeaux de vérité.

C'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même qui a fondé sur la terre ce gouvernement spirituel, cette monarchie religieuse et universelle qui fait de tous les chrétiens dispersés UNE Société, UNE Église, UN Corps, que l'on appelle l'ÉGLISE CATHOLIQUE. C'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui a institué dans cette Église la Papauté, autour de la Papauté l'Épiscopat, et comme auxiliaire de l'Épiscopat et de la Papauté, le Sacerdoce. Le Pape, successeur de saint Pierre, est, de *droit divin*, Souverain-Pontife de la religion chrétienne, Pasteur de tous les Évêques, de tous les prêtres et de tous les fidèles, Juge suprême de toutes les questions religieuses, et Docteur de la vraie foi.

Le seul moyen d'être chrétien, a dit Bossuet, c'est d'être catholique, c'est-à-dire d'appartenir non-seulement par les sympathies et par les croyances, mais encore par la pratique ouverte et publique, à l'Église catholique, à l'Église gouvernée par le Pape, au seul vrai bercaïl de JÉSUS-CHRIST.

Il n'y a jamais eu et il ne peut y avoir qu'un seul christianisme. Si le protestantisme était le christianisme, le catholicisme ne le serait point.

Ce n'est pas ici une question de forme, mais bien une question de fond. L'institution de JÉSUS-CHRIST ne peut être soumise aux caprices de personne, et le protestant qui se forge un christianisme à sa fantaisie n'a pas le vrai christianisme, le christianisme que Notre-Seigneur a apporté au monde et dont il a confié le dépôt et la diffusion à son Église.

On a fait de nos jours un étrange abus de ce glorieux nom de *chrétien*. Depuis le protestant qui professe ou rejette à sa guise la divinité du Christ, jusqu'au socialiste qui ne voit *la liberté* que dans l'anéantissement de l'Église, toute la foule des hérétiques et des révolutionnaires fait parade de christianisme; mais quel christianisme!

Être chrétien, c'est être catholique; hors de là, on peut être luthérien, calviniste, mahométan, mormon, libre penseur, bouddhiste, mais on n'est pas, on ne peut pas être *chrétien*.

XIX

Le Protestantisme et le Christianisme primitif.

Une prétention assez commune parmi certaines sectes protestantes est d'avoir ressuscité le christianisme primitif, ou mieux encore de n'être pas autre chose elles-mêmes que ce christianisme des premiers temps. Pour donner quelque vraisemblance à ces prétentions d'antiquité, des auteurs protestants ont pris un soin infini de forger des généalogies interminables, et de rechercher avec un zèle digne d'une meilleure cause tous les caractères de l'Église primitive dans les diverses fractions de la Réforme. On a beau saupoudrer de poussière ce protestantisme, qui n'existait pas il y a trois siècles, on a beau le couvrir de toiles d'araignée comme ces bouteilles que les marchands de vin mettent pour enseigne à la devanture de leurs boutiques ; quand on débouche les bouteilles, on n'y trouve que de la piquette ou du vinaigre.

Aussi ces vanteries ne sont-elles guère prises au sérieux, et il ne manque pas d'écrivains protestants assez instruits et assez consciencieux pour en reconnaître l'absurdité. Mais ce n'est pas au profit de l'Église catholique qu'ils déboutent de leurs prétentions les sectes protestantes. Ne découvrant pas dans l'Évangile et dans les écrits des Apôtres toutes nos pratiques actuelles de piété et toutes les formes de notre culte, ils accusent hardiment

l'Église catholique d'avoir surajouté au christianisme des dogmes et des usages qui l'ont défiguré, et le catholicisme est pour eux tout aussi différent du christianisme des premiers siècles que le protestantisme actuel ¹. C'est ici une occasion de donner une idée nette et vraie de cette Église catholique qu'on accuse si contradictoirement, tantôt d'immobilité et de stagnation, tantôt d'innovations et de changements.

Il n'y a jamais eu et il ne peut y avoir qu'une seule Église du Christ, Église immuable comme son chef et son fondateur qui est Dieu. Mais cette Église est un corps vivant, et, toute parfaite qu'elle est dès son origine, elle va toujours se développant à travers les âges. L'homme n'apporte pas en naissant cette plénitude de forces, cette beauté de conformation, cette expansion de toutes ses facultés qui constituent la perfection de sa nature. Il possède tout cela, mais en germe; et il reste toujours le même individu, qu'il soit petit enfant, adolescent ou homme fait. De même l'Église, qui a commencé par douze hommes dans le Cénacle, a grandi et s'est développée avec les siècles. Comme une splendide étoffe lentement déployée et déroulant progressivement ses magnifiques couleurs, elle manifeste successivement au monde les trésors de doctrine et de sanctification qu'elle recèle dans son sein.

L'Église catholique est toujours ancienne et toujours nouvelle; son enseignement d'aujourd'hui est son ensei-

¹ Voir M. de Gasparin, *les Écoles du doute et l'École de la foi*.

gnement des premiers temps, plus nettement défini en certains points dont l'importance s'est accrue, soit à cause des attaques des impies, soit à cause des besoins nouveaux du peuple fidèle.

Du reste, tout homme qui s'occupe sérieusement de l'étude des choses anciennes, des origines du christianisme, des écrits des Pères, est habitué à retrouver dans ces témoins des siècles antiques les preuves répétées de l'unité parfaite de la foi et de la religion chrétienne, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours. La Papauté, la hiérarchie catholique, le sacerdoce, le sacrifice de la Messe avec la présence réelle, la confession, le culte de la Sainte Vierge, des Saints, des reliques, la prière pour les morts, en un mot tout ce que nous contestent les sectes hérétiques, trouvent dans ces monuments aussi authentiques que vénérables une pleine justification.

Les fouilles opérées depuis vingt ans dans les catacombes de Rome¹ produisent journellement de nouveaux témoignages à l'appui, et les savants protestants qui viennent visiter la capitale du monde chrétien reconnaissent à la fois l'authenticité incontestable et l'importance religieuse de ces découvertes. Inscriptions, peintures,

¹ On appelle ainsi les antiques galeries souterraines creusées par les chrétiens des trois premiers siècles dans la campagne de Rome, et qui leur servaient à la fois de cimetières et de refuge durant les persécutions. Plusieurs des nombreuses conversions qui s'opèrent journellement à Rome ont eu pour point de départ une visite aux catacombes. C'est à ces monuments de la vérité catholique que M. le vicomte de Bussierre doit de compter aujourd'hui parmi les fils les plus fervents et les défenseurs les plus zélés de la sainte Église de Dieu.

monuments, etc., tout y rappelle les formes de notre culte, tout retrace nos croyances. Les catacombes contiennent de nombreuses chapelles avec des autels renfermant les reliques des martyrs; sur les parois des murs, des fresques à demi effacées révèlent la foi des premiers chrétiens à la présence réelle, au sacrifice eucharistique, à la confession : tout y atteste que les catacombes ont connu la Papauté, l'Épiscopat et le Sacerdoce.

Il m'est arrivé un jour de conduire moi-même dans les catacombes un jeune protestant qui venait de Strasbourg, où il étudiait pour devenir pasteur. Il était tout ébahi de ce qu'il voyait; c'était un bon jeune homme, intelligent et loyal; il ne pensait pas à nier l'évidence, et ne savait plus que dire. Je ne l'ai pas revu depuis; DIEU veuille que la grande voix des catacombes ait été assez puissante pour le faire rentrer dans le sein de l'unité catholique!

XX

Pourquoi l'Église catholique parle latin.

Parce qu'elle est *apostolique*; parce qu'elle est *invariable* dans sa doctrine; parce qu'elle est *une* et *catholique*.

1° L'Église est *apostolique*; elle est l'Église de saint Pierre et des Apôtres; elle a gardé comme de précieuses reliques tous les souvenirs des Apôtres. Quand ils se sont répandus dans le monde pour accomplir l'ordre du Seigneur et annoncer à tous les peuples l'Évangile du salut,

ils ont trouvé l'univers parlant deux langues : en Occident, la langue latine ; en Orient, la langue grecque. Ils ont prêché la foi en latin et en grec ; leurs écrits et leurs constitutions ont été rédigés en ces deux belles langues ; l'Église a conservé ces monuments avec une religieuse vénération ; et voilà pourquoi sa langue est en Occident le latin, et en Orient le grec. Ce qu'on reproche à l'Église est précisément ce qui témoigne en sa faveur.

2° La Providence avait, du reste, préparé ces choses à l'avance ; le latin et le grec, devenus *langues mortes*, et dès lors *invariables*, se sont trouvés merveilleusement aptes à formuler les doctrines d'une Église qui ne connaît pas la variation, parce qu'elle est divine. On a fait un curieux calcul sur les variations des langues vivantes, et on a trouvé que si l'Église, au lieu de s'en tenir au latin de saint Pierre, de saint Paul, de saint Marc, etc., avait adopté le français, elle eût été obligée de modifier plus de deux cent soixante fois la formule du sacrement de Baptême ; sans quoi cette formule n'aurait plus exprimé dans le langage courant l'idée qu'elle renferme. Qu'on juge par là des transformations qu'aurait subies le *Credo*, ainsi que les décrets de foi des Conciles primitifs et des premiers Papes !

3° L'Église parle latin, non-seulement parce qu'elle est invariable, mais parce qu'elle est *catholique*, c'est-à-dire universelle, et s'adressant à tous les temps, à tous les peuples et à tous les pays. Dans les trois ou quatre premiers siècles, le latin était la langue du monde civilisé ; et, quoique langue vulgaire, il avait ce caractère

catholique, universel, indispensable au langage de l'Église. Mais quand le monde s'est fractionné, l'Église a conservé et a dû conserver avec sa belle langue primitive l'unité dans sa forme, aussi bien que dans son fond.

Ainsi l'Église parle latin : 1° parce qu'elle est apostolique ; 2° parce qu'elle est invariable ; 3° parce qu'elle est catholique.

« Saint Paul, dit-on, ordonne que l'on se serve, dans les assemblées chrétiennes, d'une langue connue de tous, afin que tous puissent comprendre ce qui se dit. » — Saint Paul dit cela, en effet, dans son Épître aux Corinthiens ; mais l'objection que les protestants tirent de ses paroles est complètement hors de la question. L'Apôtre ne parle pas ici des prières de la liturgie ; il ordonne seulement l'usage de la langue vulgaire pour les prédications, les exhortations et instructions destinées à édifier toute l'assemblée. Le mot *prophetare* veut dire prêcher, parler des choses divines. L'Église catholique a toujours pratiqué à la lettre l'enseignement apostolique ; ses Évêques, ses prêtres, ses missionnaires, ses cathéchistes se servent toujours du langage commun à tous, entendu de tous ; et ils descendent jusqu'aux *patois* les plus obscurs pour faire arriver la parole divine à toutes les intelligences.

Les sectes protestantes ont bien raison de parler une langue vulgaire et moderne ; des langues divisées, essentiellement variables, toujours changeantes et toutes modernes, s'adaptent parfaitement à des doctrines qui leur ressemblent.

XXI

De la simplicité du culte protestant.

La simplicité est une bonne chose ; mais encore faut-il qu'elle ne soit pas déplacée. Du reste, le culte protestant n'est pas *simple*, il est vide et nu.

Êtes-vous jamais entré dans un temple protestant ? Souvent c'est une ancienne église que l'on a enlevée au bon DIEU, et c'est une chose navrante de voir ce qu'en a fait la froide et mesquine hérésie de Calvin. Après la chute d'un roi, son palais devient une maison, et son trône un fauteuil ; en chassant de nos églises usurpées le Roi des rois qui daignait y demeurer, les protestants les ont dépouillées, vulgarisées. Ils ont rasé l'autel où s'offrait le divin Sacrifice ; les images de la Sainte Vierge ont disparu, ainsi que celles des saints patrons ; on a brûlé les confessionnaux où les pécheurs venaient retrouver l'innocence et la paix. Quatre murs, des bancs, une chaire, une table, c'est bien suffisant pour rendre honneur au Créateur du ciel et de la terre.

« Chez les catholiques, dit un écrivain protestant¹, les plus admirables productions des arts sont consacrées à l'embellissement des églises, tandis que les protestants s'emprisonnent dans un temple dépourvu de toute espèce d'ornement, ce qui ne les empêche pas de pro-

¹ Clausen.

diguer les trésors de l'art à leurs habitations privées. La musique d'église est considérée chez les catholiques comme partie essentielle des solennités religieuses : dans les pays protestants, la musique est employée partout, excepté dans les églises. »

Les protestants ont, en effet, le goût du confortable ; ils aiment et recherchent dans leur maison tout ce qui est somptueux et commode ; mais dans la maison du Seigneur, c'est autre chose : il faut, disent-ils, que tout soit de la plus grande *simplicité* dans le temple et dans la religion. Mais il serait plus *simple* encore de se passer de temple et de religion. Dormir, boire, manger, faire ses affaires, vivre et mourir sans s'inquiéter de rien, ne serait-ce pas la perfection de la *simplicité* ?

Tout en constatant cette nudité désespérante et glacée du culte protestant, il ne faut pas s'en étonner. Les temples ne sont point des édifices sacrés, mais des lieux de réunion ; encore les fidèles vont-ils se rassembler quelquefois, pour plus de commodité, à Genève dans un casino, à New-York dans un théâtre, et cela revient absolument au même. Si l'on ôte son chapeau en y entrant, c'est par habitude, et nullement par respect pour les murs et les bancs.

Les pasteurs n'ont point de vêtements sacerdotaux : et pourquoi en auraient-ils ? ils ne sont pas prêtres ; rien ne doit les distinguer de leur coreligionnaires, et la robe qu'ils mettent le dimanche par-dessus leur frac noir me paraît contradictoire avec les principes qu'ils professent

Il n'est pas nécessaire de venir nous dire, à nous autres catholiques, que DIEU n'a pas besoin de la pompe du culte, et que c'est notre cœur qu'il demande. Nous le savons aussi bien que qui que ce soit. Mais DIEU n'avait pas besoin non plus des magnificences du temple de Salomon ; il n'avait pas besoin de l'or, de l'encens et de la myrrhe que lui offrirent les Mages dans la grotte de Bethléem ; et cependant qui oserait dire que ces manifestations de respect et d'amour lui eussent déplu ?

La majesté du culte élève nos âmes à DIEU par le moyen des cérémonies sacrées, et rappelle sans cesse à la prière notre imagination si prompte à se dissiper. Nous sommes composés de corps et d'âme, et tout notre être doit contribuer à rendre gloire au Seigneur : notre âme par le respect, l'adoration et l'amour ; nos sens par l'usage religieux que nous en faisons dans nos églises, usage qui les purifie et les sanctifie.

Le culte divin est l'expression de la foi. Plus la foi est vive, plus le culte est splendide ; plus la foi est pauvre, plus le culte est nu. « Aussi, avoue l'écrivain protestant que je viens de citer, la nudité extérieure des églises non catholiques est assez en harmonie avec ce qui se passe à l'intérieur. »

« Je ne suis pas de ceux, a dit le philosophe protestant Leibnitz ¹, qui, oubliant la faiblesse humaine, rejettent du service divin tout ce qui touche aux sens, sous prétexte que l'adoration doit se faire en esprit et en vérité. »

¹ Leibnitz, *Système théologique*, p. 107.

Et un autre protestant ajoutait : « Dans nos temples, à force de parler de l'adoration de Dieu *en esprit et en vérité*, la vérité et l'esprit ont complètement disparu ¹. »

XXII

**Comme quoi la propagande protestante n'est ni légitime
ni logique.**

Lorsque l'Église catholique, dans la personne de ses Évêques et de ses prêtres, signale aux chrétiens la propagande protestante comme une agression injuste et odieuse, on voit les journaux hérétiques, et avec eux les organes du rationalisme et de la Révolution, se plaindre amèrement de ce procédé, accusant l'Église d'avoir deux poids et deux mesures, et d'interdire tyranniquement aux autres ce qu'elle ne cesse de pratiquer depuis son origine. Ces récriminations méritent une réponse ; elle est simple et facile.

Les sectes protestantes reconnaissent toutes qu'on peut faire son salut dans l'Église catholique. L'Église catholique, au contraire, a toujours hautement professé qu'elle est la seule vraie religion, et qu'il faut lui appartenir pour être enfant de Dieu.

Les protestants sont en contradiction avec leurs principes lorsqu'ils cherchent à arracher des âmes à l'Église catholique ; l'Église catholique se mettrait en contradiction flagrante avec les siens, si elle n'employait toute sa

¹ Pustcuchen-Glanzow.

puissance et toute son ardeur à ramener à JÉSUS-CHRIST ceux que de funestes erreurs ont séparés de son troupeau.

Quand l'Église catholique s'efforce d'éclairer un protestant et de le ramener à la vraie foi, elle lui laisse toutes les vérités qu'il possède déjà et lui fournit celles qui lui manquent. C'est un pauvre homme à moitié vêtu qu'elle achève de vêtir ; le peu qu'il a déjà, joint à ce qu'elle lui donne, forme un chrétien complet.

Le contraire arrive quand la propagande protestante travaille à séduire un catholique ; elle ne fait autre chose que de lui enlever une partie de ses croyances, sans rien lui donner en retour. Elle le laisse à demi nu, comme ces malheureux passants que les voleurs dépouillent de leurs habits et de leurs manteaux sous le spécieux prétexte de les débarrasser de superfluités gênantes, et sans leur jeter seulement quelques guenilles pour les garantir du froid.

C'est, du reste, une chose avouée par les protestants, qu'en fait de vérités religieuses, ils n'ont rien à donner aux catholiques que ces derniers ne possèdent déjà ; bien plus, ils confessent que tout ce qu'ils retiennent du christianisme, ils l'empruntent à l'Église. Écoutons Luther, le fougueux patriarche de la Réforme, donner son avis en ce point. Au Colloque de Marbourg¹, Zwingle lui objectait que la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement était un dogme du *papisme*.

¹ Dispute célèbre entre Luther et Zwingle. Luther y défendait contre ses adversaires le dogme de la sainte Eucharistie.

« Mais alors, dit Luther, niez aussi toute la Bible, *car c'est du Pape que nous la tenons*. Nous sommes bien obligés d'avouer, tout protestants que nous sommes, que dans le papisme il est des vérités de salut, oui, *TOUTES les vérités du salut*, et que c'est de lui que nous les tenons, car c'est dans le papisme que nous trouvons *la vraie Écriture sainte, le vrai Baptême, le vrai Sacrement de l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés, la vraie prédication, le vrai catéchisme, les vrais articles de foi*. J'ajoute, en outre, que dans le papisme se trouve le VRAI CHRISTIANISME¹ ! »

De cet aveu que l'Église catholique a le *vrai christianisme*, il faut conclure nécessairement que les sectes protestantes ne l'ont point, puisque l'Église affirme ce que les sectes nient. Mais il faut conclure, en outre, et cela saute aux yeux, que la propagande est pour l'Église catholique un droit et un devoir, tandis qu'elle est, de la part des protestants, un non-sens et une injustice.

¹ Je crois utile de donner le texte original de cet aveu si frappant (Œuvres de Luther, édition protestante d'Iéna, p. 408 et 409) : « Hoc enim facto negare oporteret totam quoque Scripturam sacram et prædicandi officium : Hoc ENIM TOTUM A PAPA HABENUS. Nos autem fatemur sub Papatu plurimum esse boni Christianismi, imo OMNE bonum christianismum, atque etiam illinc ad nos devenisse. Quippe fatemur in papatu veram esse Scripturam sacram, verum Baptisma, verum Sacramentum altaris, veras claves ad remissionem peccatorum, verum prædicandi officium, verum catechismum, ut sunt : Oratio dominica, articuli fidei, decem præcepta... Dico INSUPER IN PAPATU VERUM CHRISTIANISMUM ESSE. »

XXIII

La Religion commode.

Il est plus commode, dit-on, d'être protestant que catholique, c'est vrai ; il est aussi plus commode de céder à ses passions que de les contenir. Seulement, en fait de religion, il ne s'agit pas de savoir quelle est la plus commode, mais quelle est celle qui est vraie et qui conduit à DIEU.

Un pasteur était parvenu à gagner à sa secte une bonne femme qui s'était laissé prendre aux affirmations du prétendu ministre de l'Évangile. Elle fréquentait assidûment le temple ; allait faire tous les dimanches son petit somme pendant le prêche ; soignait fort bien la grosse Bible qu'on lui avait donnée, et qu'elle se gardait bien d'ouvrir de peur de la gâter ; en un mot, elle était devenue une excellente protestante. Elle poussait même la ferveur jusqu'à se faire inscrire sur le registre de la *fa-meuse* société du *Sou protestant*, et de deux ou trois *sociétés bibliques*.

Plusieurs années se passèrent dans cette piété facile, et la bonne femme s'applaudissait chaque jour davantage de vivre si doucement, selon ce que M. le pasteur appelait le *pur Évangile*, débarrassée de la désagréable obligation d'aller se confesser aux grandes fêtes, de communier pour tout de bon, de faire maigre le vendredi et d'obéir à son curé. Au milieu de ces joies *évangéliques* que le

pasteur et une pieuse diaconesse entretenaient avec zèle au moyen de petits cadeaux, de petites brochures, la pauvre créature fut un beau jour visitée par la maladie. Un *lecteur* fut aussitôt député pour lui lire des psaumes et des passages auxquels elle ne comprenait pas grand'chose, non plus, il faut le dire, que le zélé *lecteur* lui-même. Le mal empira bientôt, et le médecin laissa échapper quelques paroles qui firent comprendre à la malade que son état n'était rien moins que rassurant. A la vue de la mort, à la pensée du jugement de DIEU, la pauvre femme s'émut et rentra en elle-même. Elle s'aperçut, à cette lumière qui ne trompe pas, qu'elle s'était égarée et qu'elle avait quitté la vraie foi. Elle pria une de ses voisines d'aller sans retard chercher le curé de la paroisse, bon et digne prêtre qu'elle avait connu jadis et que sa désertion avait vivement affligé. Le curé la trouva tout en larmes, la consola de son mieux, et, tout en lui montrant l'énormité de sa faute, il lui rappela l'infinie miséricorde du bon DIEU. Après avoir reçu la confession de ses péchés, il la réconcilia avec Notre-Seigneur. Il lui donna le sacrement consolateur des mourants, l'Extrême-Onction, dont on lui avait appris à se moquer, mais dont elle comprenait alors toute l'importance et toute l'efficacité; enfin il lui porta le saint Viatique, ce très-saint et très-adorable mystère où JÉSUS lui-même se voile pour descendre jusqu'à nous et nous fortifier au terme de notre voyage. En paix avec DIEU et avec elle-même, la pauvre femme était heureuse et voyait désormais sans crainte s'approcher le moment de son entrée dans l'éternité.

Le soir de ce même jour, le pasteur protestant se présente chez elle ; il venait d'apprendre la visite du curé, et ne pouvait croire à ce qu'il appelait « une honteuse défection, un scandale pour le pur Évangile, un retour aux superstitions de Babylone. » En réalité, ce qui le vexait le plus, c'est qu'on allait en parler dans le voisinage et qu'on en tirerait, sans doute, des conclusions désagréables pour le *pur Évangile*... et pour l'amour-propre de M. le pasteur. Il apostropha donc assez vivement la pauvre malade, lui rappelant avec quel courage elle avait rejeté naguère « toutes ces simagrées, ces erreurs, auxquelles elle n'aurait jamais dû retourner. » — « Ah ! monsieur, répondit la bonne femme, tout cela c'était bon quand je me portais bien ; *votre religion, c'est bien commode pour vivre, mais c'est le diable pour mourir !* »

Elle ne se doutait pas, la brave femme, qu'elle venait, par cette simple parole, de faire toucher du doigt la fausseté de la religion protestante.

Pour qu'une religion soit la vraie religion, la religion qui conduit au ciel, il ne suffit pas, en effet, qu'elle soit commode et qu'elle mette de côté tout ce qui gêne dans le service de Dieu. Le protestantisme est commode pour vivre ; c'est une raison pour qu'il soit terrible d'y mourir. Le protestantisme est commode, donc il est faux, donc il n'est pas la religion de Celui qui a dit : « Com-
« bien étroite est la porte, combien est pénible la voie
« qui mène à la vie éternelle ! Efforcez-vous de prendre
« cette voie pénible et d'entrer par cette porte étroite. »

Le protestantisme, ce prétendu christianisme sans obéissance à la foi, sans obéissance à l'autorité de l'Église, sans confession, sans Eucharistie, sans sacrifice, sans pénitence, sans pratiques obligatoires, n'est-il pas condamné par l'Évangile dont sans cesse il usurpe le nom ? n'est-il pas condamné par Jésus-Christ lui-même, quand ce divin Maître ajoute ces paroles redoutables : « Com-
« bien est commode et large la voie qui conduit à la
« perdition ! »

XXIV

La pierre de touche.

Il est un moyen bien facile de découvrir la véritable Église entre toutes celles qui prétendent à ce titre.

Notre-Seigneur a clairement déclaré que ses disciples seraient haïs des méchants comme il en a été haï lui-même le premier. « Le disciple n'est point au-dessus du
« maître ; si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a
« haï le premier. »

Or, depuis les temps apostoliques, l'histoire nous atteste que c'est contre l'Église catholique que se sont constamment réunis les efforts et les haines des impies. Les Juifs, les païens, les Turcs, les méchants de tous les siècles, et, jusque dans ces derniers temps, les révolutionnaires, tous ont choisi et choisissent encore pour but de leurs attaques l'Église catholique, et l'Église catholique seule. Les brigands de la révolution française se sont rués contre

elle; ils ont emprisonné et massacré ses Évêques et ses Prêtres; ils ont laissé fort tranquilles les rabbins juifs et les ministres protestants. Lisez les écrits incendiaires de nos révolutionnaires modernes : l'Église catholique SEULE excite leurs fureurs; et non-seulement ils ne s'élèvent pas contre le protestantisme, mais ils le prônent comme favorable à leurs vues antichrétiennes.

L'union de tous les impies contre la seule Église catholique suffirait déjà pour réaliser la prophétie de Notre-Seigneur. Les sectes hérétiques, et en particulier toutes les sectes protestantes, se sont chargées de compléter la preuve. Séparées pour tout le reste, divisées de croyances et d'intérêts, s'anathématisant les unes les autres, elles entrent dans un merveilleux accord dès qu'il s'agit d'injurier et d'attaquer l'antique Église de saint Pierre. Devant cette commune ennemie, elles ne font plus qu'un et blasphèment à l'unisson.

Hérode et Pilate, ennemis mortels jusqu'alors, s'unirent pour crucifier Jésus. L'hérésie et l'impiété, séparées encore à bien des titres, s'unissent de même pour outrager, flageller et détruire la sainte Église du Christ. Mais si l'Église catholique, apostolique, romaine, doit, à l'exemple du Sauveur, souffrir sa passion et compléter ainsi celle de son divin Chef, elle a comme lui les promesses de la vie éternelle; toujours haïe, toujours blasphémée, elle vit et vivra toujours, car Jésus est avec elle jusqu'à la fin du monde, et c'est à elle seule qu'il a dit : « Les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas » sur toi. »

DEUXIÈME PARTIE

I

En quel sens l'Église peut avoir besoin de réforme.

Tout fort et tout vigoureux que vous soyez, cher lecteur, il peut vous arriver d'éprouver quelque dérangement de santé qui, n'altérant en rien la bonté de votre constitution, exige cependant que vous purifiez votre sang, et que vous recouriez aux remèdes. Seulement, pour que les remèdes produisent un bon effet, il faut qu'ils soient administrés avec science et prudence; laissez faire les médecins qui sont établis pour cela, et n'allez pas vous mettre entre les mains de charlatans hâbleurs qui ruineront votre santé et vous enverront au cimetière. C'est ainsi que l'Église, toute divine qu'elle est, peut avoir besoin de réformes. L'Église est la société des disciples de JÉSUS-CHRIST. Le Christ a promis d'être avec son Église jusqu'à la fin du monde, pour la conserver dans la vraie foi et dans la vraie morale. L'Église est donc, par l'assistance de Notre-Seigneur, *infaillible et sainte*.

Mais l'Église est composée d'hommes; le Pape, les Évêques, les Prêtres, sont des hommes; et, malgré la

sainteté intrinsèque de leur ministère, ils conservent les imperfections et les faiblesses humaines. Cela suffit pour faire comprendre en quel sens l'Église a toujours eu et aura toujours besoin de réformes. Elle n'a rien à rectifier dans l'enseignement de sa foi, qui est divine et invariable; elle n'a rien à redresser dans sa morale qui est sainte, ni dans les sacrements par lesquels elle sanctifie les hommes; mais elle a besoin de rappeler sans cesse à la règle ceux de ses enfants, et même de ses ministres, qui, n'étant que trop faillibles, négligent ou violent l'observation de ses lois.

Depuis dix-huit cents ans les Papes et les Conciles ont travaillé sans relâche à réformer les divers points de discipline qui venaient successivement à défaillir. Telle a été en particulier l'œuvre du célèbre Concile de Trente, qui a effectivement *réformé* l'Église.

Luther et ses compagnons ont, dans cette question, confondu le fond avec la forme, ce qui est divin et immuable avec ce qui est humain et susceptible de changements. Ils ont prétendu réformer le dogme, la règle de la foi, la règle des mœurs; et, au lieu d'une vraie *réforme*, ils n'ont enfanté qu'une *révolution* désastreuse qui a tout déformé et tout emporté.

Ce n'étaient point des médecins, mais des charlatans; sous prétexte d'une dent gâtée, ils ont arraché toute la mâchoire; au lieu de purger, ils ont empoisonné.

II

Est-il possible que DIEU ait choisi Luther et Calvin pour réformer la Religion ?

DIEU est saint ; donc il n'a pu choisir ni Luther, ni Calvin, ni Zwingle, ni Henri VIII, ni les autres, pour réformer son Église.

« Jamais, dit l'historien protestant Cobbett ¹, jamais le monde ne vit, dans un même siècle, une collection de misérables tels que Luther, Zwingle, Calvin, etc. ; le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord était *l'inutilité des bonnes œuvres*, et leur vie sert à prouver combien ils étaient sincères dans ce principe. »

Luther, malgré l'ardeur de son éloquence populaire et la vigoureuse trempe de son esprit, n'est, en définitive, qu'un *mauvais prêtre*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus dégradé.

Calvin, ecclésiastique aussi, a été convaincu de mœurs infâmes contre nature, et, comme tel, marqué par le bourreau ².

Zwingle, curé d'Einsiedeln, a publiquement avoué, en présence de son Évêque, que depuis de longues années il céda à ses passions honteuses, et que désormais il

¹ *Histoire de la réformation protestante*, chap. VII, n° 200.

² Ce fait semble acquis à l'histoire. Un auteur catholique ayant reproché aux calvinistes ces honteux stigmates de leur patriarche, le calviniste Whitaker eut l'effronterie sacrilège de répondre : « Si Calvin a été stigmatisé, saint Paul et bien d'autres l'ont été de même. »

prenait femme officiellement pour légaliser sa position.

Tous les *saints* de la réforme sont de ce calibre. Chacun sait la pureté *sans tache* et la douceur *évangélique* de Henri VIII, le réformateur de l'Angleterre. Ce misérable, vrai Barbe-Bleue, eut six femmes, à qui il fit couper la tête à mesure qu'il fut dégoûté d'elles. Sa fille, la reine *vierge* Élisabeth, qui consumma l'œuvre de Henri VIII, n'a pas été moins célèbre sous les mêmes rapports. La même hache a pu couper la tête des maîtresses du père et des amants de la fille.

Calvin, en particulier, mérite notre attention à nous autres Français. C'est lui qui a introduit le protestantisme dans notre patrie. Personne ne l'a mieux dépeint que le protestant calviniste Galiffe, dans ses *Notices généalogiques*¹, publiées à Genève même en 1836 : « Ce nom criminellement fameux, dit-il, qui dressa l'étendard de l'intolérance la plus féroce, des superstitions les plus grossières et des dogmes les plus impies; épouvantable apôtre, à l'inquisition de qui rien ne pouvait échapper; qui, dans les deux années 1558 et 1559, fit exécuter quatre cent quatorze jugements en matière criminelle, etc. » M. Galiffe l'appelle, en outre, un *buveur de sang*, et prouve chacune de ses assertions par les écrits mêmes de Calvin et par les Archives publiques et authentiques de Genève.

Quant à Luther, moine apostat, vivant en concubinage avec une religieuse défroquée, les protestants l'ont jugé

¹ Tome III, pages 21 et suiv.

avec une sévérité non moins significative. La vie de Luther, après son apostasie, ne fut autre que celle d'un libertin tout occupé des plaisirs de la table et de brutales jouissances; si bien qu'il était passé en proverbe, lorsqu'on voulait se permettre quelque débauche, de dire : « Aujourd'hui nous vivrons *à la Luther*, » comme le rapporte l'écrivain protestant Bénédict Morgenstern¹. Les *Propos de table* de Luther, que l'on trouve encore dans quelques librairies mal famées sur la liste des ouvrages obscènes, respirent un tel cynisme qu'il est impossible de les citer. Tout le monde connaît cette ignoble prière écrite de la main même de Luther, dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute, et qui se termine par ces incroyables paroles : « Bien boire et bien manger est le vrai moyen d'être heureux. »

Et l'on voudrait nous faire croire que des êtres pareils ont été envoyés aux chrétiens par Notre-Seigneur Jésus-CHRIST pour rappeler l'Église à sa pureté primitive! Allons donc! Autant vaudrait dire avec les Turcs : DIEU est DIEU, et Mahomet est son Prophète! Le bon sens doit ici parler plus haut que tous les mensonges historiques par lesquels on a essayé de réhabiliter ces prétendus réformateurs.

L'Église catholique a pour fondateurs Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, et pour Apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jean, etc.

¹ *Traité de l'Église*, page 21, vers le milieu : « Si quando volunt indulgere genio, non vereantur inter se dicere : *Hodiè lutheranicè vivemus*. »

Le protestantisme a pour fondateur Luther, et pour apôtres Calvin, Zwingle et consorts.

Jugez et choisissez.

III

Les apôtres du Protestantisme ont-ils fourni la preuve de leur mission prétendue ?

Il est deux signes infaillibles auxquels on peut reconnaître si un homme qui se présente pour réformer l'Église est vraiment l'envoyé de DIEU. Ces deux signes sont la sainteté et le don des miracles.

Pour la sainteté, n'en parlons pas quand il s'agit de Luther et de Calvin. On sait à quoi s'en tenir sur leur compte, et les protestants instruits et honnêtes ne peuvent que rougir lorsqu'on remue devant eux ces honteux souvenirs.

Quant aux miracles, ils auraient bien voulu en faire; mais on ne fait pas des miracles comme on fait des sectes. Erasme, ce railleur si mordant, faisait remarquer déjà « qu'à eux tous ils n'avaient encore pu redresser un cheval boiteux. »

Calvin voulut une fois cependant essayer un petit miracle; malheureusement le coup manqua. Il avait payé un homme pour faire le mort, afin de le ressusciter ensuite; quand il arriva, suivi de la foule curieuse à laquelle il avait modestement annoncé cette preuve postiche de sa mission, la justice de DIEU avait frappé le compère, et

Calvin manqua mourir de peur en le trouvant vraiment mort dans son lit. Cette histoire est connue de tous et parfaitement authentique.

Luther, lui, s'en tirait d'une autre manière : il répondait par un torrent d'injures quand on lui demandait de prouver par quelque œuvre miraculeuse qu'il parlait de la part de DIEU, et appelait *âne, Turc, chien, porc en-diablé*, le malencontreux questionneur.

Le *miracle*, aussi bien que la *sainteté*, a manqué aux pères de la Réforme. Ce n'est donc pas DIEU qui les a envoyés.

Mais quel est alors l'esprit qui les a animés de son souffle puissant? C'est l'esprit d'orgueil, l'esprit de luxure, l'esprit révolutionnaire, qui s'élève sans cesse contre le Christ et contre l'œuvre du Christ; l'esprit infernal, qui enfanta toutes les hérésies, et qui est le véritable père de l'anarchie protestante : *Vos ex patre DIABOLO estis*¹.

IV

Comment l'Église possède la preuve divine par excellence.

Cette preuve, qui supplée à toutes les autres, qui les surpasse toutes par l'évidence de sa lumière, c'est le MIRACLE. Notre-Seigneur n'a, pour ainsi dire, invoqué que cette preuve pour faire admettre à ses Apôtres et à ses

¹ Saint Jean, VIII, 44

disciples, puis à ses contradicteurs, le mystère de sa divinité : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes miracles. — Les miracles que je fais rendent témoignage de moi. »

Les ennemis de Jésus confessaient la réalité de ses prodiges, et frémissaient de rage en voyant les effets. *Cet homme*, disaient-ils, *fait une foule de miracles et il entraîne tout le monde*. Le miracle suprême de la Résurrection, constaté par l'évidence des yeux et du toucher, a seul pu réduire l'incrédulité obstinée des Apôtres après la Passion, et en particulier celle de saint Thomas, qui ne se prosterna devant le Christ vainqueur qu'après avoir mis ses doigts dans les plaies de ses mains et de ses pieds, et sa main dans la plaie toujours ouverte de son divin cœur.

Le *miracle*, l'œuvre surhumaine et absolument divine, telle est donc la grande preuve de JÉSUS-CHRIST. Telle est aussi la grande preuve de son Église.

L'Église catholique non-seulement produit incessamment des miracles par la vertu du Christ vivant dans ses saints, mais elle est elle-même un miracle vivant, public, permanent, qui surpasse toute démonstration savante; un miracle accessible à l'intelligence du pauvre et de l'ignorant, aussi bien qu'à celle du docteur et du philosophe. Saint Augustin le proclamait hautement dès les premiers siècles de la foi : « L'établissement du christianisme dans le monde sans de grands miracles, serait lui-même le plus grand et le plus étonnant de tous les miracles. »

Les Apôtres, et, pendant trois ou quatre siècles, leurs disciples, ressuscitèrent les morts, guériront les malades, rendirent la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques. Avec le seul signe de la croix, ils firent tomber les idoles, crouler les temples impurs des faux dieux; et, malgré trois siècles de carnage, malgré la fureur humaine que le miracle lui-même ne pouvait subjuguier, l'Église catholique, apostolique, romaine, sortit des catacombes, victorieuse de l'humanité.

Elle était donc elle-même un grand miracle, c'est-à-dire une œuvre évidemment surhumaine et qui attestait la toute-puissance de DIEU. Ainsi s'est-elle avancée à travers les siècles, portant sur son front le témoignage divin, s'affirmant comme le Christ s'est affirmé, et n'ayant pas même besoin de se prouver.

Le fait divin de son existence, et spécialement de sa Papauté souveraine, prend à chaque siècle nouveau des proportions plus gigantesques. Que dirait saint Irénée s'il revenait au monde au dix-neuvième siècle, lui qui déjà, à la fin du second, invoquait cette durée de l'Église romaine au milieu des contradictions, comme une preuve péremptoire de sa divine origine!

L'Église est donc un miracle toujours vivant, et son existence est, je le répète, la grande preuve de sa divinité. Que les pauvres pasteurs hérétiques crient et se débattent tant qu'ils voudront devant ce fait divin. Comme les Scribes devant Jésus ressuscitant Lazare, ils demeurent écrasés par la taille surhumaine du géant catholique.

V

Les Réformateurs jugés par eux-mêmes.

Il est encore des protestants restés fidèles à la mémoire de leurs grands réformateurs, et fort chatouilleux en ce qui les touche de près ou de loin. Pareils aux fils de Noé, ils jettent un manteau sur les turpitudes de leurs pères, et poussent des cris d'indignation dès qu'on se permet de voir en Luther et en Calvin autre chose que de saintes gens. Ils accusent journellement les écrivains catholiques de mensonge, d'invention, de calomnie, et Luther et Calvin restent pour eux blancs comme des agneaux, en dépit de l'histoire.

Pour montrer ce que valent de semblables accusations et ce que définitivement il faut penser de ces apôtres d'un nouveau genre, je vais tout simplement transcrire les jugements que les chefs de la Réforme ont portés les uns des autres : comme ils se connaissaient réciproquement mieux que personne, nous allons avoir des portraits d'après nature.

Commençons par Luther : à tout seigneur tout honneur. Voici comment nous le dépeint Calvin, son digne collègue : « Véritablement Luther est fort vicieux ; plutôt à DIEU qu'il eût pris soin de réprimer davantage son incontinence ! plutôt à DIEU qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices ! » — « Quand je lis un livre de Luther,

dit Zwingle ¹, il me semble voir un pourceau immonde grogner en flairant par-ci par-là les fleurs d'un beau jardin ; c'est avec la même impureté, la même ignorance de la théologie, la même inconvenance, que Luther parle de DIEU et des choses saintes. » A quoi Luther répond sur le même ton : « Zwingle s'imagine être un soleil pour éclairer le monde, mais il ne répand pas plus de lumière que... *stercus in lucernâ*. »

Voyons comment a été jugé Calvin par ses frères en réformation, par ceux qui devaient avoir le plus grand intérêt à pallier ses défauts : « Calvin, dit Volmar ², son premier professeur, Calvin est violent et pervers ; tant mieux ! voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires. » Bucer, moine apostat et prêtre marié ³, ajoute : « Calvin est un vrai chien enragé ; cet homme est mauvais... Garde-toi, ô lecteur chrétien ! des livres de Calvin. » — Et Théodore de Bèze, le disciple chéri de Calvin, voulez-vous savoir comment il traite son maître ? « Calvin n'a jamais pu se former ni à la tempérance, ni à des habitudes honnêtes, ni à la véracité ; il est demeuré enfoncé dans la boue. »

Zwingle, au dire de son disciple Bullinger, fut chassé de sa paroisse à cause de ses débauches ; prêtre et curé, il se maria publiquement, à l'imitation de Luther. « Si l'on vous dit, écrit-il dans une de ses lettres, que je pêche par

¹ Œuvres de Zwingle, tom. II, pag. 474.

² Voir Freundelfeld, *Tableau analytique de l'histoire universelle*, tom. II, pag. 369.

³ *Ibid.* : « Scriptor maledicendi studio infectus, canis rabidus »

orgueil, par gourmandise et par impureté, croyez-le sans peine; car je suis sujet à ces vices et à bien d'autres encore. » Luther disait de lui qu'il était *satanisé*, *insatanisé*, *sursatanisé*, et qu'on devait absolument désespérer du salut de son âme ¹.

Et ce pieux personnage dont nous trouvons si souvent l'éloge dans les publications protestantes, le grand Théodore de Bèze, comment les amis les plus fervents de la Réforme l'ont-ils apprécié? « Qui ne s'étonnera, dit le protestant Heshussius ², de l'incroyable impudence de ce monstre, dont la vie sale et infâme est connue de toute la France, par ses épigrammes plus que cyniques? Et néanmoins vous diriez, à l'entendre, que c'est quelque saint homme, un autre Job ou un nouvel anachorète du désert, voire plus grand que saint Jean et saint Paul, tant il trompette partout son exil, ses labeurs, sa pureté et l'admirable sainteté de sa vie. »—« Cet homme, dit un autre écrivain de la même secte, Schlussemberg, cet homme obscène, pareil à un démon incarné, tout pétri d'artifice et d'impiété, ne sait vomir que des blasphèmes satiriques... »

Quelques instants avant d'être frappé d'apoplexie, Luther résumait ces témoignages et écrivait de sa propre main : « En vérité, nous sommes des *gueux*. »

Mais je m'arrête; il faudrait des volumes pour retracer tous les reproches et toutes les injures grossières que

¹ Hospinien, *Hist. des Sacrem.*, t. II, p. 187,

² Heshussius, traduction de Florimond, p. 1048.

ces prétendus réformateurs se jetaient réciproquement à la face ; d'ailleurs, la plupart des citations qui nous resteraient à faire sont de nature à n'être pas mises sous les yeux d'un lecteur honnête.

Que les fils de Luther et de ses compagnons ne viennent donc plus crier à la calomnie, lorsque de temps en temps une voix catholique s'élève pour juger leurs pères et pour les flétrir. Jamais l'Église, qui les a chassés de son sein, n'a trouvé pour les condamner des formules aussi écrasantes que celles qu'ils nous fournissent eux-mêmes et dont nous venons de rappeler quelques-unes.

Les protestants aimeraient mieux qu'on laissât dans l'oubli ou dans l'obscurité ces révélations si peu honorables et si significatives : je comprends que leur orgueil en souffre ; mais, devant les efforts incessants de la propagande protestante, n'est-il pas nécessaire que la lumière se fasse et que justice soit rendue ?

VI

Les divisions du protestantisme.

Depuis dix-huit cents ans, l'Église catholique, apostolique, romaine, fondée par le Christ et gouvernée en son nom par saint Pierre et les Souverains-Pontifes ses successeurs, conserve l'unité la plus intacte dans l'enseignement de la foi et dans la pratique de la Religion. Dès l'origine, une foule de novateurs ont essayé d'introduire leurs idées particulières dans le sein de cette grande

Eglise ; mais elle les a rejetés successivement, et sa doctrine, éternellement vivante, est restée une et vierge.

Depuis trois cents ans que la révolution protestante a éclaté, elle a suivi une voie absolument opposée. Dans le passé, le protestantisme regarde comme ses pères les gnostiques, les ariens, les manichéens, les nestoriens, les iconoclastes, les albigeois, les hussites et tous les hérétiques les plus scandaleux. De même qu'un cadavre produit des vers, ainsi ce cadavre de religion, continuant des traditions si peu glorieuses, n'a cessé de produire jusqu'à nos jours des centaines et des milliers de sectes qui pullulent dans son sein. Elles y dévorent les âmes et s'y dévorent réciproquement. Ce serait une chose matériellement impossible de donner le chiffre exact des sectes protestantes : la statistique d'hier ne serait plus vraie aujourd'hui ; elles naissent et meurent comme des mouches. « Le protestantisme, disait déjà en 1743 le pasteur protestant Frœreisen¹, ressemble à un ver coupé en morceaux qui remuent tant qu'il leur reste quelque force, mais qui perdent insensiblement la vie, et avec elle le mouvement. »

D'ailleurs, qu'est-ce qu'une secte protestante ? — En vertu du libre examen, chacun de ses membres ne peut-il pas, ne doit-il pas se regarder comme absolument indépendant, et briser l'unité factice du groupe auquel il est censé appartenir ? Autant de religions que de sectes, autant de sectes que de têtes, et dans chacune de ces

¹ Frœreisen, *Discours prononcé lors de son installation comme pasteur à Strasbourg.*

têtes, autant de croyances que de caprices : telle est l'unité protestante. « Depuis le lendemain de la Réforme, disait en gémissant le pasteur Vinet, il y a des protestants, mais il n'y a pas de protestantisme. »

Dernièrement, un de nos grands journaux reproduisait, d'après une feuille américaine, la liste nombreuse, et cependant incomplète, des sectes qui se partagent le seul État de New-York : « Anabaptistes, baptistes, nouveaux baptistes, baptistes libres, baptistes séparés, baptistes rigoureux, baptistes libéraux, baptistes paisibles, baptistes petits-enfants, baptistes gloire, halleluiahs, baptistes chrétiens, baptistes au bras de fer, baptistes généraux, baptistes particuliers, baptistes du septième jour, baptistes écossais, baptistes de la nouvelle communion générale, baptistes nègres, indépendants ou puritains, caméroniens, crispites ou frisés, cambellites ou réformés, dunkers, libres penseurs, haldanites, huntingdoniens, irvingiens, inghanites, sauteurs, chrétiens bibliques, glassites ou sandomonians, anciens presbytériens, nouveaux presbytériens, écossais, congrégationalistes, quakers ou amis, unitairiens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes ou wesleyens, méthodistes primitifs, wesleyens réformés, calvinistes méthodistes français, originaux connexistes, nouveaux connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellytes muggletoniens, romaniens perfectionnalistes, méthodistes rogersiens, secklers, universalistes marcheurs, rothfieldistes, disciples-amis libres ou agapémonites, luthériens, protestants français, ré-

formés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Ronge, nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français, etc., etc... » Quelle fécondité!

Je ne crois pas qu'en France nous soyons aussi riches. Nous n'avons que des réformés, des protestants de la confession d'Augsbourg, des méthodistes, des anabaptistes, des baptistes, des piétistes, des unitairiens, des latitudinaristes, des darbystes, des irvingiens... Je dois dire cependant que je ne connais pas toute la richesse des variétés du protestantisme français, vu que les pasteurs affectent ordinairement une touchante fraternité, et ne se disputent, autant que possible, qu'à huis clos, cachant soigneusement aux regards ce que l'un d'eux, M. Baum, pasteur protestant d'Alsace, appelle indiscrètement *les entre-mangeries pastorales*¹. Ils ont peur du bon sens français, qui tirerait bien vite de leurs variations et divisions la célèbre conséquence dont se servit jadis Tertullien contre l'hérésiarque Marcion : *Tu varies, donc tu erres*.

Combien grande et majestueuse s'élève la sainte Église catholique avec sa hiérarchie gardienne de son unité, à côté de ces discussions intestines, de ce morcellement sans fin!

« Qui a jamais vu, dit un vieux et naïf auteur², un

¹ *Le principe de l'égalité et la conscience confessionnelle de certains pasteurs soi-disant luthériens*, par J. G. Baum, p. 1.

² Florimond de Rémond, *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie*.

régiment de soldats marcher dans un bel ordre, le capitaine cuirassé en tête, suivi des mousquetaires, puis des arquebusiers suivis eux-mêmes du reste de la troupe, les tambours battant en mesure ; et qui voit après, une bande de marmousets, cheminant par les rues avec des épées de bois au côté et des échalas sur l'épaule, donnant du tambour sur un chaudron, chacun commandant son compagnon : celui-là voit dans les premiers l'ordre de la vraie Église, et dans les seconds, le désordre de ces églises bâtarde qui voudraient contrefaire la vraie. »

VII

Que faut-il penser de la liberté de penser.

La liberté de penser est un non-sens. Nous ne sommes pas plus libres de penser sans règle que d'agir sans règle. Sous peine de désordre et de damnation, nous devons penser la *vérité* et la vérité seule, comme nous devons faire le bien et seulement le bien. N'est-ce pas évident ?

Qui est libre de penser que cinq et cinq ne font pas dix ? Qui est libre de penser que la partie est plus grande que le tout, que le vice ne vaut pas mieux que la vertu, que Charlemagne n'a pas existé, etc. ? Et pourquoi personne ne peut-il avoir cette liberté, sinon parce que ce sont là des vérités ?

Ce principe universel qui régit l'intelligence humaine s'applique en premier lieu, et avec toute sa force, à ce qu'il y a de plus important dans l'ordre des vérités, je

veux dire, aux vérités religieuses. Les mystères de la foi chrétienne, les dogmes catholiques de la Trinité, de l'Incarnation divine, de la déchéance originelle, de la Rédemption, de la grâce, de l'Église, de l'éternité du feu de l'enfer et du bonheur du Paradis, etc., etc.; en un mot, tous les dogmes qui composent l'enseignement catholique sont *imposés* à notre intelligence, parce que ce sont des *vérités*, et que nous ne sommes pas libres de discuter la vérité, à plus forte raison de ne pas l'admettre. Nous sommes sûrs que ce sont des vérités, parce que DIEU les a révélées par son Fils JÉSUS-CHRIST, qui en a lui-même confié le dépôt et l'infailible enseignement à son Église. La *liberté de penser*, qui est l'âme du protestantisme aussi bien que de la philosophie rationaliste moderne, est donc une de ces impossibilités que la légèreté d'une raison superficielle peut seule regarder comme admissible. Pour un bon esprit qui ne se paye pas de mots, cette liberté de penser est tout simplement une absurdité, et, qui plus est, un péché.

Il en est de même de la liberté de conscience, de la liberté de tout dire et de tout faire; libertés, soit ! mais libertés qui vous mènent droit en enfer, si on ne les règle pas selon l'enseignement divin du Christ et de son Église.

L'autorité catholique, loin de détruire la pensée humaine, la protège et la vivifie. C'est l'autorité de la vérité, dont l'immutabilité n'est pas celle de la borne qui arrête l'essor, mais le garde-fou qui prévient les écarts. L'autorité de l'Église est le garde-fou de l'intelligence hu-

maine en ce qui touche directement ou indirectement la Religion, c'est-à-dire en toutes sortes de doctrines religieuses, philosophiques, scientifiques, politiques, etc.

Dans l'Église seule, l'esprit humain, abrité par l'autorité, trouve la véritable liberté de penser.

VIII

Divisions religieuses des Catholiques.

Au sein de l'unité catholique, on se divise parfois sur des questions religieuses; on discute, on écrit pour et contre. Les impies, qui ne comprennent pas ces luttes, en tirent d'injustes conséquences contre la Religion elle-même. Mais ces divisions ont-elles la portée qu'on leur prête? ont-elles le moindre rapport avec les divisions religieuses des protestants?

En aucune manière. Les catholiques ont tous la même foi, parce qu'ils ont tous le même principe de foi qui est l'obéissance à l'enseignement de l'Église. Ils sont absolument d'accord sur le dogme proprement dit. C'est sur le dogme, au contraire, que se divisent les sectes protestantes. Leur prétention de se réunir sur un terrain commun, qu'elles appellent les *points fondamentaux*, est une illusion démentie par les faits. Elles ne sont d'accord sur rien, sinon sur l'existence de Dieu. Sur les sept cents pasteurs qui prêchent l'hérésie et attaquent l'Église en France, M. de Gasparin constatait naguère qu'il y en avait cinq cents qui ne croyaient pas en la divinité de Jésus-

CHRIST, en la Sainte Trinité, à la régénération baptismale, etc. Il y en a beaucoup qui, à la suite du professeur Schœrer, théologien de Genève, ne croient plus à l'inspiration de la Bible. C'est donc précisément sur les *points fondamentaux*, et seuls fondamentaux, que les protestants sont séparés, ainsi que le grand Bossuet le constatait, il y a deux siècles.

Les catholiques, au contraire, n'entrent et ne peuvent entrer en discussion que sur des points de doctrine que l'Église ne propose pas à leur croyance, et que l'on appelle pour cette raison des *opinions*. Toute opinion est libre, et diffère en cela des croyances. Étant libres de soutenir leurs opinions, les catholiques, les docteurs, quelquefois même les Évêques, expriment et défendent des sentiments opposés les uns aux autres. De ces luttes doctrinales jaillissent d'ordinaire des lumières précieuses, et leur ensemble enrichit la science théologique, qui n'est pas le simple catéchisme de la foi, mais bien le travail de l'esprit humain sur les inébranlables et magnifiques données de la foi.

Si l'Église juge à propos, dans sa sagesse, de définir quelques-unes de ces doctrines, les catholiques cessent de les pouvoir discuter et ils *croient*. L'opinion est devenue un dogme, et ce qui était subjectivement douteux est désormais certain.

Les divisions des catholiques portent encore et surtout sur des appréciations de conduite. Les uns, par exemple, croient préférable pour le bien de la Religion que les ennemis de l'Église soient attaqués de front, qu'on ne

pactise point avec eux, et qu'on repousse avec énergie leurs attaques et leurs erreurs ; les autres appellent cette conduite de la violence, de l'imprudence ; ils entendent autrement la charité, et croient qu'on doit essayer d'appriivoiser les loups.

Qui ne voit que nos divisions en ce point laissent complètement intacte notre unité religieuse ? C'est cependant ce qui scandalise si profondément ces bons pasteurs protestants, si amis de l'unité, de la vérité et de la charité. Pauvres gens, qui voient la petite paille dans notre œil et oublient la poutre qui crève le leur !

IX

Comment l'enseignement de l'Église est la vraie règle de la foi.

On entend par *règle de foi* ce qui détermine les chrétiens à admettre telle ou telle doctrine, et à rejeter telle ou telle autre.

Or, quelle est cette règle à laquelle nous devons nous conformer pour fixer nos croyances ? Quelle est la vraie règle de la foi ?

Ici, comme toujours, les protestants sont en désaccord avec l'Église catholique. Quinze cents ans après la prédication des Apôtres, Luther découvrit dans sa tête que tout le monde s'était trompé jusqu'à lui, et que la vraie, la seule règle de foi des chrétiens, c'était la Bible. Les protestants admettent tous ce principe que nous examinerons plus loin. Constatons en attendant ce que tous les

chrétiens ont cru depuis les Apôtres jusqu'à Luther, ce que nous croyons encore maintenant, à l'exemple de nos pères, et ce que les chrétiens croiront après nous, jusqu'à la fin des temps.

Notre-Seigneur a choisi douze hommes entre ses disciples et les a envoyés au monde pour enseigner, en son nom et par son autorité, la religion chrétienne : « Toute
« puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez
« donc, enseignez toutes les nations ; apprenez-leur à
« observer mes lois. Prêchez l'Évangile à toute créature.
« Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous mé-
« prise me méprise. Et voici que moi-même je suis avec
« vous tous les jours jusqu'à la fin du monde¹. »

Cette dernière parole du Fils de Dieu montre clairement que la puissance spirituelle et la mission des Apôtres doivent demeurer dans l'Église comme un ministère permanent, jusqu'à la fin des siècles. Or, s'il est un fait historique irrécusable, c'est que, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, les pasteurs de l'Église catholique, qui remontent par une succession légitime et non interrompue jusqu'à saint Pierre et aux Apôtres, ont exercé et exercent encore ce ministère.

Et quel est ce ministère? quelle est cette puissance qui vient de JÉSUS-CHRIST même et par laquelle des hommes *faillibles* nous enseignent *infailliblement*, nous conduisent *infailliblement* dans la voie du salut? C'est ce qu'on appelle l'autorité de l'Église, c'est-à-dire l'autorité

¹ Saint Matthieu, xxviii; saint Luc, x; saint Marc, xvi.

du Souverain-Pontife, successeur de saint Pierre, Chef de l'Église, et l'autorité des Évêques, auxiliaires du Pape dans la grande œuvre de la sanctification des hommes.

Cette autorité divine, bien qu'elle soit confiée à des hommes, est la vraie, la seule règle de la foi. C'est là ce qu'ont cru tous les siècles chrétiens; c'est là ce qu'ont enseigné tous les Docteurs, tous les Pères de l'Église. Ce que nous devons croire, c'est ce que le Pape et les Évêques enseignent; ce que nous devons rejeter, c'est ce que le Pape et les Évêques condamnent et rejettent. Quand une doctrine est douteuse, c'est au tribunal du Pape et des Évêques que nous devons nous adresser pour savoir à quoi nous en tenir; et c'est de là seulement, c'est de ce tribunal toujours vivant et toujours assisté de DIEU, qu'émanent les jugements sur les choses de la Religion et en particulier sur le vrai sens des Écritures.

Telle est la règle de la foi de tous les chrétiens, règle d'institution divine que nul ne peut rejeter sciemment, sous peine de perdre son âme. « *Qui vous méprise me méprise!* » Tel est le principe inébranlable de l'unité et de la vie de l'Église. C'est grâce à lui que depuis dix-huit siècles les catholiques ont toujours la même croyance.

Les protestants, au contraire, privés de cette règle divine, « flottent, comme dit saint Paul, à tout vent de doctrine, » et, malgré la Bible qu'ils ont entre les mains, croient aujourd'hui ce qu'ils rejetaient hier, rejetteront demain ce qu'ils croient aujourd'hui, et finissent par ne plus rien croire du tout.

Examinons maintenant, en quelques mots, la préten-

tion des protestants de substituer, à cette autorité invariable et toujours vivante de l'Église, un livre divin sans aucun doute, mais muet et inanimé comme sont tous les livres, et qui ne peut réclamer quand on se trompe sur le sens des paroles sacrées qu'il contient.

X

Comment la sainte Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de notre foi.

La Bible est véritablement la parole de DIEU : nous le savons tout aussi bien et même beaucoup mieux que les protestants. Tout ce qui est dans la Bible est d'enseignement divin ; et cependant la Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de notre foi, dans le sens que prétendent les protestants.

Pourquoi ?

1° La Bible ne peut pas être la règle de notre foi, parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dit à ses Apôtres : Allez et colportez des Bibles ; mais bien : « Allez et enseignez toutes les nations ; qui vous écoute, m'écoute. » — « Le christianisme, dit le protestant Lessing¹, était déjà répandu avant qu'aucun des Évangélistes se mit à écrire la vie de JÉSUS. On disait le *Pater* avant qu'il fût écrit dans saint Matthieu, car JÉSUS-CHRIST lui-même l'avait appris à ses disciples, qui l'avaient *transmis* aux premiers chrétiens... On baptisait au nom du Père, et du Fils, et du Saint-

¹ Lessing, *Beitrag für Geschichte und Litteratur*, t. IV, p. 182.

Esprit, avant que la formule du baptême eût été écrite par le même saint Matthieu dans son évangile, car JÉSUS-CHRIST l'avait prescrite *verbalement* à ses Apôtres. »

Cette première preuve, qui est une preuve de fait, en vaut bien une autre, et les protestants n'ont jamais rien trouvé de raisonnable à y opposer.

2° La Bible ne peut pas être la règle de notre foi, parce qu'il suffit de parcourir les Livres-Saints, et en particulier le Nouveau-Testament, pour s'apercevoir que ces livres ne sont pas un catéchisme, c'est-à-dire un enseignement religieux clair et complet. Les Évangiles, les Actes des Apôtres, et en général les livres historiques, sont simplement des récits présentés à l'édification des fidèles; les Épîtres de saint Paul et des autres Apôtres sont des fragments détachés, traitant de tel et tel point de doctrine en particulier; le plus souvent ce sont des réponses à des questions spéciales, ou bien des allusions à certaines erreurs qui n'existent plus. Les Psaumes sont avant tout des prières, et les livres des Prophètes sont l'annonce de l'avènement du Christ et des grandes destinées de son Église. Jamais les Apôtres et les autres auteurs inspirés n'ont prétendu donner, dans ces fragments écrits, un code d'enseignement complet, une formule de croyance. Cela est évident et saute aux yeux à la première lecture.

« Les Apôtres, dit le célèbre protestant Grotius, n'ont pas eu l'intention d'exposer tout au long dans leurs épîtres les doctrines nécessaires au salut; ils les écrivaient

occasionnellement au sujet de questions qui se présentaient à eux¹. »

3° La Bible ne peut pas être la règle de notre foi, parce qu'elle renferme une foule de passages difficiles qui, par leur profondeur divine, échappent aux intelligences les plus lumineuses. Les efforts des Docteurs de l'Église pour en pénétrer le sens, efforts souvent déçus, montrent assez combien les saintes Écritures sont difficiles à comprendre. « Approfondir le sens des Écritures, dit Luther lui-même, est chose *impossible*; nous ne pouvons qu'en effleurer la superficie; en comprendre le sens serait merveille. Que les théologiens disent et fassent tout ce qu'ils voudront, pénétrer le mystère de la parole divine sera toujours une entreprise au-dessus de notre intelligence. Ses sentences sont le souffle de l'Esprit de DIEU : donc elles défient l'intelligence de l'homme². »

Que faut-il donc penser d'une règle de foi qui, de l'aveu de Luther et d'une foule de protestants, au lieu d'expliquer la foi, a besoin elle-même de difficiles et longues explications ? Du reste, les protestants ne seraient pas bien venus à nier les difficultés de l'interprétation de la Bible ; leurs interminables disputes et dissidences sur presque tous les textes de ce saint Livre parlent assez haut. Il est même remarquable de voir que ce sont les passages les plus simples et les plus clairs des Écritures qui ont soulevé parmi eux le plus de disputes et de divisions. On a compté plus de *deux cents* interprétations

¹ H. Grotius, Ep. 582.

² Voir Audin, *Vie de Luther*, t. II, p. 339.

protestantes de la parole de Notre-Seigneur à la sainte Cène : « Ceci est mon corps ! »

4° Enfin, la parole de DIEU dans la Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de la foi des chrétiens, parce que, si cela était, la religion chrétienne ne serait pas faite pour les pauvres et les petits, c'est-à-dire pour ceux que JÉSUS a déclarés les enfants privilégiés de son amour.

Ce point vaut la peine d'être traité à part.

XI

Le Protestantisme n'est pas et ne peut pas être la religion du peuple.

Non, le protestantisme n'est pas fait pour le peuple. JÉSUS aime les pauvres et les humbles ; or le protestantisme, en donnant la lecture de la Bible comme règle fondamentale de la foi chrétienne, exclut le peuple du christianisme. En effet, les pauvres ou bien ne savent pas lire, et qu'est-ce qu'un livre pour qui ne sait pas lire¹ ? ou bien n'ont pas le temps de lire, absorbés qu'ils sont par le travail des mains, et qu'est-ce qu'un livre pour qui n'a pas le temps de lire ? Si le protestantisme a raison, si pour faire son salut il faut lire la Bible, « alors, dit encore le luthérien Lessing, combien je vous plains, vous tous qui êtes nés dans des pays dont la lan-

¹ Or il est à noter que pendant quinze siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'invention de l'imprimerie, presque personne ne savait lire dans le peuple. Tous ces pauvres gens auraient donc vécu sans moyen d'arriver à la foi ! C'est absurde.

gue ne sait point parler la Bible¹; vous qui, nés dans les conditions de société où l'on manque de toutes connaissances, ne savez pas lire la Bible! Vous croyez être chrétiens parce que vous êtes baptisés? Malheureux! ne voyez-vous pas qu'il est aussi nécessaire au salut de savoir lire que d'avoir reçu le baptême? Et encore j'ai grand'peur qu'il vous faille apprendre l'hébreu, si vous voulez être bien assurés de sauver votre âme. »

Lors même que tous les pauvres sauraient lire, en seraient-ils beaucoup plus avancés pour cela? ne se veraient-ils pas arrêtés à chaque verset, comme nous le disions tout à l'heure? Et qu'on ne dise pas qu'il suffit au peuple que les pasteurs lisent et expliquent une fois par semaine l'Écriture sainte dans leurs prêches! Ces explications ne sont que des opinions personnelles, qui ne reposent sur aucune autorité et qui varient suivant le caprice de chacun. Ce n'est plus la parole de Dieu, c'est la parole de M. X*** ou de M. Z***; ce qui est bien différent.

Que le peuple sache ou ne sache pas lire, il est donc absolument impossible que la Bible soit la règle de sa foi. Dieu, en donnant la Bible comme règle de foi, aurait exclu de son Église et du salut éternel presque tous les

¹ Il a été constaté par des rapports scientifiques émanant de savants protestants qu'il est *absolument impossible* de traduire la Bible en certains idiomes, qui n'ont pas d'expressions pour rendre la plupart des idées exprimées dans le saint Livre. — Voilà donc des nations entières qui ne pourront jamais arriver à la foi, si la foi doit se former par la lecture de la Bible!

hommes; ce qui est une impiété, et ce que personne ne croira jamais.

Donc le protestantisme qui vient nous dire : « Prenez et lisez ma Bible ; passez-vous de l'Église et des Prêtres ; contentez-vous de la seule parole de DIEU contenue dans l'Écriture, » ne peut pas être la religion du peuple, et par conséquent ne peut pas être et n'est pas le vrai christianisme, la religion de tous.

XII

Comment il est impossible à un protestant de savoir si la Bible qu'il lit est la parole de DIEU.

Je défie tous les protestants passés, présents et futurs de me démontrer, sans faire brèche à leurs principes, que la Bible est vraiment la parole de DIEU.

Pour moi catholique, la question est résolue. Je sais ce qu'est la sainte Écriture. L'Église de DIEU, l'autorité infaillible et vivante que JÉSUS-CHRIST a instituée sur la terre pour me faire connaître et pratiquer la vraie foi, me présente les Livres-Saints et me dit, au nom de JÉSUS-CHRIST : Ces Livres sont les écrits des Prophètes et des Apôtres. Non-seulement ils sont authentiques, c'est-à-dire écrits par les auteurs auxquels on les attribue, mais ils sont inspirés, c'est-à-dire écrits avec l'assistance de l'Esprit-Saint, et ils renferment vraiment la parole de DIEU. — Je crois à l'enseignement de l'Église, et, logique dans

ma foi, je dis et je crois que la Bible est la parole de DIEU.

Mais le protestant, qui rejette l'autorité de l'Église, ne peut plus raisonner ainsi. Avec la Bible à la main, il demeure sans réponse, quand on lui demande pourquoi il a foi à ce qu'elle contient.

I. Les soixante-et-onze Livres de la Bible sont-ils authentiques ? demanderai-je d'abord aux protestants ; comment savez-vous qu'ils ont été écrits par les Prophètes et par les Apôtres dont ils portent les noms ?

Ici naissent des questions historiques fort embrouillées et dont plusieurs, on peut le dire, sont inextricables. « Chaque individu, dit le professeur protestant Schœrer¹, est appelé ici à se prononcer sur des matières au sujet desquelles les docteurs doutent et diffèrent ; le plus simple des fidèles doit, avant d'être sûr de sa foi, résoudre des questions d'*authenticité*, de *critique* et d'*histoire*... En vérité, voilà une assiette bien solide pour la foi des fidèles ! voilà une règle bien accessible à la masse du peuple chrétien ! » — Nous autres catholiques, nous n'avons pas besoin d'entrer dans ce dédale ; l'Église nous affirme une authenticité dont elle transmet d'âge en âge la certitude à ses enfants.

II. Mais en admettant, par impossible, qu'un protestant puisse savoir certainement que tous les Livres de la Bible ont été écrits par les saints auteurs auxquels ils sont attribués, comment saura-t-il qu'ils sont vraiment in-

¹ *La Critique et la Foi*, par E. Schœrer, de Geneve.

spirés, et que ce ne sont pas de bons livres ordinaires ?

Il est très-possible que saint Paul, saint Jean, saint Matthieu, aient écrit une foule de lettres et peut-être même des ouvrages religieux qui n'étaient point inspirés du tout. Comment saurez-vous, en dehors de ce jugement infailible de l'Église, si tel ou tel écrit de ces auteurs est inspiré ou ne l'est pas ?

Direz-vous que le Saint-Esprit, qui assiste tous les chrétiens, vous fait reconnaître les Livres inspirés ? Comment se fait-il alors que parmi vous on soit si peu d'accord sur ce point, que Luther rejette tel livre que vénère Calvin, et que les protestants de nos jours admettent des livres que méprisaient leurs pères, le livre de Tobie, par exemple, de Ruth, d'Esther ; l'Épître de l'apôtre saint Jacques, celle de saint Paul aux Hébreux, etc. ? Sur les quatre évangiles eux-mêmes les protestants ne peuvent s'accorder, et de nos jours encore tel pasteur ne reconnaît que l'évangile de saint Matthieu, tel autre le seul évangile de saint Jean.

Cette question, fondamentale s'il en est, de la *certitude* de l'inspiration des Livres-Saints, arrête et arrêtera toujours le protestant dès le premier pas qu'il voudra faire dans la voie du raisonnement. C'est une difficulté mortelle pour le protestantisme.

Aussi, bien des protestants qui veulent raisonner leur foi, voyant tout leur édifice religieux reposer sur une base qui pour eux, est nécessairement douteuse, perdent peu à peu ce qui leur restait de croyances, et tombent dans le rationalisme ou dans l'indifférence.

III. Terminons en ajoutant une troisième réflexion : Lors même qu'un protestant pourrait arriver à la certitude de l'authenticité et de l'inspiration de la Bible, comment saura-t-il que la traduction dont il se sert et qu'il distribue autour de lui est *parfaitement* fidèle, et ne donne pas, comme il arrive souvent, le sens erroné du traducteur pour le sens véritable et incompris de l'original ?

Il est peu d'hommes qui sachent l'hébreu, assez du moins pour le parfaitement traduire, et d'ailleurs on ignore en quelle langue certains de nos Livres-Saints ont été originellement écrits.

L'autorité de l'Église nous tient lieu, je le répète, de toutes ces recherches impossibles. Mais les pauvres protestants, en face de ces difficultés insurmontables pour eux, ou bien abandonnent la partie et ne s'occupent plus de la Bible, ni de la foi, ni de la Religion ; ou bien leurs études non dirigées leur donnent le vertige, et, sans guide dans ce labyrinthe, ils arrivent par la voie du doute à la négation de toute vérité ; ou bien enfin, conservant, sans la raisonner, leur foi à la sainte Écriture, ils laissent là le libre examen, et, sur le témoignage de la *tradition catholique*, ils croient à l'inspiration divine de la Bible que le protestantisme est impuissant à leur démontrer. Ceux-là sont, en ce point, catholiques sans le savoir, et fort heureusement beaucoup en sont là.

Chaque fois qu'un protestant invoque l'autorité de la Bible, il invoque, à son insu, l'autorité de la sainte Église catholique, sans l'attestation infaillible de laquelle la démonstration de l'inspiration divine des Écritures est

impossible, « *Evangelis non crederem*, disait saint Augustin au iv^e siècle, *nisi me commoveret Ecclesiæ catholicæ auctoritas*. »—« Je ne croirais point aux Évangiles, si l'autorité de l'Église catholique ne me forçait d'y croire. »

XIII

Jusqu'où peut mener le principe protestant qui donne la Bible comme règle de la foi.

Si la Bible, interprétée selon la prétendue inspiration de chaque lecteur, était la règle de la foi, chacun serait obligé en conscience à croire et à faire ce qu'il découvrirait dans sa Bible.

Or, d'après ce principe, qui est, on ne peut le nier, le grand principe du protestantisme, les protestants ne peuvent qu'approuver les abominables et impures folies de tant de sectes prétendues évangéliques qui, depuis les *anabaptistes* jusqu'aux *mormons*, osent appuyer leurs infamies sur des textes incompris de l'Écriture. Bien plus, ils sont obligés de reconnaître pour leurs frères légitimes, pour de bons et logiques protestants, ces mormons, ces anabaptistes, ces ignobles sectaires qui sont l'opprobre de l'humanité.

Que d'impudicités ne se sont point autorisées de cette parole du Seigneur : « *Croissez et multipliez !* Les anabaptistes de Munster, et après eux bien d'autres, en conclurent la légitimité de la polygamie. C'est sur je

ne sais quel passage de l'Évangile que Luther, Bucer et Mélanchthon s'appuyèrent pour permettre à Philippe, landgrave de Hesse, d'avoir deux femmes à la fois.

Toujours au nom de l'Écriture, de la parole de DIEU, Luther poussa les paysans de l'Allemagne à se révolter contre les princes, puis, effrayé de son propre ouvrage, excita les princes à massacrer les paysans... Jean de Leyde découvrit en lisant la Bible qu'il devait épouser onze femmes à la fois ; Hermann y vit qu'il était le Messie envoyé de DIEU ; Nicolas, que tout ce qui a rapport à la foi n'est pas nécessaire, et qu'il faut vivre dans le péché, afin que la grâce abonde ; Sympson prétend y lire qu'il faut marcher tout nu dans les rues pour montrer aux riches qu'ils doivent être dépouillés de tout ; Richard Hill trouve dans la Bible que l'adultère et l'homicide sont des œuvres qui opèrent pour le bien, et il ajoute que si ces crimes sont unis à l'inceste, ils rendent plus saints sur la terre et plus joyeux dans le ciel.

De l'aveu même des protestants honnêtes, il n'est point de crime et d'abomination qui n'ait trouvé sa prétendue justification dans un texte de l'Écriture interprété en dehors de l'autorité tutélaire de l'Église.

Que faut-il penser d'un principe qui a de pareilles conséquences ?

XIV

L'Église catholique défend-elle la lecture de la Bible?

L'Église, qui a reçu des mains de DIEU le trésor des saintes Écritures, n'a pas de plus grand désir que de voir ses enfants se nourrir de la divine parole et en méditer les oracles. Néanmoins elle entoure cette lecture excellente de certaines précautions que la foi et l'expérience prescrivent également à sa prudence maternelle.

Elle se souvient que Satan s'est servi de l'Écriture sainte pour tenter le Christ au désert, et que les scribes et les pharisiens ne combattaient Jésus et ses Apôtres qu'au nom de la parole de DIEU. Elle se rappelle que son premier Pontife, le Prince des Apôtres, parlant des Épîtres de saint Paul, enseignait « qu'il s'y rencontre des passages difficiles à comprendre, que des hommes sans doctrine et à l'esprit changeant dépravent, ainsi que le reste des Écritures, pour leur propre ruine¹. » Et c'est l'Écriture elle-même qui oblige l'Église à donner avec prudence l'aliment divin à ses enfants. L'expérience se joint à la foi, en cette matière si grave; et l'exemple de tous les hérétiques, en particulier des hérétiques modernes, lui a fait voir que cette lecture de la Bible pourrait, dans

¹ « . . . In quibus sunt quædam difficilia intellectu quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras Scripturas, ad suam ipsorum perditionem. » (II^e Ep. de S. Pierre, ch. III, v. 16.)

de certaines conditions, et spécialement dans les traductions en langues vulgaires, être fort dangereuse. Elle a donc tracé des règles très-simples et très-sages destinées non pas à empêcher cette lecture sanctifiante, mais à en écarter les dangers.

La première de ces règles est de recevoir des Pasteurs légitimes de l'Église, et d'eux seuls, le texte et l'interprétation de l'Écriture, de peur, comme l'ajoute l'Apôtre saint Pierre, que, « ballottés par l'erreur des faux docteurs, les chrétiens ne déchoient de cette solidité de doctrine qui est leur bien propre : *ne insipientium errore traducti excidatis à propriâ firmitate.* »

Puis l'Église ordonne que l'on se serve de certaines traductions de l'Écriture sainte, examinées et annotées avec soin et approuvées par l'autorité ecclésiastique ; ainsi les fidèles sont assurés que ce qu'ils lisent est bien la parole de Dieu, et non pas la parole humaine de quelque traducteur ignorant ou perfide. L'Église veut en outre que l'on consulte cette même autorité, qui seule peut juger si l'on est dans les dispositions convenables d'esprit et de cœur pour tirer profit de cette sainte lecture. Le simple énoncé de ces règles pratiques suffit pour en faire comprendre la profonde sagesse. Elles ne sont pas seulement sages, elles sont nécessaires.

L'Église montre par là combien elle a plus de souci de la sainte parole de Dieu que ces téméraires novateurs qui, sous prétexte de la mettre à la portée de tous, l'ont jetée dans la boue et l'ont indignement profanée. L'Église catholique seule respecte la Bible, parce que seule

elle en comprend la sainteté et le véritable usage.

Ajoutons ici, ce que plusieurs ignorent, qu'on lit beaucoup plus l'Écriture sainte dans l'Eglise catholique que chez les protestants, du moins chez ceux de France. A la Messe, on lit *chaque jour* des fragments de l'Ancien Testament ou des Épîtres des Apôtres, et les passages les plus saillants du saint Evangile. Beaucoup de bons catholiques portent habituellement sur eux le Nouveau Testament ou du moins les quatre Évangiles, et cette pieuse pratique est de règle dans les Séminaires. Il est peu de prêtres qui, chaque jour, ne consacrent un certain temps à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte. Je ne sais si MM. les pasteurs lisent beaucoup l'Écriture, mais je puis affirmer que leurs ouailles ne la lisent guère. Dans beaucoup de familles protestantes, les parents en défendent, et certes avec raison, la lecture à leurs enfants, à cause des nombreux passages qui ne peuvent être mis prudemment sous les yeux d'un jeune homme ou d'une jeune fille.

L'Écriture est avant tout le livre sacerdotal, le livre des prêtres; les prêtres, qui sont chargés d'enseigner et de sanctifier les autres fidèles, la reçoivent comme leur dépôt le plus précieux après l'Eucharistie. Ils l'expliquent au peuple et en nourrissent les âmes, tout en s'en nourrissant eux-mêmes les premiers. Ils ont mission de la faire aimer et respecter de tous, de la donner à chacun selon ses besoins spirituels, et de conserver ainsi à la parole de DIEU son caractère essentiel, qui est d'être *lumière et vie*.

Les saints prêtres et les vrais chrétiens ont pour le livre des Écritures des respects et un amour qui ne se peuvent dire. Saint Charles Borromée, le grand Archevêque de Milan, le réformateur du clergé d'Italie au seizième siècle, ne lisait la Bible qu'à genoux, la tête nue ; et on l'a vu demeurer quatre heures de suite absorbé dans ce divin travail. Saint Philippe de Néri baignait de ses larmes les pages sacrées, qu'il savait par cœur. Il en était de même de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul. M. Olier, le réformateur de la discipline ecclésiastique en France, entourait le livre de la Bible d'une vénération merveilleuse. Il l'avait fait magnifiquement relier en argent massif, et il ne le posait jamais à côté de ses autres livres. Avant de l'ouvrir il se revêtait de son surplis, et, comme saint Charles, ne la lisait qu'à genoux, malgré ses infirmités. La pieuse Compagnie de Saint-Sulpice, qui dirige une grande partie de nos Séminaires de France, inspire ces mêmes sentiments de religion aux jeunes ecclésiastiques qu'elle a mission de former, et qui s'empressent de suivre une direction aussi catholique.

Jésus est la manne cachée des Écritures. Bienheureux est celui qui l'y cherche et l'y trouve ! Bienheureuse est l'âme fidèle qui, à la lumière de la sainte Église et de la vraie foi, et dans un esprit de piété, d'amour et de sanctification, scrute l'adorable parole de DIEU, et en fait, avec le Sacrement de l'autel, l'aliment substantiel d'une vraie et solide piété !

XV

Pourquoi les Sociétés bibliques sont condamnées par l'Église.

Un catholique fort pieux, qui trouve dans la méditation de la sainte Écriture un puissant aliment pour sa vie religieuse, me demandait si les Sociétés bibliques, en répandant à foison les exemplaires de la Bible, ne faisaient pas en somme une chose utile aux âmes et n'étaient pas, sans le savoir, les auxiliaires de l'Église catholique. Il s'étonnait que le Pape Grégoire XVI les eût flétries solennellement et les eût appelées *des pestes*.

« Le Pape, dit à ce sujet le docteur Léo, protestant allemand d'un esprit élevé, le Pape a appelé les Sociétés bibliques *des pestes*, et, pour ma part, si j'étais Pape et Italien, j'en ferais bien autant. Ayons donc la bonne foi d'examiner un peu ce que les émissaires des Sociétés protestantes anglaises font dans les pays catholiques avec un manque d'égards et de pudeur qui ne connaît pas de bornes; comment tous les moyens leur sont bons pour répandre la Bible; comment ils la répandent, sans le moindre jugement, entre les mains des hommes les moins aptes à la comprendre; comment ils sèment des doctrines qui font entrer la confusion dans les esprits, qui blessent la moralité, ébranlent l'autorité sociale et l'ordre ecclésiastique, et qui n'ont en résumé qu'une action révolutionnaire. Les Sociétés bibliques, dans ces

derniers temps, ont servi d'instrument aux auteurs des machinations exécrables qui ont bouleversé l'Italie. Le zèle protestant de l'Angleterre fraye en outre un chemin à la politique et au commerce anglais qui s'introduisent en Italie, la Bible à la main. La Bible est la peau de brebis sous laquelle se cache le loup. »

Voilà la question jugée par un protestant. La Bible protestante n'est qu'une peau hypocrite dont s'affublent à la fois l'incrédulité et la Révolution.

XVI

La Bible, toute la Bible, rien que la Bible.

Voilà ce que le menu peuple protestant, comme les grands docteurs, ne cesse de crier aux catholiques. La Bible, c'est toute la Religion! Lisez la Bible, et vous êtes sûrs d'y trouver la foi et le salut! Voulez-vous vous débarrasser de toutes les superstitions romaines? lisez la Bible! Aspirez-vous à une religion commode, facile et dégagée de pratiques gênantes? ayez une Bible! Voulez-vous compter pour un converti et un élu de Dieu? acceptez une Bible!

Tout faux et impossible que soit ce principe, qui fait d'un livre diversement interprété l'unique règle de foi, on serait tenté de croire qu'au moins les protestants le respectent et le prennent au sérieux. Il n'en est rien, et nous n'avons qu'à ouvrir la Bible pour y trouver,

entre le texte sacré et les doctrines protestantes, de flagrantes contradictions sur les points les plus importants :

Croyances et pratiques protestantes.

Les ministres disent :

« Il n'y a point d'autre autorité en religion que la Bible. C'est à elle seule qu'il faut croire. Tout enseignement qui vient par l'homme, si ce n'est pas le texte de la Bible, est usurpation et mensonge. »

Les ministres disent : « En religion, on ne doit obéir à personne qu'à la Bible, à la pure parole de DIEU. »

Les ministres disent : « Les évêques sont de trop, leur ministère est usurpé. »

Les ministres disent : « L'Écriture est facile à saisir, et, en la lisant, on est à l'abri de toute erreur. »

Textes de la sainte Écriture.

JÉSUS-CHRIST dit aux douze Apôtres : « Ainsi que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. (Saint Jean, iv, 58.) — « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc et enseignez tous les peuples..., leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. » (Saint Matthieu, xxviii, 18.) — « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. » (Saint Luc, x, 16.)

Et saint Paul : « Obéissez à vos conducteurs et soyez soumis à leur autorité; car ce sont eux qui veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte. » (Hébr., xiii, 17.)

Saint Paul dit aux Évêques : « Le Saint-Esprit vous a établis Évêques pour gouverner l'Église de DIEU. » (Act., xx, 28.)

Saint Pierre dit en parlant des Épîtres de saint Paul : « Dans ces lettres il y a quelques endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent, aussi bien que les autres Écritures, à de mauvais sens, pour leur propre ruine. » (Saint Pierre, II, iii, 16.)

Le Sauveur, on le sait, n'a rien écrit; il n'a point recommandé à ses Apôtres d'écrire; il n'a laissé aucune parole pour indiquer aux chrétiens qu'ils devraient lire ce qu'écriraient les Apôtres. Aussi, dans la primitive Eglise, on priaït, on jeûnait, on recevait le Baptême, la sainte Communion, on pratiquait la Religion entière et on

obtenait le salut sans lire l'Évangile, qui n'était pas encore écrit. Cette petite remarque, que nous avons déjà faite et sur laquelle nous insistons, infirme passablement le grand dogme protestant qu'il faut nécessairement lire l'Écriture pour connaître la Religion et être sauvé. — Qu'a donc fait JÉSUS-CHRIST pour établir et maintenir la Religion ? Il a ordonné aux Apôtres de la prêcher : tout est là. Les Apôtres ont jugé utile de mettre par écrit quelques-uns de leurs enseignements et les traits les plus saillants de la vie du divin Maître : c'est ce qui forme l'Évangile. Le reste, ils ont continué à l'enseigner de vive voix, sans l'écrire : c'est la TRADITION. Ainsi la Tradition a une autorité divine, aussi bien que l'Évangile. Venons maintenant aux textes, et voyons si le dire des ministres s'accorde avec le dire de l'Écriture :

Les ministres disent : « Nous ne voulons point de traditions. »

Les ministres disent : « Tout ce que Jésus a fait et dit se trouve dans l'Évangile. »

Les ministres disent : « Il n'y a pas d'autre doctrine des Apôtres que ce qu'ils ont écrit. »

Les ministres disent : « La justification et le salut de l'homme s'ob-

Saint Paul dit : « Gardez les *traditions* que vous avez recueillies soit de mes discours, soit de mes lettres. » (II Thess., II, 14.)

Saint Jean dit en terminant son Évangile : « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses. » (xii, 25.)

Saint Paul dit à l'Évêque Timothée : « Ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles, qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres. » (II Tim., II, 2). Et saint Jean : « Quoique j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai point voulu le faire sur du papier et avec de l'encre, espérant vous aller voir et vous en entretenir de vive voix »

Saint Jacques dit : « Mes frères, que servira-t-il à quelqu'un d'avoir

tiennent par la foi seule. Les œuvres sont inutiles et sans efficacité. »

la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi pourra-t-elle le sauver? Aussi la foi qui n'a point les œuvres est morte en elle-même... Notre père Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel?... Vous voyez donc que c'est par les œuvres que l'homme est justifié, et non pas seulement par la foi. » (II, 14 et suiv.)

Aux jours de la Réforme, un peintre fit le tableau de l'institution du Saint-Sacrement. On voyait au milieu le divin Sauveur distribuant la Communion aux Apôtres en prononçant la parole sacrée : *Ceci est mon corps*;—à droite, un peu plus bas, Luther donnait la cène aux siens, en disant ; *Ceci contient mon corps*;—à gauche, Calvin faisait la même chose, en disant : *Ceci est la figure de mon corps*. Au fond, l'artiste avait écrit en grosses lettres : *Auquel des trois faut-il croire?* Ce tableau fut plus éloquent que de longs discours.

Les ministres disent : « Le Sauveur n'a point voulu donner sa chair à manger; c'est là une erreur forgée par l'Église romaine. »

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dit en saint Jean, VI, 48 et suiv. : « Je suis le Pain vivant, qui suis descendu du ciel... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le Pain que je donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde... » Les Juifs disputaient donc entre eux, disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger?... Et Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous; car ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage. »

Les ministres disent : « Dieu seul remet les péchés. Il n'a pas communi-

Et JÉSUS-CHRIST dit à ses envoyés : « Recevez l'Esprit-Saint; les péchés

qué aux hommes le pouvoir de les remettre. »

seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » (Saint Jean, **xx**, 22). — « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » (Saint Matthieu, **xviii**, 18.)

Il serait facile de poursuivre cette confrontation, d'où ressort avec évidence l'opposition qui règne en une foule de points entre l'enseignement des pasteurs et cette parole de DIEU qu'ils font profession de vénérer et d'accepter tout entière. Devant ces preuves incontestables, que devient la fameuse devise des protestants : la Bible, toute la Bible ?

Aussi, bien des protestants, à la vue de ces inconséquences, vont jusqu'à rejeter entièrement la Bible, sur laquelle ils ne peuvent plus appuyer leurs doctrines. Une foule de pasteurs la considèrent comme un livre purement humain. « On ne peut nier, dit M. Coquerel¹, que les Livres Saints contiennent des contradictions et des erreurs de fait. » — « Pour la majorité des protestants, disait dans une adresse au roi de Prusse le Magistrat de Berlin au nom du protestantisme berlinois, l'Écriture et les livres symboliques sont des témoignages sur le travail de formation du christianisme, des *œuvres purement humaines*; là ne réside point la vérité absolue². »

Et, pour achever le tableau, le professeur Schœrer, de Genève, adversaire déclaré de l'inspiration de la Bible,

¹ Lien, 6 mai 1852.

² Mémoire sur l'instruction publique en Allemagne, par E. Rendu.

appelle les saintes Écritures : UNE VENTRILOQUE CABALISTIQUE¹.

Et voilà ce que les protestants ont fait de la Bible !

XVII

Le Prêtre catholique et les Ministres protestants

On se fait ordinairement, du moins en France, l'idée la plus fausse des pasteurs protestants. On les regarde comme des espèces de prêtres, revêtus d'un caractère spécial et sacré qui les distingue des autres protestants et leur donne sur ceux-ci de l'autorité en matière de religion. Grâce à ce préjugé, connu et exploité par les ministres, on oppose le protestantisme avec ses pasteurs à l'Église avec ses prêtres. Or cette idée pèche par la base, et il est bon d'y porter la lumière.

Qu'est-ce, en effet, qu'un prêtre ?

Un prêtre est un homme consacré exclusivement à DIEU par le sacrement de l'Ordre qu'il reçoit par l'imposition des mains de l'Évêque et qui lui donne au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST un caractère inviolable et saint, le pouvoir et le devoir d'enseigner aux hommes la Religion, de célébrer le Sacrifice eucharistique, de remettre les péchés, et de sanctifier ainsi le peuple fidèle. Par le sacrement de l'Ordre, le prêtre reçoit une participation à la puissance de JÉSUS-CHRIST sur les âmes. Il est

¹ *La Critique et la Foi*, p. 20-22.

fait prêtre pour toujours, et il reste prêtre, lors même qu'il voudrait ne plus l'être : de telle sorte que son pouvoir et la sainteté de son ministère sont absolument indépendants de ses qualités personnelles.

Voyons maintenant ce que c'est qu'un ministre protestant.

Définition difficile, car le ministre protestant, aussi bien que le protestantisme, est un vrai Protée qui échappe toujours à qui croit le tenir : ce qui est vrai de lui à Paris n'est plus vrai à Londres ; si vous le définissez nettement à Londres, votre définition ne vaut plus rien à Berlin, et ainsi de suite.

Cependant, au milieu de cette variété prodigieuse d'*espèces*, demeure le *genre* qui, vu dans son ensemble, a été défini de la sorte par le comte de Maistre : « Un pasteur protestant est un monsieur habillé de noir qui débite en chaire, le dimanche, des propos honnêtes. »

Pour moi, je dirai avec plus de sévérité : Un ministre hérétique est un homme qui se donne la coupable mission d'attaquer, au nom de l'Évangile, l'Église de Jésus-CHRIST, et de répandre ou d'entretenir l'erreur au milieu des hommes.

Je dis qu'il se donne cette mission, car DIEU ne la lui donne pas. DIEU a envoyé aux hommes les Pasteurs de son Église, et il est avec eux jusqu'à la fin des siècles : voilà la mission divine, la seule vraie mission pastorale et évangélique. Les impositions de mains, les nominations de consistoires, les traitements du gouvernement, ne peuvent conférer un caractère religieux, ne peuvent don-

ner une mission divine ; rien ne remplace le Saint-Esprit ; rien ne remplace le sacrement de l'Ordre.

Je dis, en outre, que le ministre hérétique est coupable et très-coupable ; car il attaque l'œuvre de JÉSUS-CHRIST, il attaque la vraie foi, et il tombe sous l'anathème prononcé par saint Paul contre tout homme qui prêche une doctrine opposée à celle de l'Église. Qu'il le veuille ou non, qu'il soit ou non de bonne foi, le ministre protestant fait l'œuvre du démon, en enlevant aux chrétiens la foi, qui est le fondement du salut.

Les vertus que peuvent avoir les pasteurs hérétiques ne changent rien à la question ; c'est leur ministère qui est pervers, et non leur personne. S'ils ont des qualités et des talents, accordons-leur une estime personnelle, soit ; mais leur œuvre anticatholique n'en reste pas moins une détestable impiété, digne de la répulsion de toute âme chrétienne. Les esprits superficiels confondent ordinairement ces deux choses ; la forme leur fait oublier le fond ; l'homme leur fait oublier l'hérétique.

Savez-vous ce qui fait en réalité la force des pasteurs protestants ? Ce ne sont ni leurs paroles, ni leurs doctrines, ni leurs vertus ; c'est cet instinct catholique, profondément vrai, que les protestants ont conservé malgré eux, ce besoin d'une autorité visible, vivante, enseignante, en matière de religion. Ici comme toujours, le protestant vit de ce qu'il prend au catholicisme. Ce qui est déplorable, c'est de voir de pauvres âmes, souvent bonnes et honnêtes, livrées à la direction d'hommes sans croyances fixes, changeant à tout vent de doctrine, et qui

très-souvent ne croient plus même en Notre-Seigneur Jésus-CHRIST.

C'est faire injure au sacerdoce catholique que de lui assimiler les pasteurs des sectes protestantes; de même que le protestantisme n'est pas une religion, quoi qu'on en dise, de même ses ministres n'ont pas l'autorité des *prêtres*, quoiqu'ils fassent tout ce qu'ils peuvent pour en avoir l'air¹.

XVIII

En quel sens le Prêtre est médiateur entre DIEU et les hommes.

Fort souvent les ministres protestants, à la suite de Rousseau et de Voltaire, reprochent aux prêtres catholiques de se placer entre DIEU et l'homme et d'intercepter les communications du Créateur avec sa créature. Ce reproche serait fondé si les prêtres se plaçaient là sans mission aucune, comme le font effectivement MM. les pasteurs. Les prêtres n'usurpent pas, mais ils exercent un droit et un devoir, en obéissant à Celui qui les a envoyés pour prêcher la religion véritable, pour combattre les erreurs, pour sauver et sanctifier les âmes, pour

¹ Je crois inutile d'établir ici la comparaison entre nos missionnaires et ce que l'on appelle les missionnaires protestants. Tout le monde connaît la nullité religieuse de ces prétendues missions qui se préoccupent beaucoup plus du commerce anglais, du coton et de l'opium que de la gloire de DIEU. Leur principal résultat, au point de vue de la foi, est de contrarier le zèle de nos apôtres-martyrs.

absoudre les pécheurs, pour dispenser aux fidèles les mystères de DIEU.

Les prêtres, ministres de l'Église, n'interceptent pas plus les communications de JÉSUS-CHRIST avec les âmes, que l'humanité adorable du Sauveur n'interceptait, aux jours de l'Incarnation, les communications de la Divinité avec le monde. Tout au contraire, par son humanité DIEU parlait aux hommes, les enseignait, les bénissait; et cette humanité était le moyen divinement institué pour établir la Religion, c'est-à-dire le lien qui unit l'homme à DIEU.

Or, le mystère de l'Église étant sur la terre la continuation et l'extension du mystère de l'Incarnation, il n'est pas étonnant que JÉSUS-CHRIST, remonté au cieux et invisible en sa gloire, se serve encore de l'humanité pour accomplir son œuvre.

C'est par ses prêtres qu'il exerce sa puissance; il est tout dans ses prêtres, qui ne sont rien que par lui. C'est par le Pape qu'il gouverne et enseigne infailliblement son Église, c'est par les Évêques et par les prêtres qu'il est le Pasteur des âmes; et quand les protestants accusent l'Église d'usurper les droits de DIEU, ils montrent une complète inintelligence du mystère du salut.

XIX

De la science et des controverses des Ministres protestants.

Les ministres protestants semblent, au premier abord, assez instruits en religion; mais une épreuve un peu

suivie dévoile le peu de solidité de ce savoir : c'est presque toujours un savoir vraiment protestant, c'est-à-dire négatif ; c'est une érudition belliqueuse et uniquement belliqueuse, qui a pour objet non pas l'amour sanctifiant de la vérité, mais la haine fort peu sanctifiante de tout ce qui est catholique.

Dans les disputes et controverses, on les voit arriver avec un luxe incroyable de livres, de citations, de textes, de faits, de dates ; et la plupart des auditeurs, éblouis par ce feu *d'artifice*, sont tentés de prendre ces messieurs pour de vrais savants.

Il n'en est rien. Quelques-uns, je le sais, font exception et sont des hommes vraiment distingués et travailleurs. Tels sont en particulier certains Allemands et plusieurs membres de ce que l'on appelle en Angleterre la *haute Église*, que leurs études rapprochent chaque jour davantage de la foi catholique. Tout en rendant hommage aux hommes doctes et amis de la vérité, il faut reconnaître qu'ils sont en petit nombre, principalement dans les rangs des ministres protestants de France. L'érudition de ces derniers se compose, en général, d'un certain nombre de passages des Pères, altérés ou bien détournés de leur vrai sens ; de faits plus ou moins authentiques, et qui paraissent contredire quelques dogmes ou quelques pratiques de l'Église ; enfin, d'une grêle de textes incompris de la Bible. Inutile de dire que vingt fois et cent fois ces objections, toujours les mêmes depuis Luther, ont été victorieusement réfutées par nos grands controversistes, tels que Bellarmin, le docte Suarez,

saint François de Sales, Fénelon, Bossuet, etc.... Faute de mieux, on y revient toujours et l'on y trouve toujours un nouveau goût.

On conçoit qu'à moins d'avoir fait des études spéciales, et à moins d'être doués d'une mémoire extraordinaire, un catholique instruit et même un prêtre peuvent facilement, dans une discussion, être arrêtés par une de ces citations à effet. Le moindre examen, la moindre recherche leur donnerait bien vite la solution de la difficulté; mais dans la discussion on ne leur laisse pas le temps d'aller aux sources, et on représente leur embarras momentané comme une défaite.

Cette observation fait comprendre pourquoi l'Église, tout assurée qu'elle est de la vérité divine de sa doctrine et de l'inanité des assertions hérétiques, ordonne à ses enfants d'aborder avec une grande réserve les controverses avec les ministres protestants, et nous défend d'assister aux prêches, ainsi que de lire sans une autorisation spéciale les livres hérétiques. Ce n'est pas crainte, c'est prudence : prudence est mère de sûreté.

XX

**Pourquoi les Prêtres catholiques ne se marient pas comme les
Ministres protestants.**

Un jour un ministre protestant de Strasbourg reprochait à un jeune étudiant son inconduite :

« Cela vous est facile à dire, monsieur, répondit celui-ci.

Luther a déclaré qu'il était aussi impossible de se passer du mariage que d'habits et de nourriture, et c'est d'après cet avis que vous vous êtes marié. J'en ferais bien autant si j'en avais les moyens; mais je n'ai que vingt ans : le gouvernement et les *sociétés évangéliques* ne me donnent pas comme à vous de quoi défrayer un ménage, et en attendant je m'arrange comme je peux. »

Je serais curieux de savoir ce qu'a pu répondre à cet argument un pasteur marié, et marié en vertu du principe protestant que le célibat est contre nature.

Un prêtre catholique aurait répondu comme saint Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*. — « Imitez-moi, de même que moi j'imite le Christ; » soyez chastes comme je suis chaste; et ne dites pas que cela est impossible, car ce que je puis faire, vous pouvez le faire aussi.

C'est le célibat qui permet aux prêtres de se donner entièrement à leur saint ministère. En embrassant l'état ecclésiastique, ils s'obligent de plein gré, et après une longue épreuve, à garder la parfaite continence; et, bien que cette obligation ne soit pas d'institution divine, elle est néanmoins d'une merveilleuse sagesse. L'Église a bien su ce qu'elle faisait en changeant en précepte absolu pour ses prêtres le *conseil évangélique* et apostolique du célibat¹, et le démon aussi sait bien ce qu'il fait lorsqu'il réclame contre cette salutaire institution.

¹ Il est bon de faire observer ici que si, dans les premiers siècles, l'Église a permis quelquefois l'ordination d'hommes mariés, elle n'a *jamais* autorisé à se marier un homme déjà ordonné prêtre.

Si nos prêtres étaient mariés, croyez-vous qu'ils se sacrifieraient comme ils le font chaque jour? Croyez-vous qu'ils n'y regarderaient pas à deux fois avant d'aller auprès d'un malade atteint d'une fièvre contagieuse, avant de donner à leur prochain les dernières économies de leur bourse? Le premier prochain d'un homme marié, n'est-ce point sa femme et son enfant?

C'est, du reste, une idée à laquelle on ne se fera jamais chez nous, que celle d'un prêtre marié. Le sacerdoce chrétien et le pot-au-feu conjugal ne vont pas de pair. Le pastoral protestant, qui n'est cependant qu'une caricature de ce sacerdoce, traîne après lui son ménage comme un boulet ridicule. Rien de plus grotesque que ce que raconte de lui-même, dans ses *Mémoires*¹ récemment publiés, un certain pasteur nommé M. Bost. Le récit de ses courses apostoliques, de ses prédications, de ses *vocations* diverses et de ses changements de *convictions*, est entrelardé de niaises histoires de soucis matrimoniaux, de marmites et de batterie de cuisine. Avec sa femme, onze enfants, deux servantes, un piano et des serins, le malheureux apôtre promène pendant quinze ou vingt ans *treize mille livres* (textuel) de bagages évangéliques.

Comme cela rappelle le christianisme primitif, saint Paul et son bâton !

¹ *Mémoires pouvant servir à l'histoire du réveil religieux des Églises protestantes de la Suisse et de la France, et à l'intelligence des principales questions théologiques et ecclésiastiques de nos jours, etc., etc., par A. Bost, ministre protestant.*

XXI

Comme quoi Notre-Seigneur et ses Apôtres ne sont pas du même avis que les Ministres protestants sur le célibat religieux.

Il est peu de questions aussi clairement résolues *par la Bible* que la question du célibat religieux. L'Église ne fait que répéter à la lettre ce qu'enseignent sur ce point délicat le Sauveur et, après lui, le grand Apôtre saint Paul.

Les pharisiens venaient d'interroger Jésus sur le mariage, et Notre-Seigneur en avait proclamé hautement l'indissolubilité. Les Apôtres, effrayés de la dure condition des gens mariés, lui parlent à leur tour : « Si telle est, lui dirent-ils, la condition de l'homme avec son épouse, il vaut mieux ne pas se marier, *non expedit nubere*. » Jésus leur répond : « Tous ne comprennent point cette parole, mais ceux-là seulement à qui il a été donné de la comprendre : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est*. » Et il ajoute : « Il en est qui se privent du mariage pour gagner le royaume des cieux ; que celui-là entende qui peut entendre : *Sunt qui eunuchi facti sunt propter regnum cælorum ; qui potest capere capiat*¹. »

Il paraît que MM. les ministres, quoique évangéliques, ne sont pas de ceux à qui il est donné de comprendre,

¹ Saint Matthieu, ch. xiv, vers. 10 et suiv.

quibus datum est, et que nos prêtres, bien que papistes, ignorants de la pure parole de Dieu, comprennent le conseil du Maître et ont assez de cœur pour le pratiquer.

Saint Paul expose non moins nettement la doctrine de la virginité et du célibat dans sa première Épître aux Corinthiens, au chapitre septième. Il l'a si bien formulée, que madame de Gasparin, dans son zèle anticatholique, déclare, avec une ingénuité ineffable, qu'il est *évident* que les passages de cette Épître relatifs au célibat ne sont pas inspirés. L'inspiration reprend, dit-elle, dès que saint Paul passe à un autre sujet.

L'Apôtre donc dit en toutes lettres : « Quant aux vierges, je n'ai point de précepte du Seigneur ; c'est un conseil que je donne, comme ayant obtenu moi-même miséricorde, afin d'être fidèle. » C'est ce qu'enseigne aussi l'Église catholique ; elle n'oblige personne à garder le célibat. Elle fait, il est vrai, de ce conseil une loi stricte pour ses ministres, mais elle n'oblige aucun homme à embrasser le sacerdoce ; et lorsqu'un chrétien a l'intention de se faire prêtre, c'est avec une volonté parfaitement libre et une entière spontanéité qu'il accepte la condition de la chasteté parfaite.

La raison de cette conduite de l'Église se trouve encore dans saint Paul. Après avoir montré que le mariage est bon et honorable, il ajoute : « Je veux que vous soyez exempts de soucis. Celui qui n'a point de femme a souci de ce qui est du Seigneur, comment il plaira au Seigneur. Celui qui a une femme, a souci de ce qui est du monde, comment il plaira à sa femme et il est divisé. Et la femme

non mariée, ainsi que la vierge, pense à ce qui est du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit; mais celle qui est mariée pense à ce qui est du monde, comment elle plaira à son mari. » L'Apôtre conclut : « Donc celui qui se marie *fait bien*; celui qui garde sa virginité FAIT MIEUX. » *Benè facit: MELIUS FACIT.*

Voilà la question admirablement résumée. Le mariage est bon; le célibat est meilleur. Qu'ont à répondre à cela les ministres? Ce n'est pas moi qui parle, c'est la Bible. En réalité, disons-le, ils se soucient fort peu de la Bible, mais ils détestent de tout leur cœur les prêtres, vrais ministres de l'Évangile. Ils voudraient les marier pour les humaniser et les *déprêtriser*; ils sont désolés de ne pouvoir leur enlever ce célibat évangélique qui les couronne d'une auréole sainte, et qui leur attire à si juste titre la confiance et la vénération des peuples.

Les rusés Philistins voudraient encore, au moyen de Dalila, enlever la force de Samson. Instruit par l'exemple du premier Samson, le second ne donne pas dans le piège; il rejette Dalila, et livre aux ennemis du peuple de Dieu les combats indomptables de la foi.

XXII

Les Jésuites.

Calvin regardait les Pères de la Compagnie de Jésus comme ses plus redoutables adversaires, et il disait qu'il fallait avant tout se débarrasser d'eux. « Il faut les tuer,

écrivait-il impudemment, et, si cela ne peut se faire commodément, il faut les chasser, ou du moins les écraser sous nos mensonges et nos calomnies¹. »

Les fils de Calvin, et plus tard ceux de Voltaire, ont recueilli avec une fidélité édifiante ce pieux enseignement, et ils ont si bien fait, ils ont si bien menti, si puissamment, si impudemment calomnié les Jésuites, qu'ils sont parvenus à faire croire, en effet, à une foule de gens que ces saints prêtres ne sont que des imposteurs, des hypocrites, des fourbes, des conspirateurs, des traîtres, des obscurantistes, des assassins, des hommes pervers et dangereux.

Est-il nécessaire de dire que les Jésuites ne sont rien de tout cela? Ce sont de graves et admirables Religieux, brûlants de zèle, infatigables au service de l'Église et des âmes, toujours prêts à toutes sortes de bonnes œuvres. Ils sont dans l'Église ce que sont dans notre armée les troupes d'élite. Les protestants et les impies le savent à merveille : aussi les détestent-ils et les calomnient-ils depuis trois siècles de tout leur cœur, de toutes leurs forces et de toute leur âme.

Je pourrais citer ici en faveur de la Compagnie de Jésus une foule de témoignages tombés de plumes protestantes non suspectes. Je m'en tiendrai à un seul, aussi piquant et spirituel que péremptoire. C'est la réponse que fit notre bon vieux roi Henri IV au Parlement et à

¹ « Jesuitæ vero qui se maximè nobis opponunt, aut necandi, aut, si hoc commodè fieri non potest, ejiciendi, aut certè mendaciis et calumniis opprimendi sunt. »

l'Université de Paris qui, en novembre 1603, avaient accusé devant le roi les Pères Jésuites de tous les crimes dont on les a toujours et imperturbablement accusés depuis.

« Je vous sais bon gré, dit Henri IV avec son bon sens et sa fine malice, je vous sais bon gré du soin que vous avez de ma personne et de mon État. La Sorbonne a condamné les Jésuites, dites-vous ; mais c'a été, comme vous, avant que de les connaître ; et si l'ancienne Sorbonne n'en a pas voulu par jalousie, la nouvelle y a fait ses études et s'en loue.

« Vous dites qu'en votre parlement les plus doctes n'ont rien appris chez eux ; si les plus doctes sont les plus vieux, il est vrai, car ils'avaient étudié avant que les Jésuites fussent connus en France. Si chez vous l'on apprend mieux qu'ailleurs, d'où vient que, par leur absence, votre Université s'est rendue déserte, et qu'on les va chercher, nonobstant tous vos arrêts, à Douai, à Pont-à-Mousson et hors le royaume ?

« Ils attirent, dites-vous encore, les enfants qui ont l'esprit bon, et choisissent les meilleurs, — et c'est de quoi je les estime : ne faisons-nous pas choix des meilleurs soldats pour la guerre ?

« Vous dites : Ils entrent comme ils peuvent. — Aussi font bien les autres, et suis moi-même entré comme j'ai pu en mon royaume ; mais il faut avouer que leur patience est grande, et pour moi je l'admire, car avec patience et bonne vie ils viennent à bout de toutes choses.

« Vous dites qu'ils sont grands observateurs de leur

institut : c'est ce qui les maintiendra. Aussi n'ai-je voulu changer en rien leurs règles, ainsi les y veux maintenir.

« Pour les ecclésiastiques qui se formalisent d'eux, c'est de tout temps que l'ignorance en a voulu à la science, et j'ai connu que, quand j'ai parlé de les rétablir, deux sortes de personnes s'y opposaient particulièrement : ceux de la religion prétendue réformée, et les ecclésiastiques mal vivants. Et c'est ce qui me les a fait estimer davantage. »

Les Jésuites ont été calomniés et persécutés, ils le seront jusqu'à la fin ; car leur saint fondateur a demandé pour eux en mourant la couronne promise par le Seigneur en sa huitième béatitude, au sermon de la montagne : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution
« pour la justice, parce que le royaume du ciel est à
« eux ! Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous
« haïront et vous persécuteront, et diront en mentant
« contre vous toute sorte de mal, et rejetteront votre nom
« comme mauvais, à cause de moi et de l'Évangile ! Ré-
« jouissez-vous et glorifiez-vous en ce jour, car votre
« récompense est grande dans le ciel ! »

Voilà l'histoire des Jésuites tracée d'avance. La haine spéciale que leur vouent les impies et les hérétiques est leur plus magnifique éloge.

XXIII

Les Mariages mixtes.

On appelle *mariage mixte* l'union d'un catholique avec une protestante, ou d'un protestant avec une catholique.

L'Église voit avec douleur ces sortes de mariages; ils attestent d'ordinaire une grande indifférence en matière de religion, et ont bien souvent pour conséquence l'éducation hérétique des enfants qui en naissent. J'avoue, pour ma part, que je ne conçois pas un chrétien, un catholique assez peu soucieux des choses divines pour choisir une femme hérétique comme compagne de toute sa vie, comme mère de ses enfants, comme directrice de son intérieur.

L'Église montre, par tous les moyens possibles, combien lui répugnent ces sortes d'unions. Non-seulement elle ne les entoure pas de la majesté accoutumée des pompes nuptiales, mais elle défend expressément à ses prêtres d'y prendre une autre part que celle de *simple témoin* : c'est pour cela que ces mariages se contractent hors de l'église, dans la sacristie, sans aucune bénédiction ni prière, en présence du prêtre revêtu seulement de la soutane, sans surplis et sans étole. Et encore faut-il que les deux futurs conjoints, la partie hérétique aussi bien que la partie catholique, s'engagent préalablement, et sous le sceau du serment le plus solennel, à élever dans la religion catholique *tous* les enfants qui pourraient

naître de ce mariage, les filles comme les garçons. Sans ce serment, l'Église se refuse absolument aux mariages mixtes.

Toutes les fois que vous verrez des enfants issus d'un mariage mixte élevés dans le protestantisme, vous pouvez être assurés que c'est là le fruit d'un parjure.

Lorsque toutes les conditions requises pour ces unions regrettables sont remplies et que le mariage a été contracté en présence du prêtre, il est bon que l'on sache qu'il est interdit aux catholiques d'aller se présenter, comme on le fait quelquefois, devant le pasteur protestant. Ce serait communiquer avec les hérétiques *in sacris*, c'est-à-dire dans les choses saintes, et faire une concession coupable à l'hérésie. Une fois marié à l'Église catholique, qu'allez-vous chercher au temple? ce n'est pas le lien conjugal, puisque vous êtes déjà marié? Si vous allez au temple pour entendre lire quelques passages de la Bible relatifs aux devoirs des époux, ce n'est pas la peine de commettre un péché de scandale, et vous pouvez les lire vous-même une fois rentré chez vous.

On sait que les protestants ne regardent pas le mariage comme un sacrement; et si MM. les pasteurs ont conservé l'usage de faire venir les mariés au temple, c'est que cette cérémonie, inutile sans cela, leur rapporte de bons et beaux écus.

C'est l'affaiblissement de la foi qui amène les mariages mixtes. Pour qu'un chrétien descende à une pareille mésalliance religieuse, il faut qu'il ait perdu le sentiment de la dignité catholique.

Le mariage est un grand sacrement, duquel dépendent bien souvent le bonheur et le salut de l'époux et de l'épouse. Malheur à ceux qui ne le contractent point selon Dieu et préfèrent à leur foi des arrangements de famille et de fortune, ou des caprices de sentiments !

TROISIÈME PARTIE

Ce qui empêche les Protestants honnêtes de se faire catholiques.

L'ignorance des enseignements de l'Église catholique, voilà ce qui empêche la conversion de la plupart des protestants de bonne foi.

Leurs préjugés anticatholiques sont quasi-invincibles ; ces préjugés sont d'autant plus forts qu'ils sont sucés avec le lait, développés par toute l'éducation, et jamais raisonnés. C'est de la meilleure foi du monde que ces protestants regardent l'Église catholique comme une école de superstitions surannées, son autorité sainte comme une tyrannie et une usurpation purement humaine, ses prêtres comme des fourbes qui abusent le peuple, ses enfants comme des imbéciles qui croient aveuglément tout ce qu'on leur dit.

Le grand Bossuet, après ses controverses avec les plus célèbres ministres de son temps, s'était convaincu que le plus sérieux, pour ne pas dire le seul obstacle à la conversion des protestants honnêtes, c'était leur ignorance. Il composa, sous l'impression de cette pensée, sa

fameuse *Exposition de la doctrine catholique*, qui confondit tous les ministres et tous les prédicants. Stupéfaits de voir si simples, si lumineux, si grands, des dogmes qu'ils attaquaient comme ridicules et superstitieux, ils accusèrent Bossuet d'avoir déguisé, pour les besoins de sa cause, l'enseignement catholique. Celui-ci soumit immédiatement son *Exposition* à l'examen du Souverain-Pontife et de presque tous les Évêques de France, et il en publia une seconde édition, revêtue de l'approbation authentique du Saint-Siège, à laquelle venaient se joindre quarante ou cinquante adhésions épiscopales. Il n'en fallut pas davantage pour ramener à l'Église le fameux Turenne, jusqu'alors protestant, le marquis de Dangeau, petit-fils de ce Duplessis-Mornay qu'on avait surnommé le *Pape des Huguenots*, et avec eux une foule de personnages de distinction.

L'ignorance des protestants au sujet de l'enseignement catholique dépasse toute espèce de bornes. N'affirment-ils pas presque tous que nous *adorons* la Sainte Vierge, que nous la regardons comme une déesse, et que nous lui attribuons la toute-puissance divine? N'en est-il pas, et beaucoup, qui nous accusent également d'*adorer* le Pape, le vendre le Corps et le Sang du Christ, d'avoir un tarif pour l'absolution des péchés, et d'admettre d'autres absurdités que l'on devrait rougir d'imputer à des hommes raisonnables?

Le meilleur livre à mettre entre les mains des protestants, c'est celui que nous mettons entre les mains de nos petits enfants : le *Catéchisme catholique*.

II

Des adorations idolâtriques que les Protestants reprochent aux Catholiques.

« Les catholiques adorent la créature au lieu et place du Créateur. » — C'est là un reproche familier, un reproche qui revient sans cesse dans les chaires protestantes, dans les pamphlets et les journaux de MM. les pasteurs. On a beau leur dire et leur redire que les catholiques n'adorent que DIEU seul; rien n'y fait, et nous sommes à leurs yeux bien et dûment convaincus d'être des idolâtres, ni plus ni moins que les Hottentots et les Cochinchinois.

Répétons-le cependant une fois encore. Nous adorons DIEU, et DIEU tout seul. Nous adorons Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est DIEU; nous n'adorons ni la Vierge MARIE ni les Saints, nous les honorons, nous les vénérons, nous leur rendons ce qui est dû à la Mère et aux amis fidèles de notre Seigneur et Roi. Nous leur demandons de prier pour nous, parce que leurs prières sont plus saintes et plus agréables à DIEU que les nôtres. Quoi de plus simple? Il faut vraiment avoir l'esprit bien mal fait pour trouver là de quoi lancer l'anathème contre l'Église catholique.

Quant à l'accusation que quelques protestants encore plus ignorants ou plus malveillants nous adressent par-

fois d'*adorer* le Pape, elle est par trop extravagante et ne mérite pas de réponse.

Ils veulent à toute force voir une adoration dans toutes nos génuflexions. Cela n'a pas de bon sens. Nous nous mettons à genoux pour que l'humble et religieuse posture de notre corps, influant sur l'âme, la dispose à une prière plus recueillie et à une religion plus profonde. Qui ne sait l'influence extraordinaire du corps sur l'esprit ?

Il est en outre tout naturel qu'un cœur pénétré de respect, d'humilité et de pénitence, pousse le corps à s'abaisser à sa manière, et à participer ainsi au culte de l'esprit.

C'est pour cela que nous aimons à nous agenouiller non-seulement devant Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour l'adorer et le prier, mais encore aux pieds de sa très-sainte Mère que nous vénérons, devant les reliques des martyrs et des Saints, devant les images sacrées de la Croix. DIEU défend en sa loi, non de *vénérer* les saintes images, mais de les *adorer*¹. Quel est le catholique qui adore et confond avec DIEU une image de MARIE, un crucifix, une relique ?

Agenouillons-nous donc avec un humble amour devant les objets vénérés du vrai culte du vrai DIEU ; et non-

¹ Les protestants ont toujours à la bouche le texte de Moïse : *Tu n'auras pas d'images taillées* ; mais il est très-rare qu'ils ajoutent la fin du commandement : *pour les adorer*. Nous ne les adorons pas plus que les Israélites n'adoraient les deux grands Chérubins d'or massif que Moïse, par ordre de DIEU même, avait placés aux côtés de l'arche d'alliance.

seulement devant ces objets sacrés, mais encore aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, aux pieds de nos Évêques, aux pieds des prêtres de Dieu, afin de mieux recevoir leur sainte bénédiction, qui n'est pas la bénédiction de l'homme, mais celle de Jésus qui réside en eux et qui, par eux, bénit, éclaire et sanctifie le monde.

III

Un mot sur les brochures et les pamphlets protestants.

Les petites brochures dont les Sociétés bibliques nous inondent sont de deux espèces : les unes, et c'est le plus grand nombre, sont d'insignifiantes histoires, d'une religiosité fade et pâteuse, où l'on voit invariablement des gens qui se convertissent à la seule vue de la Bible, et des bonnes femmes qui meurent saintement, sans confession, sans sacrements, sans prêtre : c'est toujours un pasteur vertueux, tolérant, au langage doux et biblique ; une dame pieuse, toute zélée pour l'Évangile, parcourant les chaumières en consolant les pauvres et leur lisant la Bible. Dans ces petits traités, l'Église catholique n'est pas attaquée de front ; leur danger est tout négatif, et consiste à fausser les idées des lecteurs en présentant à leur admiration et à leur imitation des exemples d'une religion tout opposée au christianisme véritable. Le silence même qu'on y garde à l'égard de l'Église catholique est une attaque perfide ; ce silence calculé, qu'on fait passer pour de la modération, est hostile et non point pacifique ;

il tend à apprendre aux gens à se passer de l'Église, et à la laisser en dehors de la vie commune. Très-heureusement ces histoires sont fort mal écrites et mortellement ennuyeuses, ce dont il faut louer Dieu.

Les brochures de la seconde espèce, que l'on distribue avec discernement, attaquent de front la sainte Église; ce ne sont le plus souvent que de violentes diatribes contre ce que la Religion a de plus vénérable et de plus sacré. Ce sont des calomnies impudentes contre le clergé catholique; des blasphèmes contre la Mère du Sauveur, et des mensonges si grossiers et si odieux qu'il est impossible de les attribuer à la seule ignorance¹. Quelquefois, ainsi que Mgr l'Évêque de Strasbourg le dénonçait solennellement dans un mandement récemment publié, ces brochures portent un titre catholique et sont ornées, pour mieux tromper les simples, de l'image de la Sainte Vierge.

La distribution de ces libelles est pour les protestants une œuvre pie, que les sectes divisées semblent faire en commun. Elle prend chaque année de nouveaux développements²: l'ancien colporteur, qui voyageait jadis à pas lents, chargé de sa balle, s'est transformé et multiplié. Le beau sexe protestant prend une part de plus en

¹ Les plus agressifs de ces pamphlets sont ceux des pasteurs Puaux et Roussel.

² En 1856, une seule Société protestante, celle dite des *Traité religieux de Paris*, a édité *un million vingt-huit mille* de ces brochures; en 1857, *un million cinq cent mille*. Une autre Société, qui a son siège à Toulouse, se vantait, dans ses comptes rendus de 1856, d'avoir répandu plus de *vingt-deux millions* de ces livres depuis sa fondation.

plus active au colportage; les wagons se remplissent d'*évangélistes* en jupons. Bourrant leurs poches, leurs sacs à ouvrage, leurs caisses à chapeaux, de ces brochures composées par leurs ministres respectifs, ces dames partent pour la croisade, déterminées à détruire l'empire de la superstition. Elles offrent leurs petits papiers, elles les distribuent, elles les lancent, elles les imposent, elles les déposent; elles les glissent entre les jalousies, elles les fourrent sous les portes, elles les accrochent avec des épingles aux haies des chemins et aux arbres des grandes routes.

Cette manière d'apostolat n'est pas nouvelle; Luther ne la dédaignait point. Au libelle diffamatoire qu'il fabriquait de verve et en maître, son génie, non moins astucieux que brutal, ajoutait la caricature. Son disciple chéri, l'*angélique* Mélanchthon, l'assistait en cette lâche besogne où tous deux prenaient un grand soin. Ces libelles et ces caricatures de si sainte origine étaient d'une obscénité révoltante. Quoique certains côtés scabreux, sur lesquels Luther appuyait par une pente naturelle, soient plus gazés dans les brochures qu'on distribue de nos jours, nous aimons à croire cependant que les pieuses voyageuses qui les placent avec tant d'acharnement ne les lisent pas toutes.

A ces productions de l'hérésie opposons les bonnes lectures, et que l'ardeur protestante tourne à la gloire de DIEU en ranimant notre zèle pour la diffusion des livres catholiques.

IV

Comme quoi certains pamphlétaires protestants auraient grand besoin de s'instruire dans l'art de vérifier les dates.

Parmi les pamphlets qui attaquent ouvertement le catholicisme, il en est certains où l'on prétend confondre à tout jamais l'Église catholique en la convainquant d'innovation et en citant la date *précise, absolument véridique*, de l'INVENTION de chacun des dogmes qu'elle enseigne.

La tactique ne serait vraiment pas maladroite si les savants ministres, auteurs de ces petits écrits, se donnaient la peine de s'entendre avant de les publier. Faute de cela, ils s'exposent grandement à se contredire l'un l'autre, ce qui nuit à l'effet qu'ils se proposent. Les dates qu'ils indiquent étant, de part et d'autre, prises ordinairement au hasard, ce serait un vrai miracle qu'elles se rencontrassent ainsi à point nommé. J'ai sous la main deux de ces chronologies : l'une, publiée en Angleterre¹, a pour titre : *Dates des additions de nouvelles doctrines par l'Église de Rome* ; l'autre, éditée à Angers en 1846, par le facétieux pasteur Puaux, est intitulée : *Extraits de naissance*.

Or, voyez l'accord parfait de ces deux historiens de bonne foi :

¹ Balington et Bulton Horncastle

<i>Dates fabriquées par l'anonyme anglais.</i>		<i>Dates fabriquées par le rév. pasteur Puaux.</i>	
Invocation des Saints, inventée en	700	Culte des Saints, inventé en	375
Suprématie du Pape,	1215	Primauté du Pape,	600
Livres apocryphes,	1247	Livres apocryphes,	1564
Les sept Sacrements,	1547	Les sept Sacrements,	1160

Et ainsi de suite. *Mentita est iniquitas sibi* : « L'iniquité s'est menti à elle-même. »

En dehors de la chronologie Puaux, il est certaines dates que les protestants assignent avec assez d'uniformité à la prétendue *invention* de quelques-uns de nos dogmes ou de quelques-unes de nos pratiques religieuses.

Ainsi, pour la confession, qui a toujours été leur cauchemar, ils fixent triomphalement l'année 1215, et, tout récemment, pour l'Immaculée Conception, l'année 1854; ils nous présentent ces dates avec des airs vainqueurs, et nous crient : « C'est ainsi que se font vos dogmes ! »

Il n'y a rien de plus borné et en même temps de plus impertinent que la demi-science. Les protestants vraiment instruits se gardent bien d'avancer de pareilles inepties : ils savent comme nous qu'en 1215 le Pape Innocent III, au Concile de Latran, n'a fait que régler l'usage annuel du sacrement de Pénitence institué par Notre-Seigneur et pratiqué depuis l'origine de l'Église; ils savent qu'au 8 décembre 1854, le Souverain-Pontife Pie IX n'a pas le moins du monde *inventé* la doctrine que la Mère de Dieu a été exempte du péché originel; mais qu'il a simplement proclamé et rendu obligatoire pour tous l'antique doctrine de l'Église à ce sujet. Avant cette proclamation,

le dogme de l'Immaculée Conception existait comme il existe maintenant, puisqu'on en célébrait la fête dans toute la catholicité depuis des temps immémoriaux; seulement il n'avait point été *défini officiellement*, et l'on pouvait, sans devenir hérétique, se tromper sur ce point de doctrine, comme ont fait plusieurs grands esprits et même des Saints, qui cependant professaient pour la Vierge MARIE un amour ardent et profond.

Dire que Pie IX a inventé le dogme de l'Immaculée Conception, et Innocent III celui de la Confession, c'est comme si l'on disait que le Concile de Nicée a inventé le dogme de la Trinité et celui de la divinité du Verbe, lorsque en 325 il a *défini* contre les Ariens ces deux grandes vérités. Avant le Concile de Nicée, l'Église croyait à la Trinité et à l'Incarnation, comme, avant le Concile de Latran, elle professait et pratiquait le sacrement de Pénitence; comme, avant le 8 décembre 1854, elle croyait et honorait l'Immaculée Conception de la Mère du Seigneur.

Les dogmes catholiques sont la vérité religieuse. Or la vérité ne se fait pas, elle *existe* éternelle et immuable. L'Église en est dépositaire, et, guidée par son divin Chef qui est Notre-Seigneur, elle en proclame les enseignements à mesure que des novateurs osent les nier, ou bien quand elle le croit utile pour la sanctification de ses enfants.

V

La tolérance protestante.

Parmi les préjugés qui courent le monde, il en est un assez répandu, non-seulement dans les rangs du protestantisme, mais aussi chez certains demi-catholiques. « Si la Réforme a fait du mal, dit-on, si elle a fait couler beaucoup de sang et démoralisé des pays entiers, du moins a-t-elle apporté au monde un bien inappréciable : *la tolérance religieuse.* »

Or il n'est rien de plus faux et de moins fondé que ce préjugé historique. Partout où il est le maître, le protestantisme est intolérant et persécuteur. Sans doute, il ne l'est pas partout au même degré ; mais d'où cela vient-il ? De ce qu'il n'a pas partout le même degré de puissance. Pour persécuter, il ne suffit pas de vouloir, il faut pouvoir. Le protestantisme, heureusement, ne peut pas toujours ce qu'il veut ; mais toujours, qu'on lui rende cette justice, en fait d'intolérance, il fait ce qu'il peut.

Partout où la Réforme s'est introduite, elle l'a fait violemment, et ses premiers fruits en Allemagne, à Genève, en Angleterre, en Suède, ont été invariablement la guerre civile, les proscriptions et les meurtres. C'est tout simple : la Réforme est une révolution, et toute révolution est tyrannique de sa nature.

Une fois établi, le protestantisme s'est maintenu par

les mêmes violences. Chacun sait ce qu'est le protestantisme anglais vis-à-vis des catholiques, quelles sanglantes lois il a portées et exécutées, et avec quel despotisme féroce il écrase en ce moment encore la fidèle et malheureuse Irlande.

Un célèbre historien anglais *protestant*, William Cocket, a été forcé par sa conscience de rendre, contre son Église nationale, cet écrasant témoignage : « Cette Église, dit-il, la plus intolérante qui ait existé, se montra au monde armée de couteaux, de haches et d'instruments de supplice; ses premiers pas furent marqués du sang de ses innombrables victimes, tandis que ses brasployaient sous le poids de leurs dépouilles. » Il rapporte des actes officiels du Parlement, constatant que, par suite des bûchers et des échafauds dressés contre les catholiques, la population de l'Angleterre fut *décimée* en moins de six ans. PEINE DE MORT était prononcée et impitoyablement exécutée contre tout prêtre catholique qui entrait dans le royaume, ou qui était convaincu d'avoir célébré la Messe; PEINE DE MORT contre quiconque osait donner asile à un prêtre; PEINE DE MORT contre quiconque refusait de reconnaître que la reine Élisabeth était le chef de l'Église de JÉSUS-CHRIST. Une forte amende était prononcée contre tout citoyen qui n'assistait pas aux offices protestants, et « la liste des personnes mises à mort pour le seul crime de catholicisme, pendant le règne d'Élisabeth, formerait, ajoute l'historien protestant, une liste dix fois plus longue que celle de notre armée et de notre marine réunies.

« L'Église d'Angleterre n'a point changé ; elle a gardé le même caractère depuis le jour de son établissement jusqu'à présent ; en Irlande, ses atrocités ont surpassé celles de Mahomet, et il faudrait un volume pour rapporter ses actes d'intolérance¹. »

C'est de la même manière que le calvinisme a tenté de s'introduire en France. Pendant plus d'un siècle, l'histoire de notre patrie ne retentit que de révoltes, de séditions et de pillages commis par les huguenots, partout où pénétraient leurs prédicants. Toute cette période n'est qu'un tissu de désordres, de perfidies, de cruautés ! Et il n'y a point lieu de s'en étonner, puisque Calvin prêchait hautement qu'il fallait jeter à bas les rois et les princes qui ne voulaient pas embrasser le protestantisme, *et leur cracher au visage plutôt que de leur obéir*. Sous les ordres de Coligny, les calvinistes révolutionnaires formèrent le projet d'enlever dans son palais le roi de France encore enfant ; ayant manqué leur coup, ils s'emparèrent d'Orléans, dévastèrent les bords de la Loire, la Normandie, l'Ile-de-France, et particulièrement le Languedoc, où ils commirent les cruautés et les profanations les plus odieuses. A Montauban, à Castres, à Béziers, à Nîmes, à Montpellier, ces grands prôneurs de la tolérance et de la liberté de conscience interdirent, sous les peines les plus rigoureuses, tout exercice du culte catholique. Tout le monde connaît ce fameux baron des Adrets, chef calvi-

¹ Lettre de sir William Cobbet à lord Tenderden, chef de la justice d'Angleterre, qui avait, en plein Parlement, vanté la tolérance du protestantisme anglais.

niste, qui, ayant pris Montbrison, se donna l'innocent plaisir de faire sauter du haut d'une tour ce qui restait de la garnison faite prisonnière. Or tel est à peu près le traitement que les protestants firent subir à toutes les villes qui tombèrent en leur pouvoir : églises profanées, vol de vases sacrés, prêtres et religieux chassés ou tués, atrocités les plus barbares jointes aux sacrilèges les plus abominables. Ce sont là des faits historiques que personne ne conteste, pas même les protestants, qui laissent quelquefois imprudemment échapper des vœux pour le retour de ces temps heureux du protestantisme français.

On ne saurait lire, sans frissonner d'horreur, les atrocités commises par les Hollandais pour étendre le protestantisme dans les Pays-Bas, et particulièrement les tortures et les supplices auxquels eut recours le *zèle religieux* des envoyés du prince d'Orange, Lamark et Sonoï. Ce dernier était passé maître dans l'art de tourmenter les corps pour perdre les âmes. Voici la description qu'une plume protestante et hollandaise nous a laissée des moyens employés par ce tigre pour martyriser les catholiques fidèles à leur religion : « Les procédés ordinaires de la torture la plus cruelle, écrit Kerroux, ne furent que les moindres tourments qu'on fit endurer à ces innocents. Leurs membres disloqués, leurs corps mis en lambeaux par les coups de verges, étaient ensuite enveloppés dans des linges trempés d'eau-de-vie auxquels on mettait le feu, et on les laissait dans cet état jusqu'à ce que leur chair noircie et ridée laissât voir à nu les nerfs sur toutes les parties du corps. Souvent on employait jusqu'à une

demi-livre de soufre pour leur brûler les aisselles et les plantes des pieds. Ainsi martyrisés, on les laissait plusieurs nuits de suite étendus sur la terre sans couverture, et, à force de coups, on chassait loin d'eux le sommeil. Pour toute nourriture, on leur donnait des harengs et d'autres aliments de cette espèce propres à allumer dans leurs entrailles une soif dévorante, sans leur accorder seulement un verre d'eau, quelque supplice qu'on leur fit endurer. On appliquait des frelons sur leur nombril. Il n'était pas rare que Sonoï envoyât au service de cet épouvantable tribunal un certain nombre de rats qu'on plaçait sur la poitrine et sur le ventre de ces infortunés, sous un instrument de pierre ou de bois façonné pour cet usage et recouvert de combustibles. On mettait ensuite le feu à ces combustibles, et on forçait ainsi ces animaux à ronger les chairs de la victime et à se faire un passage jusqu'au cœur et aux entrailles. Puis on cautérisait ces plaies avec des charbons allumés, ou bien on faisait couler du lard fondu sur ces membres ensanglantés... D'autres horreurs plus dégoûtantes encore furent inventées et mises à exécution avec un sang-froid dont on pourrait à peine trouver des exemples parmi les cannibales ; mais la décence nous interdit de continuer¹. »

Ce que la tolérance protestante a fait en Angleterre, ce qu'elle a voulu faire en France et en Hollande, elle le fait encore aujourd'hui en Suède. Là aussi, la Réforme s'est établie par la violence et par le sang, et les lois reli-

¹ *Abrégé de l'Histoire de la Hollande*, par M. Kerroux, t. II, p. 319.

gieuses de ce pays ont conservé toute la barbarie que comporte l'esprit de notre siècle. En cette année même où j'écris, plusieurs familles viennent d'être condamnées à l'exil et dépouillées de tous leurs biens uniquement pour avoir embrassé la foi catholique. En Norwége, en Danemark, en Prusse, à Genève, partout où il domine, le protestantisme se montre l'ennemi acharné et l'aveugle destructeur des catholiques. Ayant là ses coudées franches, il dédaigne tous ces ménagements hypocrites qui lui donnent si souvent chez nous l'apparence de la modération ; il dit hautement ce qu'il veut et ce qu'il espère.

Au Synode protestant de Brême, un pasteur d'Elberfeld, M. Sander, s'écriait, en parlant du Pape et des Religieux de la Compagnie de Jésus : « Des autorités protestantes ne doivent pas souffrir qu'ils *existent*, encore moins doivent-elles supporter qu'ils soient libres. »

A Genève, les protestants, jaloux des progrès du catholicisme, ont formé, d'un commun accord, une ligue ou association dans laquelle ils prennent l'engagement : de ne rien acheter des catholiques ; — de ne les employer à aucun travail, et de chercher ainsi à les réduire à la plus complète indigence ; — de faire en sorte que les protestants obtiennent seuls les charges et les emplois.

Et tout cela se fait par des hommes qui réclament avec indignation la liberté et l'égalité des cultes dans les pays où ils forment une imperceptible minorité, par des hommes qui ne parlent que de liberté de conscience, de charité chrétienne, de religion de paix et d'amour ; par des hommes qui ne croient plus en JÉSUS-CHRIST, et chez

qui l'on est libre d'être incrédule, panthéiste, athée, mais non point catholique !

VI

L'intolérance catholique.

Nous avons vu ce qu'il faut penser de la prétendue tolérance des protestants; voyons maintenant ce qu'il en est de l'accusation banale d'intolérance que certaines gens portent contre l'Église catholique. Cette accusation renferme une vérité et un mensonge.

L'Église est intolérante en matière de doctrine. Cela est vrai; non-seulement nous l'avouons, mais nous nous en faisons gloire. La vérité est intolérante de sa nature. En religion comme en mathématiques, ce qui est vrai est vrai, et ce qui est faux est faux. Impossible de faire le moindre compromis entre la vérité et l'erreur; impossible à la vérité de faire la moindre concession. Cette concession, quelque minime qu'on la suppose, serait la destruction immédiate de la vérité. Deux et deux font quatre; cela est, c'est ce qu'on appelle une *vérité*. Donc, quiconque dira autrement dira une fausseté; que ce soit en plus ou en moins, l'erreur sera toujours erreur: que l'on se trompe d'un millième ou d'un millionième, on sera toujours hors de la vérité tant qu'on ne dira pas que deux et deux font quatre.

L'Église apporte et conserve dans le monde des vérités aussi certaines que des vérités mathématiques, et qui ont

des conséquences autrement importantes. Elle affirme et défend ces vérités avec autant d'intolérance que la science mathématique en met à affirmer et à défendre les siennes. Quoi de plus légitime? L'Église catholique seule, au milieu des différentes sociétés chrétiennes, proclame qu'elle possède la vérité absolue hors de laquelle il n'y a point de vrai christianisme. Seule elle peut être, seule elle doit être intolérante. Seule elle peut et doit dire, comme elle le fait depuis dix-huit siècles dans ses Conciles : « Si quelqu'un pense, enseigne, contrairement à ma doctrine qui est la Vérité, QU'IL SOIT ANATHÈME! »

Mais Notre-Seigneur, qui a confié à l'Église le dépôt de la vérité, lui a laissé aussi son esprit de charité et de patience. Intolérante pour les doctrines, l'Église est miséricordieuse pour les personnes, et jamais elle n'a employé les moyens légitimes de rigueur qu'après avoir tenté toutes les voies de douceur et de persuasion.

Elle n'a jamais frappé qu'à la dernière extrémité, et elle n'a jamais frappé que les incorrigibles. Alors elle a dû le faire pour garantir de la contagion les âmes des fidèles, pour mettre fin à des scandales, et enfin pour remplir le grand devoir de la justice, qui n'est pas moins divin que le devoir de la miséricorde.

Dans sa patience aussi bien que dans sa rigueur, dans sa tolérance envers les personnes aussi bien que dans son intolérance à l'égard des doctrines, l'Église catholique imite fidèlement son Chef et son DIEU, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui est la Vérité même, la Miséricorde et la Justice.

Quant aux mensonges des historiens anticatholiques sur les prétendues barbaries de l'Église au moyen âge, ils tombent de plus en plus en discrédit de nos jours devant les travaux consciencieux d'une nouvelle génération d'historiens plus impartiaux que leurs devanciers. « Pour pouvoir vivre, le protestantisme avait été obligé de se faire une histoire à lui, » disait le célèbre historien Aug. Thierry, peu suspect, comme on sait, en faveur de l'Église.

Des protestants eux-mêmes, déposant l'esprit de parti, viennent témoigner contre ces vieilles calomnies, ces exagérations coupables, ces perfides insinuations dont les livres d'histoire sont remplis. « Depuis trois siècles, a dit M. de Maistre, l'histoire a été une conspiration permanente contre la vérité. »

VII

L'Inquisition, la Saint-Barthélemy, les Dragonnades des Cévennes.

Quelques mots encore pour terminer cette question de l'intolérance catholique.

Il est certains faits historiques que les protestants ne manquent jamais de jeter à la face des catholiques pour les convaincre d'intolérance : ce sont l'*Inquisition*, la *Saint-Barthélemy*, et les *Dragonnades des Cévennes*.

On a fait là-dessus des romans et des drames ; mais les faiseurs de feuilletons et les faiseurs de comédies

ne se croient pas tenus de respecter l'histoire, et ce n'est pas à eux que s'adressent généralement les gens qui ont du sens commun et qui cherchent la vérité.

I. Qu'est-ce donc que cette *Inquisition*, dont on fait encore de nos jours, un épouvantail si terrible? Les romans populaires la représentent comme un affreux tribunal, élevé dans tous les pays catholiques, qui torture de pauvres victimes dans de sombres cachots, et qui finit par les mettre à mort sur des bûchers perpétuellement allumés.

L'historien protestant Rancke et le très-protestant M. Guizot reconnaissent avec probité que l'Inquisition espagnole a été avant tout une institution politique, destinée à sauvegarder l'unité de l'Espagne. Les rois d'Espagne voyaient dans l'hérésie le plus dangereux ennemi de la paix de leur royaume, et ils la déclarèrent, à ce titre, crime de *lèse-patrie*. Ne pouvant juger par eux-mêmes ni par leurs tribunaux civils des questions de foi, ils établirent un tribunal ecclésiastique chargé d'interroger les prévenus et de juger de leur orthodoxie. Les inquisiteurs de la foi faisaient connaître au prince le résultat de leur enquête, et celui-ci faisait alors ce que bon lui semblait.

On peut apprécier diversement l'institution du tribunal de l'Inquisition en Espagne, et il est plus que permis de blâmer les abus et les cruautés dont les passions politiques et le caractère espagnol souillèrent parfois ce tribunal; mais il est difficile de voir, dans le rôle redoutable qu'y joua le clergé, autre chose que l'exercice le

plus légitime et le plus naturel de l'autorité religieuse. L'examen des questions de la foi n'est-il pas, de droit divin, du ressort de l'Église? et quel homme de bonne foi confondra cette fonction exclusivement religieuse avec l'office de bourreau?

On voit d'ailleurs que les Papes ont toujours cherché à modérer la rigueur de l'Inquisition espagnole, quoiqu'elle ne relevât d'eux en aucune manière, étant, comme nous l'avons vu, une institution politique du royaume d'Espagne.

II. « Mais la Saint-Barthélemy, dira-t-on, ce massacre épouvantable ordonné par l'Église catholique et où périrent tant de protestants? »

La Saint-Barthélemy, bien plus encore que l'Inquisition d'Espagne, est un fait politique. Les protestants s'insurgeaient contre l'autorité légitime, ils avaient tenté de s'emparer du roi, ils formaient dans la nation une nation à part, nation turbulente et révolutionnaire. Le jeune roi Charles IX et l'orgueilleuse Catherine de Médicis, sa mère, étaient menacés dans leur liberté et dans leur vie par la conjuration d'Amboise; ils se voyaient obligés de fuir devant la conjuration de Meaux. Les chefs du parti protestant devenaient de plus en plus insolents. Poussée à bout par ces violences, la reine voulut se débarrasser des rebelles, et fit servir à sa vengeance l'exaltation religieuse surexcitée en France par les fureurs des huguenots. La Religion fut donc le *prétexte*, mais non la vraie cause du massacre de la Saint-Barthélemy. Tous les gens instruits le savent maintenant; pourquoi les écrivains

protestants n'ont-ils pas la bonne foi de l'avouer ?

« Mais à Rome, ajoute-t-on, le Pape a fait chanter un *Te Deum* à l'occasion de cet odieux massacre. » — Effectivement ; mais le pape Grégoire XIII fut trompé par de faux renseignements. Ayant reçu de la cour de France une dépêche portant que le roi et sa famille venaient d'échapper à une nouvelle conjuration des huguenots et que les auteurs et complices avaient été punis, le Pape alla publiquement remercier Dieu de cet événement. Il ignorait alors les excès déplorables de cette triste nuit, excès que la passion et l'esprit de parti ont du reste étrangement exagérés, puisque dans toute la France, et malgré le désir de grossir le chiffre des victimes, le *Martyrologe protestant*, imprimé à cette époque, ne put trouver plus de 786 noms pour la France entière. Parce que ces hommes, insurgés contre leur souverain, furent égorgés comme calvinistes, est-ce une raison d'imputer leur mort à l'Église catholique ? Tout l'odieux de la Saint-Barthélemy pèse donc et pèse uniquement sur le caractère machiavélique de la politique de Charles IX et de sa mère.

A ce sujet, et sans vouloir en aucune manière excuser ce qui est inexcusable, qu'il me soit permis de faire une remarque importante. Les institutions et les hommes portent toujours le cachet de leur temps. Or, dans les derniers siècles, les mœurs publiques étaient âpres et rudes, et tout se ressentait de cette rudesse, les hommes et les choses, le bien et le mal. En outre, le sentiment religieux dominait tous les autres. La violence de l'agres-

sion protestante vint donc se heurter contre une vivacité de foi dont nous n'avons plus même l'idée; et c'est à cela qu'il faut attribuer, en grande partie, le caractère extrême de beaucoup de faits historiques de cette époque.

III. Bien que cette dureté de mœurs commençât à s'adoucir en France, au temps de Louis XIV, elle produisit encore des effets regrettables, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Je ne veux pas ici juger ce grand acte du grand roi; il faut seulement reconnaître que, dans les cruautés exercées contre les huguenots en certains endroits des Cévennes, les agents et les *dragons* de Louis XIV outre-passèrent de beaucoup les ordres de leur maître et furent les vrais coupables. Irrité de voir les protestants rompre l'unité de la nation, conspirer sourdement avec les puissances étrangères, entretenir de continuelles relations avec l'Angleterre, l'ennemie-née de la France, Louis XIV voulut purger le pays de ce levain de discorde. Il revendiquait autant les droits de sa couronne que ceux de la Religion, et il crut devoir y employer la force. Mais chacun sait combien le clergé de France, et particulièrement Bossuet, Fénelon et Fléchier, tout en sympathisant avec la pensée du roi, se montrèrent contraires aux violences et aux cruautés. Que deviennent, devant ces simples observations, les accusations des ennemis de la foi, et comment les *dragonnades* des Cévennes peuvent-elles servir d'argument contre l'Église?

Voilà donc trois faits, trois crimes politiques, si l'on veut, dont les protestants rendent l'Église responsable

depuis trois cents ans ! Qu'il avait raison, le Bienheureux François de Sales, à la vue de tant de calomnies dont les hérétiques, dès le temps où il vivait, chargeaient l'Église catholique, de la comparer à la chaste Susanne fausement accusée par ceux qui se donnaient pour les juges incorruptibles d'Israël ! Cette sainte femme, traînée au pilori, était forte de son innocence et disait :

« DIEU éternel, qui connaissez toutes choses, vous savez qu'ils portent contre moi un faux témoignage, et que je n'ai rien fait de ce qu'ils ont si méchamment inventé contre moi. Alors DIEU enflamma par son esprit de vérité le cœur du jeune Daniel, qui s'écria au milieu du peuple : « Êtes-vous donc insensés d'avoir ainsi, *sans juger et sans connaître la vérité*, condamné une fille d'Israël ? » Et le peuple rendit justice à l'innocence et à la sainteté de la chaste Susanne.

VIII

Les martyrs protestants.

Le protestantisme a-t-il des martyrs ? Il le croit, et il se trompe.

Un *martyr* est un homme qui donne sa vie pour demeurer fidèle à la foi. Il meurt, non pour des opinions personnelles, mais pour la doctrine de l'Église de DIEU ; il n'est pas *entêté*, il est *fidèle*. Tout chrétien qui est mis à mort en haine de la foi, est donc un martyr.

Les quelques protestants qui ont été tués à cause de

leurs opinions religieuses ont-ils été martyrs ? Non, parce qu'ils ont sacrifié leur vie à des idées personnelles, à des convictions purement humaines, préférant leur esprit propre à la vie elle-même ; cette mort est l'acte suprême de l'orgueil, tandis que le martyre véritable est l'acte suprême de l'humble soumission et du détachement de soi-même. Il ne suffit pas d'être tué pour être martyr ; il faut être tué pour la vérité, dont l'honneur exige parfois le sacrifice du sang.

Le caractère de tous les prétendus martyrs des sectes réformées est avant tout le fanatisme, l'exaltation, la fureur, ce qui est le propre de l'orgueil ; les vrais martyrs, au contraire, ceux que la sainte Église donne à JÉSUS-CHRIST, depuis saint Étienne jusqu'à nos missionnaires et à nos héros d'aujourd'hui, meurent tous dans la paix de DIEU, doux et humbles comme d'innocentes victimes, pardonnant avec amour à leurs bourreaux, et dignes de JÉSUS en leur mort comme en leur vie.

L'Église catholique seule enfante des martyrs, comme seule elle enfante des Saints.

IX

Un exemple de la modération protestante.

Par une tactique qui dénote plus d'habileté que de bonne foi, on voit certains ministres se plaindre sans cesse dans leurs journaux, dans leurs documents officiels et officiels, de la violence des écrivains catholiques ;

en revanche, ils ne se lassent pas de vanter la douceur et la modération de leur attitude vis-à-vis de l'Église.

A cette accusation comme à cette prétention, il y a trois choses à répondre :

1° Ce que les protestants appellent de la violence chez les écrivains catholiques n'est que le zèle ardent de la vérité, ce zèle qui dévorait Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, lorsqu'il chassait les vendeurs du Temple et lorsqu'il prononçait contre les pharisiens et les scribes ses foudroyants anathèmes.

2° Les catholiques n'attaquent pas le protestantisme, mais se DÉFENDENT contre les attaques des protestants. Le protestantisme est une insurrection essentiellement injuste contre la Vérité et contre l'Église, et les enfants de l'Église et de la Vérité ne le combattent jamais que pour repousser son agression et conserver leur foi.

3° Enfin, il en est de cette modération des protestants dans leur polémique, comme de leur tolérance ; elle n'existe pas, et nous pouvons hardiment leur rejeter l'accusation qu'ils portent contre nous. En voici une preuve qui a un caractère général, à cause de la publicité qui l'entourne, publicité à laquelle ont concouru les presses protestante et socialiste réunies.

Il est un livre que les journaux protestants des principales sectes de France, *le Lien*, *l'Espérance*, *les Archives*, ont annoncé avec un égal empressement, au nombre de leurs livres de propagande les plus recommandés, un livre qui se vend dans les librairies protestantes de Paris, où je me le suis moi-même procuré. Ce livre est l'an-

cien ouvrage nouvellement réédité du luthérien Marnix de Sainte-Aldegonde, avec préface de M. Quinet.

J'ouvre ce livre, contre lequel *aucun* des organes du protestantisme n'a écrit une ligne de blâme, qu'ils ont, au contraire, annoncé *tous*, sans restrictions et sans réserves; et voici ce que j'y trouve :

« Il s'agit ici non-seulement de réfuter le papisme, mais de l'*extirper*; non-seulement de l'*extirper*, mais de le *déshonorer*; non-seulement de le déshonorer, mais... DE L'ÉTOUFFER DANS LA BOUE. » (P. 7.) « Il faut que le catholicisme tombe. »

« Celui qui entreprend de déraciner une superstition caduque et *malaisante* (le catholicisme)... s'il possède l'autorité, doit avant tout éloigner cette superstition des yeux des peuples et en rendre l'exercice absolument et matériellement impossible, en même temps qu'il ôte toute espérance de la voir renaître. » (P. 31.)

« Le despotisme religieux (c'est-à-dire la religion catholique) ne peut être extirpé sans que l'on sorte de la légalité... Aveugle, il appelle contre soi *la force aveugle*. » (P. 37.)

« Non, point de trêve avec l'INJUSTE. » (P. 42.)

« Le principe que toutes les religions sont égales est le contraire de toute philosophie, de toute science, de toute histoire... Il y a UNE religion qui se glorifie d'être incompatible avec les libertés modernes; si la Révolution française avait clairement vu cette différence, elle aurait pu, en concentrant ses forces, ses inimitiés, ses décisions, *éliminer* ce culte qui exclut la civilisation mo-

derne. Mais... ELLE A MANQUÉ D'AUDACE... et le culte (catholique) qu'elle avait mission d'abattre est sorti de ses mains plus entier, plus indompté que jamais. Ne refaisons pas la même faute! » (P. 57 et suivantes.)

C'est parler sans déguisement, et au moins nous savons à quoi nous en tenir sur la conduite que tiendrait envers l'Église chrétienne le protestantisme triomphant! Devant ces violences ouvertes, ces excitations publiques à la haine et à la destruction de la Religion, qui oserait trouver mal que nous autres chrétiens nous nous levassions pour défendre notre foi et notre vie?

Du reste, il ne faut pas s'étonner outre mesure de cette incroyable provocation à la persécution et à l'anéantissement de l'Église par le fer et le feu. M. Quinet ne fait en cela que répéter, avec un accent affaibli, les déclamations sanguinaires des fondateurs du protestantisme; et ce qu'il dit aujourd'hui, Luther et Calvin le disaient et l'écrivaient, il y a trois cents ans, avec un emportement de fureur que les révolutionnaires de nos jours n'ont peut-être jamais égalé.

« Il n'a jamais été proféré dans aucune langue, dit M. Auguste Nicolas dans son beau livre *Du protestantisme*, rien qui approche de la sanguinaire violence des écrits de Luther. Son livre intitulé : *la Papauté de Rome instituée par le Diable* est une tache qui souillera éternellement, non-seulement la littérature allemande, mais encore les annales du genre humain. — « Le Pape (j'hésite à transcrire ces lignes affreuses), le Pape est le diable. Si je pouvais tuer le diable, pourquoi ne le

ferais-je pas au péril de ma vie? Le Pape est un loup enragé contre lequel tout le monde doit s'armer, sans attendre même l'ordre des magistrats; en cette matière il ne peut y avoir lieu de se repentir, si ce n'est de n'avoir pu lui enfoncer l'épée dans la poitrine... Il faudrait, quand le Pape est convaincu par l'Évangile, que tout le monde lui courût sus et le tuât, avec tous ceux qui sont avec lui, empereurs, rois, princes et seigneurs, sans égards pour eux. Oui, nous devrions tomber sur eux avec toutes sortes d'armes, et nous laver les mains dans leur sang... Les monarques, les princes et les seigneurs, qui font partie de la tourbe de la Sodome romaine, doivent être attaqués avec toutes sortes d'armes; et il faut se laver les mains dans leur sang... » (T. XII, f. 233, sq. — T. I, f. 51, a. — T. IX, f. 24, b, éd. Witt. cit.)

« Que dirai-je de Calvin, qui avait à chaque instant au bout de la plume les épithètes de fripons, ivrognes, fous furieux, enragés, bêtes, taureaux, porcs, ânes, chiens; de Calvin, qui a tracé ces lignes déjà citées : « Quant aux Jésuites, qui nous sont surtout contraires, il faut les tuer, ou, si cela ne se peut commodément faire, les chasser, ou tout au moins les écraser sous les mensonges et les calomnies. » *« Jesuitæ vero, qui se maxime nobis opponunt, aut necandi, aut, si hoc commodè fieri non potest, ejiciendi, aut certè mendaciis et calumniis opprimendi sunt¹. »*

¹ Du Protestantisme. par Auguste Nicolas, p. 469 et 470.

On le voit, c'est ce que M. Quinet conseille par ces paroles, presque identiques, que nous venons de citer : « Il faut extirper le papisme, le déshonorer et l'étouffer dans la boue; » et l'on comprend, après ces effroyables déclamations de Luther et de Calvin, les sympathies des révolutionnaires de nos jours pour le protestantisme; mais ce qu'on ne comprend pas, c'est que des journaux protestants, qui se disent *modérés*, aient annoncé et que des librairies protestantes aient mis en vente le livre de Marnix et sa préface !

Quant à ce livre de Marnix, il est rempli de telles obscénités, d'infamies si révoltantes, qu'à défaut d'indignation chrétienne, le respect de mes lecteurs et de moi-même m'empêcherait de les citer. J'avais d'abord tenté de le faire, mais j'ai dû renoncer à cette besogne repoussante. Il y a des blasphèmes qu'il n'est pas permis à un chrétien de répéter, même pour en inspirer l'horreur. Et cependant, voilà un livre protestant, réédité en Belgique, après trois siècles, par une souscription nationale de protestants, d'incrédules et de francs-maçons, qui s'est vendu (s'il ne se vend encore) en plein soleil, à Paris, dans un pays catholique !

Maintenant, que les protestants s'étonnent encore de l'indignation généreuse des catholiques; qu'ils se plaignent de l'ardeur avec laquelle les enfants de la sainte Église ressentent et repoussent les injures qu'on prodigue à leur Mère; qu'ils se vantent encore, s'ils l'osent, de leur *douceur* et de leur *modération* !

« Ces *modérés*-là, me disait un jour fort spirituellement

un abbé italien, sont des gens d'une rage infinie : »
Questi moderati sono gente DI RABBIA INFINITA.

X

Des prétendues persécutions dont les Protestants se disent les victimes.

De même qu'une des habitudes des protestants est de persécuter là où ils ont la majorité ; de même une de leurs manies est de crier qu'on les persécute là où ils ont la minorité. C'est ainsi qu'à en croire un grand nombre d'entre eux, ils sont, de nos jours, persécutés en France : prétention si étrange, qu'avant de la réfuter il est nécessaire de la bien établir.

Je n'irai pas loin pour trouver cette preuve. Voici ce qu'osait dire publiquement dans une des grandes salles de Queen-Street, à Édimbourg, au mois d'avril 1857, un pasteur protestant de Limoges, M. Le Savoureux :

« J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de la mère-patrie (la France). La lumière si faible de l'Évangile y fait des progrès. Nos pères avaient laissé éteindre le protestantisme, malgré les luttes de nos *bons* huguenots, mais les anciennes Églises nationales se réveillent. Les nations, *comme la France*, l'Espagne, etc., sous la domination de Rome, sont des *nations mortes* (merci du compliment !). Le romanisme est ennemi du bien moral. La commune de Villefavard est devenue protestante ; nous avons *balayé les Saints* de toute l'Église (merci de la

modération!). Nous avons établi dix écoles dans le département de l'Allier, et, *avec de l'argent*, nous serions devenus protestants en majorité (merci de l'aveu!). Mais, depuis le coup d'État, il s'est trouvé un homme, Napoléon, qui se rallia aux idées catholiques, qui ferma nos écoles, nous traduisit devant les tribunaux. *Nous sommes maintenant cachés dans les forêts !!!* Néanmoins le progrès continue. A Limoges, l'œuvre a été arrêtée par un chemin de fer ! et si nous eussions été Romains, l'administration ne nous eût pas inquiétés ! » Et le ministre limousin termine en demandant à Dieu la *liberté* !

Les correspondances françaises du journal anglais et protestant, le *Times*, font de la situation où gémissent les protestants de France un tableau plus sombre encore. Ce sont de pauvres pasteurs injustement mis en prison, des temples, des écoles, aussi injustement fermés : « Oui, s'écrient douloureusement ces correspondances *véridiques*, on a vu des populations entières obligées, comme leurs pères, de *se réfugier dans les forêts* pour se livrer aux exercices de leur culte. Afin d'échapper aux poursuites de la police, elles avaient des éclaireurs chargés d'avertir l'assemblée de l'approche des gendarmes. Les chants étaient abrégés de temps en temps, l'on interrompait les prières ou le prêche ; et lorsque les officiers de justice arrivaient, ils ne trouvaient plus que des hommes, des femmes et des enfants recueillant des glands (*sic*) ou s'amusant à grimper aux arbres¹. »

¹ *Times* 5 janvier 1858.

On sait que ces assertions burlesques ont été répétées avec tant de persévérance et d'audace que le gouvernement français, dans un article officiel du *Moniteur*, a dû les flétrir avec indignation et mépris. Certes, tous les protestants de France ne poussent pas jusqu'à de tels excès cette manie de se plaindre à tort et à travers dont je parlais tout à l'heure; mais la plupart aiment à se dire et à se croire lésés dans leurs droits, gênés dans leurs mouvements, sacrifiés dans leurs intérêts, en un mot *persécutés*. Dans leurs écrits, dans leurs journaux, dans leurs discours, et surtout dans les bureaux des Ministères, ils posent invariablement en victimes.

Quelles victimes, grand Dieu! Plût au ciel que les catholiques d'Irlande et de Suède fussent victimes de cette façon-là! Jamais culte ne fut plus libre et plus favorisé que n'est aujourd'hui le protestantisme en France: comptez leur nombre (ils étaient à peine *sept cent mille* sur *trente-six millions* de Français au dernier recensement), et celui des emplois qu'ils occupent depuis le haut jusqu'au bas de la hiérarchie des fonctionnaires de tout genre; voyez au budget les traitements de leurs ministres comparés à ceux du clergé catholique; regardez-les non-seulement libres chez eux, mais se livrant parmi les populations catholiques à la plus active propagande, non-seulement libres de se défendre, mais libres d'attaquer; examinez le rapport qui existe entre les temples nombreux et les écoles qu'ils possèdent déjà à Paris, et les *treize mille* protestants qui s'y trouvent d'après le recensement officiel; rappelez-vous que ces écoles, qui

s'ouvrent et se multiplient tous les jours avec la plus grande liberté au milieu de quartiers presque exclusivement catholiques, sont peuplées en grande partie de pauvres enfants arrachés à l'Église ! Rappelez-vous enfin que les œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde (je ne cite que ce nom-là, parce qu'il dit tout) se vendent sans obstacle dans leurs librairies !... Et puis, la main sur la conscience, dites-moi, lecteur, s'ils ont le droit de se dire persécutés en France, et si leurs plaintes ne sont pas la plus méchante et en même temps la plus maladroite des ingratitude !

XI

Le marché des âmes.

Il se fait en France et dans les autres pays catholiques une distribution immense de livres et de pamphlets hérétiques ; nous en avons déjà parlé dans nos Causeries. Mais cette distribution, toute pernicieuse et tout active qu'elle est, n'est qu'un moyen secondaire pour les agents de la propagande protestante. Il est un autre moyen plus efficace auquel beaucoup n'ont pas honte de recourir, c'est l'ARGENT : « Un cri unanime d'indignation, dit Mgr l'Archevêque de Gênes dans un mandement récent, s'élève sur ce point dans toute l'Europe catholique ; en sorte qu'il est aussi surprenant qu'inutile que les sectaires protestants aient l'audace de nier. »

Ce trafic des consciences est un fait avéré. Certes, je le sais, il ne manque pas, parmi les protestants et même parmi leurs ministres, d'hommes incapables de recourir à de semblables pratiques ; ceux-là s'indignent de l'accusation portée contre le protestantisme, et j'entends avec bonheur leurs réclamations énergiques qui prouvent en faveur de leur honorabilité personnelle, mais non point en faveur des moyens employés par la propagande de leur parti. Le caractère général de cette propagande est de présenter aux pauvres l'appât grossier de l'argent et des secours temporels pour leur faire apostasier la religion catholique ; des faits authentiques et journaliers appuient cette accusation de manière à ne laisser place à aucun doute. Les personnes qui aiment et secourent les pauvres découvrent à chaque instant de ces tentatives de séduction, et elles sont loin de les connaître toutes. Les malheureux qui se laissent séduire se gardent bien de faire connaître leur infamie, et les agents provocateurs se bornent, dans leurs comptes rendus, à donner le chiffre de leurs *convertis*. Si l'on en juge par le nombre des refus, le nombre des tentatives doit être bien considérable. Je connais personnellement plusieurs familles d'ouvriers ou d'indigents à qui des *convertisseurs* ou des *convertisseuses* ont offert des secours, du travail, de l'argent et quelquefois beaucoup d'argent, *à condition qu'elles se feraient protestantes* ; et le vénérable curé de Saint-Sulpice, à Paris, déposait en janvier 1858 entre les mains du Ministre des cultes, à la suite d'une enquête opérée dans sa paroisse, de nombreuses dépositions signées par

une foule de particuliers et de familles, attestant les coupables manœuvres de la propagande hérétique.

« N'avez-vous point rencontré, disait naguère un illustre Évêque¹, quelques-uns de ces marchands de conscience qui parcourent les campagnes, se promènent dans les villes, et se faufilent jusque dans le sein des familles pour y semer le mensonge et la zizanie ? Cette branche de commerce, toute nouvelle parmi nous, prend une singulière extension. Elle mérite d'être connue.

« Or, voici comment se passent les choses : il y a dans un village une pauvre famille qui a des dettes et dont on est sur le point de vendre la chaumière qui lui reste pour l'abriter ; aussitôt se présente un de ces brocanteurs d'âmes qui sont à l'affût du malheur. Avec un air de bonhomie, il dit au chef de la famille : Pauvre homme ! vous êtes bien mal logé dans cette cabane si mal fermée ; vous devez avoir bien froid ! comment le curé de l'endroit ne vous donne-t-il pas de quoi réparer votre maison et vous bien habiller ?... Tenez ! moi, je suis ministre protestant, et quand il y a des pauvres dans ma paroisse, je les assiste. Venez demain chez moi, je vous remettrai une couverture pour mettre sur votre lit et quelques vêtements pour vos enfants. Il s'en va, et laisse ces pauvres gens tout ébahis d'une si belle charité.

« La couverture arrive, et le ministre protestant ne tarde pas à la suivre. Cette fois il parle de refaire la maison, et assure que la somme nécessaire se trouverait

¹ Mgr Rendu, Évêque d'Annecy.

si seulement cette pauvre famille était protestante au lieu d'être catholique. A ces mots, la femme se révolte, et le prédicateur s'en va sans laisser dans la chaumière autre chose qu'un mauvais livre.

« Dans un autre endroit, un ouvrier qui n'a que le travail de ses bras pour nourrir sa femme et ses deux enfants, est tombé malade. La misère et la faim sont de bien mauvaises conseillères, elles donnent de grandes tentations. Les marchands d'âmes le savent : ils accourent et promettent du pain à ces malheureux, pourvu qu'ils consentent à livrer leur conscience. Hélas ! ils le font.

« Tout à côté, un créancier a fait mettre aux enchères la maison et le champ d'un pauvre laboureur qui n'avait rien au monde que ce petit domaine ; les prédicants viennent lui offrir de quoi payer sa dette, s'il veut abandonner sa religion. Il pleure et il promet.

« Une pauvre mère veuve a deux enfants, qu'elle traîne de porte en porte pour trouver de quoi les nourrir. Les brocanteurs envoient vers elle des zélatrices qui lui demandent ses enfants, promettant de les élever dans le bien-être. Comme si elle voulait pactiser avec sa conscience, la pauvre mère en cède un et garde l'autre pour Dieu.

« Les acheteurs s'adressent de préférence et avec plus de succès aux ivrognes, qui ont toujours besoin d'argent ; aux banqueroutiers, qui ne demandent pas mieux que de trouver une planche dans leur naufrage ; aux femmes perdues, qui n'ont à vendre qu'une âme déjà bien gâtée, et surtout aux simples et aux ignorants. Dans les hôtels,

dans les cabarets, sur les bateaux à vapeur, dans les voitures publiques, le long des grands chemins, on rencontre des prédicants, des catéchistes, des colporteurs, qui semblent disposés à convertir tout le monde, chacun à sa secte¹. »

Pour ne parler que de la France, nos grandes villes, et Paris surtout, sont travaillées avec une ardeur sans égale. « Il faut à tout prix nous emparer de Paris, ont dit les chefs des sectes protestantes ; une fois que nous aurons Paris, nous tiendrons la France ; par la France, nous serons les maîtres de l'Europe. » En conséquence de ce plan de campagne, des agents payés, des femmes fanatisées, des diacres, des diaconesses, etc., pénètrent chez nos pauvres et cherchent à les acheter eux et leurs enfants².

A Lyon, les mêmes faits se reproduisent : M. l'abbé Cattet, vicaire-général, en a cité plusieurs dans une brochure sur le protestantisme ; voici quelques extraits de ce travail :

« ... Alors que nous tracions le tableau de ces honteuses manœuvres du protestantisme pour se faire des

¹ *Du commerce des consciences et de l'agitation protestante en Europe* ; publié à Annecy en 1856.

² A plusieurs reprises, les protestants ont défié les catholiques de donner les noms des pasteurs ou des agents (les pasteurs n'ont aucun signe extérieur qui les distingue des simples agents) qui ont recours aux moyens déshonnêtes que nous signalons ici. Ce défi lui-même est-il bien loyal ? Ne savent-ils pas que ces agents n'ont garde de décliner leurs noms lorsqu'ils sont repoussés avec mépris ? Ces messieurs ne donnent leur nom et leur adresse qu'aux malheureux qui acceptent leur marché, et ceux-là ne viennent pas nous le dire.

prosélytes, nous avons la main pleine de certificats des pauvres catholiques de nos contrées qu'on avait séduits de la sorte, et qui, honteux, repentants d'avoir pu se laisser ainsi acheter par les apôtres du *nouvel Évangile*, nous ont donné leur déclaration écrite touchant un si pitoyable moyen de séduction employé à leur égard. Depuis cette époque, nous avons envoyé à M. le recteur de l'Académie de Lyon quatre certificats de pères de famille qui déclaraient également avoir reçu de l'argent pour envoyer leurs enfants à l'école des protestants.

« Qu'elle est judicieuse et que nous aimons à la reproduire, la réflexion d'un de ces hommes ainsi achetés, et dont nous avons fait recevoir l'abjuration par un ecclésiastique du diocèse ! Bourrelé de remords depuis qu'il avait eu la faiblesse de toucher le prix de son apostasie, il disait à sa femme, qui était elle-même tombée dans ce piège : « Franchement, femme, je me défie d'une religion qui donne de l'argent pour se faire accepter, »

« En présence de ces faits notoires, le *Comité d'évangélisation* osera-t-il encore soutenir qu'on ne donne pas de l'argent dans sa secte pour s'attacher des suppôts ? »

Il faudrait faire ici une statistique qui dépasserait les bornes d'une simple causerie. Partout, ce sont les mêmes procédés, et l'éloquence du coffre-fort est employée partout pour *convertir* les catholiques pauvres. « Pas de jour, disent les *Annales de Genève*, où nous n'apprenions quelques essais de conquête sous le patronage du dieu *Mammon*. Ici c'est un ministre bien connu qui arrête dans la rue une ouvrière, en lui offrant du travail

et des secours pour l'hiver ; là c'est une grande dame qui entraîne une domestique dans sa voiture, pour lui développer les précieux avantages de la Réforme ; ailleurs, c'est un monsieur quelconque, qui, débusqué une première fois, revient à la sourdine soustraire à un père de famille ses enfants qu'il envoie dans une pension protestante, etc. ¹. » Partout ce sont des visites obséquieuses et multipliées, dans lesquelles on profite de la situation peu aisée du clergé catholique pour ruiner la foi des âmes simples. — Comment ! disent-ils d'un air patelin aux malheureux déjà aigris par le besoin, vos prêtres ne vous donnent pas d'argent ? Eh bien, laissez-les, venez à nous, parmi nous vous trouverez des secours ! Là-dessus arrivent les vieilles redites sur les vices du clergé et sur les abus de la religion catholique ; puis ils glissent adroitement une pièce de monnaie dans la main de l'auditeur, et il ne leur reste qu'à se glorifier d'avoir fait une campagne évangélique. C'est un chrétien qui n'ira plus à la messe, qui ne fera plus ses pâques, qui haïra le prêtre ; c'est assez, il est gagné à la cause du *pur Évangile*.

Telle est cette propagande protestante qui s'accroît chaque jour. Telles sont ces *conversions* immorales, non moins honteuses pour ceux qui les provoquent que pour ceux qui les subissent. Les cœurs élevés, chez les pro-

¹ Les *Annales*, à qui nous empruntons ce passage, ajoutent en note : « Nous devons signaler MM. Oltramare, Jacquet et Bordier (pasteurs protestants à Genève) qui ne craignent pas de s'afficher hautement dans ces visites à des pauvres catholiques. »

testants aussi bien que chez les catholiques, hésitent à croire à cette *traite des âmes* ; et pourtant il est certain que l'argent est devenu le principal instrument de cette propagande. Entre ses mains, la charité n'est plus un secours désintéressé, c'est une prime offerte à l'apostasie : Vous êtes pauvre, venez à nous ! vous aurez le bien-être.

Comme le pain doit être amer quand il est le prix d'un pareil déshonneur !

Par suite de cet *agiotage* religieux, les grandes idées d'honneur et de morale, déjà si affaiblies, disparaissent de plus en plus ; les cœurs s'abaissent, les caractères s'énervent, les convictions tombent ; la vérité et la Religion ne sont plus qu'un moyen d'exploiter le riche et d'avilir le pauvre.

Acheter et vendre, voilà le dernier mot de la propagande protestante.

XII

La religion d'argent.

1. La *religion d'argent*, tel est le nom que certains ministres protestants donnent à la religion catholique. De concert avec les impies, ils accusent nos prêtres de vendre les choses saintes et d'exploiter, au profit de leur bourse, la crédulité du peuple.

Cette calomnie est habile. Sur dix hommes, il en est neuf qui sont fort sensibles à tout ce qui, de près ou de

loin, touche aux écus ; et accuser les prêtres d'aimer l'argent et de vouloir en soutirer au pauvre peuple, c'est le vrai moyen de paralyser leur ministère. Les protestants le savent : aussi reviennent-ils sans cesse à cette calomnie, qu'ils répètent avec une mauvaise foi des mieux calculées. Cette accusation, cependant, est plus déplacée dans leur bouche que dans toute autre.

On ignore généralement, en effet, que l'emploi de pasteur est fort lucratif¹. Le gouvernement donne 1,500 fr. au pasteur du moindre village, et un traitement bien plus considérable à ceux des grandes villes. Outre ce traitement, ils ont un *casuel* qui, pour n'être pas tarifé, n'en est pas moins exigé par l'usage. Or, ce casuel n'est pas peu de chose : en Alsace, par exemple, jamais un bourgeois ne marierait son fils ou sa fille sans donner une somme fort ronde au pasteur ; aux baptêmes, à la soi-disant première communion et à d'autres époques de l'année, on est tenu par les convenances de faire au pasteur de beaux cadeaux en argent ou en nature, et les étrennes du jour de l'an ne sont pas du tout à dédaigner. Puis, sans parler des *leçons de religion* ou catéchismes, qui sont une source abondante de revenus pour beaucoup de ministres, il est bon de dire que chez les protestants les enterrements ne sont rien moins que gratuits. A Paris et dans les endroits catholiques, les ministres jouent le désintéressement et affichent à la porte de leurs temples : *Ici l'on ne paye point les chaises*, tandis qu'en Al-

¹ Je tiens de la propre bouche d'un ministre qu'à Paris la moindre place de pasteur vaut treize mille cinq cents francs.

sace et dans les contrées protestantes chaque famille a sa place déterminée, qu'elle paye fort cher pour l'occuper tout au plus une fois par semaine.

Il faut ajouter à tout cela les subventions incessantes des Sociétés bibliques, évangéliques et autres, qui soutiennent leurs apôtres. En 1856, une réunion de propagande protestante, tenue en Allemagne, se vantait d'avoir consacré à ses agents en France une somme d'environ 8,000,000.

Enfin, gardons-nous d'oublier qu'en pays protestant, les jeunes pasteurs font généralement de fort bons mariages. Leurs administrés sont quelquefois les premiers à s'en plaindre. Dernièrement, dans un endroit du canton de Zurich, les jeunes gens encore célibataires déclarèrent qu'à l'avenir ils ne souffriraient pas qu'on reçût des ministres qui ne fussent pas mariés, « car, disaient-ils, ils nous enlèvent tous les bons partis du pays. » Dans d'autres localités, au contraire, il est arrivé que le Conseil presbytéral, se composant en majorité de pères de famille ayant des filles à marier, refusa obstinément d'accepter la nomination d'un pasteur déjà pourvu de femme, et dont par conséquent le cœur et la main n'étaient plus disponibles.

Or, de cet argent qui de tous les côtés afflue dans la poche des ministres, il n'y a rien ou presque rien à déduire pour les frais du culte.

Le temple, une fois bâti (et ce n'est pas le pasteur, bien entendu, qui paye la bâtisse), ne demande d'autre entretien que le balayage de chaque semaine; il n'y a ni

ornements sacrés, ni lumineuse, ni pompe religieuse. La robe noire de M. le pasteur ne sert que les dimanches; elle doit durer longtemps à ce sobre métier, et, quand elle commence à passer, elle peut utilement servir à une foule d'usages domestiques.

II. Le curé catholique reçoit du gouvernement un peu plus de la moitié du traitement du moindre de ces pasteurs protestants qui crient si fort contre la religion d'argent : 900 fr. au lieu de 1,500 accordés aux pasteurs les moins rétribués.

Si le pasteur protestant n'a pas de dépenses à faire pour son culte, il n'en est pas de même pour le curé catholique. Il y a dans les cérémonies du culte chrétien tout un côté matériel qui coûte fort cher, même dans les plus humbles églises. Dans la moindre chapelle de village, il faut pour la célébration des offices divins du pain et du vin, des flambeaux, des cierges, des ornements sacerdotaux de diverses couleurs, des vases sacrés, des linges de différentes sortes, enfin une foule d'objets indispensables et dont ne se doutent pas les gens qui demeurent étrangers à ces détails pratiques. De plus, il faut payer les employés de l'église; ce sont ordinairement des ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre. Outre ces dépenses spéciales, le curé est, en raison de son ministère, le premier et le principal soutien de tous les pauvres et de toutes les œuvres charitables de la paroisse; lors même que son cœur ne l'y pousserait pas, il y serait obligé par les convenances et même par le de-

voir. Enfin, il faut qu'il vive, qu'il s'entretienne, lui et la personne qui le sert.

Pour peu qu'on soit sincère, il n'est personne qui s'étonnera de voir le gouvernement et l'Église elle-même autoriser nos prêtres à prélever sur les fidèles une sorte de taxe à l'occasion de certaines fonctions de leur ministère, afin de suppléer à une aussi grande disproportion entre le traitement et les dépenses obligatoires. C'est là ce qu'on appelle le *casuel*; il est facile d'en comprendre l'indispensable nécessité. Avant la Révolution, le casuel était presque nul; on ne payait pas les chaises dans les églises, et le peu que le prêtre demandait aux fidèles n'avait d'autre but que de constater le *droit* qu'a le prêtre de vivre de l'autel, et de recevoir des chrétiens l'assistance temporelle en échange des biens spirituels que leur apporte son ministère¹. Les révolutionnaires y ont mis bon ordre : ils ont tout pris à l'Église dans notre pays; ne pouvant la tuer, ils l'ont dépouillée, espérant la faire mourir de faim. Elle ne meurt pas, mais c'est grâce à l'incessante libéralité des fidèles auxquels le prêtre se voit obligé désormais de s'adresser. Voilà pourquoi on paye maintenant les bancs et les chaises; voilà pourquoi les prêtres, malgré leur répugnance, réclament tels ou tels menus droits qui pèsent au peuple,

¹ *Épître de saint Paul aux Corinthiens*, ch. x, v. 11 et suiv. : « Si nous vous apportons les biens spirituels, n'est-il pas juste que nous vivions de vos biens temporels?... Ne savez-vous pas que les ministres du sanctuaire vivent de ce qui est offert au sanctuaire, et que ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel? »

mais dont le produit est à peine suffisant pour couvrir toutes les dépenses.

Est-ce là une *religion d'argent*?

Cependant il est une *religion d'argent*, et je vais vous dire quels sont ceux qui la pratiquent. Ce sont les hommes qui ramassent chaque année dans leurs *Sociétés* publiques ou secrètes des millions et des millions; qui, la bourse à la main, entrent dans la mansarde de nos ouvriers, dans la chaumière de nos paysans, et, abusant de la misère et du malheur, vont acheter des âmes à prix *d'argent*!

A eux la honte de pratiquer ce dont ils nous accusent!

XIII

Une preuve d'un nouveau genre en faveur du protestantisme.

A mesure que le protestantisme laisse à toutes les épines du chemin les lambeaux de vérité et de vie chrétienne qu'il tenait de l'Église, il se *matérialise* de plus en plus, il devient de plus en plus la religion de Luther, son premier apôtre, et chante avec lui : « Bien boire et bien manger, c'est le vrai moyen d'être heureux. »

Entre les pays qui ont perdu la foi lors de la Réforme, il s'en trouve plusieurs, l'Angleterre en tête, qui, en raison de leur position géographique ou de leur instinct commercial, font vraiment très-bien leurs affaires en ce monde, gagnent beaucoup d'argent et s'entendent admirablement à se procurer toutes les jouissances de la vie,

jouissances que l'esprit moderne semble regarder de plus en plus comme la fin dernière de l'homme et le but unique auquel doivent tendre ses efforts. De là, le croirait-on ? des hommes sérieux, des *ministres de l'Évangile*, prétendent tirer un argument invincible contre l'Église catholique en faveur du protestantisme : « Les protestants, disent-ils, sont plus riches que les catholiques : donc leur religion est meilleure. »

Un pasteur français, auteur d'une foule de petits libelles protestants qui courent les rues, a développé, dans un livre spécial, cet argument d'un nouveau genre, devenu fort populaire parmi nos bourgeois et nos industriels indifférents. Mais mal lui en a pris, et la leçon lui est venue de ceux mêmes dont il attendait les applaudissements. Le *Journal des Débats*, qui cependant n'est rien moins que catholique, a consacré à cette étrange production un travail plein de verve et de bon sens, où il flagelle, avec une indignation qui lui fait honneur, les principes antichrétiens qui servent de base à cette nouvelle apologie du protestantisme. Je cite :

« *Les nations catholiques et les nations protestantes considérées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité*, par Napoléon Roussel, pasteur. — Nous avons ouvert ce livre avec le désir d'en dire tout le bien que nous pourrions, mais, avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de le considérer ni comme un bon livre ni comme une bonne action. L'auteur... a fait une œuvre dont le dernier mot est le matérialisme le plus cruel, le plus insensible, le

plus désespérant. En vérité, si un *ministre de l'Évangile* n'a qu'une morale comme celle-là à présenter au monde; si, protestant ou catholique, quel qu'il soit, il n'a point d'autre conclusion à tirer de l'histoire, alors il ne reste plus aux hommes qu'à se bien nourrir, à se bien porter et à bien faire leurs affaires; les plus riches seront toujours les plus vertueux. Cette lecture serre le cœur...

« M. Roussel a eu l'intention de comparer les nations catholiques avec les nations protestantes sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité. Par malheur, dans cette comparaison, la moralité, qui aurait droit à la première place, n'occupe que la dernière et la plus petite; les lumières viennent au second rang, et, comme dans le titre, le bien-être s'étale, et pour ainsi dire, se carre sur le premier plan...

« En deux volumes, M. Roussel démontre, à grands renforts de chiffres, que les protestants sont infiniment plus heureux dans ce monde que les catholiques; qu'ils ont plus de rentes, plus d'actions industrielles, plus de couverts d'argent, plus de chemises et plus de bottes. Jusqu'à présent nous avons toujours cru qu'au jour du jugement dernier DIEU mettrait d'un côté les bons et de l'autre les méchants; mais, dans le système de M. Roussel, l'humanité est partagée en deux autres catégories : celle des *gens gras* et celle des *gens maigres*. DIEU ne sondera plus les reins et les cœurs, mais les estomacs. Si M. Roussel permettait à saint Pierre de garder l'entrée du Paradis, certainement il lui donnerait pour consigne, comme aux Tuileries, de ne laisser passer que les gens

bien portants et bien vêtus ; dans la théologie protestante, pour être sauvé *une mise décente est de rigueur...*

« Il faut voir avec quelle complaisance M. Roussel aligne les comptes de tous les pays catholiques et de tous les pays protestants ; c'est une véritable tenue de livres en partie double.

« Sur le terrain du bien-être, M. Roussel et le protestantisme règnent en maîtres : ils sont les plus riches. Voyez, par exemple, la figure que fait cette triste et sale Irlande à côté de ses sœurs protestantes ! M. Roussel nous donne, d'après un rapport officiel, le bilan d'une paroisse de quatre mille habitants, tous catholiques, a-t-il soin d'ajouter ; et ces quatre mille catholiques possèdent entre eux une charrette, une charrue, seize herses, huit selles d'homme, deux selles de femme, sept fourchettes de table, quatre-vingt-treize chaises, deux cent quarante-trois tabourets, vingt-sept oies, trois dindes, deux matelas, huit paillasses, huit chandeliers de cuivre, trois montres, une école, un prêtre, point de chapeaux, point de pendules, point de bottes, point de navets, point de carottes.... Arrêtons-nous un peu dans cette nomenclature ; M. Roussel en cite des pages entières ; et, après avoir achevé cette sorte de visite à l'hôpital, il s'écrie triomphalement : « Traversons donc le canal, et, après avoir vu l'Irlande catholique et ses misères, contemplons l'Écosse protestante et sa prospérité. »

« Comme les gens qui ont la jaunisse et qui voient tout en jaune, M. Roussel va déterrer du catholicisme jusque dans des coins où l'on n'aurait jamais cru qu'il

pût se nicher. Continuant son tour du monde, il soumet au même procédé de comparaison la Suisse catholique et la Suisse protestante. Voici un voyageur qui arrive dans un canton catholique, et son premier mot est : « Quelle malpropreté ! quel teint jaune, noir et livide ! » C'est convenu : tous les catholiques sont jaunes. Voici encore une autre impression de voyage ; nous citons : « Nous arrivâmes sur les deux heures à Fluelen ; cette terre du catholicisme nous fut annoncée par quatre goîtreux, six galeux, une demi-douzaine de malheureux en guenilles qui paraissaient sortir du tombeau... » — C'est, comme on le voit, de mieux en mieux ; tout à l'heure les catholiques étaient *jaunes*, à présent ils sont tous *galeux*. Détournons nos regards de ce triste spectacle, hâtons-nous de les rasséréner par la vue d'une terre protestante : « Que de vallons ! quelle culture ! s'écrie M. Roussel. Que d'abondance et d'industrie ! Zurich et ses beaux environs me paraissent l'asile de la sagesse, de la modération, de l'aisance et du bonheur.... Nous entrâmes dans une chaumière où la maîtresse du logis nous offrit du lait et des cerises, et plaça sur la table neuf ou dix cuillers d'argent.... » Entendez-vous bien ? dix cuillers d'argent ! Quelles saintes gens ! Ce ne sont pas ces *galeux* de catholiques, ces gens *livides*, qui pourraient vous en montrer autant ! Voulez-vous suivre M. Roussel en Espagne : là encore, à grand renfort de citations, il vous prouvera que les routes sont mal tenues, que les auberges sont sales et qu'on y mange dans des couverts d'étain ; puis il comparera cette terre du catholicisme à l'Angle-

terre, cette terre du protestantisme, qui s'annonce à son tour par des couverts d'argent, par des chemins de fer, par du linge, etc.

« Nous ne tenons pas à accompagner M. Roussel dans toutes ses pérégrinations ; nous ne nions point l'exactitude de ses comptes, et nous laissons au protestantisme le bénéfice de son argenterie. Mais M. Roussel, quand il voyageait en Irlande, par exemple, n'a-t-il jamais éprouvé le moindre remords de conscience ? ne s'est-il jamais demandé si les protestants n'étaient pas pour quelque chose dans la misère de cette terre catholique ? Si les protestants ne représentent pas plus d'un dixième de la population de l'Irlande, de quel droit ont-ils fait main basse sur toutes les propriétés et tous les revenus de l'Église catholique ? Et quand M. Roussel, pour prouver que les catholiques ne sont plus opprimés en Irlande, nous dit qu'ils ont quatre archevêques, vingt-trois évêques, deux mille cinq cents églises, plus de deux mille prêtres, comment n'a-t-il pas un peu d'admiration pour ce peuple de mendiants qui trouve encore à prélever sur sa misère l'entretien de son Église, pendant que les évêques et les ministres protestants vivent grassement et plantureusement du profit de la confiscation ? Comment un *ministre de l'Évangile* ne se rappelle-t-il pas cette parole : « Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve
« a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc,
« car tous les autres ont donné de leur abondance, mais
« celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle
« avait et tout ce qui lui restait pour vivre. »

« Mais M. Roussel a gardé pour la France le plus éblouissant, le plus invincible de tous ses arguments. Écoutez plutôt : « Persécutés pendant des siècles, dépouillés de leurs biens, les protestants français devraient être aujourd'hui, non pas au niveau, mais bien au-dessous du reste de la nation à l'égard de la richesse. En est-il ainsi? Si nous ne voulions consulter que l'opinion publique, nous pourrions dire que la conscience du lecteur a déjà répondu.... »

« Nous vous prions d'admirer en passant le singulier office que remplit ici *la conscience*; mais laissons continuer l'auteur :

« Mais nous désirons ne rien affirmer, pas même l'évidence, sans nous appuyer sur des documents. Ceux que nous nous sommes procurés sur ce point sont authentiques et de la plus haute importance dans la question... » — Ici nous avons frémi pour le catholicisme. Que va-t-il lui arriver? quelle tuile va lui tomber sur la tête? Rassurons-nous : c'est un sac d'écus, c'est une pluie de gros sous. M. Roussel nous explique en détail qu'il s'est procuré le relevé de la cote mobilière payée par les protestants du département de la Seine. La liste est lithographiée; elle est entre ses mains, et, d'après cette base, il trouve que la moyenne payée par tous les habitants de Paris est de trente-trois francs quatorze centimes, et la moyenne payée par les protestants, de quatre-vingt sept francs un centime. « Ainsi, dit-il, les protestants français possèdent trois fois plus de richesses que leurs compatriotes catholiques romains. » Après un pareil coup, le

catholicisme doit se rendre; décidément, il ne se relèvera pas de la cote mobilière. Mais pourquoi M. Roussel, pendant qu'il était en train de faire ses comptes, n'a-t-il pas consulté aussi la cote payée par une autre partie de la population, à laquelle nous ne voulons rien adresser de blessant, mais qui passe généralement pour assez bien cotée, nous voulons dire les Juifs? qui sait s'il n'aurait pas trouvé les Israélites encore plus riches et, par conséquent, encore plus vertueux que les protestants?

« Mais, encore une fois, nous ne voulons point contester les chiffres de M. Roussel, ni troubler son triomphe. Nous le laissons monter sur sa pyramide protestante de pièces de cent sous et y chanter son *Gloria in excelsis*. QUELQU'UN a dit : « Je vous dis en vérité qu'il est bien « difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. « Je vous le dis encore une fois : il est plus aisé qu'un « chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est « qu'un riche entre dans le royaume des cieux. » Nous pourrions faire encore quelques autres citations qui vaudraient bien celles de M. Roussel, mais il n'est pas de notre compétence de faire un sermon. M. Roussel a peut-être sincèrement cru faire un livre moral et religieux; l'esprit de secte l'a aveuglé, et nous regrettons d'avoir à répéter que ses conclusions sont essentiellement matérialistes. »

Signé : « J. LEMOYNE. »

XIV

De l'observation du dimanche chez les Catholiques et chez les Protestants.

En voyant le dimanche strictement observé dans la protestante Angleterre, et assez négligé souvent dans nos grandes villes de France, on se demande parfois d'où peut venir cette différence qui semble tout à l'avantage du protestantisme.

Outre que nos villes de France ne sont malheureusement plus des villes catholiques, cette différence résulte tout simplement de ce qu'en Angleterre, et dans quelques autres endroits protestants, la loi civile vient au secours de la loi religieuse, et prononce des peines sévères contre toute contravention au repos du dimanche. Le protestantisme n'y est pour rien ; et la preuve en est, premièrement, que les protestants des pays où n'existe pas la même législation, la France par exemple, ne respectent pas plus le dimanche que ne le font les mauvais catholiques ; et, deuxièmement, que dans les pays catholiques, au contraire, tels que l'Espagne, l'Italie, etc., où la loi civile sanctionne la loi religieuse, le dimanche est observé au moins aussi exactement qu'à Londres, à Bâle et à Genève. Ajoutons encore que dans les pays protestants il y a beaucoup de catholiques qui, soumis à la même loi, ne violent pas plus le jour du Seigneur que leurs compatriotes anglicans ou calvinistes. La stricte

observation du dimanche, en Angleterre et en Suisse, est donc un fait purement local : c'est l'heureux résultat d'une loi civile, et non d'une grande ferveur religieuse. Si une semblable loi existait en France, ceux qui actuellement violent le précepte du dimanche par manque d'esprit de foi feraient comme la foule des Anglais incrédules, et l'observeraient, extérieurement du moins, par respect pour l'autorité et par crainte de la police.

Il est curieux de rappeler à ce sujet que cette observation du *dimanche*, qui est le seul culte du protestantisme, non-seulement ne repose point sur la Bible, mais est en contradiction flagrante avec la lettre de la Bible, qui prescrit le repos du sabbat ou *samedi*. C'est l'Église catholique qui, par l'autorité de JÉSUS-CHRIST, a transporté ce repos au dimanche en souvenir de la Résurrection de Notre-Seigneur ; de sorte que l'observation du *dimanche* par les protestants est un hommage rendu, malgré eux, à l'autorité de l'Église.

Je termine en faisant remarquer combien le dimanche est sanctifié par les vrais catholiques avec plus d'intelligence et de liberté chrétienne que par les protestants. A Londres, il est défendu de faire de la musique chez soi le dimanche, on interdit aux enfants de jouer aux billes ou au cerceau, tous les monuments publics sont fermés, la promenade est regardée comme une chose inconvenante ; c'est du pharisaïsme, et non point de la fidélité. Ce n'est plus le repos, c'est *l'ennui* du dimanche.

XV

**Comment les Protestants se conduisent à l'égard de la Mère
de DIEU.**

C'est une singulière manière d'honorer un fils, que de mépriser et de détester sa mère. Or la Sainte Vierge est la Mère de JÉSUS-CHRIST, et les sectes protestantes s'accordent pour la rejeter avec un dédain qui va souvent jusqu'à la colère.

Cette conduite est odieuse, et rien, même dans les principes protestants, ne la peut excuser. MARIE est la Mère de JÉSUS : or JÉSUS est DIEU, donc MARIE est la Mère de DIEU. N'est-il pas étrange que des hommes qui se disent chrétiens refusent d'honorer la Mère du DIEU des chrétiens, celle qui leur a donné ce DIEU sauveur ? n'est-il pas étrange que des sujets qui se disent fidèlement dévoués à leur Souverain, refusent à sa mère le respect et l'honneur ?

Lorsque l'Ange apparut à la Vierge MARIE pour obtenir son consentement au grand mystère de l'Incarnation, il lui dit avec un respectueux amour : « Je vous salue, ô « pleine de grâce ! vous êtes la femme bénie entre toutes « les femmes. » Les catholiques imitent l'Ange bon et fidèle qui honore la Mère de son DIEU ; les protestants préfèrent imiter l'ange infidèle et menteur, celui dont il a été dit dès l'origine : « Je poserai des inimitiés entre la

FEMME et toi, » celui dont MARIE doit écraser la tête : « *Et ipsa conteret caput tuum.* »

Lorsque la Sainte Vierge, portant en elle le Rédempteur du monde, se présenta devant Élisabeth, celle-ci fut remplie du Saint-Esprit, et s'écria dans un divin transport : « D'où me vient cet honneur, que la Mère de mon « DIEU daigne venir jusqu'à moi ? Vous êtes bénie entre « toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est « béni ! » Catholiques, nous suivons l'exemple de sainte Élisabeth, et, sous l'impulsion du même Esprit de vérité, nous aimons à témoigner à MARIE notre reconnaissance, notre vénération, notre amour. Les sectes protestantes imitent les habitants insensés de Bethléem, qui attendaient la venue du Messie, mais refusaient de recevoir MARIE, ignorant que c'est elle, elle seule qui apporte JÉSUS.

Lorsque MARIE répondit aux hommages d'Élisabeth par son sublime cantique, elle s'écria : « *Toutes les générations me proclameront bienheureuse*, car c'est en « moi que Celui qui est puissant a fait sa grande œuvre ! » Quelles sont les générations qui, réalisant cette prophétie, cette parole de la Bible, donnent à MARIE le nom de *bienheureuse* ? Sont-ce les générations catholiques qui, dans les chapelles cachées des catacombes, comme dans les splendides basiliques dédiées à Notre-Dame, exaltent le nom et la gloire de MARIE ? ou sont-ce les générations protestantes qui n'ont pour la Sainte Vierge ni respect ni louanges, et qui croient lui faire trop d'honneur lorsqu'elles ne l'insultent pas ?

A ces passages de l'Écriture, si clairs, si glorieux pour MARIE, les protestants opposent quelques paroles de Notre-Seigneur à sa Mère, paroles mystérieuses dont ils ne comprennent pas les profondeurs, et qui n'ont d'autre but que de faire participer MARIE aux anéantissemens de la Rédemption, comme elle avait participé dans l'origine aux joies et aux gloires de l'Incarnation¹. Si ces paroles avaient le sens que leur prêtent les hérétiques, il faudrait en conclure que Jésus n'a point aimé sa Mère, qu'il ne l'a point honorée, qu'il a été un mauvais fils, et qu'il a violé le quatrième commandement de sa loi : « Tu honoreras ton père et ta mère. » Qui prouve trop ne prouve rien.

Après son Père céleste, Notre-Seigneur n'a rien tant aimé que sa Mère. Outre qu'elle est sa Mère, elle est la plus humble, la plus pure, la plus sainte de toutes les créatures; à ce double titre, JÉSUS aime MARIE d'un amour unique. En aimant et en respectant MARIE, nous nous conformons aux sentimens de JÉSUS, et nous accom-

¹ Il est aussi des protestants qui, toujours poussés par cette haine vraiment diabolique contre MARIE, ont attaqué sa virginité perpétuelle, se fondant entre autres sur un passage de l'Évangile où il est parlé des *frères* du Seigneur. Ignorent-ils qu'en Orient, de nos jours encore, on appelle du nom de *frères* tous les proches parents? Les langues orientales n'ont point de termes pour exprimer la qualité de cousin; et dans la Bible, entre autres exemples, on voit Abraham dire à son *neveu* Loth : « Qu'il n'y ait point de querelles entre nous, car nous sommes *frères* (*fratres* « *enim sumus*. » Genèse, XIII, 8). Saint Jacques, appelé quelquefois dans l'Écriture frère du Seigneur, était son cousin germain.

Le dogme de la virginité perpétuelle de MARIE est confirmé par tous les monuments des temps apostoliques; il faut manquer de sens chrétien, de pudeur chrétienne, pour oser le révoquer en doute.

plissons ainsi, quoique bien imparfaitement encore, la grande règle tracée par l'apôtre saint Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo* JESU. « Aimez ce que le Seigneur JÉSUS a aimé. »

Si nous invoquons la Sainte Vierge dans nos besoins, c'est que nous savons que MARIE est puissante sur le cœur de son Fils, et que le premier miracle du Christ a été accompli à la prière de sa Mère.

De même que le Père nous a donné JÉSUS par MARIE, de même veut-il que tous les dons de JÉSUS nous arrivent par la même voie. Ce n'est point que MARIE soit notre *Médiatrice de Rédemption* : Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST seul nous a sauvés et rachetés ; mais elle est médiatrice d'intercession et de tendresse, elle est notre avocate, notre mère d'adoption. Nous lui demandons sa protection auprès du bon DIEU, comme l'enfant recourt à sa mère pour obtenir plus facilement du père l'accomplissement de ses désirs.

Du reste, le culte des chrétiens envers la Sainte Vierge va droit à JÉSUS-CHRIST, et c'est le Fils qui est honoré dans la Mère. Si nous aimons et louons MARIE, c'est pour la féliciter d'être la Mère de JÉSUS, c'est pour la remercier de nous l'avoir donné. Le culte d'honneur que nous rendons à MARIE est la sauvegarde du culte d'adoration que l'on doit rendre à JÉSUS ; ce qui se passe sous nos yeux en est une preuve frappante. C'est l'Église catholique, elle que l'on accusait d'oublier JÉSUS pour MARIE, le Créateur pour la créature, c'est l'Église catholique qui conserve seule et défend, contre l'incrédulité protestante,

la divinité de cet unique Médiateur, de l'honneur duquel l'hérésie se montrait si pharisaïquement jalouse et qu'elle renie tous les jours davantage¹.

XVI

Combien le protestantisme est désolant.

Le cœur humain et l'Église catholique ont un seul et même auteur qui est le bon DIEU, et DIEU a fait l'Église catholique merveilleusement appropriée à tous les besoins du cœur humain.

Son autorité doctrinale répond à notre besoin de croire, parce que sans l'autorité il n'y a pas de foi ; les cérémonies de son culte répondent à notre nature, qui est composée d'un corps et d'une âme, et qui a besoin d'associer les choses matérielles à l'acte tout spirituel de ses adorations ; la confession répond à ce besoin de pénitence, d'aveu et de pardon, qui est au fond de notre âme pécheresse ; l'invocation des Saints, les prières pour les morts, au sentiment de l'union éternelle des âmes en DIEU et de la solidarité des hommes entre eux ; et ainsi

¹ Pour tout ce qui concerne la Sainte Vierge et son culte, je recommande la lecture du bel ouvrage de M. Aug. Nicolas, intitulé : *Études philosophiques sur la Sainte Vierge*. — *La Vierge MARIE et le plan divin*. — *La Vierge MARIE dans l'Évangile*. — *La Vierge MARIE vivant dans l'Église*. Toutes les difficultés protestantes y sont résolues de la façon la plus péremptoire. « Après la lecture de votre ouvrage, disait à M. Nicolas un savant magistrat, on ne peut plus rester protestant à aucun degré. »

de tous les dogmes, de tous les préceptes, de toutes les pratiques de l'Église.

Dans le protestantisme, au contraire, tout est froid, triste et nu, comme les murs de ses temples, où l'on sent l'absence de DIEU.

Malheur à l'âme égarée ou viciée qui, semblable à l'enfant prodigue de l'Évangile, abandonne la maison paternelle pour les régions désertes et lointaines de l'erreur ! sortie de l'atmosphère vivifiante où DIEU l'avait si miséricordieusement fait naître, elle ne respire plus qu'un air glacé, elle ne trouve plus que le vide et la désolation.

Pour celui qui s'est fait protestant, plus de frein au moment de la passion, plus de consolation au moment du repentir, plus de guide au moment du doute, plus de secours au moment de la tentation et de la lutte, plus de pardon assuré après la faute, plus de confesseur qui console et qui pardonne de la part de DIEU. Pour ce pauvre apostat, plus de belles cérémonies à l'Église, plus d'images de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints : c'est de l'idolâtrie ! plus de crucifix, plus de signe de croix : idolâtrie ! plus de prières, de respect ni d'amour pour la Mère de DIEU : idolâtrie ! plus de confiance en l'intercession des Saints, plus de patrons, de protecteurs dans le ciel : idolâtrie !

Et quand arrive l'heure de la mort, quand le malheureux est seul, près de paraître devant DIEU avec tous les péchés de sa vie, pas de prêtre qui lui donne les derniers sacrements de l'Église, et qui lui dise avec certitude :

« Pauvre pécheur, tu peux mourir en paix, car Jésus m'a donné le pouvoir de te pardonner, et je te pardonne en son nom. »

Ce n'est pas tout. Après la mort de l'apostat, son corps ne sera point porté à l'église; il sera conduit tout droit dans un cimetière qui n'est pas béni, car pour le protestant toute bénédiction de ce genre est encore une idolâtrie. Enfin, si ses enfants sont devenus protestants comme lui, il leur sera défendu de prier pour leur père; car le protestantisme n'admet ni purgatoire, ni prières pour les morts. Non, pas une prière pour les pauvres morts dans ce culte désolant, pas de visite pieuse à leur dernière demeure; des larmes impuissantes et stériles au moment où tombe la dernière pelletée de terre, et tout est fini entre eux et nous !

Pour moi, je l'avoue, cette considération seule suffirait à me démontrer la fausseté absolue du protestantisme. Le besoin de prier pour ceux qu'on a aimés et perdus est si profond, si impérieux, si naturel au cœur de l'homme, qu'une religion qui nie ce besoin et qui en interdit la satisfaction est jugée d'avance; et elle exprimait le sentiment universel, cette pauvre petite fille de dix ans, qui, ayant vu mourir sa mère, me disait à moi-même avec une admirable énergie : « Quand je serai grande et maîtresse de mes actions, je me ferai catholique; car je veux être d'une religion qui me permette d'aimer la Sainte Vierge et de prier pour ma mère ! »

XVII

Le jugement de la mort.

On a dit de la mort, qu'elle est l'écho de la vie. Le moment de la mort est un moment solennel où les sophismes perdent leur force, où les illusions se dissipent, où la conscience revendique ses droits. Dans le procès que les sectes protestantes intentent à l'Église, appelons-en à ce jugement d'une autorité suprême, au jugement de la mort.

Il y a des protestants qui se sont faits catholiques ; il y a des catholiques qui se sont faits protestants : regardons-les mourir les uns et les autres.

Devant la mort comme pendant la vie, les innombrables protestants rentrés dans le sein de l'Église sont pleins d'espérance et de sérénité ; pas un regret ne leur échappe, pas un remords ne les agite, pas un doute ne trouble leurs derniers moments ; ils croient, ils aiment, ils prient, et ils rendent leur âme à Dieu en le remerciant de les avoir faits catholiques ! Nous défions le protestantisme de citer *un seul fait* contraire à cette affirmation.

Tous ces docteurs, tous ces ministres, tous ces hommes instruits et courageux qui, élevés dans le sein du protestantisme, et le connaissant à fond pour l'avoir pratiqué, l'ont abandonné pour se faire catholiques, meurent sans exception comme cet illustre comte de Stolberg,

un des plus célèbres d'entre eux, qui expira plein de joie et d'amour de DIEU, bénissant le Seigneur de lui avoir fait connaître sa véritable Église; recommandant à ses enfants de prier pour les morts, et de demeurer fermes dans la religion catholique. Après avoir humblement reçu les derniers sacrements, il mourut en répétant avec une joie toute céleste : « Loué soit JÉSUS-CHRIST ! »

Combien est différente la mort de la plupart des apostats, pour ne pas dire de tous ! Et quand ils n'ont pas perdu tout sentiment de foi en DIEU et en l'âme immortelle, quand ils ne se sont pas endurcis jusqu'au matérialisme et à l'athéisme, que de troubles, que de remords, que de terreurs agitent leurs derniers moments ! Ils se rappellent alors cette Église sainte qu'ils ont quittée et pourquoi ils l'ont quittée. Le monde, avec ses enivremens et ses charmes, disparaît à leurs yeux épouvantés, pour faire place aux pensées du jugement et de l'éternité qui s'approche ! Et s'ils croient encore à l'Écriture sainte, ils y lisent avec terreur ces paroles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui les condamnent : « *Qu'importe à un homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ?* »

La mort des fondateurs du protestantisme, tous apostats et pour la plupart prêtres apostats, confirme ces réflexions d'une façon effrayante.

Luther désespérait de son salut. Peu de temps avant sa mort, sa femme lui montrait, un soir d'été, les étoiles qui brillaient au firmament : « Vois donc, maître, lui disait-elle, combien ce ciel est beau ! — Il ne brille pas

pour nous, répondit sombrement l'hérésiarque. — Est-ce, répliqua Catherine effrayée, parce que nous avons violé nos vœux? — Peut-être, dit Luther. — S'il en était ainsi, il y faudrait revenir. — Il est trop tard; le char est embourbé. » Et il coupa court à la conversation.

A Eisleben, la veille du jour où il fut frappé d'apoplexie, il disait à ses amis : « J'ai presque perdu le Christ dans ces grandes vagues du désespoir où je suis comme enseveli. » Et, après une pause : « Moi qui ai donné le salut à tant d'autres, je ne puis me le donner à moi-même ! » J'ai cité plus haut son testament impie; Luther mourut abandonné de Dieu, blasphémant jusqu'à la fin; et sa dernière parole fut une protestation d'impénitence. Son fils aîné, qui doutait et de la Réforme et du réformateur, lui demanda une dernière fois s'il persévérait dans la doctrine prêchée. « Oui, » murmura sourdement le grand coupable; — et il parut devant Dieu.

D'après le protestant Schusselburg¹, « ... Calvin mourut de la fièvre pourprée, dévoré par une fourmière de vers, et consumé par un abcès ulcéreux, dont l'odeur infecte ne pouvait être supportée par aucun des assistants. » Il exhala misérablement sa méchante âme, en désespérant de son salut, en invoquant les démons, et en proférant les jurements les plus exécrationnels et les blasphèmes les plus affreux.

Jean Haren², disciple de Calvin et témoin oculaire de sa mort, rapporte également que « ... Calvin est mort

¹ *Théol. Calvin.*, t. II, p. 72.

² J. HARENUS, *De Vita Calvini*.

dans le désespoir, d'une de ces morts honteuses et dégoûtantes dont DIEU a menacé les impies et les réprouvés... Je puis l'attester en toute vérité, ajoute-t-il, puisque je l'ai vu de mes yeux. »

Spalatin, Justus Jonas, Isinder, et bien d'autres amis de Luther et coryphées de la Réforme, périrent les uns désespérés, les autres fous.

Henri VIII mourut en disant qu'il avait perdu le ciel ; et sa digne fille, Élisabeth, expira dans des sentiments d'une désolation profonde, couchée par terre, et n'osant se mettre au lit, parce qu'au début de sa maladie elle avait cru voir son corps tout décharné, palpitant d'avance dans un brasier de feu¹.

En présence de ces morts épouvantables, et devant la pensée de l'éternité, puissent nos pauvres frères catholiques qui seraient tentés d'abandonner la foi de l'Église pour se mettre à la suite de ces infortunés, se rappeler qu'un jour viendra où ils devront, eux aussi, se préparer à paraître devant DIEU ! puissent-ils penser à la mort, au jugement, à l'enfer ! et je leur affirme qu'ils ne se feront pas protestants.

Que ceux pourtant qui ont été assez malheureux pour céder à la tentation et renier leur foi ne désespèrent pas de la miséricorde divine, et qu'ils écoutent le récit parfaitement véridique de la mort d'un apostat, plus coupable certainement qu'ils ne le seront jamais.

Dans un pays limitrophe du nord de l'Allemagne,

¹ Voir l'*Histoire d'Angleterre*, de LINGARD, tome VIII, c. VIII ; et les *Lettres* de MILNER, lettre VIII, p. 246 et suiv.

vivait un prêtre oublieux des devoirs de son saint état. A force de tomber de désordres en désordres, il en vint à un tel excès qu'il renonça à sa foi et s'enfuit de sa patrie pour se faire protestant; il accepta une place de pasteur, et ainsi, de prédicateur de la vérité, il devint un maître d'erreur. Cet état d'inimitié avec DIEU dura, pour ce malheureux, plusieurs années. Un jour il fut invité à dîner par un prédicateur d'une grande ville, qui réunissait à sa table plusieurs autres pasteurs du voisinage. Tandis qu'ils s'y livraient ensemble à la gaieté, on vint dire au pasteur, maître de la maison, qu'un pauvre homme était sur le point de mourir, et qu'il paraissait avoir bien besoin de secours spirituels. Je ne sais quel empêchement s'opposa à ce que ce pasteur lui-même se rendît auprès du malade, et notre apostat s'offrit en conséquence pour aller le remplacer dans ce ministère. Son offre fut acceptée. On l'introduisit bientôt dans une chambre où gisait un vieillard qui allait rendre son dernier soupir avec le désespoir dans le cœur. Le pasteur lui lut quelques mots d'un passage de la Bible; mais le moribond lui dit pour toute réponse : « Je suis perdu; il n'y a plus de pardon pour moi; malheur à moi, je suis damné! »

Le pasteur cherchait à le rassurer, et l'exhortait à prendre confiance. « Non, non, reprit l'autre, personne ne peut me prêter secours, je ne puis aller au ciel, mon péché est trop énorme, il faut que je sois damné! — Mais pour l'amour de DIEU, pourquoi donc? de quoi vous sentez-vous ainsi le cœur chargé? » Et le moribond

ne lui répondait que par les mêmes paroles de désespoir.

Enfin il se rendit aux vives instances du pasteur, et ajouta : « Ce qui fait qu'il n'y a pour moi ni salut ni paradis, c'est que je suis un prêtre apostat; et tous les péchés que j'ai ajoutés à celui-là, et toutes mes résistances aux sollicitations de la grâce, et toutes les miséricordes divines que j'ai repoussées.... Hélas! ma faute est trop grande pour que je puisse en trouver le pardon; je suis perdu, je ne puis être aidé par personne! »

Une pareille révélation jeta le trouble dans le cœur du pasteur, qui y voyait le tableau fidèle de l'état de sa pauvre âme; en ce moment, l'antique croyance se représenta à sa pensée avec la conscience qu'il avait du pouvoir divin et inamissible accordé au prêtre dans le sacrement de l'Ordre. Il dit d'une voix émue au moribond : « Cher frère, je puis vous aider; comme il est vrai qu'il y a un DIEU, je puis vous secourir!... Je suis moi-même un prêtre catholique, je vous l'assure; comme vous, hélas! je suis un renégat, un excommunié; mais, avec mon pouvoir sacerdotal, je puis rouvrir le ciel à un mourant. »

Ce fut alors pour le pauvre moribond comme si un ange était venu du ciel pour lui rendre l'espérance et le salut. Vaincu par l'infinie miséricorde de son DIEU, qui, à la dernière heure de sa vie, lui offrait encore le pardon, et avec le pardon le retour de ses faveurs et l'assurance du salut, il fit dans les sentiments de la plus vive douleur et du plus sincère repentir la confession de ses péchés, en obtint l'absolution, et mourut dans la paix du Sei-

gneur. Ce triomphe de l'amour divin, qui veut le salut de tous les hommes et recherche les plus grands pécheurs jusqu'à leur dernier soupir, frappa tellement celui qui en avait été l'instrument, et son cœur fut tout à coup si changé par la toute-puissance de la grâce, que dès ce moment-là il résolut de se convertir. De retour auprès de ses compagnons, qui n'étaient pas encore séparés, il leur parla ainsi : « Adieu, messieurs ; je rentre dans le sein de l'Église catholique que j'ai abandonnée avec tant de perfidie. Je viens de voir combien le moment de la mort est horrible pour un apostat. Je me suis retrouvé prêtre, et j'ai servi d'instrument à la miséricorde de Dieu ; et voici que cette miséricorde infinie m'appelle moi-même à la pénitence, à la réconciliation et au salut. »

XVIII

Le Protestantisme et l'Incrédulité.

Les incrédules et les rationalistes de nos jours ont des complaisances toutes particulières pour le protestantisme et pour l'œuvre de la Réforme ; ils regardent Luther et Calvin comme leurs grands-pères, et ils ont raison. Quoi qu'en disent quelques protestants encore chrétiens, l'incrédulité qui ravage notre société moderne est la conséquence logique, fatale, de la révolte religieuse du seizième siècle.

Le protestant, c'est l'homme qui, au nom du libre examen, rejette une partie des vérités chrétiennes que

l'Église enseigne au monde par l'autorité du Christ. L'incrédule, c'est l'homme qui, au nom de ce même libre examen, va plus loin et rejette l'ensemble de ces vérités.

Le protestant rejette l'Église parce qu'il ne la croit point d'institution divine. L'incrédule rejette le Christ parce qu'il ne le croit pas vraiment Dieu.

Le principe est le même de part et d'autre. C'est la raison individuelle qui prend la place de la foi, c'est-à-dire de la soumission de l'esprit à l'autorité divine. Le protestant, qu'il le sache ou non, est un incrédule en germe, et l'incrédule est un protestant parfait.

L'incrédulité est dans le protestantisme, comme le chêne est dans le gland, comme la conséquence est dans le principe. La pente est glissante dans le chemin des négations. Si le libre examen d'un luthérien, ou sa raison, comme vous voudrez l'appeler, le force à rejeter l'autorité du Pape, Vicaire de Jésus-Christ, ce même libre examen fait rejeter au calviniste la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, dogme conservé par les luthériens. Par le même principe, les sociniens, les ministres de Genève et une foule de pasteurs français rejettent aujourd'hui, à l'imitation de Voltaire et de Rousseau, la divinité même de Jésus-Christ, et par conséquent abjurent le christianisme et tombent dans l'incrédulité complète, toujours par suite du libre examen. Nos philosophes allemands et français, rationalistes et panthéistes de toutes les nuances, ne s'arrêtent point à Jésus-Christ et nient l'existence d'un Dieu créateur; tout cela encore par la grâce du libre examen.

Or, je le répète, et tout protestant le répètera avec moi : le libre examen, c'est le protestantisme dans son principe essentiel. Luther, père du libre examen et du protestantisme, est donc le père de l'incrédulité, le père de tout négation antichrétienne¹.

« J'étais à Iéna, dit M. Eugène Rendu dans son Mémoire sur l'instruction publique en Allemagne, j'étais à Iéna deux mois avant l'ouverture du synode qui devait réunir à Eisenach les pasteurs des différents États d'Allemagne. « S'occupera-t-on, demandai-je à un pasteur, professeur célèbre de théologie à l'université d'Iéna, de questions dogmatiques et de doctrines? — Non, répondit le théologien; on traitera de liturgie et de simples questions de forme. Sur le reste, *on ne peut penser à s'entendre*; dès qu'on se rencontre sur le terrain dogmatique, *pst, tout disparaît!* »

Eugène Sue, l'un des chefs du parti antichrétien, a écrit, entre cent autres, ces lignes que nous recommandons à la méditation de tous les catholiques, et des nombreux protestants qui aiment la vérité : « Les hommes de liberté, dit-il², les radicaux, les rationalistes, ont peut-être inopportunément attaqué le protestantisme, sorte de religion transitoire... de pont, si je puis m'exprimer ainsi, à l'aide duquel on doit arriver assurément au ratio-

¹ C'était le sentiment du roi Henri IV au plus fort de son calvinisme. Il trouvait que Protestant et Turc étaient synonymes quant à la piété : « Je suis endiablé, écrivait-il à la marquise de Verneuil; si je n'étais huguenot, je me ferais Turc. »

² Lettre publiée dans le *National belge* en novembre 1856, et reproduite par tous les journaux du parti.

nalisme pur, tout en subissant cette fatale nécessité d'un culte dont la masse de la population ne saurait encore, à cette heure, se passer.

« ... Nous, libres penseurs, pénétrés des périls inhérents à toute religion, nous admettons la nécessité d'une religion (transitoire, il est vrai); car, disons-le, il faut distinguer le possible du désirable.

« On doit reconnaître qu'il est des degrés dans le mal, et que le moindre mal est préférable au mal absolu. » Le mal absolu pour ces hommes, c'est Jésus-Christ et son Église, c'est la Religion, ce sont les catholiques.

Et passant de la théorie à la pratique, Eugène Sue formule les odieux statuts d'une association dont les membres ne baptiseront plus leurs enfants, ne se marieront plus religieusement, ne présenteront plus les morts à l'église, en un mot, renonceront complètement à tout rapport avec la Religion.

Un autre impie, Edgard Quinet, grand prôneur du protestantisme, et gendre d'un pasteur, appelle les sectes protestantes *les mille portes ouvertes pour sortir du christianisme*.

Nos protestants, dira-t-on, ne vont pas généralement aussi loin. C'est vrai : il y a des degrés dans le protestantisme, et l'incrédulité absolue n'est autre chose que le protestantisme au superlatif.

XIX

Le Protestantisme et la Révolution.

Tout protestantisme est révolutionnaire. Je ne dis pas tout protestant, mais tout protestantisme, car je sais bien que l'homme n'est pas toujours assez conséquent pour mettre en harmonie ses actions avec ses croyances; souvent il vaut mieux par ce qu'il fait que par ce qu'il pense; et de même que nous avons malheureusement des révolutionnaires forcenés parmi les catholiques, malgré le catholicisme; de même on rencontre des esprits sincèrement amis de l'ordre parmi les protestants, malgré le protestantisme. Mais il s'agit ici du protestantisme et non des protestants, et, je le répète, tout protestantisme est révolutionnaire.

Tandis que le catholicisme est la soumission du cœur et de l'esprit à l'autorité de l'Église, le protestantisme n'est que la négation de toute autorité en fait de religion. Or, une fois établi en principe que l'homme ne doit reconnaître aucune autorité religieuse, n'est-il pas simple, naturel, logique, de conclure qu'il ne doit non plus reconnaître aucune autorité politique?

« Pourquoi ceux qui ont rejeté l'obéissance à l'Église ne rejetteraient-ils pas l'obéissance à l'État? Le protestantisme, ou la révolte contre l'autorité religieuse, r

ferme dans ses entrailles le germe de la révolte contre toute autorité.

« L'histoire du protestantisme rend un éclatant témoignage à cette vérité. Partout où il fut proclamé, son premier appel à la révolte des chrétiens contre le Pape se traduisit à l'instant même en appel à la révolte des peuples contre les rois. Les mêmes langues des chefs de la Réforme qui formulaient les blasphèmes les plus atroces contre le Chef de l'Église, vomirent les plus sanglantes insultes contre les chefs des États. Pour ces génies du désordre, si le Souverain-Pontife ne fut qu'un tyran, les princes ne furent que des monstres, et les *guerres de religions* qui, à cette époque malheureuse, ensanglantèrent l'Allemagne, l'Angleterre et la France, ne furent au fond que des *guerres de révolution*.

« Depuis lors, le protestantisme a toujours et partout sympathisé avec toutes les révoltes, et toutes les révoltes ont témoigné au protestantisme des sympathies bien frappantes ; tout protestantisme a toujours été essentiellement révolutionnaire, comme toute révolte a toujours été essentiellement protestante.

« C'est du sein des peuples protestants qu'est sorti l'esprit de révolte qui, dans ces derniers temps, a gagné certaines contrées catholiques ; c'est depuis que la Réforme a failli renverser l'autel que tous les trônes ont été ébranlés. La révolution de la France catholique n'a été qu'une imitation sanglante de la révolution de l'Angleterre protestante ; et c'est au protestantisme anglais que revient la triste gloire d'avoir introduit dans l'Eu-

re pe chrétienne la mode païenne d'assassiner juridiquement les rois¹. »

En vertu de cette commune origine, le protestantisme et la Révolution se fondent de plus en plus. Les protestants honnêtes repoussent, il est vrai, cette union qui les épouvante ; mais elle s'accomplit fatalement, en vertu du principe même qui a produit la Réforme, et les organes les plus avoués du socialisme le proclament hautement.

«... Je m'adresse à toutes les croyances, à toutes les religions qui ont combattu Rome, écrit le révolutionnaire Quinet ; ELLES SONT TOUTES, QU'ELLES LE VEUILLENT OU NON, DANS NOS RANGS, puisqu'au fond leur existence est aussi inconciliable que la nôtre avec la domination de Rome. »

Tout Luther religieux, dit Louis Blanc, appelle nécessairement un Luther politique.

Mazzini, Garibaldi et les autres aventuriers qui tinrent, il y a quelques années, sous leur joug pervers la capitale du monde chrétien, ne crurent pas trouver un meilleur moyen d'affermir et de consolider en Italie la révolution sociale que d'y introduire le protestantisme : des milliers de Bibles falsifiées furent distribués dans Rome, et le projet fut formé de donner aux protestants l'église du Panthéon, au cœur même de la ville. « *La Bible*, disait en 1850 Garibaldi en confiant au ministre protestant Pozzi l'éducation religieuse de son fils, *la Bible est le canon qui nous ouvrira l'Italie.* »

¹ Carême prêché devant l'Empereur, à la chapelle des Tuileries, en 1857, par le R. P. Ventura (iv^e Discours).

Les publications effrontées des révolutionnaires modernes sont, du reste, sous les yeux des protestants comme elles sont sous les nôtres. Qu'ils les consultent. D'une voix unanime, les révolutionnaires applaudissent tous au protestantisme, *cette forme religieuse de la Révolution*.

C'est là un fait incontestable et public qui mérite l'attention des hommes sérieux ; ceux qui restent indifférents aux intérêts sacrés de la foi doivent s'émouvoir au moins à l'aspect des dangers du foyer domestique.

« Le socialisme, a dit un grand écrivain¹, n'est que le protestantisme contre la société, comme le protestantisme n'est que le socialisme contre l'Église. »

XX

Le Protestantisme n'est pas français.

Notre France est foncièrement catholique; elle a trop de bon sens et de logique pour être susceptible d'une autre religion; elle peut devenir incrédule, elle ne deviendra jamais protestante.

Si le protestantisme a trouvé parfois en France des sympathies, ce n'a jamais été que dans les partis révolutionnaires qui s'insurgeaient contre l'autorité légitime;

¹ *Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme*, par Aug. NICOLAS. — Je ne saurais trop recommander ce remarquable travail à tous ceux qui voudraient étudier plus à fond la vérité si grave que je n'ai fait qu'indiquer dans ce petit article. — Consulter aussi le beau livre du P. PERRON : *le Protestantisme et la Règle de Foi*.

s'il a jamais servi de drapeau à des Français, ces Français étaient des rebelles qui conspiraient avec l'étranger et fomentaient la guerre civile; si, en dehors de ses sectateurs, il y trouve des amis et des soutiens, c'est son principe révolutionnaire qui les lui attire, et ces partisans ne lui font point honneur.

Le protestantisme n'a rien qui ne soit antipathique à l'esprit français. Il se contredit lui-même, et ne soutient pas l'examen; il est roide et guindé; son austérité apparente et compassée n'est que le froid orgueil du pharisien : rien pour la raison, rien pour l'imagination, rien pour le cœur.

Du reste, il ne se sent pas à l'aise chez nous. Tout ce que nous aimons lui répugne, et il aime tout ce que nous n'aimons point. L'Angleterre, vrai centre du protestantisme dans le monde, est l'objet de ses complaisances et de ses vœux les plus chers, et sa propagande en France s'alimente en grande partie de secours étrangers, plus politiques peut-être que religieux.

Jamais la France n'a pu supporter un Souverain, ni même une Souveraine, qui ne fussent pas catholiques. Henri IV, ce prince si chéri de nos pères, a été repoussé par eux tant qu'il est resté huguenot. Jamais un protestant, jamais une protestante ne s'assoieront sur le trône de France. Un seul essai de ce genre a été tenté en des jours voisins de nous, et DIEU, qui protège la France, a manifesté ses jugements par des coups terribles et répétés.

La France ne serait plus la France si elle cessait d'être
LA FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE!

CONCLUSION.

Et maintenant adieu, lecteur, mon cher ami ; priez pour moi si ce petit livre vous a fait du bien, et priez pour tous ceux qui le doivent lire.

Je me suis adressé à votre loyauté et à votre bon sens, et j'espère avoir réussi à vous faire toucher du doigt la profonde misère de ce que l'on appelle le protestantisme.

S'il vous arrive jamais de discuter avec un protestant, soyez prudent et charitable. Ne vous laissez pas conduire hors du sentier droit, clair et pratique du bon sens. Ne vous embarquez pas dans des controverses infructueuses, qui ne sont propres, comme le dit l'apôtre saint Paul, « qu'à troubler et à aigrir. » Renvoyez à votre curé les ergoteurs et les inventeurs de religions.

Pour vous, gardez la foi ; soyez un enfant docile et fidèle de la sainte Église catholique, qui est la maîtresse de la vraie piété et l'infaillible dépositaire des vérités chrétiennes. Pratiquez votre foi avec zèle et amour ; priez beaucoup, communiez souvent ; aimez profondément JÉSUS-CHRIST votre Sauveur, la Bienheureuse Vierge sa Mère, le Pape son représentant visible ; et vivez de telle sorte que vous puissiez, après les jours de votre pèlerinage sur la terre, arriver à DIEU et demeurer en lui à jamais.

LA RÉVOLUTION

D'APRÈS LA DIXIÈME ÉDITION



Plus de vingt mille exemplaires de ce petit Traité ont été répandus en France en moins d'une année. Dès son apparition, il a été traduit en plusieurs langues, notamment en italien, à Rome, à Florence, à Bologne, à Turin, etc.; en anglais, en allemand, en espagnol; et il a été reproduit en Belgique sur une très-vaste échelle.

AUX JEUNES GENS

Je dédie ces pages aux jeunes gens, parce que leur esprit n'est pas encore gâté par les doctrines perverses, et parce qu'en eux réside l'espoir de l'avenir pour l'Église et pour la France. L'adolescence est l'âge décisif de la vie; l'esprit et le cœur y prennent, comme le visage, des lignes, une forme qu'ils ne quitteront plus. DIEU l'a dit lui-même : *ADOLESCENS* (l'adolescent, non pas l'enfant) *juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

Ils entrent dans un monde qui marche à l'aventure parce qu'il n'a plus de principes et que depuis plus d'un siècle l'enseignement incohérent de mille faux docteurs l'éloigne de plus en plus de la foi et du bon sens. Ils vont lire dans les journaux, ils vont entendre de toutes parts tant de folies et tant de mensonges, qu'ils seront bientôt entraînés eux-mêmes s'ils n'ont une forte sauvegarde; et cette sauvegarde, c'est la vérité, ce sont de vrais et solides principes.

Je n'ai pas la prétention de tout dire en un si court travail; mon but est uniquement de faire bien comprendre aux jeunes lecteurs : 1° ce que c'est que la Révolution; comment et pourquoi la Révolution est la grande question religieuse de notre temps; 2° ce que sont en réalité les principes de 89, et quelles illusions peuvent nous faire tomber dans l'erreur révolutionnaire; 3° enfin quels devoirs incombent à tous les vrais chrétiens dans le siècle de perturbations et de ruines que nous traversons.

Étranger à tout parti politique, je me borne ici à une exposition raisonnée de principes au plus important de tous les points de vue,

qui est celui de la foi ; il sera facile à chacun de tirer les conclusions pratiques en appliquant ces principes dans la mesure du possible.

Rien de plus pratique pour vous, mes amis, que ces notions abstraites en apparence ; rien de plus nécessaire ; car c'est à vous, sachez-le bien, à vous, jeunes gens bons et honnêtes, que l'on en veut spécialement ; c'est vous que la Révolution veut enrôler contre DIEU : « C'est à la jeunesse qu'il faut aller, a-t-elle osé dire dans un acte officiel ; c'est la jeunesse qu'IL FAUT SÉDUIRE, elle que nous devons entraîner, SANS QU'ELLE SANS DOUTE, sous nos drapeaux ¹. »

On veut vous séduire ; je voudrais vous éclairer. La vérité est le seul antidote du poison que l'on vous prépare. Le défaut de principes, voilà ce qui rend si vulnérable notre société moderne ; voilà ce qui manque avant tout aux hommes de bonne foi qui sont en grand nombre ; et vous autres, qui serez bientôt la force vive de cette société défaillante, vous avez pour mission de faire mieux que vos pères et de mettre tout en œuvre pour la sauver.

Méditez, je vous en conjure, les vérités que je résume ici pour vous ; je les livre en toute confiance à votre foi et à votre bonne foi. Je plaindrais le jeune catholique qui n'en comprendrait pas l'importance.

Ce travail a été béni par le Souverain-Pontife au moment où je l'ai entrepris. Cette bénédiction sacrée s'étendra, je l'espère, sur chaque lecteur, et suppléera à l'imperfection de mes paroles.

¹ Instruction secrète émanée de la *Vente suprême révolutionnaire*, centre européen de toutes les sociétés secrètes.

LA RÉVOLUTION

I

La Révolution. Ce qu'elle n'est pas.

Le mot *révolution* est une parole élastique dont on abuse à tout propos pour séduire les esprits.

Une révolution, en général, c'est un changement fondamental qui s'opère dans les mœurs, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, et surtout dans les lois et le gouvernement des sociétés. En religion ou en politique, c'est le développement complet, le complet triomphe d'un principe subversif de tout l'ancien ordre social. Ordinairement le mot révolution se prend dans un mauvais sens ; cependant cette règle n'est pas sans exception. Ainsi l'on dit : « Le christianisme a opéré une grande *révolution* dans le monde, » et cette révolution a été très-heureuse. Il est également vrai de dire : « Dans

tel ou tel pays a éclaté une *révolution* qui a mis tout à feu et à sang ; » c'est encore une révolution, mais une révolution mauvaise.

Il y a une différence essentielle entre *une révolution* et ce que depuis un siècle on appelle LA RÉVOLUTION. De tout temps il y a eu des révolutions dans les sociétés humaines ; tandis que la Révolution est un phénomène tout moderne et tout récent.

Bien des gens s'imaginent, sur la foi de leur journal, que c'est à la Révolution que depuis soixante ans l'humanité doit tout son bien-être ; que nous lui devons tous nos progrès dans l'industrie, tout le développement de notre commerce, toutes les inventions modernes des arts et des sciences ; que sans elle nous n'aurions ni chemins de fer, ni télégraphes électriques, ni bateaux à vapeur, ni machines, ni armée, ni instruction, ni gloire ; en un mot, que sans la Révolution tout serait perdu et que le monde retomberait dans les ténèbres.

Rien de tout cela. Si la Révolution a été l'occasion de quelques-uns de ces progrès, elle n'en a pas été la cause. La violente secousse qu'elle a imprimée au monde entier a sans doute précipité certains développements de la civilisation matérielle ; cette même violence en a fait avorter beaucoup d'autres. Toujours est-il que la Révolution, considérée en elle-même, n'a été, à proprement parler, le *principe* d'aucun progrès réel.

Elle n'est pas non plus, comme on voudrait nous le faire croire, l'affranchissement légitime des opprimés, la suppression des abus du passé, l'amélioration et le pro-

grès de l'humanité, la diffusion des lumières, la réalisation de toutes les aspirations généreuses des peuples, etc., etc. Nous allons nous en convaincre en apprenant à la connaître à fond.

La Révolution n'est pas davantage le grand *fait* historique et sanglant qui a bouleversé la France et même l'Europe à la fin du dernier siècle. Ce fait, dans sa phase modérée aussi bien que dans ses excès épouvantables, n'a été qu'un fruit, qu'une manifestation de la Révolution, laquelle est une *idée*, un PRINCIPLE, plus encore qu'un fait. Il est important de ne pas confondre ces choses.

Qu'est-ce donc que la Révolution ?

II

Ce que c'est que la Révolution, et comment c'est une question religieuse, non moins que politique et sociale.

La Révolution n'est pas une question purement politique ; c'est aussi une question religieuse, et c'est uniquement à ce point de vue que j'en parle ici. La Révolution n'est pas seulement une question religieuse, mais elle est *la grande question religieuse de notre siècle*. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir et de préciser.

Prise dans son sens le plus général, la Révolution est la *RÉVOLTE érigée en principe et en droit*. Ce n'est pas seulement le fait de la révolte ; de tout temps il y a eu des révoltes ; c'est le droit, c'est le principe de la révolte devenant la règle pratique et le fondement des sociétés ;

c'est la négation systématique de l'autorité légitime ; c'est la théorie de la révolte, c'est l'apologie et l'orgueil de la révolte, la consécration légale du principe même de toute révolte. Ce n'est pas non plus la révolte de l'individu contre son supérieur légitime, cette révolte s'appelle tout simplement désobéissance ; c'est la révolte de la société en tant que société ; le caractère de la Révolution est essentiellement *social* et non pas individuel.

Il y a trois degrés dans la Révolution :

1. La destruction de l'Église, comme autorité et société religieuse, protectrice des autres autorités et des autres sociétés ; à ce premier degré, qui nous intéresse directement, la Révolution est la négation de l'Église érigée en principe et formulée en droit ; la séparation de l'Église et de l'État dans le but de découvrir l'État et de lui enlever son appui fondamental ;

2. La destruction des trônes et de l'autorité politique légitime, conséquence inévitable de la destruction de l'autorité catholique. Cette destruction est le dernier mot du principe révolutionnaire de la démocratie moderne et de ce qu'on appelle aujourd'hui la *souveraineté du peuple* ;

3. La destruction de la société, c'est-à-dire de l'organisation qu'elle a reçue de DIEU ; en d'autres termes, la destruction des droits de la famille et de la propriété, au profit d'une abstraction que les docteurs révolutionnaires appellent l'État. C'est le *socialisme*, dernier mot de la Révolution parfaite, dernière révolte, destruction du dernier droit. A ce degré, la Révolution est, ou plutôt serait

la destruction totale de l'ordre divin sur la terre, le règne parfait de Satan dans le monde.

Nettement formulée pour la première fois par Jean-Jacques Rousseau, puis en 89 et en 93 par la *révolution française*, la Révolution s'est montrée dès son origine l'ennemie acharnée du christianisme ; elle a frappé l'Église avec une fureur qui rappelait les persécutions du paganisme ; elle a tué les Évêques, massacré les prêtres, les catholiques ; elle a fermé ou détruit les églises, dispersé les Ordres religieux, traîné dans la boue les croix et les reliques des Saints ; sa rage s'est étendue dans l'Europe entière ; elle a brisé toutes les traditions, et un moment elle a cru détruit le christianisme, qu'elle appelait avec mépris une vieille et fanatique superstition.

Sur toutes ces ruines, elle a inauguré un régime nouveau de lois athées, de sociétés sans religion, de peuples et de rois *absolument* indépendants ; depuis soixante ans, elle grandit et s'étend dans le monde entier, détruisant partout l'influence sociale de l'Église, pervertissant les intelligences, calomniant le clergé, et sapant par la base tout l'édifice de la foi.

Au point de vue religieux, on peut la définir : la *négarion* LÉGALE du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre, la *destruction* SOCIALE de l'Eglise.

Combattre la Révolution est donc un acte de foi, un devoir religieux au premier chef. C'est de plus un acte de bon citoyen et d'honnête homme ; car c'est défendre la patrie et la famille. Si les partis politiques honnêtes la

combattent à leur point de vue, nous devons, nous autres chrétiens, la combattre à un point de vue bien supérieur, pour défendre ce qui nous est plus cher que la vie.

III

Que la Révolution est fille de l'incrédulité.

Pour juger la Révolution, il suffit de savoir si l'on croit ou non en JÉSUS-CHRIST. Si le Christ est DIEU fait homme, si le Pape est son Vicaire, si l'Église est son envoyée, il est évident que les sociétés comme les individus doivent obéir aux directions de l'Église et du Pape, lesquelles sont les directions de DIEU même. La Révolution, qui pose en principe l'indépendance absolue des sociétés vis-à-vis de l'Église, *la séparation* de l'Église et de l'État, se déclare par cela seul « incrédule au Fils de DIEU, et est jugée d'avance, » selon la parole de l'Évangile.

La question révolutionnaire est donc en définitive une question de foi. Quiconque croit en JÉSUS-CHRIST et en la mission de son Église, ne peut être révolutionnaire s'il est logique; et tout incrédule, tout protestant, *s'il est logique*, doit adopter le principe apostat de la Révolution, et, sous sa bannière, combattre l'Église. L'Église catholique, en effet, si elle n'est divine, usurpe tyranniquement les droits de l'homme.

JÉSUS-CHRIST est-il DIEU? toute puissance lui appartient-elle au ciel et sur la terre? les Pasteurs de l'Église, et le Souverain-Pontife à leur tête, ont-ils ou n'ont-ils

pas, de droit divin, par l'ordre même du Christ, la mission d'enseigner à toutes les nations et à tous les hommes ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour accomplir la volonté de DIEU? y a-t-il un seul homme, prince ou sujet, y a-t-il une seule société, qui ait le droit de repousser cet enseignement infaillible, de se soustraire à cette haute direction religieuse? Tout est là! C'est une question de foi, de catholicisme.

L'État doit obéir au DIEU vivant, aussi bien que l'individu et la famille; pour l'État comme pour l'individu, il y va de la vie.

IV

Quel est le véritable père de la Révolution, et quand elle est née.

Il y a dans la Révolution un mystère, un mystère d'iniquité que les révolutionnaires ne peuvent pas comprendre, parce que la foi seule peut en donner la clef et qu'ils n'ont pas la foi.

Pour comprendre la Révolution, il faut remonter jusqu'au père de toute révolte, qui le premier a osé dire, et ose répéter jusqu'à la fin des siècles : *Non serviam*, JE N'OBÉIRAI PAS.

Oui, Satan est le père de la Révolution. La Révolution est son œuvre, commencée dans le ciel et se perpétuant dans l'humanité d'âge en âge. Le péché originel, par lequel Adam, notre premier père, s'est également révolté contre DIEU, a introduit sur la terre, non pas encore la Révolution, mais l'esprit d'orgueil et de révolte qui en

est le principe; et depuis lors le mal a été sans cesse grandissant, jusqu'à l'apparition du christianisme, qui l'a combattu et refoulé en arrière.

La Renaissance païenne, puis Luther et Calvin, puis Voltaire et Rousseau, ont relevé la puissance maudite de Satan, leur père; et, favorisée par les excès du césarisme, cette puissance a reçu, dans les principes de la révolution française, une sorte de consécration, une constitution qu'elle n'avait pas eue jusque-là et qui fait dire avec justice que la RÉVOLUTION est née en France en 1789. « La « révolution française, disait en 93 le féroce Babeuf, « n'est que l'avant-courrière d'une révolution bien plus « grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière. » Cette révolution suprême et universelle qui remplit déjà le monde, c'est la Révolution. Pour la première fois, depuis six mille ans, elle a osé prendre à la face du ciel et de la terre son nom véritable et satanique : LA RÉVOLUTION, c'est-à-dire : la grande révolte.

Elle a pour devise, comme le démon, la fameuse parole : *Non serviam*. Elle est satanique dans son essence; et, en renversant toutes les autorités, elle a pour fin dernière la destruction totale du règne du Christ sur la terre. La Révolution, qu'on ne l'oublie pas, est avant tout un mystère de l'ordre religieux; c'est l'*antichristianisme*. C'est ce que constatait, dans son Encyclique du 8 décembre 1849, le Souverain-Pontife Pie IX : « La Révolution « est inspirée par Satan lui-même. Son but est de dé- « truire de fond en comble l'édifice du Christianisme et « de reconstituer sur ses ruines l'ordre social du paga-

« nisme. » Avertissement solennel confirmé à la lettre par les aveux de la Révolution elle-même : « Notre but final, dit l'instruction secrète de la *Vente suprême*, « notre but final est celui de Voltaire et de la Révolution française, *l'anéantissement à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne.* »

V

Quel est l'antirévolutionnaire par excellence.

C'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le ciel, et, sur la terre, le PAPE, son Vicaire.

L'histoire du monde est l'histoire de la lutte gigantesque des deux chefs d'armée : d'une part, le Christ avec sa sainte Église; de l'autre, Satan avec tous les hommes qu'il pervertit et qu'il enrôle sous la bannière maudite de la révolte. Le combat a de tout temps été terrible; nous vivons au milieu d'une de ses phases les plus dangereuses, celle de la séduction des intelligences et de l'organisation sociale de ce qui, devant DIEU, est désordre et mensonge.

Le Pape et l'Église sont maintenant, comme toujours, sur la brèche, défendant la vérité et la justice envers et contre tous, mortellement haïs des révolutionnaires de tout étage, dont ils démasquent les complots et déconcertent les projets.

Sur le point de mourir, un de nos plus illustres Évêques dévoilait naguère la haine et les projets de la Révo-

lution contre le Souverain-Pontife. « Le Pape, écrivait-il
« de sa main défaillante. le Pape, a un ennemi : la Révo-
« lution. Un ennemi implacable, qu'aucun sacrifice ne
« saurait apaiser, avec lequel il n'y a point de transaction
« possible. Au début, on ne demandait que des réformes.
« Aujourd'hui les réformes ne suffisent pas. Démembrez
« la souveraineté temporelle du Saint-Siège; mutilez
« l'œuvre admirable que Dieu et la France achevèrent il
« y a plus de mille ans; jetez aux mains de la Révolution,
« morceau par morceau, tout le patrimoine de saint
« Pierre, vous n'aurez pas satisfait la Révolution, vous
« ne l'aurez pas désarmée. La ruine de l'existence tem-
« porelle du Saint-Siège est moins un but qu'un moyen,
« c'est un acheminement vers une plus grande ruine.
« L'existence divine de l'Église, voilà ce qu'il faut anéan-
« tir, ce dont il ne doit rester aucun vestige. Qu'importe,
« après tout, que la faible domination dont le siège est
« à Rome et au Vatican soit circonscrite dans des limites
« plus ou moins étroites? qu'importent Rome même et
« le Vatican? Tant qu'il y aura sur terre ou sous terre,
« dans un palais ou dans un cachot, un homme devant
« lequel deux cents millions d'hommes se prosterneront
« comme devant le représentant de Dieu, la Révolution
« poursuivra Dieu dans cet homme. Et si, dans cette
« guerre impie, vous n'avez pas pris résolûment contre la
« Révolution le parti de Dieu, si vous capitulez, les tem-
« péraments par lesquels vous aurez essayé de contenir
« ou de modérer la Révolution n'auront servi qu'à enhar-
« dir son ambition sacrilège et à exalter ses sauvages

« espérances. Forte de votre faiblesse, comptant sur vous
« comme sur des complices, je ne dis pas assez, comme
« sur des esclaves, elle vous sommera de la suivre jus-
« qu'au terme de ses abominables entreprises. Après
« vous avoir arraché des concessions qui auront con-
« sterné le monde, elle aura des exigences qui épouvan-
« teront votre conscience.

« Nous n'exagérons rien. La Révolution, considérée,
« non par le côté accidentel, mais dans ce qui constitue
« son essence, est quelque chose à quoi rien ne peut être
« comparé dans la longue suite des révolutions par les-
« quelles l'humanité avait été emportée depuis l'origine
« des temps, et que nous voyons se dérouler dans l'histoire
« du monde.

« La Révolution est l'insurrection la plus sacrilège qui
« ait armé la terre contre le ciel, le plus grand effort
« que l'homme ait jamais fait, non pas seulement pour
« se détacher de DIEU, mais pour se substituer à DIEU. »

La Révolution n'en veut au Pape-Roi que pour atteindre plus sûrement le Pape-Pontife. Elle comprend, comme nous, que le Pape-Roi, c'est le Pape matériellement indépendant, c'est le Pape inviolable. Le Pape inviolable, c'est le Pape libre de dire toute la vérité et de lancer l'anathème contre les spoliateurs et les despotes, quelle que soit la hauteur de leur taille. La Révolution, qui, sous le masque de la liberté et de l'égalité, n'est que la spoliation et le despotisme vivant, ne peut supporter la royauté pontificale; son existence est pour elle une question de vie ou de mort.

Le Pape, Vicaire du Christ, est ainsi l'ennemi-né de la Révolution. Les Évêques fidèles et les prêtres selon le cœur de Dieu, partagent avec lui cette gloire et ce danger. Ils vivent au milieu des hommes, en personnifiant l'Église et la loi de Dieu, et sont pour cela même le point de mire de la haine révolutionnaire. La spoliation du domaine temporel serait le dernier coup porté à la dernière racine qui, par la propriété, attache l'Église au sol de l'Europe. « Or, disait, il y a trente ans, M. de Bonald, « c'en est fait de la religion publique en Europe, si elle « n'a pas de propriété ; c'en est fait de l'Europe, si elle « n'a plus de religion publique. »

« Il faut décatholiciser le monde, écrit un des chefs de « la Vente de la Haute-Italie ; ne conspirons que contre « Rome : la révolution dans l'Église, c'est la révolution « en permanence, c'est le renversement obligé des trônes « et des dynasties. La conspiration contre le siège romain « ne devrait pas se confondre avec d'autres projets. »

Autour du Pape, des Évêques et des prêtres, viennent se grouper, « pour combattre le bon combat et conserver la foi, » les vrais catholiques, disciples fidèles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Par la prière, par les saintes œuvres, par l'action et par la parole, par la polémique, par tous les moyens légitimes d'influence, chacun d'eux s'efforce de repousser l'ennemi et de faire triompher la bonne cause. C'est la petite et très-grande armée du Christ. Le géant révolutionnaire se flatte de l'écraser, comme jadis Goliath en face de David ; mais Dieu est avec nous et il nous a dit : « Ne craignez point, petite troupe,

parce qu'il a plu à votre Père de vous donner la victoire. » Marchons donc, et du courage!

Jeunes gens, votre place est marquée dans nos rangs. Hâtez-vous d'accourir et d'apporter à votre divin Maître le concours de votre fidélité naissante! Dans un temps comme le nôtre, tout chrétien doit être soldat, et Jésus, en nous ralliant sous l'étendard sacré de son Église, nous crie à tous : *Qui non est mecum, contra me est!* — Quiconque n'est pas pour moi, est contre moi. » (S. Luc, XI, 23.)

VI

Entre l'Église et la Révolution, la conciliation est-elle possible?

Pas plus qu'entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, entre la lumière et les ténèbres, entre le ciel et l'enfer. Écoutez plutôt :

« La Révolution, disait naguère une loge italienne de
« carbonari dans un document occulte, la Révolution n'est
« possible qu'à une condition : le renversement de la Pa-
« auté. Les conspirations à l'étranger, les révolutions en
« France n'aboutiront jamais qu'à des résultats secon-
« daires tant que Rome sera debout. Quoique faibles
« comme puissance temporelle, les Papes ont encore une
« immense force morale. C'est donc sur Rome que
« doivent converger tous les efforts des *amis de l'humani-
« té*. Pour la détruire, tous les moyens sont bons. Une

« fois le pape renversé, tous les trônes tomberont naturellement. »

« Il faut, dit de son côté Edgard Quinet, il faut que le catholicisme tombe. Point de trêve avec l'INJUSTE ! Il s'agit non-seulement de réfuter le papisme, mais de l'extirper ; non-seulement de l'extirper, mais de le déshonorer ; non-seulement de le déshonorer, mais de l'étouffer dans la boue ». — « Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens, » écrit la Haute-Vente. Voltaire avait dit auparavant : « Écrasons l'INFAME ! » Et Luther : « Lavons-nous les mains dans leur sang ! »

L'Église proclame les droits de DIEU comme principe tutélaire de la moralité humaine et du salut des sociétés ; la Révolution ne parle que des droits de l'homme et constitue une société sans DIEU. L'Église prend pour base la foi, le devoir chrétien ; la Révolution ne tient nul compte du christianisme ; elle ne croit pas en JÉSUS-CHRIST, elle écarte l'Église et se fabrique à elle-même je ne sais quels devoirs philanthropiques qui n'ont d'autre sanction que l'orgueil de l'honnête homme et la peur des gendarmes. L'Église enseigne et maintient tous les principes d'ordre, d'autorité, de justice dans la société ; la Révolution les bat en brèche, et, avec le désordre et l'arbitraire, constitue ce qu'elle ose appeler le droit nouveau des nations, la civilisation moderne.

L'antagonisme est complet : c'est la soumission et la révolte, c'est la foi et l'incrédulité. Nul rapprochement possible, nulle transaction, nulle alliance. Retenez bien

ceci : Tout ce que la Révolution n'a pas fait, elle le hait ; tout ce qu'elle hait, elle le détruit. Donnez-lui aujourd'hui le pouvoir absolu ; et, malgré ses protestations, elle sera demain ce qu'elle fut hier, ce qu'elle sera toujours : la guerre à outrance contre la Religion, la société, la famille. Qu'elle ne dise pas qu'on la calomnie : ses paroles sont là et ses actes aussi. Souvenez-vous de ce qu'elle fit en 91 et en 93, quand elle fut la maîtresse !

Dans cette lutte, l'un des deux partis tôt ou tard sera vaincu, et ce sera la Révolution. Elle paraîtra peut-être triompher pour un temps ; elle pourra remporter des victoires partielles, d'abord parce que la société a commis, depuis quatre siècles, dans toute l'Europe, d'énormes attentats qui appellent le châtement ; puis parce que l'homme est toujours libre, et que la liberté, même quand il en abuse, constitue une grande puissance ; mais, après le Vendredi-Saint vient toujours le dimanche de Pâques, et c'est DIEU lui-même qui, de ses lèvres infail- libles, a dit au Chef visible de son Église : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et *les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* »

VII

Quelles sont les armes ordinaires de la Révolution.

Elle l'a dit elle-même et elle l'a prouvé maintes fois :
« Pour combattre les princes et les bigots, *tous les moyens*
« *sont bons* ; tout est permis pour les anéantir : la vio-

« lence, la ruse, le feu et le fer, le poison et le poignard : « la fin sanctifie les moyens¹. » Elle se fait tout à tous pour gagner tout le monde à sa cause. Afin de pervertir les chrétiens, afin de nous ravir le sens catholique, elle se sert de l'éducation, qu'elle fausse ; de l'enseignement, qu'elle empoisonne ; de l'histoire, qu'elle falsifie ; de la presse, dont elle fait l'usage que chacun sait ; de la loi, dont elle prend le manteau ; de la politique, qu'elle inspire ; de la Religion elle-même, dont elle prend parfois les dehors pour séduire les âmes. Elle se sert des sciences, qu'elle trouve moyen d'insurger contre le Dieu des sciences ; elle se sert des arts, qui deviennent, sous sa mortelle influence, la perte des mœurs publiques et la déification de la volupté.

Pourvu que Satan atteigne son but, peu lui importent les moyens. Il n'est pas si délicat qu'on pense, et ses amis ne le sont pas non plus.

On peut le dire cependant, le principal caractère des attaques de la Révolution contre l'Église, c'est l'audace dans le mensonge. C'est par le mensonge qu'elle ébranle le respect de la Papauté, qu'elle vilipende nos Évêques et nos prêtres, qu'elle bat en brèche les institutions catholiques les plus vénérables et qu'elle prépare la ruine de la société. Par le mensonge cynique et persévérant, la Révolution fascine et séduit les masses toujours peu instruites et peu habituées à suspecter la bonne foi de ceux qui leur parlent. Sur mille hommes qu'elle parvient à

¹ Lettre d'un révolutionnaire d'Allemagne à un franc-maçon.

séduire, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sont victimes de cette tactique odieuse. Malheur à elle ! malheur aux séducteurs des peuples, qui mettent au service du mensonge l'énergie que Dieu leur a donnée pour servir la société ! Fils de la Révolution, ils ne craignent pas d'appeler mal ce qui est bien, d'appeler bien ce qui est mal. Sur eux tombe le terrible anathème : *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum ! Væ genti insurgenti super genus meum !* « Malheur à la race qui s'attaque à mes enfants ! »

Mais est-il bien vrai que la Révolution soit aussi perverse ? est-il vrai qu'elle conspire ainsi contre Dieu et les hommes ? Écoutez ses propres aveux, écoutez ses projets dignes de l'enfer !

VIII

Si la conspiration antichrétienne de la Révolution est une chimère.

La Révolution, préparée par le paganisme de la Renaissance, par le protestantisme et le voltairianisme, est née en France, avons-nous dit, à la fin du siècle dernier ; les Sociétés secrètes, déjà puissantes à cette époque, présidèrent à sa naissance. Mirabeau et presque tous les hommes de 89, Danton et Robespierre, et les autres scélérats de 93, appartenaient à ces sociétés. Depuis quarante ans, le foyer révolutionnaire s'est déplacé ; il s'est transporté en Italie, et c'est de là que la *Vente*, ou *Conseil suprême*, dirige, avec une prudence de serpent, le grand

mouvement, la grande révolte dans l'Europe entière. On ne vise qu'à l'Europe parce que l'Europe est la tête du monde.

La Providence a permis que, dans ces dernières années, quelques documents authentiques de la conspiration révolutionnaire tombassent entre les mains de la police romaine. Ils ont été publiés, et nous en donnons ici quelques extraits. *Habemus confitentem reum.*

La Révolution va nous dire elle-même, par l'organe de ses chefs reconnus : 1° qu'elle a un plan d'attaque général et organisé; 2° que, pour régner, elle veut corrompre, et corrompre systématiquement; 3° que cette corruption, elle l'applique principalement à la jeunesse et au clergé; 4° que ses armes avouées sont la calomnie et le mensonge; 5° que la franc-maçonnerie est son noviciat préparatoire; 6° qu'elle cherche à s'affilier les princes eux-mêmes tout en voulant les détruire; 7° enfin, que le protestantisme est pour elle un précieux auxiliaire¹.

Le plan général. — Ce plan est universel; la Révolution veut miner, dans l'Europe entière, toute hiérarchie religieuse et politique. « Nous formons une association « de frères sur tous les points du globe; nous avons des « vœux et des intérêts communs; nous tendons tous à « l'affranchissement de l'humanité; nous voulons briser

¹ Ces citations sont littérales et authentiques. Elles ont été, à diverses reprises, publiées en Italie, en Belgique et en France, sans que la Révolution ait osé les démentir. Voyez-les *in extenso* dans l'intéressant ouvrage de M. Crétineau-Joly, *l'Église romaine en face de la Révolution*, 2 vol. in-8°.

« *toute espèce de joug*. L'association est secrète, même
 « pour nous, les vétérans des associations secrètes ¹. »
 « Le succès de notre œuvre dépend du plus profond mys-
 « tère, et, dans les Ventes, nous devons trouver l'initié,
 « comme le chrétien de l'*Imitation*, toujours prêt à ai-
 « mer à être inconnu et à n'être compté pour rien ². »
 « Afin de donner à notre plan toute l'extension qu'il doit
 « prendre, nous devons agir à petit bruit, à la sourdine,
 « gagner peu à peu du terrain et n'en perdre jamais ³. »

Ce n'est pas une conspiration ordinaire, une révolution comme tant d'autres; c'est la Révolution, c'est-à-dire la désorganisation fondamentale, qui ne peut s'opérer que graduellement et après de longs et constants efforts.
 « Le travail que nous allons entreprendre n'est l'œuvre
 « ni d'un jour, ni d'un mois, ni d'un an : il peut durer
 « plusieurs années, un siècle peut-être; mais, dans nos
 « rangs, le soldat meurt et le combat continue ⁴. » L'Italie, à cause de Rome; Rome, à cause de la Papauté, voilà le point de mire de la conspiration sacrilège. « Depuis
 « que nous sommes établis en corps d'action et que l'ordre commence à régner, au fond de la Vente la plus
 « reculée comme au sein de la plus rapprochée du centre,
 « il est une pensée qui a toujours profondément préoccupé les hommes qui aspirent à la régénération uni-

¹ Lettre du correspondant de Londres.

² Lettre écrite de Rome, par un chef de la Haute-Vente au correspondant d'Allemagne, *Nubius* à *Volpe*. Ce sont des noms de guerre. L'un de ces chefs était attaché au cabinet du prince de Metternich.

³ Lettre du correspondant d'Ancône à la Haute-Vente.

⁴ Instruction secrète et générale de la Vente suprême.

« verselle : c'est l'*affranchissement de l'Italie*, d'où doit
 « sortir, à un jour déterminé, l'*affranchissement du*
 « monde entier. Notre but final est celui de Voltaire et
 « de la Révolution française : L'ANÉANTISSEMENT A TOUT
 « JAMAIS DU CATHOLICISME ET MÊME DE L'IDÉE CHRÉTIENNE,
 « qui, restée debout sur les ruines de Rome, en serait
 « la perpétuation plus tard ¹. » « C'est d'insuccès en in-
 « succès qu'on arrive à la victoire. Ayez donc l'œil tou-
 « jours ouvert sur ce qui se passe à Rome. *Dépopularisez*
 « la prêtraille par toute espèce de moyens; faites au
 « centre de la catholicité ce que nous tous, individuelle-
 « ment ou en corps, nous faisons sur les ailes. Agitez
 « sans motifs ou avec motifs, peu importe, mais agitez.
 « Dans ce mot sont renfermés tous les éléments de succès.
 « La conspiration la mieux ourdie est celle qui se remue
 « le plus et qui compromet le plus de monde. Ayez des
 « martyrs, ayez des victimes; nous trouverons toujours
 « des gens qui sauront donner à cela les couleurs néces-
 « saires ². » « *Ne conspirons que contre Rome*. Pour cela,
 « servons-nous de tous les incidents, mettons à profit
 « toutes les éventualités. Défions-nous principalement
 « des exagérations de zèle. *Une bonne haine bien froide,*
 « *bien calculée, bien profonde,* vaut mieux que tous les
 « les feux d'artifice et toutes les déclamations de tribune.
 « A Paris, ils ne veulent pas comprendre cela; mais, à
 « Londres, j'ai vu des hommes qui saisissent mieux

¹ Instruction secrète.

² Instruction de la Vente suprême.

« notre plan et qui s'y associent avec plus de fruit ¹. »
Voici maintenant le secret révolutionnaire des événements modernes : « L'unité politique de l'Italie est une
« chimère; mais, chimère plus sûrement que réalité, cela
« produit un certain effet sur les masses et sur la jeu-
« nesse effervescente. Nous savons à quoi nous en tenir
« sur ce principe : il est vide et il restera toujours vide;
« néanmoins, *c'est un moyen d'agitation*. Nous ne de-
« vons donc pas nous en priver. Agitez à petit bruit, in-
« quiétez l'opinion, tenez le commerce en échec; sur-
« tout ne paraissez jamais. C'est le plus efficace des
« moyens pour mettre en suspicion le gouvernement pon-
« tical ². » « A Rome, les progrès de la cause sont sen-
« sibles; il y a des indices qui ne trompent guère les
« yeux exercés, et on sent de loin, de très-loin, le mou-
« vement qui commence. Par bonheur, nous n'avons pas
« la pétulance des Français. Nous voulons le laisser mû-
« rir avant de l'exploiter; c'est le seul moyen d'agir à
« coup sûr. Vous m'avez souvent parlé de nous venir en
« aide lorsque le vide se ferait dans la bourse commune.
« Vous savez par expérience que l'argent est partout, et
« ici principalement, le nerf de la guerre. Mettez à notre
« disposition des thalers et beaucoup de thalers. C'est la
« *meilleure artillerie pour battre en brèche le siège de*
« *Pierre* ³. » « Des offres considérables m'ont été faites à
« Londres : bientôt nous aurons à Malte une imprimerie

¹ Lettre d'un chef aux agents supérieurs de la Vente piémontaise.

² Lettre du correspondant d'Ancône.

³ Nubius au correspondant d'Allemagne.

« à notre disposition. Nous pourrons donc, avec impu-
« nité, à coup sûr, et sous pavillon britannique, répan-
« dre d'un bout de l'Italie à l'autre les livres, bro-
« chures, etc., que la Vente jugera à propos de mettre en
« circulation. Nos imprimeries de Suisse sont en bon
« chemin; elles produisent les livres *tels que nous le*
« *désirons* ¹. »

Après vingt-cinq ou trente ans, la conspiration constate ses progrès. Elle compte sur la France pour agir, tout en réservant à l'Italie la haute direction; elle se méfie des autres peuples : les Français sont « trop vantards, » les Anglais « trop tristes, » les Allemands « trop nébuleux. » A ses yeux, l'Italien seul réunit les puissances de haine, de calcul, de fourberie, de discrétion, de patience, de sang-froid, de cruauté, nécessaires au triomphe. « Dans
« l'espace de quelques années, nous avons considérable-
« ment avancé les choses. La désorganisation sociale
« règne partout; elle est au nord comme au midi. Tout
« a subi le niveau sous lequel nous voulions abaisser
« l'espèce humaine. Il a été très-facile de pervertir. En
« Suisse comme en Autriche, en Prusse comme en Italie,
« nos séides n'attendent qu'un signal pour briser le vieux
« moule. La Suisse se propose de donner le signal; mais
« ces radicaux helvétiques ne sont pas de taille à con-
« duire les Sociétés secrètes à l'assaut de l'Europe. Il
« faut que la France imprime son cachet à cette orgie
« universelle. Soyez bien convaincu que Paris ne man-

¹ Lettre à la Vente piémontaise.

« quera pas à sa mission¹. » « J'ai trouvé partout en
 « Europe les esprits très-enclins à l'exaltation; tout le
 « monde avoue que le vieux monde craque et que les
 « rois ont fait leur temps. La moisson que j'ai recueillie
 « a été abondante; la chute des trônes ne fait plus de
 « doute pour moi, qui viens d'étudier en France, en
 « Suisse, en Allemagne et jusqu'en Russie le travail de
 « nos Sociétés. L'assaut qui, d'ici à quelques années,
 « sera livré aux princes de la terre, les ensevelira sous
 « les débris de leurs armées impuissantes et de leurs
 « monarchies caduques; mais cette victoire n'est pas celle
 « qui a provoqué tous nos sacrifices. Ce que nous ambi-
 « tionnons, ce n'est pas une révolution dans une contrée
 « ou dans une autre; cela s'obtient toujours quand on le
 « veut bien. Pour tuer sûrement le vieux monde, nous
 « avons cru qu'il fallait étouffer le germe catholique et
 « chrétien². » « Le rêve des Sociétés secrètes s'accomplira
 « par la plus simple des raisons : *C'est qu'il est basé sur*
 « *les passions de l'homme*. Ne nous décourageons donc
 « ni pour un échec, ni pour un revers, ni pour une
 « défaite; préparons nos armes dans le silence des Ventes;
 « dressons toutes nos batteries, flattons toutes les pas-
 « sions, *les plus mauvaises comme les plus généreuses*,
 « et tout nous porte à croire que le plan réussira un
 « jour au delà même de nos calculs les plus impro-
 « bables³. »

¹ Lettre du correspondant de Vienne à Nubius.

² Lettre du correspondant de Livourne à Nubius.

³ Instruction de la Vente suprême.

Tel est le plan ; voyons à présent les moyens.

La corruption. — Écoutons ici des aveux plus effrayants encore :

« Nous sommes trop en progrès pour nous contenter
 « du meurtre. A quoi sert un homme tué ? N'individua-
 « lisons pas le crime ; afin de le *grandir jusqu'aux pro-
 « portions du patriotisme et de la haine contre l'Église,*
 « nous devons le généraliser. Le Catholicisme n'a pas
 « plus peur d'un stylet bien acéré que les monarchies ;
 « mais ces deux bases de l'ordre social peuvent crouler
 « sous LA CORRUPTION : *Ne nous laissons donc jamais de
 « corrompre.* Il est décidé dans nos conseils que nous ne
 « voulons plus de chrétiens ; donc, *popularisons le vice
 « dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq
 « sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'enaturent. Faites
 « des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques¹.* »
 Quel éloge pour l'Église ! « Épargnons les corps, mais
 « tuons l'esprit. C'est le moral qu'il nous importe d'at-
 « teindre ; c'est donc le cœur que nous devons blesser.
 « C'est par principe d'humanité politique que je crois
 « devoir proposer ce moyen². » A l'occasion de la mort
 publiquement impénitente de deux de ses agents, exé-
 cutés à Rome, le chef de la Haute-Vente ajoute : « Leur
 « mort de réprouvés a produit un magique effet sur les
 « masses. C'est une première proclamation des Sociétés
 « secrètes, et une *prise de possession des âmes.* Mourir
 « sur la place du Peuple, à Rome, dans la cité-mère du

¹ Théorie de la Haute-Vente ; lettre de Vindice à Nubius.

² Le chef de la Haute-Vente à Vindice

« catholicisme, mourir franc-maçon et impénitent, *c'est*
 « *admirable!* — Infiltez le venin *dans les cœurs choi-*
 « *sis*, écrit un autre de ces démons incarnés; infiltrez-le
 « à petites doses et comme par hasard; vous serez étonnés
 « vous-mêmes de votre succès. L'essentiel est *d'isoler*
 « *l'homme de sa famille*, de lui en faire perdre les mœurs.
 « Il est assez disposé, par la pente de son caractère, à
 « fuir les soins du ménage, à courir après de faciles
 « plaisirs et des joies défendues. Il aime les longues cau-
 « series du café, l'oisiveté des spectacles. *Entraînez-le,*
 « *soutirez-le*; donnez-lui une importance quelconque;
 « apprenez-lui *discrètement* à s'ennuyer de ses travaux
 « journaliers. Par ce manège, après l'avoir séparé de sa
 « femme et de ses enfants, après lui avoir montré com-
 « bien sont pénibles tous les devoirs, vous lui incul-
 « querez le désir d'une autre existence. L'homme est né
 « rebelle; *attisez ce désir de rébellion jusqu'à l'incendie;*
 « *mais que l'incendie n'éclate pas.* C'est une préparation
 « à la grande œuvre que vous devez commencer¹. »
 « Pour cette grande œuvre, » nous dit l'avocat logique
 de la cause révolutionnaire, « il faut une *conscience*
 « *large* que n'effarouchent point à l'occasion une alliance
 « adultère, la foi publique violée, les lois de l'humanité
 « foulées aux pieds². »

La Haute-Vente résume elle-même cet infernal complot :
 « C'est *la corruption EN GRAND* que nous avons entreprise,
 « *la corruption du peuple par le clergé et du clergé par*

¹ Correspondance de la Vente piémontaise.

² Proudhon.

« nous, la corruption qui doit nous conduire à mettre
« un jour l'Église au tombeau. Pour abattre le Catholi-
« cisme, nous dit-on, il faudrait d'abord supprimer la
« femme. Soit ; mais, ne pouvant supprimer la femme,
« corrompons-la avec l'Église. *Corruptio optimi pessima*.
« Le but est assez beau pour tenter des hommes tels que
« nous. *Le meilleur poignard pour frapper l'Église au*
« *cœur, c'est la corruption. A l'œuvre donc, jusqu'à*
« *la fin !* »

La corruption de la jeunesse et du clergé. — Les
« cœurs choisis. » que la Révolution recherche de pré-
férence, ce sont les jeunes gens et les prêtres ; elle ose
même aspirer jusqu'à former un Pape.

« C'est à la jeunesse qu'il faut aller ; c'est elle qu'il
« faut séduire, elle que nous devons entraîner, sans
« qu'elle s'en doute, sous nos drapeaux. Que tout le
« monde ignore votre dessein ! Laissez de côté la vieillesse
« et l'âge mûr ; allez à la jeunesse, et, s'il est possible,
« jusqu'à l'enfance. N'ayez jamais pour elle un mot d'im-
« piété ou d'impureté ; gardez-vous-en bien dans l'intérêt
« de la cause. Conservez toutes les apparences de l'homme
« grave et moral. Une fois votre réputation établie dans
« les collèges, dans les gymnases, dans les universités,
« dans les séminaires, une fois que vous aurez capté la
« confiance des professeurs et des étudiants, attachez-
« vous principalement à ceux qui s'engagent dans la
« milice cléricale. Excitez, échauffez ces natures si plei-
« nes d'incandescence et de patriotique orgueil. Offrez-

« leur d'abord, mais toujours en secret, des livres inof-
« fensifs ; puis, vous amenez peu à peu vos disciples
« *au degré de cuisson voulu*. Quand, sur tous les points
« à la fois, ce travail de tous les jours aura répandu nos
« idées comme la lumière, vous pourrez apprécier la
« sagesse de cette direction.

« Faites-vous une réputation de bon catholique et de
« patriote pur. Cette réputation donnera facilement accès
« à nos doctrines parmi le jeune clergé comme au fond
« des couvents. Dans quelques années, ce jeune clergé
« aura, par la force des choses, envahi toutes les fonc-
« tions ; il gouvernera, il administrera, il jugera, il for-
« mera le conseil du Souverain : il sera appelé à choisir le
« Pontife qui devra régner, et ce Pontife, comme la plu-
« part de ses contemporains, sera nécessairement plus ou
« moins imbu des principes *italiens et humanitaires* que
« nous allons mettre en circulation. Pour atteindre ce but,
« mettons au vent toutes nos voiles¹. » — « Nous devons
« faire *l'éducation immorale de l'Église*, et arriver, par
« de petits moyens bien gradués, quoique assez mal
« définis, au triomphe de l'idée révolutionnaire par un
« Pape. Ce projet m'a toujours paru d'un calcul surhu-
« main². » Surhumain, en effet ; car il vient en droite
ligne de Satan. Le personnage qui se cache sous le nom
de Nubius décrit ensuite ce Pape révolutionnaire qu'il
ose espérer : un Pape faible et crédule, sans pénétration,
honnête et respecté, imbu des principes démocratiques.

¹ Instruction secrète.

² Nubius à Volpe.

« C'est à peu près dans ces conditions qu'il nous en faudrait un, si c'est encore possible. Avec cela nous marcherons plus sûrement à *l'assaut de l'Église*, qu'avec les pamphlets de nos frères de France et l'or même de l'Angleterre. Pour briser le rocher sur lequel Dieu a bâti son Église, nous aurions le petit doigt du successeur de Pierre engagé dans le complot, et ce petit doigt vaudrait pour cette croisade tous les Urbain II et tous les saint Bernard de la chrétienté¹. »

« Vous voulez révolutionner l'Italie, » ajoutent enfin ces séides de l'enfer, « cherchez le Pape dont nous venons de faire le portrait. Que le clergé marche sous votre étendard en croyant toujours marcher sous la bannière des Clefs Apostoliques. Vous voulez faire disparaître le dernier vestige des tyrans et des oppresseurs, tendez vos filets, tendez-les *au fond des sacristies, des séminaires et des couvents*; et si vous ne précipitez rien, nous vous promettons une pêche miraculeuse; vous pêcherez une révolution en tiare et en chape, marchant avec la croix et la bannière; une révolution qui n'aura besoin que d'être un tout petit peu aiguillonnée pour mettre le feu aux quatre coins du monde². » Comme ils sentent eux-mêmes que tout repose sur le Pape!

Il est consolant de les voir constater avec dépit qu'ils n'ont pu entamer ni le Sacré-Collège, ni la Compagnie de Jésus. « Les Cardinaux ont tous échappé à nos filets.

¹ Instruction secrète.

² Instruction secrète de la Vente suprême.

« Les flatteries les mieux combinées n'ont servi à rien ;
 « pas un membre du Sacré-Collège n'a donné dans le
 « piège. »

« Nous avons aussi complètement échoué sur les Jé-
 « suites. Depuis que nous conspirons, il a été impossible
 « de mettre la main sur un *Ignacien*, et il faudrait savoir
 « pourquoi cette obstination si unanime ; pourquoi n'a-
 « vons-nous donc jamais, près d'un seul, pu saisir le
 « défaut de la cuirasse ? » On ajoute pieusement : « Nous
 « n'avons pas de Jésuites avec nous ; mais nous pouvons
 « toujours dire et faire dire qu'il y en a, et cela revien-
 « dra absolument au même¹. »

Le mensonge et la calomnie. — Satan est le père du mensonge, *pater mendacii*. La première révolution a été faite par un mensonge : *eritis sicut dii*. Filles de celle-là, toutes les autres sont faites par le même procédé. Plus elles sont graves, plus elles mentent. Or aujourd'hui les mensonges, les hypocrisies, les sophismes, tissus contre l'Église avec un art infernal, circulent parmi nous, plus nombreux que les atomes dans l'air. D'où viennent-ils ? Écoutez la Révolution :

« Les prêtres sont confiants ; montrez-les soupçonneux
 « et perfides. La multitude a eu de tout temps une ex-
 « trême propension vers les contre-vérités ; **TROMPEZ-LA.**
 « Elle aime à être trompée². » — « Il y a peu de choses
 « à faire avec les vieux Cardinaux et les prélats dont le

¹ Le correspondant de Livourne; Beppo à Nubius.

² Le correspondant d'Ancône à la Haute-Vente.

« caractère est décidé. Il faut puiser dans nos entrepôts
« de popularité ou d'impopularité les armes qui rendront
« leur pouvoir inutile ou ridicule. Un mot qu'on *invente*
« *habilement* et qu'on a l'art de répandre dans certaines
« honnêtes familles choisies, pour que de là il descende
« dans les cafés et des cafés dans la rue, un mot peut
« quelquefois tuer un homme. S'il vous arrive un de ces
« prélats pour exercer quelque fonction publique, con-
« naissez aussitôt son caractère, ses antécédents, ses qua-
« lités, ses défauts surtout. Enveloppez-le de tous les
« pièges que vous pourrez tendre sous ses pas ; créez-lui
« une de ces réputations qui effrayent les petits enfants et
« les vieilles femmes ; peignez-le cruel et sanguinaire ;
« racontez quelques traits de cruauté qui puissent facile-
« ment se graver dans la mémoire du peuple. Quand les
« journaux étrangers recueilleront par nous ces récits
« qu'ils embelliront à leur tour, inévitablement par res-
« pect pour la vérité, montrez, ou plutôt faites montrer
« par quelque respectable imbécile » (avis aux colporteurs
de scandale religieux !) « ces feuilles où sont relatés les
« *noms et les excès arrangés* des personnages. Comme la
« France et l'Angleterre, l'Italie ne manquera jamais de
« ces plumes qui savent se tailler dans des mensonges
« utiles à la bonne cause (avis aux journalistes !). Avec
« un journal, le peuple n'a pas besoin d'autres preuves.
« Il est dans l'enfance du libéralisme et il croit aux libé-
« raux¹. » Le vieux Voltaire est dépassé !

¹ Instruction secrète de la Haute-Vente.

La franc-maçonnerie. — On n'est trahi que par les siens. La franc-maçonnerie fait ce qu'elle peut pour nous faire croire qu'elle est la plus innocente, la plus plate des sociétés philanthropiques. Voici la Révolution qui lui délivre, imprudemment peut-être, son véritable brevet.

« Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le
 « dégoût de la famille et de la religion, — l'un va presque
 « toujours à la suite de l'autre, — laissez tomber cer-
 « tains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la
 « Loge maçonnique la plus voisine. Cette vanité du citadin
 « ou du bourgeois de s'inféoder à la franc-maçonnerie a
 « quelque chose de si banal et de si universel, que je
 « suis toujours en admiration devant la stupidité humaine.
 « Se trouver membre d'une Loge, se sentir, en dehors de
 « sa femme et de ses enfants, appelé à garder un secret
 « qu'on ne vous confie jamais, est pour certaines natures
 « une volupté et une ambition. Les Loges sont *un lieu de*
 « *dépôt, une espèce de haras, un centre par lequel il*
 « *faut passer avant d'arriver à nous.* Leur fausse phi-
 « lanthropie est pastorale et gastronomique; mais cela a
 « un but qu'il faut encourager sans cesse. En lui appre-
 « nant à porter arme avec son verre, on s'empare de la
 « volonté, de l'intelligence et de la liberté d'un homme.
 « On en dispose, on le tourne, on l'étudie; on devine ses
 « penchants et ses tendances; quand il est mûr pour nous,
 « on le dirige vers la société secrète, dont *la franc-ma-*
 « *çonnerie n'est que l'antichambre assez mal éclairée.*

« *C'est sur les Loges que nous comptons pour doubler*
 « *nos rangs; elles forment à leur insu* NOTRE NOVICIAT

« PRÉPARATOIRE. Elles discourent sans fin sur les dangers
 « du fanatisme, sur le bonheur de l'égalité sociale, et sur
 « les grands principes de liberté religieuse. Elles ont,
 « entre deux festins, des anathèmes foudroyants contre
 « l'intolérance et la persécution. *C'est plus qu'il n'en*
 « *faut pour nous faire des adeptes.* Un homme imbu
 « de ces belles choses n'est pas éloigné de nous ; il ne
 « reste plus qu'à l'enrégimenter. La loi du progrès so-
 « cial est là, et toute là ; *ne prenez pas la peine de la*
 « *chercher ailleurs.* Mais ne levez jamais le masque ;
 « rôdez autour de la bergerie catholique ; et, en bon loup,
 « saisissez au passage le premier agneau qui s'offrira
 « dans les conditions voulues¹. »

Les Loges se chargent elles-mêmes de confirmer cette
 appréciation, et de nous faire toucher du doigt la perversité
 de cette puissante institution soi-disant inoffensive :
 « Si la maçonnerie, disait tout récemment un des prin-
 « cipaux Vénérables, devait se confiner dans le cercle
 « étroit qu'on voudrait lui tracer, à quoi servirait *la*
 « *vaste organisation et l'immense développement* qui lui
 « sont donnés?... L'heure du péril a sonné ; le danger
 « devient immense ; il faut agir... De toutes parts L'EN-
 « NEMI s'organise... L'hydre monacale » (ils entendent par
 là toute la hiérarchie catholique), « si souvent écrasée,
 « nous menace de nouveau de ses têtes hideuses. En vain,
 « *avec le dix-huitième siècle,* NOUS FLATTIONS-NOUS D'AVOIR
 « ÉCRASÉ L'INFAME, l'INFAME renaît plus vigoureuse, plus

¹ Correspondance de la Vente piémontaise.

« intolérante, plus rapace et affamée que jamais. Il faut « élever autel contre autel, enseignement contre enseignement ». Enfin les *chevaliers* maçons prêtent le serment « de reconnaître, comme les fléaux des malheureux « et du monde, *les rois et les fanatiques religieux*, et de « les avoir toujours en horreur ». Tout cela est extrait des discours officiels, prononcés dans ces dernières années, par les grands maîtres et autres Vénérables, dans des assemblées nombreuses « où les consciences se soulagèrent, et où l'on dit tout haut ce que chacun pensait tout bas. »

Comprend-on maintenant pourquoi le Saint-Siège a condamné la franc-maçonnerie, et pourquoi il est défendu de s'y affilier sous peine d'excommunication ?

L'exploitation des princes. — La Révolution cherche à s'affilier les princes, afin de miner plus efficacement, avec leur concours, la monarchie et l'Église. La Haute-Vente veut bien elle-même le leur apprendre et nous l'apprendre aussi.

« Le bourgeois a du bon, mais le prince encore davantage. La Haute-Vente désire que, sous un prétexte « ou sous un autre, on introduise dans les Loges maçonniques le plus de princes et de riches que l'on « pourra. Les princes de maison souveraine, et qui n'ont « pas l'espérance légitime d'être rois par la grâce de « Dieu, veulent tous l'être par la grâce d'une révolution. « Il n'en manque pas, en Italie et ailleurs, qui aspirent « aux honneurs assez modestes du tablier et de la truelle

« symboliques. D'autres sont déshérités ou proscrits.
 « Flattez tous ces ambitieux de popularité; accaparez-les
 « pour la franc-maçonnerie; la Haute-Vente verra plus
 « tard ce qu'elle pourra en faire pour la cause du progrès.
 « Un prince qui n'a pas de royaume à attendre est une
 « bonne fortune pour nous. Il y en a beaucoup dans ce
 « cas-là! Faites-en des francs-maçons; ils serviront de glu
 « aux imbéciles, aux intrigants, aux citadins et aux be-
 « soigneux. Ces pauvres princes feront notre affaire en
 « croyant ne travailler qu'à la leur. C'est une magnifique
 « enseigne, et il y a toujours des sots assez disposés à se
 « compromettre au service d'une conspiration dont un
 « prince quelconque semble être l'arc-boutant¹. »

Le protestantisme. — Encore un auxiliaire puissant, dont les chefs de la Révolution exaltent le fraternel concours. Qu'est-ce en effet que le protestantisme, sinon le principe pratique de la révolte contre l'autorité de l'Église de Jésus-Christ? Au nom d'un faux principe religieux, il bat en brèche, dans le monde entier, le seul vrai principe religieux, le seul vrai christianisme, la seule vraie Église; il développe l'orgueil, l'insoumission, le désordre et l'anarchie. En faut-il davantage à la Révolution, à la grande révolte universelle, pour aimer et favoriser la propagande protestante?

« Le meilleur moyen de déchristianiser l'Europe,
 « écrivait Eugène Sue, c'est de la protestantiser. »

¹ Lettre à la Vente piémontaise.

« Les sectes protestantes, ajoute Edgar Quinet, sont
« les mille portes ouvertes pour sortir du Christianisme. »
Après avoir exposé la nécessité d'en finir avec toute
religion, il s'exprime ainsi :

« Pour arriver à ce but, voici les deux voies qui s'ou-
« vrent devant vous. Vous pouvez attaquer, en même
« temps que le catholicisme, toutes les religions de la
« terre, et spécialement les sectes chrétiennes; dans ce
« cas, vous avez contre vous l'univers entier. Au con-
« traire, vous pouvez vous armer de tout ce qui est op-
« posé au catholicisme, spécialement de toutes les sectes
« chrétiennes qui lui font la guerre; en y ajoutant la
« force d'impulsion de la révolution française, vous
« *mettrez le catholicisme dans le plus grand danger*
« *qu'il ait jamais couru.*

« Voilà pourquoi je m'adresse à toutes les croyances,
« à toutes les religions qui ont combattu Rome; *elles*
« *sont toutes, qu'elles le veuillent ou non, dans nos rangs,*
« puisqu'au fond leur existence est aussi inconciliable
« que la nôtre avec la domination de Rome.

« Ce n'est pas seulement Rousseau, Voltaire, Kant,
« qui sont avec nous contre l'éternelle oppression; c'est
« aussi Luther, Zwingli, Calvin, etc., toute la *légion*
« *des esprits* qui combattent avec leur temps, avec leurs
« peuples, contre le même ennemi qui nous ferme en
« ce moment la route.

« Qu'y a-t-il de plus logique au monde que de faire
« un seul faisceau des révolutions qui ont paru dans le
« monde depuis trois siècles, et de les réunir dans une

« même lutte, pour achever la victoire sur la religion du
« moyen âge?

« Si le seizième siècle a arraché la moitié de l'Europe
« aux chaînes de la Papauté, est-ce trop exiger du dix-
« neuvième qu'il *achève* l'œuvre à moitié consommée ? »

Détruire le christianisme, « *cette superstition caduque
et malfaisante,* » tel est le but avoué de la ligue infernale
où les protestants sont englobés, « *qu'ils le veuillent ou
non,* » et par cela seul qu'ils sont protestants. Détruire
le christianisme au moyen du protestantisme, voilà la
tactique qu'adopte la Révolution avec pleine espérance
de succès.

Qu'en dites-vous, lecteurs ? La Révolution est-elle une
grande et noble chose ? mérite-t-elle nos sympathies ?
son œuvre peut-elle se concilier avec la foi du chrétien ?
est-ce la calomnier que de l'anathématiser comme dé-
testable et satanique ?

Tertullien disait jadis du christianisme : « Il ne craint
qu'une chose, c'est de n'être pas connu. » La Révolution
dit le contraire ; elle ne craint que la lumière. La lumière
lui enlève, je ne dis pas tout ce qu'il y a de religieux,
mais d'honnête parmi les hommes.

IX

Comment la Révolution, pour se faire accepter, se couvre sous les noms les plus sacrés.

Si la Révolution se montrait telle qu'elle est, elle épouvanterait tous les honnêtes gens. Elle se cache sous des noms respectés, comme le loup sous la peau de la brebis.

Profitant du religieux respect que l'Église imprime depuis dix-huit siècles aux idées de liberté, de progrès, de loi, d'autorité, de civilisation, la Révolution se pare de tous ces noms vénérés et séduit ainsi une foule d'esprits sincères. A l'entendre, elle ne veut que le bonheur des peuples, la destruction des abus, l'abolition de la misère; elle promet à tous le bien-être, la prospérité, et je ne sais quel âge d'or inconnu jusqu'ici.

Ne la croyez pas. Son père, le vieux serpent du paradis terrestre, en disait autant à la pauvre Ève : « Ne crains rien, écoute-moi, et vous serez comme des dieux. » On sait quels dieux nous sommes devenus. Les peuples qui écoutent la Révolution sont bientôt punis par où ils pèchent; si les villes s'embellissent, si les chemins de fer se multiplient, si l'industrie prospère (ce qui n'est pas, répétons-le bien haut, le fait de la Révolution, mais le simple résultat d'un progrès naturel), la misère publique augmente partout, la joie s'en va, tout se matérialise, les impôts se décuplent, toutes les libertés disparaissent; au nom de la liberté, on revient peu à peu au

brutal esclavage païen; au nom de la civilisation, on perd tous les fruits des conquêtes du christianisme sur la barbarie; au nom de la loi, une autorité sans frein et sans contrôle nous impose tous ses caprices, et voilà le progrès !

Comment, du reste, le bien pourrait-il sortir du mal ? et comment le principe de la destruction pourrait-il rien édifier ?

« Notre principe à nous, a dit un audacieux révolutionnaire, c'est la négation de tout dogme ; notre donnée, le néant. Nier, toujours nier, c'est là notre méthode : elle nous a conduits à poser comme principe : « en religion, l'athéisme ; en politique, l'anarchie ; en économie politique, la non-propriété¹. »

Défions-nous donc de la Révolution, défions-nous de Satan, sous quelque nom qu'il se cache !

Pauvres brebis, quand donc écouterez-vous la voix du bon pasteur qui veut vous défendre de la dent du loup, et qui veut arracher à la bête scélérate la toison hypocrite à l'abri de laquelle elle pénètre jusqu'au milieu du bercail ?

X

La presse et la Révolution.

La presse n'est de sa nature ni bonne ni mauvaise. C'est une puissante invention qui peut également servir

¹ Proudhon.

au bien et au mal ; tout dépend de l'usage qu'on en fait.

Il faut avouer cependant que, par suite du péché originel, la presse a beaucoup plus servi au mal qu'au bien et qu'on en abuse dans des proportions formidables.

Dans notre siècle, la presse est le grand levier de la Révolution. Pour ne parler que du journalisme, qui est la presse à son état le plus actif et le plus influent, personne ne peut nier que le plus grand danger du trône aussi bien que de l'autel, ce sont les journaux. Sans sortir de notre chère France, sur cinq cent quarante journaux, il n'y en a peut-être pas trente qui soient vraiment chrétiens. Pour quatre-vingts ou cent mille lecteurs de feuilles publiques respectant la foi, l'Église, le pouvoir, les principes, cinq ou six millions d'hommes avalent tous les jours le poison destructeur que leur présentent goutte à goutte les journaux impies.

Que l'on me pardonne cette comparaison : la presse est, entre les mains de la Révolution, un grand appareil à *seriner* les hommes. Quand on veut apprendre un air à des oiseaux, on leur répète cet air dix et vingt fois par jour, au moyen d'un instrument *ad hoc*. Les chefs du parti révolutionnaire, pour former, comme on dit, l'opinion publique, pour faire entrer dans les têtes leurs idées fatales, ont recours à la presse ; chaque jour, ils tournent la manivelle ; chaque jour, ils répètent dans leurs journaux l'air qu'ils veulent imposer au public, et bientôt les serins chantent. Et voilà l'*opinion publique*.

Quant à l'Église, qui ne veut pas apprendre l'air, on essaye d'un autre moyen. La Révolution cherche à l'en-

dormir. Elle prétend, comme chacun sait, que l'Église catholique n'est plus à la hauteur du siècle. Avec une hypocrite bienveillance, elle feint de vouloir l'adapter aux idées modernes ; au fond elle veut la tuer. Elle s'approche donc de l'Église, elle lui présente son appareil perfide, la presse ; on dit de belles et douces paroles ; on fait des déclarations pieuses ; on tâche d'endormir les gardiens de la foi. L'Église se méfie ; le Pape et les Évêques refusent de se laisser faire. Alors la Révolution lève le masque, transforme son appareil en machine de guerre et attaque de front cette ennemie qu'elle n'a pu ni endocliner ni étouffer.

Et ce que je dis du journalisme pour la France, il faut le dire avec encore plus de raison peut-être pour l'Angleterre, pour la Belgique, pour la Prusse, pour l'Allemagne, pour la Suisse et surtout pour le Piémont et la pauvre Italie. Quatorze ou quinze cents journaux paraissent chaque jour en Europe ; sur ce nombre, combien y en a-t-il qui soient sincèrement dévoués à l'Église ?

On comprend du reste qu'il ne saurait en être autrement, quand on pénètre quelque peu dans les mystères de la rédaction des journaux. Sauf d'honorables et trop rares exceptions, les journalistes de profession exercent, aux dépens du public, un véritable *métier*. Ils n'ont ni convictions religieuses, ni convictions politiques ; leur conscience est dans leur encrier, et ils vendent leur encre au plus offrant. Selon l'intérêt de leur bourse, trop souvent vidée par l'inconduite, ils plaident avec une *noble* ardeur le pour et le contre, en se moquant de leurs cré-

dules lecteurs. Ils flattent l'esprit d'opposition afin de grossir le nombre des abonnés, et les journaux les plus malfaisants et les plus plats sont souvent ceux qui réussissent le mieux. Et voilà les éducateurs de la société ! voilà en quelles mains est tombée la conscience publique !

Sous l'impulsion des sociétés secrètes, le journalisme révolutionnaire fait feu de toutes ses plumes contre l'Église ; il perdra la foi en Europe, si DIEU, dans sa miséricorde, ne se hâte de déjouer ce vaste et infernal complot.

XI

Les principes de 89.

Tout le monde parle aujourd'hui des « principes de 89, » et presque personne ne sait ce que c'est. Ce n'est pas étonnant ; les paroles qui les ont formulés sont tellement élastiques, tellement peu définies que chacun y voit ce qu'il veut. Les honnêtes gens myopes n'y trouvent rien de précisément mauvais ; les démagogues y trouvent cependant leur compte. Il y a pour ces principes une étrange émulation de tendresse ; ils sont inscrits sur vingt bannières rivales. Tout le monde les défend contre tout le monde ; et d'après tout le monde, tout le monde ou les fausse, ou les compromet, ou les trahit. Tâchons ici, à la lumière infaillible de la foi catholique, non de les fausser, ni de les compromettre, ni de les trahir, mais de les bien comprendre, d'en sonder les profondeurs, et

de découvrir, dans leurs replis secrets, le vieux serpent qui en est l'âme. Nous n'exagérerons rien, mais nous tâcherons de tout voir.

En voyant à l'œuvre ceux que l'on nomme avec orgueil les pères de la liberté, les fondateurs de la société moderne, nous verrons, selon l'expression de Bossuet, « si « ceux qu'on nous vante comme les réformateurs du « genre humain en ont diminué ou augmenté les maux, « et s'il faut les regarder comme des réformateurs qui le « corrigent ou plutôt comme des fléaux envoyés par Dieu « pour le punir. »

En 1789, pendant que l'Assemblée constituante détruisait, par le droit du plus fort, l'antique constitution de l'Église en France; supprimait, le 4 août les justes redevances qui la faisaient vivre; le 27 septembre, dépouillait nos églises de leurs vases sacrés; le 18 octobre, annulait les Ordres religieux; le 2 novembre, volait les propriétés ecclésiastiques, préparant ainsi l'acte hérétique et schismatique appelé Constitution civile du clergé, et promulgué l'année suivante, cette même Assemblée formulait en dix-sept articles ce que l'on appelle la *déclaration des droits de l'homme*, et ce qu'on aurait dû nommer la *suppression des droits de Dieu*. Ces articles renferment des principes sociaux, et ce sont ces principes qui sont devenus célèbres sous le nom de « principes de 89. »

Des catholiques, dans la louable intention de concilier à l'Église les sympathies des sociétés modernes, ont cherché à démontrer, non sans peine, que les principes de

cette célèbre déclaration n'étaient opposés ni à la foi ni aux droits de l'Église. Cette thèse pourrait peut-être se soutenir, si, dans une pareille question essentiellement pratique, on pouvait s'en tenir à la rigueur grammaticale des mots, en faisant abstraction de l'esprit qui les anime, de l'esprit qui les a dictés, de l'esprit qui les applique et qui manifeste leur vrai sens. Malheureusement les principes de 89 ne sont pas une lettre morte ; ils se sont traduits dans des faits, dans des lois, dans des attentats qui ne peuvent laisser aucun doute sur leur véritable caractère ; la Révolution, la Révolution antichrétienne, les proclame ses principes à elle et leur rapporte la gloire de ses prétendus exploits ; les révolutionnaires ne cessent de les invoquer contre l'Église.

Comment se fait-il donc que ces fameux principes ne révoltent pas tous les honnêtes gens ? C'est que le vrai s'y trouve habilement confondu avec le faux, et que le faux passe ici, comme toujours, à l'abri du vrai.

Parmi les principes de 89, en effet, plusieurs sont de vieilles et bonnes vérités de droit français ou de droit public chrétien, que les abus du césarisme gallican avaient mises en oubli, et que la naïve ignorance de nos Constituants fit prendre pour des découvertes merveilleuses. Plusieurs autres sont des vérités de sens commun, qu'on n'oserait plus formuler sérieusement de nos jours ; mais tous ces principes sont dominés par un principe, qui donne à toute cette déclaration son véritable esprit : le principe révolutionnaire de *l'indépendance absolue de la société*, laquelle déclare rejeter désormais toute direction

chrétienne, ne plus dépendre que d'elle-même, n'avoir plus pour loi que sa volonté, sans s'inquiéter de ce que DIEU enseigne et prescrit par son Église. La volonté du peuple souverain substituée à la volonté de DIEU souverain, la loi humaine foulant aux pieds la vérité révélée, le droit purement naturel faisant abstraction du droit catholique ; en un mot, de prétendus droits de l'homme se substituant aux droits éternels de JÉSUS-CHRIST : telle est au fond la déclaration de 1789.

Jusque-là l'Église était reconnue comme l'organe de DIEU vis-à-vis des sociétés, aussi bien que des individus ; et si, depuis quelques siècles, ce droit de haute direction morale était méconnu en pratique, jamais du moins on n'avait encore osé le nier formellement.

Ainsi les principes de 89, considérés un à un, sont bien loin d'être tous révolutionnaires ; mais leur ensemble, et surtout l'idée qui les domine, constituent une audacieuse révolte de l'homme contre DIEU, une scission sacrilège entre la société et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Roi des peuples et Roi des rois. Nous ne blâmons dans les principes de 89 que cet élément de révolte antichrétienne ; loin de les répudier, nous revendiquons comme nôtres ces grandes maximes de vraie liberté, de vraie égalité et de fraternité universelle, que la Révolution altère et prétend avoir données au monde.

En conscience, un catholique ne peut pas admettre *tous* les principes de 89. Encore moins peut-il entrer dans l'esprit qui les a dictés et qui depuis leur apparition les interprète et les applique.

Mais ce sujet étant fort complexe, précisons davantage.

XII

Texte et discussion de ces principes au point de vue religieux.

Voici les dix-sept articles de cette déclaration révolutionnaire des droits de l'homme :

Après un préambule creux et vague, dans le style emphatique de Rousseau, les Constituants déclarent qu'ils émettent leurs principes « en présence et sous les auspices de l'Être suprême. » On sait ce qu'était l'Être suprême de ces voltairiens ; c'était la négation directe et personnelle du DIEU vivant, du seul DIEU véritable, du DIEU des chrétiens, Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, vivant et régnant dans le monde par son Église et par le Pape, son Vicaire. Je garantis que ce n'est pas en présence de Notre-Seigneur, et bien moins encore sous ses auspices, que les Constituants ont élaboré leur fameuse Déclaration.

Je souligne les articles scabreux, les phrases à double sens, les pièges ; me réservant de les discuter le plus brièvement possible pour bien discerner, dans cette terre nouvelle, l'ivraie et le bon grain.

ARTICLE I. — *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.*

ART. II. — *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de*

l'homme. Ces droits sont la liberté, la sûreté et la résistance à l'oppression.

ART. III. — *Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation ; nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.*

ART. IV. — *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui.*

ART. V. — *La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.*

ART. VI. — *La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toute dignité, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.*

ART. VII. — *Nul homme ne peut être accusé, arrêté ni détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis : mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi doit obéir à l'instant ; il se rend coupable par la résistance.*

ART. VIII. — *La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut*

être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit et légalement appliquée.

ART. IX. — Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

ART. X. — *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.*

ART. XI. — *La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.*

ART. XII. — *La garantie des droits de l'homme et au citoyen nécessite une force publique ; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée.*

ART. XIII. — *Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable ; elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.*

ART. XIV. — *Tous les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes ou par leurs représentants la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, d'en déterminer la qualité, l'assiette, le recouvrement et la durée.*

ART. XV. — *La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.*

ART. XVI. — *Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.*

ART. XVII. — *La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.*

« Mais, me direz-vous, vous avez tout souligné, ou presque tout? » Sans doute; et ce n'est que justice. Indifférents en apparence à la Religion et à l'Église, tous ces articles couvrent une vaste conspiration destinée à bouleverser tout l'ordre chrétien. C'est la conspiration du silence, qui étouffe sans frapper, et qui, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *escamote* le christianisme.

Ces principes hypocrites se résument en cinq ou six idées principales, qui sont la base de ce qu'on appelle le monde moderne, et que nous allons analyser brièvement.

Séparation totale de l'Église et de l'État; souveraineté du peuple; absolutisme de la loi humaine; liberté; égalité. Tel est le résumé de ces principes, qui méritent chacun une discussion très-attentive. On va bientôt juger de l'importance pratique de ces graves questions.

XIII

Séparation de l'Église et de l'État.

Ceux qui la réclament de bonne foi confondent deux idées : *distinction* et *séparation*. L'Église est *distincte* de l'État, et l'État, *distinct* de l'Église; tous deux doivent s'unir *sans se confondre*. Il est tout aussi absurde de vouloir *séparer* la société religieuse de la société civile, que de vouloir *séparer* l'âme du corps. L'Église est une société qui vient de DIEU, comme l'État est aussi une société voulue de DIEU; ces deux sociétés doivent s'accorder, pour accomplir la volonté divine, qui est le bonheur temporel et éternel des hommes. Leur prospérité et leur force dépendent de cette union, comme la vie et la force de l'homme dépendent de l'union de son âme et de son corps. Toujours la distinction, mais dans l'union; jamais la séparation, non plus que la confusion.

Nous sommes tous membres à la fois de trois sociétés distinctes, et nous appartenons tout entiers à chacune d'elles; tel est l'ordre de la divine Providence. Ces trois sociétés sont : la famille, l'État, l'Église. J'appartiens tout entier à ma famille; je suis en même temps tout entier citoyen de ma patrie; et en même temps encore, je suis tout entier chrétien, membre de l'Église. J'ai des devoirs comme fils, des devoirs comme citoyen, des devoirs comme catholique; ces devoirs sont *distincts*, mais *unis* entre eux et *subordonnés* les uns aux autres.

Ils ne peuvent jamais se détruire les uns les autres, car ils viennent tous de DIEU ; ils sont tous pour moi l'expression certaine de la volonté de DIEU ; de DIEU qui m'ordonne également d'obéir à mon père dans l'ordre de la famille, d'obéir à mon Souverain dans l'ordre civil et temporel, d'obéir au Pape et aux Pasteurs de l'Église dans la société religieuse et surnaturelle.

Qu'est-ce qu'une *société*? C'est une réunion d'individus unis ensemble par le lien d'une obéissance commune. C'est ce lien, cette obéissance à l'autorité légitime, qui constitue la société, qui lui donne son unité, malgré la multiplicité de ses membres. La *famille*, ou la société domestique, est la *réunion* des individus liés ensemble par la soumission au pouvoir paternel. L'*État*, ou la société civile, est la réunion des individus et des familles, unis ensemble par la dépendance du même pouvoir public. L'Église, ou la société religieuse, est la réunion des individus, des familles et des États, soumis au même pouvoir religieux du Christ et de son Vicaire.

Ces trois sociétés existent de *droit divin*, c'est-à-dire par la volonté formelle de DIEU ; c'est DIEU qui a constitué la famille pour le bien et le bonheur des membres qui la composent ; c'est DIEU qui est l'auteur des sociétés civiles, dont le but est la prospérité, le bien et le bonheur des individus et des familles, par le concours mutuel des forces ; c'est DIEU qui a fondé l'Église et qui lui a donné sa sainte mission, pour apprendre aux individus, aux familles et aux sociétés, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour con-

naître, aimer et servir DIEU sur la terre, et, par ce moyen, arriver au salut éternel, but suprême de toute existence humaine. L'Église est ainsi instituée pour procurer le bien et le bonheur des individus, des familles et des États, c'est-à-dire du monde entier.

La famille dépend de l'État en ce sens que le bien particulier doit *toujours* être subordonné au bien public; l'État dépend de l'Église, en ce sens que le bien temporel, soit public, soit particulier, doit toujours être subordonné au bien spirituel, qui est le salut éternel des âmes. Le père de famille ne doit donc rien commander qui soit contraire aux lois de l'État; et s'il manque à cette règle, ses enfants ne peuvent en conscience lui obéir. Pour la même raison, le pouvoir civil ne peut rien commander qui soit contraire aux enseignements ni aux lois de l'Église. Ces actes du pouvoir paternel ou civil seraient illégitimes et dès lors nuls de plein droit; ils violeraient l'ordre établi de DIEU, et pour obéir à DIEU en ce conflit d'autorité, il faut toujours obéir à l'autorité supérieure. C'est la règle pratique et sûre que nous donne l'Apôtre saint Paul : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (Rom. XIII), que toute âme s'assujettisse AUX POUVOIRS PLUS ÉLEVÉS.

L'élévation des différents pouvoirs dérivant de leur but final, et le salut éternel étant évidemment un but supérieur à la prospérité temporelle, il est clair comme le jour que l'Église est une puissance plus élevée que l'État, et que l'État par conséquent est strictement obligé, de *droit divin*, à s'assujettir à la puissance de l'Église.

Or ce qui est de droit divin est immuable, et nulle puissance ne peut le détruire.

Mais il faut aller plus loin : de même qu'il ne suffit pas, pour aller au ciel, de n'être pas méchant ; de même, pour remplir leur devoir et pour se sauver, les chefs des familles et les chefs des États temporels doivent, non-seulement ne pas contrarier l'action sanctifiante de l'Église, mais encore la seconder par tous les moyens possibles.

Un père de famille n'est pas chrétien, s'il ne s'efforce, par l'exemple, par le conseil, et au besoin par la menace et le châtiment, d'empêcher dans le sein de sa famille tous les scandales, et de faire accomplir à tous leur devoir, aussi parfaitement qu'il le peut. Le bon DIEU et l'Église ne lui demandent pas l'impossible ; mais ils lui demandent de faire tout ce qui dépend de lui pour que sa femme, ses enfants, ses serviteurs, en un mot, tous les membres de la famille, observent fidèlement la loi de DIEU.

Il en est de même des princes chrétiens : pour faire la volonté de DIEU et remplir leur devoir de Souverains, ils ne doivent pas se contenter de procurer le bonheur matériel de leurs sujets : ce serait du matérialisme ; ils ne doivent pas se contenter de ne pas gêner l'action de l'Église : ce serait de l'indifférence pour le bien, indifférence coupable qui n'est permise à personne ; ils doivent prêter à l'Église le concours le plus efficace possible ; ils doivent, sous sa direction et en fidèles serviteurs, empêcher le plus possible tous les scandales qui pourraient

altérer la foi ou la moralité de leurs peuples; ils doivent assister l'Église de leur parole, de leur influence, de leur argent et, au besoin, de leur glaive et de leurs armées.

Ainsi, tout est dans l'ordre; et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, que DIEU a constitué le souverain Maître, non-seulement du ciel mais de la terre, règne pleinement par sa sainte Église, sur tous les hommes, sur tous les États, sur toutes les familles. Telle est la doctrine catholique; tel est l'enseignement officiel et traditionnel de l'Église, résumé dans ces derniers temps par l'Encyclique du 8 décembre 1864. La doctrine opposée, condamnée sous le nom de naturalisme par le Siège-Apostolique, est l'âme de la Révolution et des principes de 1789.

« Mais, dira-t-on, c'est l'absorption de l'État par l'Église! » — Pas plus que ce n'est l'absorption de la famille par l'État. C'est l'ordre, résultant de l'union, et laissant subsister la distinction malgré la subordination.

L'Église, je le demande, absorbe-t-elle la famille, lorsqu'elle guide le père pour lui faire connaître et pratiquer tous ses devoirs de chef de famille?... Il en est de même pour l'État. L'Église, en dirigeant le pouvoir civil et politique pour lui faire accomplir les volontés de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et sauvegarder ainsi le salut éternel des âmes, n'empiète en aucune sorte sur les droits de l'État; elle fait son devoir, comme l'État fait le sien en prescrivant aux citoyens et aux familles ce qui est utile au bien et au bonheur de tous.

Saint Thomas fait admirablement comprendre cet ordre et ces rapports par une comparaison aussi juste qu'ingénieuse. Chaque État, dit-il, ressemble à un des navires qui composent une escadre, et qui tous, sous la conduite du vaisseau amiral, voguent de concert pour arriver au même port. Chaque navire a son capitaine, son pilote; tout maître qu'il est sur son navire, chaque pilote n'est cependant pas indépendant. Afin de rester dans l'ordre, il doit *toujours* manœuvrer d'après les signaux de l'amiral, de manière à diriger son bâtiment vers le terme final de la navigation.

Le vaisseau amiral est l'Église, guidée par le Souverain-Pontife, Vicaire du Christ, et chargé par lui d'enseigner et de diriger dans la voie du salut toutes les nations, *docete omnes gentes*. Les Souverains temporels sont les pilotes, les capitaines de chacun des vaisseaux de l'escadre catholique. Ils sont *obligés en conscience* de faciliter le salut éternel de leurs peuples respectifs, en aidant l'Église à sauver les âmes et en écartant les obstacles qui pourraient entraver sa mission spirituelle. C'est le Pape, et le Pape seul qui, en sa qualité de Chef de l'Église, leur fait connaître ce qu'ils doivent faire à cet égard.

Par sa direction religieuse, l'Église n'absorbe donc ni l'État ni la famille; elle affermit au contraire, en la sanctifiant et en l'empêchant de se séparer de Dieu, l'autorité du Souverain temporel aussi bien que l'autorité du père de famille.

Dépendant sous un rapport, le pouvoir civil, remar-

quons-le soigneusement, conserve sous tous les autres rapports une complète indépendance. Une fois sauvegardé le principe supérieur de l'obéissance à la loi divine et à toutes les autres lois religieuses promulguées par l'Église, le pouvoir civil peut, en toute liberté, porter toutes sortes de lois, adopter toute règle de politique, prendre toute forme de gouvernement, selon qu'il le croit plus avantageux au bien général de la nation ; il est seul maître chez lui.

Il faut en dire autant du père de famille, par rapport à l'État. Qu'il fasse tout ce qu'il veut ; qu'il élève et dirige ses enfants à sa guise ; l'État, non plus que l'Église, n'ont rien à y voir, du moment que les lois de la Religion et celles du pays sont par lui respectées. Il n'y a d'ordre qu'à ce prix, soit dans la famille, soit dans l'État, soit dans l'Église.

« Mais l'État est-il donc un enfant, et a-t-il besoin de la direction de l'Église pour connaître la loi de Dieu ? N'a-t-il pas sa raison et sa conscience ? » — L'État a certainement sa raison et sa conscience ; mais elles ne lui suffisent pas plus qu'au père de famille, pour connaître et pratiquer la loi de Dieu dans toute son étendue. Cette loi n'est pas en effet une loi purement naturelle ; elle est en outre et surtout révélée et positive ; et, pour la connaître, il faut la foi ; pour la pratiquer, il faut la grâce. Or, l'Église seule est de droit divin chargée de donner au monde l'une et l'autre. A elle seule il a été dit : « Recevez le Saint-Esprit ; allez donc, enseignez

toutes les nations : celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. Et voici que moi-même je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Cette parole s'applique aux sociétés humaines aussi directement qu'à chaque homme en particulier. Qu'est-ce, en effet, que la société civile, sinon l'extension numérique de la famille et de l'individu ? L'État n'est rien, n'est qu'une abstraction en dehors des individus dont il est formé ; et, pour cette raison, le devoir religieux des individus et des familles est, à un degré supérieur, le devoir de l'État lui-même. L'État *doit* donc être non-seulement religieux en général, mais chrétien, mais catholique ; il doit recevoir des Pasteurs de l'Église l'enseignement de la loi divine, pour le bien public comme pour le bien particulier ; il doit être *enseigné*.

La raison et la conscience naturelles ne suffisent donc ni au Souverain temporel, ni au père de famille pour connaître la volonté de Dieu ; et, par rapport à l'Église, l'humanité reste toujours dans l'enfance. Voilà pourquoi les siècles chrétiens ont toujours dit : « Notre sainte MÈRE l'Église ; » voilà aussi pourquoi les Souverains eux-mêmes appellent le Chef de l'Église : « notre Saint PÈRE le Pape. »

« Mais l'État est un pouvoir laïque. » — Soit ; mais laïque veut-il dire sans religion ? L'État doit être chrétien et par conséquent un pouvoir laïque chrétien. Le pouvoir civil a pour objet le bien et le bonheur des peuples ; mais ce bien et ce bonheur, il ne peut ni les connaître

pleinement, ni surtout les procurer sans la sainte Église, comme nous venons de le dire. En procurant la prospérité de ses peuples, l'État ou le pouvoir civil doit s'unir inséparablement à l'Église, coopérer fidèlement à l'œuvre suprême de l'Église, qui est l'établissement et le développement du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre et le salut éternel de tous les sujets de chaque État. C'est précisément parce que l'État est laïque qu'il doit s'assujettir fidèlement à la direction religieuse des Pasteurs de l'Église, seuls chargés par DIEU de diriger les consciences.

« Mais le pouvoir de l'Église n'est-il pas purement spirituel ? » — Sans doute ; aussi la direction que l'État doit recevoir de l'Église est-elle une direction purement spirituelle, c'est-à-dire, au seul point de vue de la conscience. L'Église ne dirige les Souverains et les peuples, non plus que les familles, que pour leur faire pratiquer à tous la loi divine, la religion chrétienne, la justice, l'ordre moral tout entier. Elle ne commande et ne condamne qu'à ce point de vue, qui est tout spirituel, tout religieux. Mais à ce point de vue, elle a le droit et le devoir de s'occuper directement de *tout* sur la terre : éducation, enseignement, philosophie, sciences, littérature, poésie, peinture, sculpture, musique, usages, institutions publiques et privées, lois, politique, etc., etc.

« Tout est donc spirituel ? » — Non ; le spirituel sur la terre, c'est tout ce qui intéresse le salut éternel des âmes. Telle est la vraie notion du spirituel, altérée dans

une foule d'esprits. Toutes les fois que nous sommes entravés dans l'œuvre du salut, nous sommes lésés dans notre intérêt spirituel et éternel. Le pouvoir temporel ne doit jamais, ni directement, ni indirectement, sous aucun prétexte d'intérêt politique, léser notre bien spirituel; il ne doit jamais entraver l'exercice du ministère de l'Église, chargée de sauvegarder cet intérêt suprême. Or, en agissant dans l'ordre *simplement* temporel e même dans l'ordre purement matériel, il peut entraver la Religion dans ses plus saintes pratiques, et, par conséquent, dans son action toute spirituelle et surnaturelle. Exemple : si le pouvoir civil détournait les églises de leur destination sous prétexte que ce sont des bâtiments matériels; s'il défendait aux prêtres l'usage des choses temporelles qui leur sont nécessaires pour le culte divin et pour l'administration des sacrements : l'eau, l'huile, le pain et le vin, etc.; si, sous prétexte du service de l'État, il enlevait aux fidèles les prêtres qui dépendent néanmoins de lui comme citoyens; s'il violait la clôture des monastères, qui sont cependant, sous un rapport, des maisons comme les autres; s'il entravait les rapports nécessaires des Évêques, des prêtres et des fidèles avec le Chef de la Religion, avec le Pape, bien que, au point de vue temporel, le Pape ne soit qu'un Souverain tranger; s'il promulguait des lois civiles, des règlements politiques, en contradiction avec les droits de l'Église; s'il contractait des alliances contraires au bien religieux de ses sujets; s'il entreprenait une guerre injuste; s'il faisait entrer dans l'éducation publique, à laquelle il a cepen-

dant un intérêt immédiat, des éléments antichrétiens, soit comme doctrine, soit comme conduite; s'il permettait à la presse d'attaquer la foi, ou les mœurs, ou l'Église, bien que la presse soit en définitive une industrie toute matérielle, etc. : n'est-il pas évident que, sans paraître sortir du temporel, l'État toucherait par là directement à l'essence même du spirituel?

Appliquez le même principe au père de famille dans ses rapports avec sa femme, ses enfants, ses serviteurs; au sujet du maigre, par exemple, qui paraît cependant ne regarder que la cuisine; au sujet du repos du dimanche; en un mot, à propos de tout ce qui peut léser le bien spirituel de la famille.

Tout ce qui n'intéresse pas le spirituel, l'observation de la loi divine et la sanctification des hommes, est du domaine exclusif de l'État et de la famille. Cette distinction du spirituel et du temporel est d'une grande importance.

« Mais dans les questions douteuses, lequel des deux décidera? Sera-ce l'État, sera-ce l'Église? » — Il est évident que ce doit être le pouvoir de l'ordre le plus élevé. La mission divine de l'Église serait illusoire, si elle n'était infailliblement assistée de Dieu pour connaître avec certitude ce qui est de son ressort. Dans un conflit purement temporel entre l'autorité de l'État et l'autorité du père de famille, la première ne doit-elle pas prévaloir? ne prévaut-elle pas toujours? n'est-elle pas intrinsèquement d'un ordre supérieur?... Sans aucun doute, le pouvoir inférieur doit toujours se soumettre; et c'est l'État

qui, dans les choses civiles, règle seul et souverainement sa compétence. Et cependant il n'est pas infaillible *en droit*. Adaptez ce même raisonnement si simple aux rapports de l'Église et de l'État; et à l'aide de tout ce que nous avons déjà dit, il sera facile de conclure; surtout si l'on considère que l'Église, dans *tout* ce qu'elle enseigne, est infaillible et *de fait*, et *de droit*.

« Mais savez-vous que vous donnez à l'Église une puissance immense? » — Ce n'est pas moi qui la lui donne. C'est le bon DIEU, maître de ses dons et suprême Seigneur de l'humanité. Il a organisé le monde en cette triple société que nous venons de dire; il a tout réglé de la sorte pour notre plus grand bien, et, peuples et individus, princes et sujets, prêtres et laïques, nous n'avons tous qu'à nous soumettre à l'ordre de sa Providence.

Les hommes qui veulent de bonne foi séparer l'Église de l'État et l'État de l'Église ne savent pas qu'ils violent directement l'ordre établi de DIEU et l'enseignement formel de l'Église sur cette grave matière : « *Cette union,* » dit le Pape Grégoire XVI, *a toujours été salutaire aux* « intérêts de la société religieuse et de la société ci- » « vile¹. »

Ils ignorent en outre qu'ils abondent dans les vues perverses des révolutionnaires. Isoler l'Église; la refouler peu à peu hors de la société; affaiblir son action sur le monde; la ramener à l'état de puissance invisible, comme

¹ Encyclique *Mirari*.

aux jours des Catacombes ; constituer le pouvoir temporel, maître absolu de la terre par la propriété, de l'intelligence par la doctrine, et de la volonté par la loi ; anéantir ainsi le grand fait social du christianisme, la division hiérarchique des pouvoirs : pour qui sait lire, telle est l'idée dominante que la Révolution cherche à réaliser de plus en plus depuis soixante ans. C'est, en d'autres termes, la substitution du règne absolu de l'homme au règne de DIEU et de son Christ.

Donc l'Église ne doit pas et ne peut pas être *séparée* de l'État, non plus que l'État de l'Église ; et l'État révolutionnaire, tel que l'entendait l'Assemblée de 89, et tel que l'entendent depuis lors tous les révolutionnaires, est une création anormale, antichrétienne, formellement opposée à la volonté de DIEU, et qui peut nous jeter tous hors de la voie du salut.

L'Église est, de droit divin, l'âme du monde, sa lumière et son principe de vie morale.

XIV

La souveraineté du peuple ou la démocratie.

Si fort exploité depuis un siècle par les ennemis de l'Église, le principe de la souveraineté du peuple peut s'entendre néanmoins dans un sens catholique et très-véritable.

Notons-le tout d'abord, le *peuple* n'est pas ce ramassis d'individus brutaux et malfaisants qui fait les révolu-

tions, qui, du haut des barricades, renverse les gouvernements, et dont les chefs d'émeute exploitent les grossières passions. Le peuple, c'est la nation entière, comprenant toutes les classes de citoyens, le paysan et l'ouvrier, le commerçant et l'industriel, le grand propriétaire et le riche seigneur, le militaire, le magistrat, le prêtre, l'Évêque; c'est la nation avec toutes ses forces vives, constituée en une représentation sérieuse, et capable par ses vrais représentants d'exprimer ses vœux, d'exercer librement ses droits.

Cette notion antirévolutionnaire du *peuple* une fois donnée, nous constatons que la doctrine catholique a toujours enseigné, quoique dans un sens tout autre, ce que les Constituants de 89 ont pris pour une découverte merveilleuse. L'Église, par l'organe de saint Thomas et de ses plus grands Docteurs, enseigne que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Père des peuples et Roi des rois, dépose dans la nation tout entière le principe de la souveraineté; que le Souverain (héréditaire ou électif, peu importe), à qui la nation confie la charge du gouvernement, ne reçoit de DIEU sa puissance que par l'intermédiaire de cette même nation; enfin, que le Souverain, recevant le pouvoir pour le bien public et non pour lui-même, s'il vient à manquer *gravement et évidemment* à son devoir, peut être légitimement déposé par ceux-là mêmes qui l'avaient investi de la souveraineté. Je m'empresse d'ajouter, pour prévenir toute interprétation révolutionnaire, que l'Église, étant seule juge impartial de ces grands cas de conscience, peut seule, par une décision solennelle,

légitimer un fait aussi grave après avoir constaté la gravité du crime¹.

C'est en cela que le pouvoir civil diffère du pouvoir paternel et du pouvoir ecclésiastique, qui sont tous deux inamissibles, parce qu'ils ont été l'un et l'autre institués divinement avec leur forme déterminée, et sans aucune délégation de leurs inférieurs; le pouvoir civil, au contraire, n'a reçu de DIEU aucune forme déterminée, et peut conséquemment passer d'une forme de gouvernement à une autre forme de gouvernement, de la monarchie héréditaire, par exemple, à la monarchie élective, de la monarchie à l'aristocratie, ou à la démocratie, et réciproquement. Ces changements, quand ils s'opèrent *régulièrement* et *légitimement*, ne touchent en rien au principe de la monarchie, de la souveraineté.

« Mais quand seront-ils réguliers? quand seront-ils légitimes? » — Grande difficulté pratique, que ne peut résoudre ni le Souverain, ni le peuple, parce qu'étant tous deux parties intéressées dans le débat, ils ne sauraient être juges dans leur propre cause. L'Église, représentée par le Saint-Siège, est le seul tribunal compétent qui puisse décider cette grande question; seul, ce tribunal est investi d'une puissance supérieure à la puissance

¹ Ces cas sont *très-rares*. C'est, par exemple, le cas où, par le fait du prince, le peuple serait exposé à perdre la vraie foi; le cas où les fureurs de sa tyrannie bouleverseraient tout l'ordre public et menaceraient la nation d'une ruine prochaine; et autres énormités de ce genre. Voir le développement de cette doctrine dans le magnifique opuscule de saint Thomas, *de Regimine principum*.

temporelle; seul, il est indépendant et désintéressé; plus que tout autre, à cause de son caractère religieux, il offre les garanties de moralité, de justice, de sagesse, de science, nécessaires pour une si auguste et si délicate fonction. Tel est, d'ailleurs, l'ordre divinement établi, non dans l'intérêt personnel du Pape ni de l'Église, mais bien dans l'intérêt général des sociétés, des Souverains et des nations. Le jugement de ces hautes questions de justice sociale tombe, comme les cas de conscience particuliers, sous la parole immuable du Christ disant au Chef de son Église : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Telle est la théorie catholique et véritable sur la souveraineté du peuple et sur les changements de gouvernement.

Il y a un abîme, qu'on le sache bien, entre cette doctrine et la souveraineté du peuple, telle que l'entend la Révolution, et telle que les Constituants de 89 l'ont entendue. Suivant ces derniers, le peuple tire la souveraineté de lui-même et ne la reçoit pas de DIEU; il ne veut pas de DIEU et prétend se passer de lui. En outre, et comme conséquence de cette première erreur, il rejette l'Église, et se prive ainsi du seul pouvoir modérateur que DIEU a institué pour le protéger contre le despotisme et l'anarchie. Depuis que les rois et les peuples ont rejeté la direction maternelle de l'Église, nous les voyons en effet obligés de décider leurs cas de conscience à coups de canon, par le droit sanglant du plus fort, et les sociétés politiques, malgré leurs prétentions au progrès,

marchent rapidement vers la décadence païenne. Au lieu de l'ordre, fruit de l'obéissance, il n'y a plus dans le monde que le despotisme ou l'anarchie, fruits de la révolte; la notion de la véritable souveraineté n'existe pour ainsi dire plus sur la terre.

« Tout cela peut être très-vrai en théorie, mais la pratique? » — Ce n'est pas la faute de la théorie, si elle est difficile à pratiquer; c'est la faute de la faiblesse et de la corruption humaines. Il en est de ce principe comme de tous les principes de conduite; la théorie, la règle est claire, vraie, parfaite; l'application *parfaite* est impossible, parce que la perfection n'est pas de ce monde; mais plus la pratique se rapprochera de la théorie, plus on sera dans le vrai, dans l'ordre, dans le bien.

Depuis longtemps déjà les États temporels dédaignent la théorie et se conduisent selon leurs caprices; ils oublient et repoussent de plus en plus la direction divine de l'Église et, comme l'enfant prodigue, ils s'éloignent chaque jour davantage de la maison paternelle. Aussi le monde, égaré loin de Dieu, est-il en révolution permanente, malgré des efforts prodigieux pour arriver à l'ordre et contenir le mal. Si la société ne veut périr, il faudra que tôt ou tard elle revienne au principe catholique, au seul principe véritable de la souveraineté. Leibnitz, *protestant*, mais homme de génie, appelait de tous ses vœux ce retour des sociétés à la haute direction morale du Saint-Siège et de l'Église : « Je serais d'avis, écrivait-il, d'établir à Rome même un tribunal pour juger les différends

« entre les princes et d'en faire le Pape président. » (*Op.*, t. V, p. 65.) Ce tribunal existe, il existe de droit divin et immuable, bien qu'on le méconnaisse. Je le répète, il n'y a de salut que là. « La Révolution ne cessera, disait M. de Bonald, que lorsque les droits de DIEU auront remplacé les droits de l'homme. »

Appelons donc de tous nos vœux de catholiques et de citoyens la conformité de la pratique à la théorie, et, jusqu'à nouvel ordre, appliquons la théorie le moins imparfaitement qu'il sera possible.

« Mais ce système n'ouvre-t-il pas la porte à mille inconvénients? » — Pas autant qu'on veut bien le dire. Mais quand cela serait, entre deux maux nécessaires il faut choisir le moindre.

En cas de conflit entre le Souverain et la nation, qu'arrive-t-il aujourd'hui? qui l'emportera? Sera-ce le droit, la justice, la vérité? — Oui, si la force aveugle se trouve par hasard de ce côté. — Non, si, comme d'habitude, elle favorise le parti du mal. Dans les deux cas, c'est la guerre civile érigée en principe, sanglante et féroce, où le succès justifie tout, qui ruine et épuise toutes les forces vives de l'État.

Rien de tout cela dans le système catholique, où tout se passerait pacifiquement. Les deux partis plaideraient leur cause devant le tribunal auguste du Saint-Siège et se soumettraient à sa décision. Pas de sang versé, pas de guerre civile, pas de finances ruinées, etc.... Ne serait-ce pas désirable et bien beau?

J'admets volontiers, vu la corruption humaine, qu'il y aurait, autour de ce tribunal sacré, quelques intrigues, quelques misères regrettables; mais les inconvénients qu'entraînerait ce système seraient bien peu de chose en comparaison de ses avantages, et la haute influence de la Religion serait à elle seule une puissante garantie contre les abus. « L'Église, dit Bossuet, ne rassemble-t-elle pas tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice? » D'ailleurs ce tribunal ne déciderait que d'après des principes certains, basés sur la foi, connus et acceptés de tous. La Révolution, au contraire, n'offre aucune garantie; elle ne connaît que le droit du plus fort; elle ne résout pas le problème social, elle ne fait qu'en reculer la solution.

« Mais, pour appliquer ce système, il faudrait que tout le monde fût catholique! » — Certainement, et il est aussi désirable que tout le monde soit catholique, qu'il est désirable de voir appliquer aux sociétés civiles le système pacifique et religieux que nous venons de dire, et qui a la foi même pour base. Tout le monde doit être catholique, parce que tout le monde doit croire et pratiquer la vraie religion. La Religion est la base du bonheur public aussi bien que du bonheur individuel, parce que JÉSUS-CHRIST est le principe de toute vie pour les États, pour les familles comme pour les individus.

Je reconnais tout le premier que le système social catholique ne peut guère s'appliquer actuellement à nos sociétés telles que les ont faites le protestantisme, le césa-

risme et la Révolution, et j'en conclus : 1° que ces sociétés sont dévoyées et en danger de mort, et 2° que nous devons tous, si nous aimons l'Église et la patrie, user de toute notre influence pour remettre en lumière et en vigueur le vrai principe social.

« Mais cette théorie n'a jamais pu être appliquée, même dans les siècles de foi. » — Elle ne l'a jamais été *complètement*, parce que les passions populaires et l'orgueil des princes ont été là ; elle a cependant prévenu bien des guerres et contenu bien des excès, témoin l'avènement pacifique des Carlovingiens au trône de France ; la répression de la tyrannie des empereurs d'Allemagne, Henri IV et Barberousse, etc. Dans les siècles de foi, il y avait, comme aujourd'hui, de mauvaises passions individuelles ; mais le régime social était bon, et les trois sociétés, religieuse, civile et domestique, reconnaissaient leur subordination mutuelle et reposaient, malgré des désordres partiels, sur la pierre ferme de la vérité, de la Religion, du droit et de la justice.

Dans les siècles de foi, on n'a pas pratiqué *parfaitement* la règle sociale ; de même que, dans les familles les plus chrétiennes, on ne pratique point *parfaitement* tous les commandements de DIEU et les saintes règles de l'Évangile.

« Mais n'est-ce pas revenir au moyen âge ? » — Non pas ; c'est prendre dans le moyen âge ce qu'il y avait de bon pour nous l'approprier. Nous ne voulons pas le

moins du monde, nous autres catholiques, changer de siècle et nous priver des conquêtes du temps ; ce que nous voulons, c'est mettre à profit l'expérience du passé comme celle du présent, corriger le mal et le remplacer par le bien ; laisser de côté ce qui est défectueux pour garder ce qui est meilleur. Si c'est là revenir au moyen âge, revenons-y.

En voilà assez, ce nous semble, pour éclairer la conscience d'un lecteur impartial et pour montrer le rôle magnifique de l'Église dans les questions sociales et politiques.

Concluons. Il y a démocratie et démocratie : l'une vraie et légitime, professée de tout temps par l'Église, respectant la souveraineté qui repose sur elle et sur Dieu ; l'autre, fausse, protestante et révolutionnaire, d'invention récente, qui méprise le pouvoir, insubordonnée, factieuse, n'enfantant que le désordre et les ruines. C'est la démocratie de 89, la démocratie moderne, qui méconnaît l'Église et qui n'est, au fond, que la révolution sociale et le masque de l'anarchie.

Un chrétien, je le demande, peut-il être démocrate en ce sens-là ?

XV

La République.

La Révolution a un attrait irrésistible pour cette forme de gouvernement qu'on appelle *république*, et elle a une invincible antipathie pour les deux autres formes de gouvernement : *aristocratie* et *monarchie*.

Il est certain cependant qu'une république peut n'être pas révolutionnaire, comme aussi une monarchie et une aristocratie peuvent l'être parfaitement. Ce n'est pas la forme politique qui fait passer un gouvernement dans le camp de la Révolution ; ce sont les principes qu'il adopte et d'après lesquels il règle sa conduite. Tout gouvernement qui ne respecte pas en théorie et en pratique, dans sa législation et dans ses actes, les droits imprescriptibles de DIEU et de son Église, est un gouvernement révolutionnaire. Qu'il soit une monarchie héréditaire, élective ou constitutionnelle ; qu'il soit une aristocratie, un parlement ; qu'il soit une république, une confédération, etc., il est révolutionnaire s'il s'insurge contre l'ordre divin ; il ne l'est pas s'il le respecte.

Ceci posé, il est cependant curieux d'observer que la forme démocratique ou républicaine est la seule qui n'ait aucune sanction divine. Les deux sociétés directement constituées par DIEU ont reçu de sa sagesse paternelle la forme monarchique mêlée d'aristocratie ; la famille est

une monarchie où le père commande et gouverne en souverain, mais avec l'assistance de la mère, qui représente l'élément aristocratique, et dont l'autorité est réelle bien que secondaire. Quant aux enfants et aux serviteurs, élément démocratique, ils n'ont dans la famille, *aucune* autorité proprement dite.

Il en est de même dans l'Église. L'Église est une monarchie spirituelle mêlée d'aristocratie. Le Pape est véritablement monarque religieux des hommes; mais, à côté et en dépendance de son pouvoir suprême, Dieu a établi le pouvoir de l'Épiscopat, qui est dans l'Église le pouvoir aristocratique. Le peuple des fidèles, qui est l'élément démocratique, n'a pas plus d'autorité que les enfants n'en ont dans la famille.

De ce double fait divin ne serait-il pas raisonnable de conclure que la démocratie n'est pas fille du ciel, et que la république, telle du moins qu'on l'entend de nos jours, a des accointances secrètes avec le principe fatal de la Révolution? « La *Démocratie*, dit Proudhon, définisseur non suspect, c'EST L'ENVIE; » or, l'envie, selon Bossuet, n'est que « le noir et secret effet d'un orgueil faible. » Un mauvais plaisant disait naguère : « Démocratie, démonocratie! » c'est peut-être un peu vif, mais il pourrait y avoir du vrai. Ce qui est sûr, c'est que les républiques étant presque toujours de vraies *pétaudières*, tous les brouillons, tous les avocats sans cause, tous les médecins sans clientèle, tous les bavards, tous les ambitieux de bas étage, y trouvent aisément leur compte, et le diable ne demande pas mieux que de pêcher en cette

cau trouble. La république enfante invariablement ou l'anarchie ou le despotisme, et voilà pourquoi elle est si chère à la Révolution.

Sans proscrire absolument les idées républicaines, je conseillerais fortement à un jeune homme de s'en méfier beaucoup. Il risquerait d'y perdre les vrais et bons instincts de la foi et de l'obéissance, sans compter le danger fort sérieux d'y perdre la tête, comme beaucoup d'autres.

A l'extrême opposé se trouve l'absolutisme monarchique, c'est-à-dire le pouvoir sans frein, sans contrôle; je le crois, en vérité, plus fatal encore que la pire des républiques. La nation entière est, comme sous les empereurs païens, comme le peuple russe, à la merci d'un homme, et cet homme est armé de la toute-puissance. Le césarisme est antichrétien et révolutionnaire au premier chef.

XVI

La loi.

La Révolution sait qu'elle n'est au fond que l'anarchie, et que l'anarchie fait peur à tout le monde. Pour dissimuler son principe et se donner des apparences d'ordre, elle se drape emphatiquement dans ce qu'elle appelle la *légalité*; elle ne fait rien qu'au nom de la loi. En 89, elle a miné l'ordre social, politique et religieux, au nom de la loi; au nom de la loi, elle a décrété, en 91, le

schisme et la persécution ; en 93, toujours au nom de la loi, elle a assassiné le roi de France, établi la Terreur et commis ces horribles attentats que chacun sait. C'est au nom de la loi que, depuis un demi-siècle, elle fait la guerre à l'Église, au pouvoir, à la vraie liberté. Il ne sera donc pas inutile de rappeler brièvement ici la notion véritable de la loi.

La *loi* est l'expression de la volonté légitime du Supérieur légitime. Pour qu'une loi nous oblige en conscience, pour qu'elle soit vraiment une loi, il faut ces deux conditions essentielles : 1° Qu'elle émane de notre Supérieur légitime, et 2° qu'elle ne soit pas un caprice, une volonté mauvaise et perverse de ce Supérieur. Voilà pourquoi j'ai dit une volonté *légitime*.

Quels sont nos Supérieurs légitimes ? quand leurs volontés sont-elles des volontés légitimes ? Double question pratique facile à résoudre.

DIEU seul est, à proprement parler, notre Supérieur ; si nous avons, sur la terre, à obéir à des hommes, c'est qu'ils sont investis par DIEU du pouvoir de nous commander. Dépositaires de l'autorité de DIEU, ils deviennent nos *Supérieurs*. Tout Supérieur sur la terre n'est donc qu'un délégué de DIEU, qu'un représentant de DIEU, et ne doit *jamaïs* imposer à ses subordonnés une volonté opposée à la volonté de DIEU. Ce principe est le fondement de toute loi.

Or nous avons sur la terre trois sortes de Supérieurs : le Pape et l'Évêque, dans l'ordre religieux ; le Souverain, dans l'ordre civil et politique ; le père, dans l'ordre de la

famille. Chacun est Supérieur légitime et a droit de nous commander au nom de DIEU, mais en observant, avant tout, l'ordre établi de DIEU. Cet ordre, nous l'avons exposé tout à l'heure : c'est la subordination régulière de la famille à l'État, et de l'un et de l'autre à l'Église.

Donc, pour qu'une volonté de mon père m'oblige en conscience, il est absolument nécessaire, mais aussi il suffit qu'elle ne soit pas évidemment opposée à une loi supérieure, c'est-à-dire à une loi de l'État ou à une loi de l'Église ; pour qu'une injonction du pouvoir civil m'oblige à son tour, il faut et il suffit qu'elle ne soit pas contraire à une loi, à une direction de l'Église. Sans cette condition indispensable, nous ne sommes pas tenus d'obéir, en conscience du moins ; et, loin d'être une *loi*, cette injonction n'est qu'un abus de pouvoir, un caprice tyrannique, une violation flagrante et coupable de l'ordre divin.

Quant à l'Église, sa garantie, par rapport à nous, repose sur la parole de DIEU même, qui l'assiste toujours dans l'exercice de son pouvoir. Elle a le privilège divin et incommunicable de l'infailibilité dans tout son enseignement, de telle sorte que les nations, aussi bien que les individus, peuvent sans aucun risque s'abandonner à sa conduite et recevoir ses directions. Écouter l'Église, c'est toujours écouter DIEU ; la mépriser, c'est toujours mépriser DIEU : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous « méprise, me méprise. »

Or il n'y a aucun rapport entre la loi, la vraie loi, et ce que la Révolution ose appeler la loi. « La loi, dit-

« elle, est l'expression de la volonté générale. » Non pas ; la loi est l'expression de la volonté de DIEU, et la volonté générale n'est rien, ou plutôt est criminelle dès qu'elle est opposée à cette volonté divine promulguée infailliblement par l'Église catholique. Le doute n'est pas possible ici ; c'est une question de foi et de bon sens.

Il en est de même, dans l'État césarien : la loi, la vraie loi qui oblige en conscience, n'est pas l'expression de la volonté du Souverain ; j'entends de sa volonté capricieuse, opposée à la volonté de DIEU, le Souverain des Souverains. Le césarisme, c'est la domination autocratique et brutale de l'homme sur l'homme. La loi césarienne n'est pas une loi ; elle est bien souvent un blasphème et un sacrilège.

La loi n'est donc pas l'expression de la volonté de l'homme, indépendante de la volonté de DIEU.

Remarquons, dans cette définition erronée de la loi, l'habileté perfide de l'incrédulité révolutionnaire : elle n'attaque pas de front le dogme catholique ; elle fait comme s'il n'existait pas ; et ainsi elle habitue les peuples et les Souverains eux-mêmes à se passer de DIEU, à se passer de l'Église, du christianisme tout entier. C'est comme la religion de l'honnête homme, qui remplace soi-disant la religion chrétienne, et qui n'est autre chose que l'absence complète de religion. L'athéisme social et légal date de 89. Il est très-réel, bien que purement négatif. Plus de DIEU, plus de Christ, plus d'Église, plus de foi, et à la place de tout cela, le PEUPLE et la LOI ! Je regarde la Loi, la légalité, telle que la Révolution nous la

fait pratiquer, comme une séduction satanique, plus dangereuse que toutes les violences.

Il va sans dire que toutes les lois civiles et politiques, qui ne sont pas contraires aux lois et aux droits de l'Église, obligent en conscience tous les sujets, les prêtres et les Évêques aussi bien que les autres citoyens. Dans le doute, l'Église seule, par l'organe des Évêques et du Souverain-Pontife, est compétente pour décider s'il faut obéir. Si, au contraire, la loi civile est *évidemment* contraire au droit catholique, c'est le cas de répondre avec les premiers disciples du Seigneur : « Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. »

XVII

La liberté.

Encore un masque qu'il faut arracher à la Révolution ; encore une grande et sainte parole de la langue chrétienne, dont le génie du mal abuse à tout propos.

La liberté, c'est, pour chacun de nous, la puissance de faire ce qu'il doit faire, c'est-à-dire, ce que DIEU veut, c'est-à-dire, le bien. La liberté absolue et parfaite n'est pas de ce monde ; nous ne l'aurons que dans le ciel. Sur la terre, la liberté, la puissance de faire le bien, est toujours imparfaite. Avec le pouvoir de faire le bien, nous avons *la possibilité* de faire le mal ; cette possibilité, qu'on ne s'y méprenne pas, n'est pas une faculté, une puissance ; c'est une faiblesse, un défaut de puissance.

Notre liberté ici-bas est donc imparfaite, parce qu'elle est toujours bornée par quelque obstacle provenant de la faiblesse humaine ou de la perversité des hommes, ou des attaques du démon.

En religion, la liberté consiste à pouvoir connaître et pratiquer pleinement la vérité religieuse, c'est-à-dire, la religion catholique, apostolique, romaine. C'est, pour le Pape et les Évêques, la faculté pleine et entière d'enseigner et de gouverner les fidèles, et, pour ceux-ci, de pouvoir leur obéir sans entraves. La vraie liberté religieuse n'est que cela. Dans l'ordre civil et politique, la liberté, c'est, pour les gouvernants, le pouvoir d'exercer tous leurs droits légitimes; pour les gouvernants et les gouvernés, le pouvoir de remplir sans obstacle tous les vrais devoirs du citoyen. Toutes les vraies libertés civiles et politiques sont renfermées dans cette définition, du moins en ce qu'elles ont d'essentiel. Enfin, dans l'ordre de la famille, la liberté, c'est, pour le père et la mère, la faculté d'exercer pleinement tous leurs droits véritables sur leurs enfants et leurs serviteurs; et, pour tous, la puissance d'accomplir leurs devoirs respectifs. Tout est donc bon et saint dans la liberté, dans la vraie liberté; plus elle est complète et plus on est dans l'ordre; l'autorité elle-même n'est instituée que pour protéger la liberté.

Ceci posé, il y a trois manières d'entendre et de vouloir la liberté, pour les sociétés aussi bien que pour les individus : 1° la liberté de faire le bien avec le moins d'entraves possible; 2° la liberté de faire le bien et le mal

avec une égale facilité donnée à l'un et à l'autre; 3° la liberté de faire le mal en entravant le bien.

1° La première de ces trois formes constitue la vraie et bonne liberté, la liberté la moins imparfaite en ce monde, la liberté telle que Dieu la veut, et telle que l'Église la réclame, l'enseigne et la pratique. Cette liberté relativement parfaite n'est pas une utopie, pas plus que la justice et les autres vertus morales, proposées aux hommes et aux sociétés par Dieu et par son Église; ces vertus sont toujours imparfaitement pratiquées, mais elles sont toujours praticables, et l'on doit tendre à les pratiquer parfaitement.

Ainsi en est-il de la liberté; plus nous avons de facilités pour faire le bien, plus nous sommes libres; et plus nous sommes libres, plus nous sommes dans l'ordre et dans le vrai. Plus les pouvoirs de ce monde nous donneront de facilités pour bien faire, plus ils écarteront les obstacles qui gêneront la liberté, et plus ils entreront dans les desseins de Dieu, qui veut le bien en toutes choses, et, en toutes choses, repousse le mal. Et si l'on demande comment les pouvoirs humains pourront connaître avec certitude quels obstacles ils doivent éloigner pour protéger et développer la liberté, la réponse est bien simple : en ce qui touche l'ordre religieux et moral, l'Église les dirigera sûrement, comme nous le disions tout à l'heure; et, dans les questions purement temporelles et politiques, une fois l'intérêt supérieur des âmes sauvegardé, ces pouvoirs prendront, pour assurer la liberté du bien et

comprimer le mal, toutes les mesures qui leur seront dictées par l'expérience et la raison.

2° La liberté de faire le bien et le mal, la même protection accordée aux bons et aux méchants, à la vérité et à l'erreur, à la foi et à l'hérésie, telle est la seconde forme sous laquelle on peut concevoir la liberté. C'est ainsi que la conçoivent les *libéraux*.

Je ne parle pas ici de ces impies qui demandent une égale liberté pour le bien et le mal, dans l'espoir de voir le mal triompher du bien ; j'entends les libéraux honnêtes et chrétiens, qui aiment l'Église, qui détestent le désordre et la Révolution, et qui appellent la lutte parce qu'ils croient de bonne foi que le bien finira toujours par triompher.

Craignant sans doute d'effaroucher les indifférents et les impies, ils font des concessions sur les principes et ils rejettent, comme imprudente et pernicieuse, la notion pure et vraie de la liberté, telle que l'Église catholique l'a toujours professée depuis dix-huit siècles, et telle que je viens de l'exposer en quelques mots. Ils quittent le terrain de l'inflexible vérité, la maison paternelle, pour courir après l'enfant prodigue avec l'espoir de le ramener.

Ils se trompent : la vérité tout entière, la vérité seule, est capable de nous délivrer du fléau révolutionnaire, « *Veritas liberabit vos*, » dit l'Évangile. Les libéraux me semblent manquer de foi et de courage, en abandonnant ainsi le parti de la sainte liberté ; *de foi*, parce qu'ils

doutent pratiquement de la Providence de JÉSUS-CHRIST sur son Église et parce qu'ils acceptent comme un fait accompli l'inique domination des principes révolutionnaires dans le monde; *de courage*, parce qu'ils adoptent trop souvent les idées libérales afin de ne pas être qualifiés par le monde moderne d'esprits rétrogrades, d'utopistes, d'hommes du moyen âge.

Ils érigent en principe ce qui n'est qu'une *nécessité de transition*, et ne s'aperçoivent pas que ce prétendu principe d'égalité entre le bien et le mal est aussi contraire à la foi qu'au bon sens. L'expérience de tous les jours n'est-elle pas là pour attester que, par suite de la corruption de notre pauvre nature déchue, nous sommes plus portés au mal qu'au bien? n'est-ce pas là un fait incontestable et même un article de foi? Favoriser l'un comme l'autre, c'est nous exposer à une perte quasi certaine. Mettre la vérité en champ clos avec l'erreur, le bien avec le mal, la justice avec nos passions, c'est livrer la vérité à l'erreur, le bien au mal, la justice aux passions. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin « que la liberté de l'erreur était pour l'âme la pire des morts : *Quæ pejor mors animæ quam libertas erroris?* » Et ce qui est vrai de chacun de nous, l'est encore bien plus quand il s'agit des sociétés. Nulle société ne peut servir deux maîtres, et le juste milieu n'est pas possible, quand il s'agit des principes.

« Mais alors, nous dit le libéralisme, soyez donc logiques avec vous-mêmes, et ne demandez pas, comme nous le faisons tous aujourd'hui, d'être mis sur le même pied

que nos adversaires. » — Nous ne demandons nullement cette égalité comme un principe ; nous faisons aux pouvoirs oppresseurs un argument *ad hominem*, et rien de plus. Nous faisons un appel légitime et raisonnable à leur équité naturelle, sans entrer le moins du monde dans la question de principe. « Accordez-nous au moins, leur disons-nous, ce que vous accordez aux autres citoyens ; c'est de droit naturel. » En parlant ainsi, catholiques et libéraux, nous sommes tous d'accord. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas désirer mieux, pour ne pas tendre à un état normal. La liberté du libéralisme vaut mieux que l'oppression, voilà tout ; elle ne doit pas être envisagée comme une fin, encore moins comme un principe.

« Mais l'Église a réclamé cette égalité dans toutes ses épreuves. » — Oui, mais en quel sens ? L'Église n'a jamais réclamé la liberté bâtarde du bien et du mal, même au milieu des persécutions. Les apologistes du christianisme ne faisaient à leurs adversaires, je ne saurais trop le redire, que des arguments *ad hominem* ; jamais ils n'ont approuvé, comme on approuve un droit, la liberté de l'erreur et du mal, qui perdait les âmes autour d'eux. L'Église est la société du bien, de la vérité ; elle ne veut et ne peut vouloir que la vraie liberté, la liberté du bien, le pouvoir d'enseigner et de pratiquer la vérité. Pour l'amour de DIEU, ne confondons pas le possible avec le désirable, et n'érigions pas en principes de tristes et passagères nécessités.

« Ainsi, quand nous serons les plus forts, nous ne

parlerons que d'autorité, et nous ne parlerons que de liberté quand nous serons les plus faibles. Est-ce loyal ? » — Ce serait fort peu loyal ; aussi l'Église ne le fait-elle pas. Faible ou forte, opprimée ou triomphante, elle dit de la même voix à tous les hommes, aux bons comme aux mauvais : « La vérité et le bien méritent seuls votre amour ; le mal vous perd. Plus vous donnerez de liberté au bien, et plus vous serez bénis de DIEU en ce monde et en l'autre ; plus vous en donnerez au mal, et plus vous serez misérables. DIEU ne donne l'autorité aux hommes que pour protéger le libre exercice de ce qui est bon et honnête ; tout prince, tout magistrat, tout père de famille qui use de son autorité pour protéger autre chose que le droit, la vérité et le bien, abuse des dons de DIEU et perd son âme. » L'Église ne dit jamais que cela. Son droit, aussi bien que son devoir, est de réclamer toujours, vis-à-vis des puissances de la terre, la liberté du bien et la protection de cette liberté.

L'Église se trouve face à face avec des pouvoirs ennemis, ou bien avec des pouvoirs indifférents, ou bien avec des pouvoirs amis. Elle dit aux premiers : « Pourquoi me frappez-vous ? J'ai le droit de vivre, de parler, de remplir ma divine mission, qui est toute bienfaisante ; vous avez tort de me faire du mal, de ne pas me laisser libre. » Elle dit aux seconds : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi. Pourquoi demeurez-vous indifférents à la cause de votre DIEU ? Pourquoi traitez-vous le mensonge comme la vérité, le mal comme le bien, Satan comme JÉSUS-CHRIST ? Vous n'avez

pas le droit de demeurer dans cette indifférence. » Elle dit aux troisièmes : « Vous êtes dans le vrai, et vous faites la volonté de DIEU. Aidez-moi le plus qu'il vous est possible à faire régner JÉSUS-CHRIST et, avec JÉSUS-CHRIST, la vérité, la justice, la paix, le bonheur. Aidez-moi à faire disparaître le plus complètement possible tout ce qui est contraire à la très-bonne et très-sainte volonté de DIEU et au vrai bonheur des hommes. »

Tel est le langage de l'Église au milieu du monde. Au fond, elle demande une seule et même chose : la liberté du bien, la seule vraie liberté.

« Il y aura donc deux poids et deux mesures : liberté pour nous, oppression pour les autres ? » — L'Église n'a, comme son divin Maître, qu'un poids et qu'une mesure ; elle n'aime, elle ne favorise que le droit, la vérité, le bien ; elle repousse et déteste tout ce qui est erreur, tout ce qui est mal et injustice. Quel est le chrétien qui osera jamais dire que Satan a dans le monde les mêmes droits que le Christ ? Voilà cependant ce qui est *au fond* de la prétention du libéralisme. L'Église, et nous tous avec elle, nous réclamons les droits de la vérité, parce que seule la vérité a des droits ; nous nions ce que l'on ose appeler les droits de l'erreur, les droits de l'hérésie, les droits du mal, parce que l'erreur, l'hérésie et le mal n'ont aucun droit. Il y a, je le sais, des *nécessités de fait*, qui obligent souvent l'autorité à fermer les yeux sur des ravages qu'elle ne peut empêcher ; mais son *devoir* est d'extirper les abus le mieux possible et le plus tôt possible.

Cette indignation d'un grand nombre de chrétiens au sujet de l'*oppression du mal* est en vérité fort étrange. Dans l'intérieur de leurs familles, à l'égard de leurs enfants et de leurs serviteurs, ils *oppriment et répriment* le mal tant qu'ils peuvent, même par la force quand la douceur ne suffit pas. Et ils trouvent mauvais que l'Église, que l'État agisse comme eux ! En sauvegardant ainsi les mœurs, la foi, l'honneur, le salut de leurs familles, ils remplissent un devoir sacré, le premier de leurs devoirs ; et lorsque l'Église et l'État catholiques, accomplissant ce *même* devoir, lèvent le bras pour frapper les corrupteurs publics de la foi, des mœurs, de la société entière, l'Église et l'État deviennent des tyrans, des pouvoirs cruels, intolérants et fanatiques ! Mais c'est le libéralisme qui a deux poids et deux mesures.

Il confond le modérantisme, c'est-à-dire la tolérance doctrinale, avec la modération, c'est-à-dire la tolérance personnelle ou la charité ; et en cela il s'écarte gravement de la règle catholique. Le libéralisme n'est au fond qu'un accommodement avec la Révolution ; voilà pourquoi la Révolution lui témoigne tant de sympathies. La liberté du bien *et* du mal est un leurre par lequel le serpent révolutionnaire séduit un grand nombre d'esprits trop confiants, comme il fit jadis en présentant à Ève, avec toute sorte de belles promesses, non pas le fruit de l'arbre de la science *du mal*, mais le fruit de l'arbre de la science *du bien et du mal*.

« Mais alors nous livrons l'Église à la merci des puissances de ce monde, et l'on sait ce qu'elles en font ! » —

L'Église ne s'abandonne nullement aux puissances de ce monde. Quand les Souverains temporels écoutent sa voix et quand ils sont chrétiens, elle leur demande de lui faciliter le salut de tous, en protégeant la liberté de son ministère, en écartant les ennemis de la foi, et en contenant par la crainte les hommes pervers à qui la persuasion ne suffit pas. Est-ce là se mettre à la merci du pouvoir?

Lorsqu'un prince n'est pas catholique, l'Église ne réclame de lui aucune assistance et se contente de l'argument *ad hominem* cité plus haut. C'est ce que, plus ou moins, selon les circonstances, nous faisons tous dans nos sociétés modernes, qui ne reposent plus sur la base catholique. Demander plus serait une haute imprudence, et en outre une pure perte de temps.

« Nous ne croyons donc pas à la puissance de la vérité pour lui chercher ainsi des appuis humains? » — Nous croyons très-fort à la puissance de la vérité; mais nous croyons aussi très-fort et très-pratiquement au péché originel. Tout ce qui est bon a besoin d'être protégé en ce monde, parce que le monde est perverti et parce qu'il y a beaucoup de méchants. La société, tant religieuse que civile, n'a été établie de Dieu que pour organiser la défense des bons contre les mauvais. L'État protège le commerce; il protège les arts, les sciences, la propriété; et, quand il est chrétien, il ne protégerait pas le plus précieux des dons du ciel, la vérité, cette liberté et ce droit de nos âmes! Protéger, remarquez-le bien, n'est pas dominer. Si, trop souvent, les princes chrétiens ont

ainsi entendu la protection, ils ont eu grand tort, et DIEU les en a punis; mais cet abus ne détruit pas le principe, et l'Église a eu et aura toujours raison de dire aux autorités humaines : « Vous devez m'aider. »

« Ce n'est pas seulement pour le gouvernement de la société temporelle, mais SURTOUT *pour la protection de l'Église*, que le pouvoir a été donné aux princes¹. » Ainsi parlait Grégoire XVI; et Pie IX, plus explicite encore, déclare que « l'autorité suprême n'a pas seulement été donnée aux princes pour le gouvernement du monde, mais *principalement* pour la défense de l'Église². » Pie IX lui-même emprunte textuellement cette sentence au Pape saint Léon le Grand. Tel est l'enseignement formel du Saint-Siège, dont les libéraux sincèrement catholiques devraient tenir plus de compte.

L'État chrétien est le fils dévoué, le défenseur et le serviteur de sa Mère, la sainte Église, et de son Père spirituel, le Souverain-Pontife. Il ne protège l'Église qu'en la servant; et, selon l'enseignement formel du Saint-Siège, enseignement formulé dans la Bulle dogmatique *Unam sanctam*, le prince catholique est tenu de ne combattre pour l'Église que « *ad nutum et patientiam Sacerdotis*, avec l'assentiment du Pontife et dans la mesure que celui-ci juge convenable. Il n'y a donc rien à craindre pour l'Église dans la *protection* qu'elle réclame des princes véritablement catholiques. Cette pro-

¹ Encyclique de 1832.

² Encyclique du 9 novembre 1846.

tection n'est au fond qu'un dévouement efficace et docile.

« On nous accordera du moins qu'il y a libéraux et libéraux? » — Oui, certes; mais y a-t-il libéralisme et libéralisme? Tout est là; car c'est ici une question de principes et non de personnes. Qui ne rend hommage au caractère et aux droites intentions des libéraux catholiques? Ce qui me semble évident, c'est qu'ils défendent la bonne cause de manière à la compromettre, avec une très-fausse prudence, sans esprit de foi, avec des arguments qui pèchent par la base; c'est que le libéralisme n'est pas un principe capable de supporter un examen approfondi. Ses partisans ne se rendent pas bien compte de ce qu'ils veulent; ils croient avoir une doctrine et ils n'ont que des *sentiments*; ils croient défendre les principes parce qu'ils en présentent quelques-uns. Ces principes, détachés du *principe*, sont des branches séparées du tronc; ils n'ont plus de sève ni de vie.

Le *principe* libéral, si on le prenait au sérieux et comme une thèse doctrinale, mènerait droit à une hérésie formellement condamnée par le Saint-Siège, du temps de Philippe le Bel; hérésie mère du dogme révolutionnaire, et qui, pour la première fois en France, osait nier la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel, de l'État à l'Église. Le Saint-Siège condamna cette erreur et définit comme de foi que *toute créature humaine doit être soumise au Pontife romain, et cela, de nécessité de salut*. Toute créature humaine, c'est-à-dire, tout magistrat, tout roi, tout gouvernant.

La liberté du bien et du mal, voilà en deux mots le

résumé de la thèse libérale; qu'on l'adopte, qu'on l'applique avec des intentions chrétiennes, ou bien avec des intentions perverses, cette thèse demeure toujours ce qu'elle est : UNE GRAVE ERREUR, et une erreur pratique très-dangereuse, parce qu'elle est séduisante; très-utile à la Révolution, à laquelle elle prépare les voies. Aussi le Pape Pie IX, sans faire de distinction, a-t-il condamné naguère, non les intentions des libéraux, mais le libéralisme; et, avant lui, Grégoire XVI avait condamné avec une énergie tout apostolique le même faux principe de liberté, en ses deux principales applications : la *liberté de conscience*, et la *liberté de la presse*¹.

Je demande pardon au lecteur de m'être longuement étendu sur le libéralisme; c'est une question à l'ordre du jour sur laquelle il faut être bien fixé. Qu'on le sache bien cependant : malgré ces divergences, qui sont en réalité des questions de conduite plus encore que des questions de doctrine proprement dites, tous les chrétiens honnêtes, tous les catholiques éclairés sont d'accord contre la Révolution; leurs dissentiments ne sont au fond que des malentendus, une affaire de mots et de formules.

¹ Ex hoc putidissimo indifferentismi fonte absurda illa fluit ac erronea sententia, seu potius deliramentum, asserendam esse ac vindicandam cuilibet libertatem conscientiae. Cui quidem pestilentissimo errori viam sternit plena illa atque immoderata libertas opinionum, quæ in sacræ et civilis rei labem late grassatur, dictantibus per summam impudentiam nonnullis, aliquid ex ea commodi in religionem promanare. (Encyclique *Mirari*, 15 août 1832.) Deterrima illa ac nunquam satis execrata et detestabilis libertas artis librariæ ad scripta quælibet in vulgus. (*Idem.*)

Je reprends donc la suite de mon sujet, et, après avoir exposé la liberté telle que l'entend l'Église, et la liberté telle que l'entend le libéralisme, j'arrive à la liberté telle que l'entend la Révolution.

3° La liberté de faire le mal en entravant le bien, en opprimant l'Église et ses Pasteurs, en foulant aux pieds les droits légitimes du pouvoir, en violant les droits de la famille : telle est la liberté révolutionnaire. Il est superflu, entre honnêtes gens, de s'arrêter à la discuter. Faire le mal aux dépens du bien, ce n'est plus la liberté, c'est la licence ; ce n'est plus l'usage, mais l'abus et l'abus sacrilège du plus magnifique des dons de DIEU. Il n'y a qu'un scélérat qui puisse comprendre et vouloir ainsi la liberté.

On a prétendu que c'était la liberté de 93 ; j'affirme, du moins en ce qui touche l'Église et la foi, que c'était aussi la liberté de 89. Les faits l'ont bien prouvé, et l'on n'a pas besoin de verser le sang pour opprimer le bien. Les lois révolutionnaires ne sont-elles pas plus dange-reuses que l'échafaud ?

Telles sont, ce me semble, les vraies notions de la liberté. Elles s'appliquent à l'ordre religieux aussi bien qu'à l'ordre politique et à l'ordre intime de la famille. Il est facile à chacun de juger, d'après ces principes, ce qu'il y a de bon et de mauvais dans ce que nos institutions modernes appellent la liberté religieuse, la liberté des

cultes, la liberté de la presse et les autres libertés politiques.

La liberté religieuse bien entendue consiste à pouvoir pratiquer avec le moins d'entraves possible la religion, la vraie religion ; elle impose au Souverain temporel le devoir de protéger, *dans la mesure du possible*, le plein et entier exercice de la religion catholique, qui est la seule vraie religion, et d'aider ainsi l'Église dans sa mission salutare. « Le prince, dit saint Paul, ne porte pas en vain le glaive ; car il est le Ministre de Dieu pour le bien : *Non enim sine causa gladium portat ; Dei enim minister est in bonum : vindex in iram ei qui malum agit.* » (Ad Rom., XIII.) Quel plus grand bien, je le demande, pour un peuple aussi bien que pour un particulier, que de pouvoir librement connaître et servir Dieu, et accomplir le premier et le plus grand des devoirs ?

J'ai dit : « *dans la mesure du possible*, » parce qu'il arrive souvent que le Souverain, aussi bien que le père de famille, est obligé de *tolérer* bien des choses qu'il ne peut empêcher, bien qu'elles soient nuisibles aux intérêts spirituels de son peuple. Son devoir n'est pas de tout brusquer par des mesures imprudentes, mais de préparer, par toutes sortes de moyens légitimes, un meilleur avenir. Il est obligé, en conscience, d'extirper immédiatement le mal qu'il peut extirper sans attendre. « *Vindex in iram ei qui malum agit.* »

« Et les juifs, les protestants, qu'en ferez-vous donc ? » — De deux choses l'une : ou bien ils ont déjà introduit l'erreur dans un pays catholique, ou bien ils n'y sont pas

encore établis et veulent y entrer. Dans le premier cas, le devoir du Souverain catholique est de les tolérer, de leur garantir, comme aux catholiques, tous les droits civils ; mais en même temps il doit les empêcher de propager leurs erreurs délétères. S'il le peut, il doit procurer leur conversion, en facilitant auprès d'eux le ministère de l'Église. C'est, en définitive, le rôle d'un bon père vis-à-vis de ses enfants. Il ne les oblige pas à se faire chrétiens ; mais il tâche de les y amener par tous les moyens de persuasion ; et ensuite, il les oblige, soit par la persuasion soit par la force, à garder pour eux leurs erreurs et à ne pas en infecter les populations fidèles confiées à sa garde.

Dans le second cas, le rôle du prince est tout différent, bien que ce soit au fond l'accomplissement du même devoir. Il doit, s'il veut rester fidèle à sa haute mission, empêcher à tout prix l'hérésie d'infecter la foi de ses sujets, et traiter les propagandistes comme d'injustes agresseurs. L'hérésie n'a aucun droit en pareil cas.

« Et dans les pays protestants, que devra faire le Souverain ? » — Le Souverain protestant, en protégeant une religion fausse, appliquera mal un principe vrai. Ce ne sera pas la faute du principe, et le malheur du Souverain et du peuple sera uniquement d'être protestants. Il arrive bien souvent que l'on applique à faux des principes véritables ; le démon détourne ainsi à son profit les institutions les plus excellentes. Le Christ, d'ailleurs, a le droit de chasser Satan, parce que Satan est un révolté, un injuste, un usurpateur, un sacrilège. Satan, au contraire,

n'a aucun droit contre le Christ, parce que le Christ est Seigneur légitime, bon, juste et saint. Ainsi en est-il de l'Église et de l'hérésie, de l'Église et du schisme, de l'Église et de toutes les fausses religions.

Ce que nous venons de dire dans tout ce chapitre s'applique également à la liberté de la presse, à la liberté de l'éducation et de l'enseignement, à toutes les libertés politiques. Jamais on ne saurait être trop *libéral*, si l'on comprend bien la liberté; et l'on ne comprendra jamais la liberté qu'en se mettant à l'école de l'Église. L'Église seule est la mère de la liberté sur la terre, en même temps qu'elle est la protectrice et la sauvegarde de l'autorité.

XVIII

L'égalité.

Un mot seulement sur cette question, pour y discerner le vrai du faux. Comme pour la liberté, distinguons trois sortes d'égalités : l'une bonne; l'autre qui paraît bonne et qui ne l'est pas; la troisième qui ne l'est pas et qui ne le paraît pas davantage.

1° L'égalité chrétienne, seule absolument vraie et absolument possible, et, pour cette raison, seule admise et pratiquée par l'Église, laquelle a toujours enseigné que tous les hommes sont frères, qu'il n'y a qu'une même morale, qu'une même religion, qu'un même jugement, qu'un même Dieu, pour les pauvres et pour les riches, pour les

Souverains et pour les sujets, pour les petits et pour les grands. Nos églises sont les seuls véritables temples de l'égalité parmi les hommes, et nos sacrements, surtout le sacrement de la Communion, sont les symboles divinement institués pour nous rappeler à tous cette égalité fraternelle et éternelle.

2° L'égalité libérale de 89 qui domine dans nos lois modernes ; mélange d'idées vraies et fausses, comme les principes de 89 eux-mêmes ; cette égalité acceptable en plusieurs points (par exemple pour la répartition des impôts, pour la jouissance des droits civils, etc.), est contraire à la loi de Dieu sur d'autres points (par exemple en ce qui touche les immunités ecclésiastiques¹). Elle est d'ailleurs bien souvent impossible en pratique, lors même

¹ Par *immunités ecclésiastiques* on entend le droit absolu que Dieu acquiert sur une personne ou sur une chose qui lui est consacrée. Ainsi l'homme, le citoyen qui reçoit la consécration ecclésiastique ou religieuse, devient l'homme de Dieu, la propriété exclusive de Dieu, et les pouvoirs temporels n'ont plus sur cet homme consacré que les droits qui peuvent se concilier avec ceux de Dieu. Il en est de même des églises, des vases sacrés, des biens ecclésiastiques ; c'est la chose de Dieu, la propriété de Dieu et de son Église. — Il est *de foi*, du moins quant au principe, que les immunités ecclésiastiques sont d'institution divine. Quiconque les viole est excommunié *ipso facto*.

Il existe aussi des *immunités civiles*, créées par le pouvoir temporel et que chacun est obligé de respecter ; par exemple, en France, le droit qu'ont les princes du sang, les sénateurs, les députés et autres grands fonctionnaires, de ne pouvoir être mis en jugement qu'après un décret spécial du Souverain, de n'être jugés que par leurs pairs, etc. La justice militaire est encore une *immunité*. Ce n'est qu'à l'Église que le monde moderne refuse toutes les immunités ; et, qu'on le sache bien, on ne lui refuse ce droit que parce qu'elle est l'Église et parce que le démon, prince de ce monde et père de la Révolution, veut anéantir l'influence divine de Jésus-Christ sur la terre.

qu'elle existe en théorie dans les lois. Dans quel pays les grands dignitaires de l'État, les hauts fonctionnaires, les personnages influents, etc., n'ont-ils pas une foule de privilèges *de fait* qui détruisent l'égalité civile et politique et qu'aucune loi ne pourra jamais abolir ?

3° L'égalité révolutionnaire, l'égalité de 93 et de la guillotine, l'égalité sauvage de Proudhon, c'est-à-dire le nivellement absolu de toutes les conditions, le socialisme, le communisme, l'anarchie.

Ces distinctions de simple bon sens suffisent pour éclairer bien des discussions dans lesquelles tous les esprits honnêtes sont au fond d'accord et où, là encore, on ne se dispute que faute de s'entendre.

XIX

De quelques applications pratiques des principes de 89.

En pratique, veut-on savoir comment, depuis un demi-siècle, la presse révolutionnaire de tous les régimes et de toutes les nuances entend nous appliquer les principes de 89 ? En voici quelques échantillons ; ce sont des faits qu'on ne saurait nier :

L'indifférence religieuse, favorisée par les institutions civiles, envahissant de plus en plus la société ;

La foi, battue en brèche par un journalisme impudent, perdant de plus en plus son bienfaisant empire ;

La civilisation matérielle prévalant partout sur la civi-

lisation moderne et chrétienne, et développant dans toute l'Europe le matérialisme et le luxe ;

Le respect pour les autorités presque entièrement arraché des cœurs et l'esprit d'indépendance développé outre mesure, et dans la famille, et dans l'État, et dans l'Église ;

La constitution chrétienne de la famille sapée jusque dans sa base par l'invention sacrilège du mariage civil, par le divorce remis en vigueur dans plusieurs pays chrétiens, par mille entraves apportées à l'éducation catholique des enfants, par la division indéfinie des patrimoines héréditaires qui formaient jadis comme le pouvoir temporel de la famille et comme son point de ralliement ;

L'éducation et l'enseignement de la jeunesse, réservés la plupart du temps à des laïques sans religion, qui n'ont ni la mission, ni la volonté de faire connaître aux enfants la vérité catholique, encore moins de la leur faire pratiquer ;

Les institutions catholiques les plus sacrées, telles que le mariage, les congrégations religieuses, les réunions synodales des Pasteurs de l'Église, etc., entravées, parfois même tout à fait supprimées par des autorités laïques absolument incompétentes ;

Tout ce qui vient de Rome, suspecté ; tout ce qui résiste à Rome, encouragé et récompensé ;

L'opinion publique pervertie par les fausses libertés, et soulevée dans l'Europe entière contre les idées catholiques, contre la Papauté ;

L'Église dépouillée du droit de propriété et livrée ainsi

à la merci de l'État ; enfin tous les principes faussés, les pouvoirs avilis, la foi de plus en plus affaiblie, le protestantisme ressuscité, des populations entières vivant sans DIEU et sans aucune religion, l'indifférence perdant les âmes de plus en plus, etc., le tout, au nom de LA LOI, au nom des PRINCIPES MODERNES.

Voilà pour l'Église le résultat pratique, voilà les fruits de la révolution *modérée*, de la révolution de 89.

Si, d'autre part, vous jetez les yeux sur l'Europe moderne, fille de 89, quel spectacle s'offre à vos regards ? « Plus de révolutions, et de révolutions sociales, dans un an, qu'autrefois dans un siècle ; les peuples jouant avec les couronnes des rois, comme les enfants avec des hochets ; depuis soixante-dix ans, TRENTE-NEUF trônes tombés ; VINGT-DEUX dynasties exilées, voyageant à pied sur tous les chemins de l'Europe ; VINGT-CINQ chartes et constitutions acclamées, jurées et déchirées ; les formes gouvernementales les plus opposées se succédant comme les feuilles sur les arbres, comme les vagues d'une mer en furie. Le monde sur un volcan, et tous ceux qu'on appelle encore princes, rois, empereurs, ballottés et chancelants sur leurs trônes, comme le matelot au sommet du navire pendant la tempête ¹. »

Aux fruits reconnaissez l'arbre ; d'après les conséquences jugez, et, si vous l'osez, vantez encore les PRINCIPES !

¹ *Lettres sur la situation*, par Mgr Gaume

XX

Les diverses espèces de révolutionnaires.

La Révolution étant une idée, un principe, tout homme qui se laisse dominer par cette idée, qui se laisse diriger par ce principe, est un révolutionnaire. Il l'est plus ou moins, selon qu'il donne plus ou moins dans le piège.

On peut et on doit distinguer plusieurs catégories de révolutionnaires. Les premiers, les plus coupables, les plus rapprochés de Satan, leur père, sont ces hommes exécrables, qui de sang-froid conspirent contre DIEU et les hommes, séduisent et trompent les peuples, et conduisent, comme de redoutables capitaines, l'armée de l'enfer à l'assaut de l'Église et de la société. Ils sont, DIEU merci, en petit nombre ; mais ce sont de vrais démons.

Après eux, moins imbus de l'idée révolutionnaire, mais bien pervers encore, viennent les hommes qui conduisent, eux aussi, la Révolution à son but final, qui veulent ouvertement anéantir l'ordre social catholique et même le *vrai* principe monarchique, mais qui repoussent le meurtre et le pillage. Ce sont les Mirabeau, les Palmerton, les Cavour, et tous ces impies qui, depuis un siècle, tournant la politique, les lois et les institutions civiles contre l'Église de Jésus-Christ, sont le fléau de la société chrétienne. Ils savent se contenir plus que les premiers, ils colorent plus savamment leurs projets anticatholiques, et n'inspirent pas d'horreur ; ils peuvent parler et écrire

en plein jour, et disposent ainsi d'un grand pouvoir matériel et moral ; ils croient mener et sont menés eux-mêmes ; leur grand nombre et leurs moyens d'action les rendent très-redoutables.

En troisième ligne, il faut placer ces *hommes d'ordre*, enfants de 89, qui veulent faire abstraction de l'Église dans tout l'ordre politique et social. Leurs intentions sont souvent honnêtes ; mais il leur manque le sens anti-révolutionnaire, qui est la foi, qui est le sens catholique. Ils ne détestent pas l'Église ; ils lui accordent même un vague respect ; mais ils ne la comprennent pas, et l'empêchent de sauver la société, qui ne peut être sauvée que par elle. Leur action révolutionnaire est plutôt négative que positive. Il y a bien peu d'hommes publics en Europe, depuis un siècle, qui n'appartiennent à cette très-nombreuse catégorie de révolutionnaires. Le journalisme européen est presque en entier dans ses rangs et à son service. C'est de la graine de francs-maçons.

Viennent ensuite des hommes à imagination exaltée, sans aucune instruction religieuse, mais au cœur bon et noble, qui prennent les idées démocratiques pour de généreux élans, pour l'amour du pauvre peuple, pour le patriotisme, et qui de très-bonne foi croient que la Révolution est un bienfaisant progrès, est la religion de la liberté. Ils aiment toujours les réformes, tout en détestant les émeutes. Ce sont de pauvres égarés, qui font du mal sans le savoir. Une solide instruction religieuse, une bonne conversion, les ramèneraient complètement.

Enfin, tout près de nous, mais encore dans le camp

de la Révolution, nous trouvons un nombre considérable de chrétiens honnêtes, quelquefois même pratiquants, mais peu instruits, qui se laissent éblouir par le prestige du libéralisme, et qui veulent concilier le bien et le mal. Leurs préjugés d'éducation, de lectures, de journal, de politique, de position sociale, paralysent pratiquement les pensées de respect qu'ils ont dans le cœur pour les droits de la Religion. Ils aiment le prêtre, et néanmoins ils ont peur de son influence. Ils blâment volontiers le Pape et l'Épiscopat; ils prennent facilement le parti de l'État contre l'Église, du temporel contre le spirituel, et n'ont, en fait de politique, aucun autre principe que le libéralisme, qui n'en est pas un. Le nom de *liberté* suffit pour les éblouir; la sécularisation et la modération leur paraissent l'unique remède à tous les maux.

Qu'ils le veuillent ou non, tous ces hommes appartiennent au parti de la Révolution, au parti du *véritable* désordre, de la désorganisation religieuse et politique de la société. Les premiers et les seconds sont les meneurs, les autres sont les instruments quand ils ne sont pas les dupes. Tous, ils sont enveloppés dans l'immense filet dont parlait plus haut la Vente suprême; les derniers, les révolutionnaires honnêtes, détestent les autres et les craignent, comme le goujon craint le brochet; mais le brochet dévore le goujon.

Que chacun s'examine et se juge. Qu'il voie, en conscience et devant DIEU, s'il appartient à l'une des cinq classes que je viens de dire. La fortune, le rang, l'esprit ne font rien à la chose; on peut être révolutionnaire à

tous les degrés de l'échelle sociale ; c'est une affaire de *principes* et de conduite. Quiconque viole, en son intelligence ou en ses actes, dans sa conduite privée ou dans sa conduite publique, par ses paroles, par ses œuvres, par ses exemples, de quelque manière que ce soit, l'ordre social catholique, établi de DIEU pour le salut du monde, est révolutionnaire ; qu'il soit grand ou petit, ecclésiastique ou laïque, il importe peu. Il y a des révolutionnaires partout, dans les ateliers, dans les châteaux comme dans les chaumières ; il y a des révolutionnaires en habit noir et en cravate blanche, aussi bien qu'en paletot et en blouse.

Les catholiques, les vrais catholiques de cœur et d'esprit, sont seuls hors du camp de la Révolution ; mais qu'ils prennent garde de se laisser séduire au milieu de la contagion publique ! Un seul homme au monde est absolument à l'abri de la séduction : celui à qui il a été dit par le Christ : « J'ai prié POUR TOI, afin que ta foi « ne puisse défaillir ; à ton tour, CONFIRME TES FRÈRES. » Le Pape, le successeur de Pierre, le Chef de l'Église, est protégé par DIEU même contre toutes les erreurs et par conséquent contre l'erreur révolutionnaire. Comme Pape, comme Docteur catholique, il ne peut être séduit. Attachons-nous indissolublement à l'enseignement pontifical ; élevons nos regards fidèles par-dessus toutes les têtes, par-dessus toutes les couronnes, et même par-dessus toutes les mitres, pour les fixer sur la tiare de saint Pierre ; savoir ce qu'enseigne le Pontife romain, le Vicaire de DIEU, et penser comme lui, croire comme lui,

dire comme lui : tel est le seul mais infallible moyen d'échapper à la Révolution. Que d'illusions sur ce point parmi ceux que le monde appelle *honnêtes gens* ! et combien de loups se croient des agneaux !

XXI

Comment on devient révolutionnaire.

Une société devient révolutionnaire en ne réprimant pas les révoltes, les mauvaises passions qui minent dans son sein les grands principes religieux et politiques, lesquels sont, nous l'avons dit plus haut, la base de tout l'ordre social. Mais je ne parle pas ici des sociétés, je ne m'occupe que de l'individu. Or pour l'individu cela commence souvent de très-bonne heure.

Voyez-vous cet enfant qui mord et bat sa mère ? C'est un révolutionnaire qui tette. A cinq ans, il fait tapage au logis et impose ses mille caprices à son père et à sa mère ; c'est un révolutionnaire en herbe. Écolier, il se moque de ses maîtres, déchire ses livres, monte tous les mauvais coups ; — révolutionnaire faisant son stage. Apprenti, il se façonne au vice, il insulte les prêtres qui l'ont préparé à sa première Communion, les bons Frères auxquels il doit son éducation gratuite ; — révolutionnaire qui prend ses degrés. Ouvrier, il s'insurge contre son patron, lit et commente les feuilles démagogiques, se plaint du gouvernement, entre dans les sociétés secrètes, fête le lundi, jamais le dimanche, et au besoin

monte sur les barricades : — révolutionnaire émancipé.

Et voilà le révolutionnaire en blouse.

Le révolutionnaire en paletot et en habit noir est, au collège, un élève indiscipliné; bien avant l'âge, ses mœurs sont corrompues; il organise les révoltes, se fait chasser; de lycée en lycée, il arrive à l'adolescence, déjà roué, sans foi, ambitieux et déterminé; il est démocrate, sans savoir ce que c'est; et s'il sait quelque peu barbouiller du papier, il fait des articles de journaux; — révolutionnaire émérite. Il fait des pièces ou des brochures; si sa prose surnage, s'il prend de l'influence, de deux choses l'une : ou bien, il *attrape* une place, un emploi lucratif, et le voilà homme d'ordre; ou bien, il n'attrape rien, et alors il conspire, bien décidé, si le coup réussit et s'il arrive jamais au pouvoir, à faire main basse sur la fortune publique et à supprimer le fanatisme et la superstition; — révolutionnaire grand homme, père de la liberté.

En résumé, on devient révolutionnaire, en s'habituant à rejeter l'autorité, l'autorité paternelle, l'autorité religieuse, l'autorité politique; le goût de la révolte se développe d'année en année, et, sous le souffle du démon, on devient souvent un véritable scélérat.

XXII

Comment on cesse d'être révolutionnaire.

Pour les sociétés, en redevenant catholiques, complètement catholiques. Pour l'individu, en allant à confesse; il n'y a pas d'autre moyen.

La Révolution, c'est la révolte, c'est l'orgueil, c'est le péché; la confession et avec elle la très-douce et très-sainte communion, c'est l'humble soumission de l'homme à son Créateur, c'est l'amour, c'est la pureté, c'est l'ordre.

J'ai connu un de ces bienheureux convertis du camp révolutionnaire; il s'était livré à tous les excès de la révolte de l'esprit et du cœur; il avait rejeté l'Église comme une vieillerie malfaisante, l'autorité comme un joug avilissant. Représentant du peuple, siégeant à la Montagne, il avait rêvé je ne sais quelle régénération sociale. Honnête homme au fond cependant, et sincère dans ses égarements, il vit bientôt s'ouvrir devant lui des abîmes qu'il n'avait pas soupçonnés; il vit de près les révolutionnaires et leurs projets et leurs œuvres. Partisan des fameux principes de 89, il en vit sortir fatalement les conséquences de 93; il prit la Révolution sur le fait;... et rejeté dans le bien par l'excès même du mal, il tendit ses bras désespérés vers cette Église qu'il avait méconnue; il se repentit, il examina, il crut et déposa aux pieds du prêtre, avec le fardeau de ses péchés,

les affreuses livrées de la Révolution. Il y a de cela bientôt dix ans, il a trouvé la paix et le bonheur. Il fait autour de lui un bien immense, se dévouant au service de JÉSUS-CHRIST avec une sainte ardeur.

Dans les rangs peu chrétiens de nos jeunes démocrates, combien de nobles cœurs, abusés par les utopies révolutionnaires, cherchent, sans pouvoir les trouver, cette paix et ce bonheur ! Les aspirations de leur âme ne seront satisfaites que lorsqu'ils se soumettront au joug bienheureux du Sauveur et lorsque, devenant de vrais catholiques, ils expérimenteront la puissance divine de la parole évangélique : « Venez à moi, vous tous qui souffrez » et qui travaillez, et moi je vous soulagerai. Prenez mon »
« joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et »
« humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos »
« âmes. »

Et ce qui est vrai de l'individu est également vrai de la société ; l'enfant prodigue, le monde moderne, misérable loin de la maison paternelle, loin de la sainte Église, ne trouvera le repos qu'aux pieds du Christ et de son Vicaire.

XXIII

La réaction catholique.

Sommes-nous des réactionnaires ? Non, si par réactionnaires, on entend des esprits chagrins, toujours occupés à regretter le passé, l'ancien régime, le moyen âge. « Per-

sonne, disait le bon Nicodème, ne peut rentrer dans le sein de sa mère pour naître de nouveau ; » nous le savons très-bien, et nous ne voulons pas l'impossible.

Oui, nous sommes des réactionnaires, si l'on entend par là des hommes de foi et de cœur, catholiques avant tout, ne transigeant avec aucun principe, n'abandonnant aucune vérité, respectant, au milieu des blasphèmes et des ruines révolutionnaires, l'ordre social établi de DIEU, décidés à ne pas reculer d'un pas devant les exigences d'un monde perverti, et regardant comme un devoir de conscience la *réaction antirévolutionnaire*.

Nous le disions tout à l'heure, la Révolution est le grand danger qui menace l'Église aujourd'hui. Quoi qu'en disent les endormeurs, ce danger est à nos portes, dans l'air que nous respirons, dans nos idées intimes. A la veille des grandes catastrophes, il s'est toujours trouvé de ces incompréhensibles aveugles, sourds et muets, qui ne veulent rien voir, rien comprendre. « Tout va bien, disent-ils ; le monde n'a jamais été plus éclairé, la fortune publique plus prospère, l'armée plus brave, l'administration mieux organisée, l'industrie plus florissante, les communications plus rapides, la patrie plus une. » Ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir que cet ordre matériel couvre un désordre moral profond, et que la mine prête à éclater est à la base même de l'édifice. Endormis et endormeurs, ils abandonnent la défense, la font abandonner aux autres et livrent à la Révolution l'Église désarmée.

Et cependant, cela est plus clair que le jour, la Révo-

lution c'est l'antichristianisme qui appelle à soi toutes les forces ennemies de l'Église : incrédulité, protestantisme, césarisme, gallicanisme, rationalisme, naturalisme, fausse politique, fausse science, fausse éducation : « Tout cela est à moi, tout cela fait mon œuvre, s'écrie la Révolution ; nous marchons tous contre l'ENNEMI COMMUN ! Plus de Pape, plus d'Église ; affranchissement du joug catholique, émancipation de l'humanité ! »

Voilà le redoutable adversaire contre lequel chaque chrétien est obligé *en conscience* de RÉAGIR, comme nous l'avons déjà dit, avec toute l'énergie que donne l'amour de DIEU, uni au vrai patriotisme. Voilà l'ennemi commun ; il faut vaincre ou périr.

Comment vaincrons-nous ? D'abord, je le répète, en ne craignant pas. Un chrétien, un catholique, un honnête homme ne doit craindre que DIEU. Or, DIEU est avec nous, et nous sommes certains de vaincre tôt ou tard. Peut-être faudra-t-il du sang comme aux premiers siècles, du sang et des humiliations et des sacrifices de tout genre ; soit. Mais nous finirons par vaincre : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum !* »

Puis, nous devons mettre au service de la grande cause toutes les influences, toutes les ressources dont nous pouvons disposer. Si, par notre position sociale, nous pouvons exercer une action générale sur la société, soit par notre plume, soit par tout autre moyen légitime, ne manquons pas à notre devoir catholique d'homme pu-

blic. Faisons le bien sur une aussi grande échelle que possible.

Si nous ne pouvons exercer qu'une action individuelle et restreinte, gardons-nous de croire que cette influence est perdue au milieu du tourbillon. L'Océan n'est formé que de gouttes d'eau réunies, et c'est en convertissant des individus que l'Église est parvenue, après trois siècles d'une indomptable patience, à convertir, à transformer le monde. Faisons de même ; en face de la Révolution, universelle comme le paganisme d'alors, cherchons, même individuellement, « le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste nous sera donné par surcroît. » Jeunes gens, hommes faits, vieillards, enfants ; femmes, jeunes filles ; riches, pauvres ; prêtres, laïques, qui que nous soyons, travaillons avec confiance, et faisons l'œuvre de Dieu ; si le monde se remplit de saints, si la majorité des membres qui composent la société devient profondément catholique, l'opinion publique reformera d'elle-même et sans secousse cette société qui se perd, et la Révolution disparaîtra.

Ayons pour le bien l'énergie que la Révolution déploie pour le mal. Nous l'entendions dire tout à l'heure aux enfants de ténèbres : « Le travail que nous allons entre-
« prendre n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni
« d'un an ; il peut durer plusieurs années, un siècle peut-
« être ; mais dans nos rangs, le soldat meurt et le combat
« continue. Ne nous décourageons ni pour un échec ni
« pour un revers ; c'est d'insuccès en insuccès qu'on ar-
« rive à la victoire. »

Enfants de lumière, prenez cette règle pour vous, et appliquez-la avec le zèle de l'amour. L'Église est pauvre : vous êtes riches, donnez-lui votre or ; vous êtes pauvres vous-mêmes : partagez avec elle votre pain. L'Église est attaquée les armes à la main : un sang généreux coule dans vos veines ; offrez-lui votre sang. L'Église est indignement calomniée : vous avez une voix, parlez ; une plume, écrivez pour sa défense. L'Église est abandonnée, trahie par ceux qui se disent ses enfants. Sa confiance est en Dieu seul : hâtez par vos prières le secours d'en haut. Que notre devise à tous soit la belle parole de Tertullien : « Aujourd'hui tout catholique doit être soldat : *In his omnis homo miles.* »

Avant tout, il faut, dans le siècle où nous vivons, se former avec soin l'esprit et l'intelligence ; il faut baser sa vie sur des principes purement catholiques, afin de ne pas être emportés, comme tant d'autres, à tout vent de doctrine. Presque tous les jeunes gens qui donnent dans les idées libérales et révolutionnaires manquent de ces principes réfléchis et sérieux dont la foi est l'immuable point de départ. Une responsabilité redoutable pèse à cet égard sur les hommes chargés d'instruire la jeunesse ; depuis longtemps, l'éducation et l'enseignement sont le berceau caché de la Révolution.

Prenons garde à nos lectures ; il y a *très-peu* de bons livres, de livres vraiment purs en fait de principes, surtout en fait de principes politiques et sociaux ; presque tous méconnaissent totalement la mission sociale de l'É-

glise ; ou ils la repoussent, ou ils ne daignent pas en parler. N'ayant plus, pour point de départ, l'autorité divine, ils sont forcés de tout faire reposer sur l'homme seul ; sur le souverain, s'ils sont monarchistes, et c'est l'absolutisme ou le césarisme ; s'ils sont démocrates, sur la souveraineté du peuple, et c'est la Révolution proprement dite. De part et d'autre, erreur fondamentale, principe social antichrétien. Les plus dangereux de ces livres, du moins pour les lecteurs honnêtes, ce ne sont pas les pamphlets ouvertement impies ; ce sont bien plutôt les livres de fausse doctrine modérée, qui accordent à l'Église un certain respect. 89 est plus dangereux que 93.

Que l'on se méfie principalement des livres d'histoire. Depuis quelques années seulement, un revirement heureux, dû à la bonne foi et à des études plus consciencieuses, nous a valu quelques précieux ouvrages qui suffisent à peu près pour dissiper les préjugés et les erreurs¹. Depuis trois siècles, l'histoire a été transformée, par les haines protestantes, et plus tard par le voltairianisme, en une véritable machine de guerre contre le christianisme. Elle est devenue, a dit le comte de Maistre, « une conspiration permanente contre la vérité. »

Ce qui est vrai des livres l'est encore bien plus des

¹ J'indiquerai entre autres la *Défense de l'Église*, par Gorini, 3 vol. in-8° ; l'*histoire de l'Infaillibilité des Papes*, par l'abbé Constant, 2 vol. in-8° ; l'*Histoire de l'Église*, par Darras, 4 vol. in-8° ; enfin l'excellente *Histoire universelle de l'Église*, par Rohrbacher, véritable répertoire de tous les documents qui peuvent former et fixer l'intelligence d'un jeune catholique.

journaux, cette peste publique qui empoisonne le monde entier. Presque tous, ils sont les champions avoués ou secrets de la Révolution. Rien n'est dangereux comme la lecture d'un journal non catholique; répétée chaque jour, elle s'insinue promptement et profondément dans les têtes les plus solides, et finit par fausser le jugement. Je vous en supplie, ne vous abonnez à aucune de ces feuilles, et moins encore à celles qui couvrent leurs mauvaises doctrines d'un masque d'honnêteté, et se prétendent conservatrices. « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »

Enfin, je recommande aux jeunes hommes une instruction religieuse très-forte et très-solide. Je n'ose leur parler de la *Somme de saint Thomas*, chef-d'œuvre incomparable, résumant, dans un ordre magnifique, toute la doctrine religieuse, toute la tradition catholique; les intelligences ont tellement baissé, depuis que la foi ne soutient plus la raison, que l'on n'est plus même en état de comprendre aujourd'hui ce que le grand Docteur offrait aux *étudiants* du MOYEN AGE comme « du lait pour les commençants! »

Entre plusieurs ouvrages de fond, je recommanderai la *Théologie dogmatique* et l'*Exposition du droit canonique*, du Cardinal Gousset; la *Règle de la foi*, du P. Perrone, et les belles *Études philosophiques*, de M. Nicolas; comme résumé de la doctrine chrétienne, le grand Catéchisme du Concile de Trente, traduit par Mgr Doney; enfin les excellentes *Réponses populaires* du P. Franco, qui résument avec une lucidité merveilleuse et une très-

pure doctrine toutes les controverses à l'ordre du jour.

Les lumières de l'esprit ne suffisent pas ; il faut en outre la sainteté du cœur. Tout homme qui veut réagir sérieusement contre le mal qui nous dévore doit vivre en vrai chrétien, mener une vie pure, innocente, détachée du monde, et tout animée de l'esprit de l'Évangile ; il doit prier beaucoup, communier souvent, et puiser ainsi à ces sources vives la véritable vie chrétienne et catholique. Les hommes de foi, de prière et de charité possèdent seuls le secret des grandes victoires.

Telle doit être notre *réaction* contre la séduction des faux principes et contre l'entraînement universel. Tel est notre DEVOIR à tous, devoir dont nous rendrons compte à DIEU quand nous paraîtrons devant lui. Ce devoir regarde avant tout ceux qui directement ou indirectement ont charge d'âmes : les Pasteurs de l'Église, les Évêques et les Prêtres, docteurs du peuple chrétien, chargés par DIEU du soin d'instruire *tous* les hommes de *tous* leurs devoirs, et de les garantir contre les pièges du mensonge ; les chefs des États, qui doivent, comme nous l'avons vu, veiller sur le salut de leurs peuples, en facilitant à l'Église sa mission salutaire ; les pères et mères, dont le ministère consiste avant tout à faire de leurs enfants des chrétiens solides et des hommes de dévouement.

Que DIEU bénisse nos efforts ! et que le monde, encore une fois, soit sauvé par les chrétiens !

XXIV

Faut-il lutter contre l'impossible ?

La question est de savoir si c'est *impossible*. Le mot *impossible* n'est pas français, dit-on ; est-ce bien vrai ? je l'ignore ; ce que je sais, c'est qu'il n'est pas chrétien. « Ce qui est impossible aux hommes, est possible à DIEU. » Le monde païen étant ce que chacun sait, n'était-il pas impossible et trois fois impossible que douze pêcheurs juifs le convertissent à la folie de la croix ? n'était-il pas impossible que saint Pierre remplaçât Néron au Vatican ? L'histoire de l'Église est l'histoire des impossibilités vaincues ; c'est la réalisation permanente de l'oracle du Sauveur : « *Et nihil impossibile erit vobis* : Pour vous, rien ne sera impossible. » (Saint Luc, xvii, 19.) Il est moins difficile, si je ne m'abuse, d'épurer le monde actuel, qu'il ne l'a été à nos pères d'épurer le monde païen. Prenons les mêmes moyens, les mêmes armes ; la foi triomphera maintenant comme alors.

« Soit, diront peut-être quelques chrétiens timides, mais, les idées modernes et démocratiques étant répandues et enracinées partout, l'impossibilité pour l'Église d'exercer ses droits sur les sociétés paraissant un fait accompli, et l'avenir paraissant devoir favoriser de plus en plus ce fâcheux état de choses, ne serait-il pas plus

raisonnable, peut-être même plus utile à la bonne cause, d'accepter le fait, de faire des concessions sur le droit et de pactiser sans crainte avec les principes modernes? Agir autrement, n'est-ce pas risquer de tout compromettre? n'est-ce pas même exposer la Religion aux récriminations publiques? » — Gardez-vous de le croire. Dans les temps de transition comme le nôtre, les hommes ont besoin de la vérité, de la vérité tout entière. Les vérités ont été affaiblies et abandonnées par les passions humaines, *diminutæ sunt veritates a filiis hominum*; dépositaires de tous ces principes sacrés de vie religieuse, sociale, politique et domestique, rendons-les au monde, qui se meurt faute de les connaître. Pas de prudence humaine; elle perdrait tout. *Prudentia carnis mors est*. Soyons prudents, oui; mais prudents dans le Christ. Nous passerons, comme toujours, pour des insensés, et nous serons très-sages; « insistons, comme la foi nous « l'ordonne, insistons à temps et à contre-temps; repre- « nons, supplions, signalons le mal en toute persévé- « rance et doctrine. » Ce sont les propres paroles de l'Apôtre saint Paul, qui nous en adjure « devant DIEU et « devant JÉSUS-CHRIST, Juge des vivants et des morts. » Et il ajoute, prophétisant les défaillances des hommes et du temps où nous vivons : « Car il viendra « un temps où ils ne supporteront plus la saine doctrine, « mais, selon leurs passions, ils s'abandonneront à « une foule de docteurs qui les flatteront; et, se dé- « tournant de la vérité, ils se nourriront de fables. « Pour vous, veillez et ne craignez point la peine. »

Rien de plus clair que cette ligne de conduite; ayons le courage de l'adopter.

« Mais on crierà contre l'Église? » — On crierà; et puis, on ne crierà plus. Est-ce que l'on ne crie pas maintenant? Qu'est-ce que le journalisme, qu'est-ce que la politique dans l'Europe entière, sinon un cri permanent contre l'Église, sous prétexte de parti clérical, d'empiétements ultramontains, de fanatisme? Parlons haut et ferme au milieu de ces clameurs; rappelons-nous qu'il n'est pas permis de se taire. *Væ mihi, quia tacui*¹!

« Mais, en demandant trop, vous n'obtiendrez rien. » — Nous ne demandons pas trop; nous demandons ce que DIEU veut, ce que les hommes *doivent* lui donner, ce qui est juste, et, en outre, ce qui peut seul nous sauver tous. Remarquez-le bien; c'est ici une question de vie ou de mort, comme jadis entre le paganisme et le christianisme; ce sont deux principes qui s'excluent, l'Église et la Révolution, le Christ et le démon; il n'y a pas de terme moyen. D'ailleurs, auriez-vous encore la simplicité de croire qu'avec les révolutionnaires les concessions servent à quelque chose? « Une seule concession peut nous satisfaire : *c'est la pleine et entière destruction du pouvoir temporel de l'Église.* » Ce sont les paroles textuelles des chefs de la Révolution; et il faut ajouter : « du pouvoir spirituel; » car le temporel n'est que l'ar-

¹ II Ad Tim. iv.

mure destinée à protéger, à sauvegarder le spirituel. En demandant moins, nous ne gagnerions rien.

« Mais il faut être charitable. » — Oui, la charité et la douceur peuvent ramener les coupables; aussi faut-il toujours être doux et charitable; mais les questions de principes sont des questions de VÉRITÉ et non de charité; il n'y a là matière à aucune concession. Avant d'être la société de la charité, l'Église catholique est la société de la vérité. Jamais la charité et la vérité ne doivent s'exclure; la charité qui sacrifierait la vérité ne serait plus charité, mais faiblesse et trahison.

« Mais il faut de la prudence dans l'exposition de la vérité elle-même; il ne faut pas jeter les perles devant les pourceaux; » — Sans aucun doute; mais il ne faut jamais trahir la vérité, ni l'Église, ni le Christ, sous prétexte de gagner plus facilement les sympathies des hommes. Jamais l'Église n'a tenu cette conduite; jamais les Apôtres, les Papes et les Saints n'ont eu recours à cette fausse prudence. Les chrétiens qui voudraient faire autrement seraient évidemment dans le faux; et s'ils n'étaient excusés par la droiture de leurs intentions, ils seraient certainement coupables devant DIEU.

« Mais enfin toute vérité n'est pas bonne à dire. » — Je le sais; mais cela n'est vrai que des vérités qui blessent inutilement et non de celles qui peuvent guérir et sauver. Or, les vérités de l'ordre catholique antirévolu-

tionnaire peuvent *seules* sauver le monde à l'heure qu'il est. Proclamons-les, et par une charitable fermeté, sauvons nos frères malgré eux. C'est beaucoup, croyez-moi, quand on a la vérité pour soi, d'attaquer le préjugé, même le préjugé universel, même le préjugé soi-disant inattaquable. L'attaquer, c'est déjà diminuer son prestige, et c'est beaucoup, car sous le prestige il n'y a rien. Et puis, comme dit le P. Lacordaire dans une de ses magnifiques Conférences, « il vaut mieux tenter quelque chose que de ne rien tenter du tout. »

Rien n'est encore perdu. Les circonstances sont graves, tout le monde le reconnaît; l'Église catholique perd de plus en plus son influence, pour ne pas dire son existence *sociale*; il y a partout des catholiques, et de bons catholiques, mais il n'y a plus de puissances catholiques, plus d'États constitués selon l'ordre divin; le flot révolutionnaire monte de jour en jour comme les flots du premier déluge; mais enfin les éléments de salut sont toujours là. Je le redis avec assurance, l'état actuel du monde est un état transitoire. De deux choses l'une : ou bien l'Église, dans un temps donné, triomphera de la Révolution, comme elle a triomphé de tant d'autres ennemis; et alors les nécessités de transition, que l'on voudrait aujourd'hui nous faire accepter comme des principes, disparaîtront d'elles-mêmes, laissant le champ libre aux principes éternellement vrais du christianisme; ou bien la Révolution l'emportera pour un temps, et alors à quoi auraient servi les concessions que l'on nous conseille maintenant? Si « l'heure des ténèbres, » l'heure du prince de ce monde

est arrivée, s'il est dans les desseins de DIEU que nous succombions dans la lutte, en défendant les droits de DIEU jusqu'au bout, au moins nous aurons été de bons et fidèles serviteurs et nous pourrons dire avec le grand Apôtre : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai fini ma course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera Notre-Seigneur, le juste Juge. »

« La Révolution peut-elle donc triompher tout à fait de l'Église ? l'œuvre de DIEU peut-elle donc périr ? » — L'œuvre de DIEU ne périra pas ; mais il en sera de l'Église comme de son divin Chef ; elle aura, comme lui, « son heure, » sa passion, son calvaire, son sépulcre, avant de régner sur l'univers et de rassembler toute l'humanité sous la houlette du céleste Pasteur. Tout cela est prophétisé dans l'Évangile.

Cette solution *très-possible* de la question révolutionnaire mérite qu'on s'y arrête un moment.

XXV

Une redoutable et très-possible solution de la question révolutionnaire.

Un certain nombre de catholiques, parmi lesquels plusieurs Évêques et docteurs fort éminents en science et en sainteté, ont la conviction profonde que nous approchons des derniers temps du monde, et que la grande révolte qui brise depuis trois siècles toutes les traditions

et les institutions chrétiennes, aboutira au règne de l'ANTECHRIST.

Il est de foi révélée que le dernier avènement de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sera précédé d'un épouvantable bouleversement moral et de la lutte la plus terrible de Satan contre le Christ et son Église. *Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet*¹. De même que le christianisme tout entier se résume en la personne de son Chef divin, notre Sauveur, de même l'antichristianisme tout entier, avec ses révoltes, ses attentats, ses sacrilèges de tout genre, se résumera, en ces temps-là, dans la personne d'un homme tout rempli de l'inspiration et de la rage de Satan : cet homme sera l'Antechrist. Ce sera une sorte d'incarnation de Satan et l'effort suprême de la révolte du démon contre DIEU.

L'Écriture nous parle clairement en plusieurs endroits de son apparition dans le monde, entre autres, dans le vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu, dans le treizième de saint Marc, dans le vingt et unième de saint Luc, et dans plusieurs Épîtres des saints Apôtres². Quant à saint Jean, il a été choisi par la divine Providence pour nous dévoiler, dans la magnifique prophétie de son Apocalypse, les douleurs qui précéderont et accompagneront le règne maudit de l'Antechrist, puis sa défaite, puis le règne glorieux du Christ et de l'Église³. L'Ante-

¹ ÉV. S. Matth., xxiv, 21.

² Voyez surtout la seconde Épître aux Thessaloniens, ch. II.

³ Voir dans l'Apocalypse, depuis le sixième chapitre jusqu'au vingtième.

christ résumera, disions-nous, à un degré suprême, tous les caractères de *toutes* les révoltes antichrétiennes. Il sera César universel et bourreau comme Néron, comme les autres empereurs païens ; hérésiarque comme Arius, Nestorius, Manès, Pélage, Luther et Calvin ; il dévastera et tuera comme Mahomet et les autres barbares ; il s'élèvera contre la Papauté, comme les Césars du moyen âge, comme le schismatique Photius ; il nier le vrai Dieu, le Christ et son Église, et fera régner sur tout l'univers le Satanisme ou la Révolution parfaite ; après une persécution universelle sans exemple depuis le commencement du monde, il replongera l'Église dans les catacombes, abolira le culte divin, se fera adorer comme le Christ-Dieu, et se donnera, comme tel, un pontife, chef de son culte impie, et quiconque ne portera pas sa marque au front ou à la main droite, sera mis hors la loi et condamné à mort. Le règne révolutionnaire de l'Antechrist durera trois ans et demi. Nos saints Livres en contiennent l'effroyable et prophétique récit, et ils nous apprennent que la délivrance viendra tout à coup, avec le glorieux avènement du Sauveur, au moment où tout semblera perdu. Ce sera la Pâque, la résurrection de l'Église après sa passion douloureuse. Alors la puissance de Satan sera brisée ; alors, mais alors seulement, la Révolution sera vaincue.

De très-graves indices font croire que le règne de l'An-

lequel raconte la ruine de l'Antechrist et le triomphe de l'Église jusqu'au dernier jugement.

techrist n'est pas aussi éloigné qu'on pense. La Révolution lui prépare les voies, en détruisant la foi, en séduisant les masses, en abaissant les caractères, en travaillant sans relâche à l'abolition *sociale* de l'Église. Parmi les raisons qui font croire à l'approche de la Tentation suprême, je signale les suivantes à la méditation sérieuse des hommes de foi : leur valeur est incontestable, et, pour ma part, je les trouve plus que probantes.

1° Après avoir annoncé les signes avant-coureurs du dernier combat, qu'il appelle « les commencements des douleurs, *hæc autem omnia initia sunt dolorum*, » Notre-Seigneur, au vingt-quatrième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu, dit formellement que la consommation viendra quand l'Évangile aura été prêché à toutes les nations : *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus ; et tunc veniet consummatio*.

Or, il est notoire qu'il ne reste presque plus aucun peuple sur la terre, à qui l'Évangile n'ait été prêché. Depuis trente ans surtout, la propagation de la foi a pris une extension prodigieuse : l'Océanie entière est évangélisée ; nos missionnaires ont pénétré jusque dans le centre de la Haute-Asie, jusque dans le Thibet ; l'évangélisation de l'Afrique, même de l'Afrique centrale, est glorieusement entamée ; les deux Amériques ont été parcourues en tout sens par les hérauts infatigables de Jésus-Christ. Encore un demi-siècle, moins que cela peut-être (grâce aux révolutionnaires d'Europe qui chassent au loin tous

les Ordres religieux et principalement les puissantes légions de la Compagnie de Jésus), et il est certain que « l'Évangile du royaume aura été prêché dans le monde entier, en témoignage à toutes les nations ; *et tunc veniet consummatio* ; ET ALORS VIENDRA LA FIN. » Je le demande, comment échapper à ce fait, à ces paroles, et à leur conséquence évidente ?

2° Il est annoncé en outre par Notre-Seigneur lui-même qu'à l'approche des derniers temps, la foi sera presque éteinte sur la terre. « Lorsque le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous, dit-il à ses disciples, qu'il trouvera de la foi sur la terre ? » *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terrâ ?* (Saint Luc, XVIII, 8.) Or, n'est-il pas également évident que, malgré la résurrection religieuse très-réelle d'un certain nombre d'âmes d'élite, les masses ont déjà perdu la foi ou sont en train de la perdre ? Cela est vrai pour la France ; cela commence pour l'Italie, pour l'Espagne, etc. Le monde catholique est en train de perdre la foi, déjà ruinée dans les trois quarts de l'Europe par le protestantisme, et, dans l'univers entier, combattue, menacée par la fureur réunie de ce même protestantisme et des autres fausses religions. Comme nous le remarquons plus haut, l'influence délétère de la presse quotidienne suffira à elle seule dans un bref délai pour arracher du cœur des peuples une foi déjà profondément ébranlée. Dans tous les siècles chrétiens, il y a eu des incrédules ; mais jamais l'incrédulité n'a pénétré dans les masses et dans les lois comme elle

le fait depuis un demi-siècle. Quand on se rappelle la parole de Notre-Seigneur, n'y a-t-il pas là de quoi réfléchir ?

3° L'Apôtre saint Paul, dans sa seconde Épître aux Thessaloniens, parle fort en détail des derniers temps et de l'Antechrist. Il nous donne un autre signe auquel nous pourrions reconnaître que le danger approche. « Ne craignez pas, dit-il aux anciens fidèles, comme si le jour du Seigneur était proche ; il faut auparavant qu'ait lieu L'APOSTASIE. *Ne terremini..., quasi instet dies Domini; quoniam NISI VENERIT DISCESSIO PRIMUM.* » (Chap. II, 3.) Les principaux interprètes de l'Écriture, comme l'expose saint Thomas, entendent unanimement, par cette *discessio*, le renoncement général des royaumes à la foi catholique et à l'Église, l'apostasie universelle des sociétés, des nations, *apostasia gentium*. Et c'est encore un des caractères distinctifs de notre époque, en même temps que l'essence même de la Révolution : la *séparation* de l'Église et de l'État, l'apostasie des sociétés en tant que sociétés, la désorganisation sociale du monde catholique, l'athéisme politique et légal. Cette apostasie des sociétés est consommée, ou peu s'en faut. Quel est aujourd'hui sur la terre l'État qui reconnaisse officiellement et comme une institution divine tous les droits de l'Église et qui se soumette, avant toute autre loi, à la loi de JÉSUS-CHRIST, promulguée, expliquée et appliquée souverainement par le Pape, Chef de l'Église ? Il n'y en a plus un seul. Le signe donné par saint Paul semble donc venu, et ce n'est

pas à nous, chrétiens du dix-neuvième siècle, que s'adresse la parole : *Ne terreamini*, ne craignez pas.

« Mais n'a-t-on pas cru voir à plusieurs reprises dans les siècles passés ces mêmes signes ? n'a-t-on pas annoncé souvent la fin du monde ? » — On en a parlé à trois époques, et non sans cause : d'abord, sous Néron, aux approches de la première persécution générale de l'Église et de la destruction de Jérusalem ; puis à l'époque de la chute de l'empire romain, de l'invasion des Barbares et de l'apparition de Mahomet ; enfin, au quinzième siècle, aux approches de la prétendue Renaissance et de la révolte de Luther et de Calvin. Je ne parle pas de la fameuse panique de l'an 1000, qui n'a eu aucun caractère officiel et ecclésiastique, qui n'a reposé sur l'enseignement d'aucun Docteur de l'Église, et qui n'a été qu'une impression populaire.

Les trois époques que je viens de dire ont été les différents plans d'un seul et même tableau. Chacune d'elles a été la figure prophétique et partielle de l'événement final, de la suprême catastrophe que les prophéties divines semblent dérouler de plus en plus sous les yeux obscurcis de la génération présente. Voilà pourquoi, à ces trois époques, le pressentiment de la fin du monde a été légitime dans l'Église.

Jérusalem détruite symbolisait au premier siècle la destruction future de la sainte Église, cité vivante de Dieu ; Néron était la figure de l'Antechrist, César et pontife païen, se faisant adorer par tout l'empire, persécuteur des chrétiens dans tout le monde connu, maître de la

terre, bourreau de saint Pierre et de saint Paul, comme l'Antechrist sera le bourreau des deux grands envoyés de DIEU, Énoch et Élie. De même, à la chute de l'empire romain, Mahomet, l'ennemi acharné du nom chrétien, a été une autre figure de l'Antechrist, ainsi que les Barbares qui ont été l'instrument de DIEU pour punir et renverser l'empire des Césars, la Babylone païenne, ivre du sang des martyrs. Enfin, au quinzième siècle, saint Vincent Ferrier a eu raison de crier au monde catholique : « Réveillez-vous et faites pénitence ; la tentation approche ! » Car, peu de temps après, la renaissance du paganisme et l'apparition fatale des deux grands rebelles, Luther et Calvin, commencèrent cette destruction universelle qu'on appelle la Révolution, préparèrent de loin son avènement et son triomphe ; ce triomphe désastreux, formulé en 89, réalisé pleinement mais passagèrement en 93, organisé depuis par Napoléon et prenant chaque jour davantage possession des intelligences, des institutions, des lois, des coutumes et des sociétés. Encore un peu de temps, et la Révolution enfantera son fils, le fils de Satan, adversaire du Fils de DIEU, « l'homme de péché, comme dit « saint Paul, le fils de perdition, l'ennemi qui s'élèvera « au-dessus de tout ce qui est appelé DIEU, ou de ce qui « reçoit un culte. » L'Antechrist, en effet, n'écrasera pas seulement le christianisme et la véritable Église ; il n'abolira pas seulement le culte du vrai DIEU, le sacrifice catholique et le culte du Saint-Sacrement ; il s'élèvera au-dessus de tous les dieux des nations, de leurs idoles et de leurs cérémonies ; « et il s'assoira dans le temple

de DIEU, et s'y montrera comme s'il était DIEU¹. » Le mystère d'iniquité sera consommé dans toute son étendue, comme il le fut en principe lorsque le Christ, notre Chef, expira sur la croix, et Satan se croira le maître ; son culte public s'établira par tout l'univers, au moyen de ces prestiges et de ces faux miracles dont parle l'Évangile. Il faudra que ces prodiges menteurs soient bien puissants, puisque Notre-Seigneur, pour nous prémunir, nous déclare qu'il y aura de quoi « séduire (si cela était possible) les élus eux-mêmes ; *et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur (si fieri potest) etiam electi.* » (S. Matth., xxiv.) Rome redevenue infidèle, malgré la Papauté qu'elle persécutera comme jadis, sera, selon toutes les probabilités et suivant le témoignage des anciens Pères, la capitale de l'Antechrist et de son empire, la Babylone universelle et maudite plus complètement encore que sous Néron et les Césars païens. Suarez, Bellarmin, Cornélius à Lapede, attestent que telle est la tradition commune des saints Pères, et que cette tradition est d'origine apostolique.

Une des raisons les plus sérieuses qui portent à croire que nous approchons définitivement de ces temps néfastes, c'est que personne n'y croit plus. Aux trois époques précitées on *croyait*, et en particulier on croyait à la fin du monde ; c'était une preuve certaine qu'elle était encore loin. Aujourd'hui il n'en est plus de même.

¹ Homo peccati, filius perditionis, qui adversatur, et extollitur supra omne quod dicitur Deus aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat ostendens se tanquam sit Deus. (2^e ad Thessal., II, 3, 4).

Il y aurait à ajouter bien d'autres considérations fort sérieuses, à exposer bien d'autres textes des saintes Écritures, à faire ressortir de très-frappantes analogies entre l'œuvre des six jours de la création du monde matériel et les six âges traditionnels que doit durer l'Église, laquelle est la création spirituelle et l'œuvre divine par excellence. Chacun de ces âges est de *mille* ans, suivant toutes les traditions hébraïques et chrétiennes; et à cent ans près nous touchons à la fin du sixième âge, du sixième jour de l'Église. Ces considérations nous entraîneraient trop loin, et j'en ai dit assez, si je ne me trompe, pour montrer à un esprit chrétien et non prévenu que la situation présente doit être prise au sérieux, et que l'Église, selon toute apparence, aura bientôt à se défendre contre le danger suprême.

Quoi qu'il en soit, l'Église touche à une grande crise; que ce soit ou non la dernière, il faut absolument nous préparer à combattre et à souffrir; il faut nous détacher de cœur des biens périssables que la Révolution peut nous ravir, usant de ce monde comme n'en usant pas, tendant à la céleste patrie et, sur la terre, ne vivant que pour l'éternité. Il faut que la Vierge immaculée soit la Reine bien-aimée de notre cœur, l'Eucharistie notre pain de chaque jour, le saint Évangile notre lecture la plus chère. Vivons tout à Dieu, inébranlables au milieu de l'entraînement universel. Indissolublement unis en toutes choses au Vicaire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, cherchons dans la pure lumière catholique le guide fidèle

qui nous fera traverser d'un pas sûr les ténèbres de la Révolution.

Surtout ne perdons pas courage ; saluons d'avance le triomphe promis à la Vérité. Après l'heure des ténèbres, la sainte Église ressuscitera glorieuse et régnera par tout l'univers. Alors se réalisera, dans toute son étendue, l'infailible et consolante prophétie de l'Évangile : *Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur :*
ET ERIT UNUM OVILE ET UNUS PASTOR.

LES OBJECTIONS POPULAIRES

CONTRE

L'ENCYCLIQUE

LES OBJECTIONS POPULAIRES

CONTRE

L'ENCYCLIQUE

I

Ce que c'est qu'une Encyclique.

L'Encyclique ! avez-vous lu l'Encyclique ? Les journaux antichrétiens de toutes couleurs en parlent à tort et à travers. Ils n'y comprennent rien : c'est tout simple. Et sur cent individus qui répètent ce que dit leur journal, il n'y en a peut-être pas deux qui oseraient répondre, si on leur demandait bien sérieusement : « Donnez-moi votre parole d'honneur que vous comprenez ce que vous dites. » N'importe ! moins on comprend, plus on crie ; et sous la conduite de nos journalistes dé-

mocrates, si profonds, si éclairés, si *pieux* surtout, le pauvre public court sus au Pape, qu'on lui représente comme l'ennemi public et le perturbateur de la paix universelle. C'est ce qui arrive aujourd'hui, à l'occasion de l'Encyclique du 8 décembre.

Avant tout, il faudrait savoir ce que c'est qu'une *Encyclique*. Rassurons-nous : il n'y a là rien de ténébreux ni de cabalistique. Le mot *encyclique* vient du grec, et veut dire *circulaire*. Une Encyclique est donc une lettre, une circulaire que le Pape, Chef suprême de l'Église et Vicaire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, adresse à tous les Évêques du monde et, par eux, à tous les prêtres et à tous les chrétiens.

Comme on le pense bien, le Pape n'écrit de ces lettres solennelles que dans les circonstances importantes. Il n'y traite jamais que de choses graves qui regardent le bien public ; soit en matière de foi, pour condamner des erreurs ou enseigner des vérités ; soit en matière de discipline, pour donner des règles de conduite, pour apaiser des discordes, pour promulguer des lois et des règlements utiles.

Le Pape étant le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Docteur suprême et infaillible de l'Église, l'Évêque des Évêques, le Souverain Pasteur du monde catholique, il est bien évident que lorsqu'il enseigne ou commande quelque chose dans une Lettre Encyclique, tout chrétien, quel qu'il soit, est obligé *en conscience* de se soumettre, et par conséquent de condamner ce que le Pape condamne, de rejeter ce qu'il rejette, et de se conformer sans restrictions

à toutes ses décisions. Mépriser l'autorité du Pape serait mépriser l'autorité même du Fils de Dieu, et c'est directement contre JÉSUS-CHRIST que se révoltent tous ceux qui se révoltent contre les enseignements de son Vicaire.

N'oublions pas cela : un chrétien qui se permettrait de se moquer d'une Encyclique pontificale, qui refuserait de s'y soumettre, commettrait certainement un péché très-grave contre l'obéissance due à Dieu et à son Église. *« Celui qui croira, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné ; »* ce sont les propres paroles du Fils éternel de Dieu donnant au Pape et aux Évêques la mission d'enseigner tous les hommes.

II

Dans son Encyclique du 8 décembre, le Pape outre-passe ses droits et parle de politique.

Le Pape n'outre-passe aucun de ses droits, et il parle de ce dont il doit parler. En apparence, c'est de la politique ; en réalité, c'est de la doctrine religieuse.

D'abord, sachez-le bien : le Pape étant l'autorité suprême en matière d'enseignement, est seul juge de ce qu'il doit enseigner et de ce qu'il a le droit d'enseigner. Donc, du moment qu'il enseigne quelque chose, c'est qu'il en a le droit. Celui qui l'envoie lui a dit, en la personne de saint Pierre : *« Tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. »* Entendez bien :

tout. Notre-Seigneur n'excepte rien. « Tout, disait Bossuet, tout est soumis aux clefs de Pierre; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. »

Lier, cela veut dire ici condamner, rejeter; *déliar*, cela veut dire absoudre, approuver. Donc, en vertu de la puissance *illimitée* que JÉSUS-CHRIST donne à son Vicaire, *tout* ce que le Pape enseigne, *tout* ce qu'il condamne, *tout* ce qu'il ordonne, sans distinction et sans limites, est enseigné, est condamné, est ordonné par JÉSUS-CHRIST dans les cieux, et aucune créature sur la terre n'a le droit de dire au Pape : « Vous n'avez pas le droit d'enseigner ceci ou cela; vous empiétez; vous parlez de ce qui ne vous regarde pas; vous outre-passez vos pouvoirs. »

Et qu'on ne dise pas : « Il faudrait donc croire le Pape si, un beau jour, il lui plaisait de nous enseigner dans une Encyclique que deux et deux font cinq, qu'il faut marcher sur la tête, et autres absurdités évidentes? » C'est supposer l'*impossible*. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en donnant au Chef de son Église le plein pouvoir d'enseigner et de gouverner, l'assiste si bien dans l'exercice de ce ministère, qu'il l'empêche de tomber dans aucune erreur, et de commander autre chose que ce que Dieu veut. Jamais les impies n'ont pu convaincre d'erreur les décisions suprêmes des Papes, depuis dix-huit cents ans. Sur ce point comme sur tant d'autres, les impies mentent à qui mieux mieux; mais, tôt ou tard, les vrais savants font justice de leurs mensonges.

Si, dans l'Encyclique du 8 décembre, le Pape parle de

politique, il n'en parle qu'au point de vue de la Religion, qu'au point de vue de la vérité chrétienne, qu'au point de vue de la conscience et du bien des âmes. A ce point de vue-là, la politique n'est plus de la politique : c'est de la morale publique, c'est de la religion.

Le Pape a non-seulement le droit, mais le devoir de parler de *tout* aux peuples chrétiens ; car, dans les choses humaines, il n'est rien qui ne touche à la conscience par un côté. Ainsi, qu'y a-t-il, je le demande, de plus temporel, de moins spirituel que le boire et le manger ? Il semble, à première vue, que c'est une pure affaire de cuisine, et non de conscience. Le Pape s'en mêle cependant, et a le droit de s'en mêler, quand il ordonne à tous les chrétiens de ne pas faire gras les vendredis, de ne faire qu'un repas pendant le carême, etc. Le Pape se mêle ici, non de cuisine, mais de pénitence ; et, en nous parlant de pénitence, outre-passe-t-il son droit ?

Il en est de même de la politique : le Pape n'en parle qu'au point de vue spirituel, laissant *complètement* le champ libre aux gouvernements, dès que les intérêts spirituels ne sont plus en jeu. Qu'est-ce en effet que la politique ? La politique, c'est la direction donnée aux sociétés et aux États temporels. N'est-il pas tout naturel que le Pape se préoccupe de cette direction ? Voici un gouvernement, un roi, qui porte des lois contraires au bien spirituel des peuples ; qui ordonne ce que l'Église défend, ou qui défend ce que l'Église ordonne ; qui entrave la liberté du ministère des Évêques et des prêtres, établis par DIEU même pour sauver et sanctifier les hommes : le

Pape, au nom de la Religion et de la loi de Dieu, réclame contre cette fausse direction donnée à la société; il condamne cette politique, ennemie de l'Église et de Dieu; il enseigne à ce gouvernement ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, s'il veut marcher dans les voies de Dieu : quoi de plus religieux? quoi de plus légitime? Dire que le Pape, en s'occupant *ainsi* de politique, empiète et se mêle de ce qui ne le regarde pas, n'est-ce pas aller contre l'évidence du sens commun? Les principes qui règlent la politique doivent toujours reposer sur la vérité et sur la justice : or, personne ne le niera, tout ce qui concerne la vérité et la justice, pour les sociétés chrétiennes comme pour les individus chrétiens, fait partie du christianisme, et par conséquent de l'autorité doctrinale du Souverain-Pontife.

Dans l'Encyclique du 8 décembre, Pie IX, Vicaire de Dieu, ne fait pas autre chose; il remplit courageusement son devoir de Pape; et ceux qui l'accusent d'empiétement ne savent pas, ou ne croient pas ce qu'ils disent.

III

**L'Encyclique est inopportune : le Pape compromet la Religion
au lieu de la servir.**

Inopportune? Vous voulez dire : importune, ainsi que le remarquait spirituellement un de nos Évêques. Elle importune en effet, et beaucoup, tous les ennemis de l'Église, en rappelant avec fermeté les vrais rapports de

l'Église et de l'État, les vrais devoirs des gouvernements vis-à-vis des peuples, et les devoirs des peuples vis-à-vis des gouvernements.

Elle est très-opportune; et la preuve, c'est que de tous côtés on crie contre les principes qu'elle rappelle. Ces principes, aussi anciens que le christianisme, étaient méconnus chaque jour davantage : depuis trois cents ans, les blasphèmes des sectes protestantes, puis des politiques, puis des gallicans, puis des voltairiens, et enfin des révolutionnaires de toute espèce, les avaient enveloppés d'un tel brouillard de préjugés, qu'une foule de gens, même chrétiens, les regardent ou comme des inventions étranges, ou comme des vieilleries surannées, des résurrections du moyen âge. Le mal croissant toujours, le Saint-Père n'a pu tarder davantage à appliquer le remède sur la plaie : la plaie est vive et profonde; le remède, direct et énergique; voilà pourquoi le malade jette les hauts cris. S'il ne criait point, cela prouverait que l'Encyclique est venue trop tôt ou trop tard.

Elle est donc très-opportune; et le Pape, guidé par le Saint-Esprit, a parlé *quand* il fallait parler et *comme* il fallait parler. Là encore, le Pape a seul grâce d'état pour juger de l'opportunité de ses actes.

C'est vraiment un phénomène curieux que cette compassion de nos journaux voltairiens pour le bien de la Religion! Qui donc leur inspire tout à coup cette tendresse touchante? Ils ne croient pas à l'Église; ils ne croient pas en JÉSUS-CHRIST; ils ne croient pas en DIEU : et les voici pleins de sollicitude pour les intérêts, pour les

vrais intérêts de la Papauté!... Hypocrites, si vous le pouviez, vous nous mangeriez; et vos larmes ne sont que des larmes de crocodiles! Laissez donc le Pape faire ses affaires : la prudence de Rome est proverbiale; et quand les Papes portent de grands coups, on peut être trois fois sûr qu'ils ne frappent pas à la légère.

Tout dernièrement, un vieux gallican, ennemi-né du Saint-Siège, était tombé malade de colère et de peur en lisant l'Encyclique : un bon prêtre de sa connaissance ayant été lui rendre visite pour essayer de le calmer, le pauvre homme lui dit : « Mais qui donc a pu conseiller au Pape de faire un acte pareil? — Si, par hasard, répondit doucement et malignement le prêtre, si par hasard... c'était... le Saint-Esprit? »

C'est « ce hasard-là » qui est la vérité, et c'est le Saint-Esprit qui a fait faire au Pape son Encyclique. Voilà pourquoi elle est non-seulement très-vraie, mais très-utile et très-opportune : importune, soit; mais inopportune, non.

IV

Le Pape veut étouffer l'esprit moderne.

Vous croyez?... Qu'est-ce donc que cela : l'esprit moderne? le savez-vous? Je parie que non. Et cela n'est pas surprenant : qui le sait?...

Pour moi, ce que je sais, c'est que si l'esprit moderne est une bonne chose, le Pape ne veut pas l'étouffer; le

Pape est le gardien de la justice et de la vérité ici-bas : tout ce qui est juste, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, Pie IX l'approuve et le bénit dans le monde moderne, comme ses prédécesseurs l'ont toujours fait dans le monde ancien. Mais si l'esprit moderne ne vaut rien, s'il est contraire au christianisme qui est la vérité éternelle, remercions le Pape qui voudrait nous en débarrasser.

Hélas ! oui, le Pape voudrait étouffer ce que nos incrédules et nos révolutionnaires appellent depuis cent ans l'esprit moderne. Cet esprit, malgré les beaux noms dont on le décore, n'est autre chose que l'esprit de révolte contre la foi, de révolte contre toutes les autorités légitimes ; c'est l'incrédulité qui, sous le nom de philosophie et de raison, veut anéantir le christianisme ; c'est la licence qui, sous le nom de liberté, veut détruire l'autorité de l'Église, l'autorité des Souverains temporels, et, dans la famille, l'autorité paternelle ; c'est le despotisme qui, sous le nom de légalité et de pouvoir, veut étouffer toutes les vraies libertés, la liberté religieuse, la liberté ecclésiastique, la liberté civile, la liberté de l'éducation et de l'enseignement, la liberté même de la famille, avec les droits sacrés de la propriété. Au fond, voilà ce qu'on appelle l'esprit moderne. Il est moderne, en effet, par opposition au vieux monde chrétien, tout pénétré de l'esprit catholique.

Cet esprit moderne s'appelle aussi la Révolution : or la Révolution, c'est la négation de l'Église et la coalition de toutes les forces humaines et diaboliques contre le

règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre. Trouvez-vous singulier que le Pape, Chef de l'Église, soit l'ennemi-né de la Révolution et veuille étouffer ce que vous appelez l'esprit moderne ?

Depuis cent ans il y a, comme auparavant, de bonnes choses dans les institutions et dans les sociétés : le Pape bénit et approuve ces bonnes choses-là, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'esprit moderne et révolutionnaire.

V

L'Encyclique attaque les constitutions modernes.

L'Encyclique n'attaque rien, n'attaque personne. Elle dit simplement : Au point de vue de la foi, tel principe social est vrai, et tel autre principe est faux ; ceci est une vérité, et ceci est une erreur ; quiconque aime la vérité, écoute ma parole, et s'efforce d'en faire la règle de sa conduite.

Il y a, dites-vous, des constitutions modernes qui ne sont pas pleinement d'accord avec l'enseignement infailible du Pape. — Que voulez-vous ? c'est une marque certaine qu'en plusieurs points elles ne sont pas d'accord avec la loi de DIEU, avec la vérité et avec la justice. Dans ce cas, pour un peuple qui veut rester chrétien il n'y a qu'une seule chose à faire : c'est de corriger *autant que possible* les défauts de sa Constitution, d'après l'enseignement de JÉSUS-CHRIST et de son Vicaire. Les peuples

ne doivent-ils pas faire comme les individus : aimer et pratiquer le bien, détester le mal et le faire disparaître partout où ils le découvrent, du moins *autant que le permettent les circonstances*? C'est là l'A B C de la morale chrétienne et du bon sens.

Sans aucun doute, une société peut fermer les yeux à cette lumière et ne pas faire ce que lui dit l'Église : mais c'est à ses risques et périls ; et si elle tombe dans l'abîme des révolutions, elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même. C'est comme un chrétien qui peut, s'il le veut, violer les commandements de DIEU et de l'Église, sauf à tomber ensuite dans le feu éternel de l'enfer.

On parle sans cesse des constitutions modernes ; et l'on oublie toujours la grande constitution divine, qui est la loi éternelle de DIEU, qui est aussi ancienne que le monde, dont JÉSUS-CHRIST est le Roi suprême, et que l'Église catholique est chargée de faire observer par toute la terre. Qu'on le sache bien : aucun État, aucun prince, aucune loi humaine, n'a le droit de violer cette constitution, qui doit servir de base et de règle à toutes les constitutions des royaumes et des empires. N'est-il pas juste que les rois et les lois obéissent au bon DIEU ? Une loi, une constitution qui serait contraire en quelque point à la volonté de DIEU que le Pape est chargé de faire connaître au monde, obligerait tout chrétien à répéter la célèbre parole des Apôtres : « Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. »

Si donc il y a des constitutions modernes, et il y en a

malheureusement beaucoup, qui ne s'accordent pas pleinement avec le règne de JÉSUS-CHRIST et avec l'enseignement de son Église, ce n'est pas la faute de Pie IX, et il faut reconnaître que l'Encyclique ne fait que défendre la constitution de DIEU, attaquée et battue en brèche par les idées révolutionnaires.

Ajoutons néanmoins que l'Église ne défend nullement aux catholiques qui vivent sous le régime d'une de ces constitutions imparfaites où le faux est mêlé au vrai et le mal au bien, de prêter serment de fidélité au Souverain et d'obéir à la Constitution : le Saint-Siège l'a déclaré formellement et à plusieurs reprises.

C'est ainsi que les premiers chrétiens pouvaient en conscience prêter serment de fidélité aux Césars païens et aux lois de l'empire. Ainsi font encore aujourd'hui les catholiques qui servent l'État dans les pays protestants ou schismatiques.

VI

L'Encyclique est un outrage au gouvernement français.

C'est un mensonge, un mensonge habile, inventé par les révolutionnaires, ennemis tout à la fois de l'Église et du gouvernement. L'Encyclique s'adresse non-seulement à tous les pays, mais encore à tous les temps ; dans mille ans, dans dix mille ans, si le monde existe encore, elle sera, comme aujourd'hui, la vérité pratique sur les rapports de l'Église et de l'État. Quand le Pape parle,

c'est le Saint-Esprit qui parle ; et le Saint-Esprit parle pour tous les temps et pour tous les pays.

Nous avons vraiment trop d'amour-propre, nous autres Français : on dirait qu'il n'y a que la France dans l'Église catholique. Notre France a de bonnes et grandes qualités, que le Pape se plaît à reconnaître ; à cause de ces bonnes qualités, il nous aime. Mais nous avons aussi nos défauts, et notre gouvernement a des défauts comme tous les gouvernements. L'Encyclique est une lumière offerte à la France comme à tous les autres pays du monde : c'est à nous d'en profiter, si nous voulons assurer notre avenir. La France n'a pas la prétention d'être infaillible, même dans ses constitutions civiles et politiques ; tandis que le Vicaire de Dieu est assuré de l'infaillibilité dans tous ses enseignements.

Aimons et bénissons Pie IX qui nous aime ; et n'écoutons pas ses ennemis qui sont nos ennemis.

VII

**Le Pape veut écraser les pouvoirs civils et les réduire
en servitude.**

Vraiment?... Pauvres pouvoirs civils ! Menacés par le terrible agneau, ils doivent avoir bien peur, et trembler pour leur liberté !...

En vérité, quand on lit ces choses dans tous les journaux irréligieux, on croit rêver, et l'on se demande quels noms il faut donner à ces grands articles de politique

transcendante qui accusent le Pape d'empiétement. Se moque-t-on du bon sens public? et ces farces sacrilèges ne sont-elles pas de vrais crimes?

Le Pape ne veut pas plus écraser les pouvoirs civils qu'un bon père ne veut écraser ses enfants. Il ne veut pas les réduire en servitude; mais il voudrait leur voir observer la loi de DIEU, seule garantie de la paix et du bonheur.

Les chefs des États sont les fils aînés de la grande famille catholique; et, quand ils s'éloignent de la justice et de la vérité chrétienne, le Père de famille, le Saint-Père, les avertit, les rappelle, leur fait de légitimes reproches, s'efforce de les ramener dans le droit chemin. Il attache une immense importance à ce retour, parce qu'il sait de quelle conséquence est, pour le salut des peuples, la fidélité ou l'infidélité de ceux qui les gouvernent. Pie IX est un bon père, et il remplit saintement son devoir en tâchant de ramener à JÉSUS-CHRIST les sociétés modernes et les pouvoirs civils qui semblent ne plus vouloir de l'Église. Est-ce là les écraser et les réduire en servitude?

La servitude est tout entière, ainsi que la tyrannie, du côté de la Révolution, qui est dure et brutale, qui ne recule ni devant les injustices ni devant les persécutions, ni devant les échafauds sanglants; on l'a vue à l'œuvre en 89, en 91, en 93; depuis quelques années on la voit à l'œuvre dans la malheureuse Italie. C'est elle qui écrase les hommes, qui viole toutes les libertés, qui foule aux pieds tous les droits! Pour elle, rien n'est sacré, ni la

Tiare, ni la Mitre, ni la Couronne; elle broie tout sur son passage... Malheur au peuple qui tombe entre les mains de la Révolution !

La Révolution accuse le Pape de vouloir faire ce qu'elle fait tous les jours : comme le voleur qui crie au voleur, pour tromper les gendarmes et détourner les coups de la justice.

Plus un gouvernement est catholique, plus un peuple est docile à la voix du Pape, plus aussi le pouvoir civil est respecté, les magistrats obéis, toutes les vraies libertés sauvegardées et florissantes. Le Pape est le vrai Père des Souverains et des peuples.

VIII

Le Pape est l'ennemi de la civilisation et du progrès.

La tactique de la Révolution est de brouiller les idées, et, sous le voile des noms les plus respectables, d'escamoter à son profit tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas. Quoi de plus respectable en soi, quoi de meilleur que la *civilisation*, que le *progrès*, que la *liberté* ? L'Église n'a jamais voulu que cela, et elle n'a donné que cela au monde.

La Révolution, qui est rusée et tortueuse comme *le vieux serpent* son père, vole au christianisme ses beaux noms et ses grandes choses, qui n'appartiennent qu'à lui ; avec un art perfide, elle garde le nom, mais elle change si bien

la chose, qu'à la place d'un vin exquis elle nous donne du poison.

Pour nous chrétiens et honnêtes gens, la civilisation, le progrès, c'est un bien excellent, qui consiste dans l'amélioration successive des hommes et des choses ; c'est le développement béni de tout ce qui est utile aux hommes, de tout ce qui peut les rendre meilleurs, de tout ce qui peut les rendre vraiment heureux ; c'est la diminution de la misère et du mal sur la terre ; c'est en un mot l'extension du règne bienfaisant de JÉSUS-CHRIST, le seul Sauveur et le seul Consolateur de l'homme déchu. Ce progrès véritable, loin d'exclure le développement du bien-être matériel, l'appelle, au contraire, de tous ses vœux, pourvu que tout reste dans l'ordre, et que la prospérité du corps ne nuise point à la prospérité de l'âme.

Pour la Révolution, qu'on ne s'y trompe pas, la civilisation et le progrès sont tout autre chose : c'est la société civile se débarrassant de plus en plus de la foi ; c'est l'humanité renonçant à son baptême, disant au Christ et à son Église : « Je ne veux plus de vous ! » C'est l'homme ne voulant plus mettre son bonheur et ses espérances dans les cieux, et les cherchant désormais dans les jouissances de la matière, dans les plaisirs des sens, dans le luxe, dans l'argent, comme faisaient jadis les païens. C'est la société ne voulant plus être catholique ; ce sont les pouvoirs civils ne voulant plus d'autres règles que leurs caprices ; les lois humaines, d'autre base que la force brutale ; en un mot, c'est l'apostasie des États et des peuples.

Le beau progrès, en vérité!... Il est vrai : on est éclairé au gaz ; on a des chemins de fer et des télégraphes électriques (ce qui est très-commode) ; on écrit mille fois plus de lettres (ce qui est vraiment cruel) ; les ouvrières ont des robes de soie ; les paysannes portent des cages (ce qui est fort ridicule) ; les apprentis sont vêtus comme des petits princes (ce qui est très-déplacé) ; tout le monde sait à peu près lire ; les journaux, presque tous mauvais, inondent les villes et les campagnes (ce qui est déplorable) ;... mais avec tout cela, où en est le bonheur, le vrai bonheur ? La joie augmente-t-elle en proportion du luxe ? La pauvreté diminue-t-elle ? Sauve-t-on les âmes plus facilement ? Les mœurs publiques sont-elles plus pures ? La main sur la conscience, où est le *progrès*?... De tous côtés on n'entend que murmures et menaces de révolution ; tout le monde s'accorde à dire que l'Europe est sur un volcan ; les meilleurs Souverains ont beau faire, ils ne peuvent asseoir solidement leurs trônes, qu'emporte régulièrement tous les quinze ou vingt ans la vague furieuse de ces peuples qu'on nous dit si heureux, si satisfaits.

Le Pape est l'ennemi de ce faux progrès, de cette civilisation menteuse et impie ; et cela, parce qu'il est l'ami et le père du progrès véritable, de la véritable civilisation chrétienne. Revenons au Pape, après les dures expériences de ces révolutions, fomentées par « la civilisation moderne : » l'enfant prodigue n'a retrouvé que dans les bras de son bon père l'honneur et le bonheur que ses folies lui avaient fait perdre.

IX

Le Pape condamne la liberté de conscience.

Vous voulez dire « la liberté de n'avoir pas de conscience ; » ou bien, ce qui revient à peu près au même, « la liberté d'empoisonner sa conscience ? » Vous avez bien raison : le Pape est l'ennemi mortel de cette affreuse liberté-là. Quel est le père qui donnerait à son fils la liberté de s'empoisonner ?...

C'est le Protestantisme qui a inventé, et c'est la Révolution qui a perfectionné ce que les incrédules appellent aujourd'hui la liberté de conscience. Elle fait partie du progrès, de ce progrès antichrétien dont nous parlions tout à l'heure ; et elle s'est insinuée dans les institutions modernes.

Laissons de côté ces belles théories et allons droit à la pratique.

En pratique, voici à quoi se réduit cette liberté de conscience : à ne tenir compte que des lois civiles, sans s'occuper en rien des lois religieuses ; à se moquer impunément de DIEU et de JÉSUS-CHRIST ; à pouvoir le dire et à pouvoir l'imprimer ; à se moquer du Pape et des Evêques ; à vilipender le clergé, les Religieux, les institutions catholiques ; à violer tous les commandements de DIEU et de l'Eglise ; à ne jamais prier, à ne respecter ni dimanches ni jours de fête ; à mépriser toutes les autorités religieuses et surtout à s'abandonner *librement* à toutes

les honteuses passions condamnées par le sixième commandement, sauf certains excès, prévus par la loi civile et réprimés par les gendarmes; finalement, à mourir comme des païens, comme des brutes.

Est-il vrai, oui ou non, qu'en pratique la fameuse liberté de conscience ne consiste pas à pouvoir faire tout cela *impunément*?... Et l'on voudrait que le Pape approuvât cette liberté, cette liberté de l'impiété? On voudrait qu'il sanctionnât les lois qui la protègent?... Mais il n'est pas nécessaire d'être Pape, il suffit d'être chrétien pour repousser avec indignation une liberté, je devrais dire une folie pareille. Elle suppose évidemment qu'il n'y a ni DIEU, ni ciel, ni enfer; que JÉSUS-CHRIST n'est pas DIEU; qu'il n'y a pas de vraie religion; que l'Église n'a aucune autorité divine sur la terre; et que, chez les peuples chrétiens, les lois humaines n'ont pas besoin d'être chrétiennes.

Voulez-vous savoir en quoi consiste la vraie liberté de la conscience, la liberté que le Pape réclame pour chacun de nous et que l'esprit moderne nous refuse tant qu'il peut? Elle consiste à pouvoir *librement* remplir tous nos devoirs de catholiques, d'enfants de DIEU. Or, pour cela, il faut que le Pape, Chef de l'Église, puisse librement correspondre avec les Évêques et leur transmettre ses enseignements et ses décrets souverains; il faut que les Évêques puissent librement correspondre avec le Pape, correspondre entre eux, et remplir vis-à-vis du clergé et des fidèles de leurs diocèses tout leur ministère pastoral; il faut que les prêtres puissent librement prêcher toute

la vérité catholique, administrer les sacrements, sauver et sanctifier les âmes ; il faut enfin que chaque fidèle puisse, librement et sans entraves, écouter le prêtre, connaître le vrai DIEU, pratiquer la vraie foi, professer la vraie religion. Quand on a tout cela, on a la liberté de la conscience, la vraie, la bonne liberté de la conscience.

L'autre, la mauvaise, est condamnée par la foi et par le Pape, parce qu'elle n'est après tout que la liberté du mal.

La liberté de suivre sa conscience, même en se trompant, ne fait point partie de la liberté de conscience, condamnée par l'Encyclique : catholiques, protestants, juifs, nous sommes tous obligés d'obéir à notre conscience ; tant qu'elle s'égare de *bonne foi*, ce n'est qu'un malheur ; et ce que demande l'Église, c'est que tout homme puisse éviter ce malheur, en ayant la pleine liberté d'embrasser la vérité dès qu'il l'aura connue.

En résumé, le Pape condamne la liberté de conscience, mais non pas la liberté de la conscience. C'est tout différent.

X

En condamnant la liberté des cultes, le Pape veut obliger les gouvernements à persécuter les incrédules, les protestants, les juifs, renouveler les dragonnades et rallumer partout les bûchers de l'Inquisition.

Le Pape ne veut rien de tout cela ; et ceux qui le disent n'en croient pas le premier mot. Pie IX dit tout simple-

ment aux gouvernements *catholiques* (car il ne s'adresse qu'à eux) : « Il n'y a qu'une seule vraie religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, un Christ, une foi, un baptême ; et cette seule vraie religion, ne l'oubliez pas, c'est la religion de la très-sainte Église catholique, apostolique, romaine. Si, par suite du malheur des temps, un gouvernement catholique est obligé de la mettre sur le même pied que les fausses religions, protestante, juive, mahométane, etc., il doit du moins regretter cet état de choses, et ne jamais le regarder comme un état régulier et normal. Ce serait rabaisser la vérité au niveau de l'erreur ; ce serait mépriser la foi.

« Un gouvernement vraiment catholique doit alors faciliter *le plus possible* aux Évêques et aux prêtres l'exercice de leur saint ministère, afin qu'ils puissent, par la persuasion et par le zèle de leur charité, travailler plus efficacement à la conversion des hérétiques et des autres dissidents. Il doit empêcher, *autant que le permettent les circonstances et les lois de la prudence*, la diffusion de l'hérésie ; il doit enfin tâcher, dans son propre intérêt aussi bien que dans l'intérêt de l'Église, de procurer à tous ses sujets le bienfait inestimable de l'unité religieuse, et, par conséquent, de la paix. »

Le Pape ne demande pas d'autres dragonnades que celles-là : il faut avouer qu'elles ne sont ni dangereuses ni sanglantes. Il engage les Souverains catholiques à faire pour leurs sujets ce que fait un bon père de famille pour ses enfants et ses serviteurs ; il leur facilite par toutes sortes de moyens la connaissance et la pratique de la Re-

ligion ; il écarte d'eux, autant qu'il le peut, tout ce qui pourrait altérer leur foi et corrompre leurs mœurs : il tolère le mal qu'il ne peut empêcher ; mais il ne perd pas une occasion de blâmer ce mal et de le comprimer s'il ne peut le faire disparaître complètement.

Quant aux bûchers de l'inquisition, ils n'ont rien à faire ici ; et il n'y a, en vérité, d'autres bûches que les nigauds qui en ont peur. De notre temps surtout, l'Église ne veut conquérir les âmes que par les moyens de la douceur. Qui aurait la pensée d'employer la violence pour imposer la foi ? Tout en les plaignant et en tâchant de les éclairer, l'Église catholique respecte les esprits qui sont de bonne foi dans l'erreur. Intolérante et absolue quand il s'agit des doctrines, elle est d'une tolérance pleine de charité dès qu'il ne s'agit plus que des personnes.

XI

**L'Encyclique met partout le désordre ; tout le monde l'attaque :
par conséquent elle est mauvaise.**

Par conséquent, elle est très-bonne. Le désordre était partout dans les esprits : la parole du Pape veut rétablir l'ordre partout. C'est une opération chirurgicale qui effraye le monde malade ; il a peur, il se cabre : c'est tout simple. Mais cela prouve-t-il que l'opération ne soit pas nécessaire, bienfaisante ?

Tout le monde est contre le Pape, dites-vous ? Eh ! le Vendredi-Saint, tout le monde, à Jérusalem, ne criait-il

pas contre Notre-Seigneur ? Le divin Sauveur était-il coupable, pour cela ?

Tout le monde attaque l'Encyclique ? Cela prouve uniquement que tout le monde ou presque tout le monde ignorait les principes de l'Église sur les plus grandes questions sociales. Grâce à nos révolutions, grâce au déluge des mauvais livres et surtout des journaux antichrétiens qui inondent la pauvre Europe depuis plus d'un siècle, les principes les plus élémentaires ont été oubliés, et les esprits les plus droits ont de la peine à distinguer la vérité. Ce n'est pas tout à fait leur faute ; car il est bien difficile de résister au courant des erreurs publiques. L'ignorance excuse beaucoup devant Dieu.

Maintenant, à la lumière de la parole pontificale, cette ignorance va se dissiper peu à peu, du moins dans les rangs des hommes sincères ; et l'Encyclique promet à la société un meilleur avenir.

Et puis votre « tout le monde » est un peu fort, ce me semble. Est-ce que *tous* nos Évêques ne sont pas quelque chose dans le monde ? Ne forment-ils pas, avec le Pape, la plus majestueuse, la plus puissante et en même temps la plus compétente de toutes les autorités en pareille matière ? Est-ce que les quatre ou cinq cent mille prêtres, répandus par tout l'univers, ne sont pas non plus quelque chose, et quelque chose de considérable ? Est-ce que les millions et les millions de fidèles catholiques, qui ont salué l'Encyclique comme une parole tombée du ciel, ne doivent pas non plus compter dans la balance ? Mais c'est là l'élite de l'humanité ; et elle est avec Pie IX !

Tout le monde ne réclame donc pas contre ce grand acte de salut public; les pauvres gens qui s'effarouchent sont ceux qui en ont le plus besoin. La lumière ne fait mal qu'aux yeux malades.

XII

Il y a de bons catholiques qui blâment l'Encyclique.

Les catholiques qui blâment l'Encyclique sont, je vous l'assure, des catholiques d'eau douce. Ce sont des catholiques qui n'ont guère l'esprit catholique, c'est-à-dire l'esprit de foi, l'esprit de soumission et d'obéissance au Chef de l'Église.

Pour être un bon catholique, il ne suffit pas d'être baptisé et d'aller à la messe le dimanche : il faut de plus être un vrai enfant de l'Église, un disciple fidèle et docile des Pasteurs de l'Église, et surtout du Pasteur suprême, qui est le Pape. Un vrai catholique, c'est un chrétien qui obéit *en tout* à JÉSUS-CHRIST et à son Vicaire.

Soyez bien assuré que les quelques catholiques qui déblatèrent en ce moment contre l'Encyclique du Saint-Père sont, ou bien des chrétiens peu instruits qui blâment ce qu'ils ne comprennent pas, ou bien des gens qui n'ont guère de catholique que le nom. Ne soyez pas de ce nombre; soyez docile à la voix des Évêques; et, devant les enseignements de l'Encyclique comme devant tous les autres actes du Saint-Siège, souvenez-vous de la grande parole du Fils de DIEU : « *Celui qui croira, sera*

sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné. »

Le salut des sociétés, aussi bien que celui des individus, est dans l'obéissance à la sainte Église catholique.

XIII

La Papauté se meurt, et l'Encyclique est le cri de son agonie.

Singulière agonie que cette force prodigieuse qui suffit, à elle seule, pour ébranler le monde et pour émouvoir tous les peuples ! En général, les mourants n'ont pas la voix si forte.

Cri d'agonie ? Oui, comme le cri de la Papauté dans les catacombes. Jamais le Pape ne parle plus fort et ne vit plus pleinement que lorsque, humainement parlant, tout semble perdu. Aujourd'hui, Pie IX est dans ce terrible et bienheureux état : on lui a tout volé ; il lui reste à peine un petit coin de terre ; il est traqué de toutes parts par la Révolution triomphante ; il semble perdu ; tout lui manque ; tout, excepté DIEU. Voilà pourquoi il est si fort, si vivant. Il n'a pas peur ; et il a bien raison : le bon DIEU l'assiste d'autant plus que les hommes l'assistent moins.

Cent fois, depuis le crucifiement de saint Pierre, les impies ont cru voir arriver enfin le dernier jour de la Papauté : ils battaient encore des mains, et déjà, chose étrange ! c'étaient eux qui se trouvaient battus. Au moment de l'enterrement, le mort ressuscitait et enterrait ceux qui s'apprétaient à l'enterrer. C'est que la Papauté,

comme son divin Fondateur, a la vie en elle-même et ne peut pas mourir. Elle ressuscite et ressuscitera toujours. Ainsi que le rappelait naguère un illustre Archevêque : trente-cinq fois dans le cours des siècles, les Papes ont été chassés de Rome ; et trente-cinq fois ils y sont rentrés.

Ne craignons pas pour la vie de la Papauté ; elle vient du ciel. Craignons plutôt pour la nôtre, que le démon et le monde peuvent nous enlever ; craignons pour notre foi, pour la pureté de notre christianisme : dans un siècle comme celui-ci, la foi court de grands dangers ; et il n'y a qu'une fidélité *absolue* à l'Église et à son Chef qui puisse la mettre en sûreté. Les gens qui s'occupent tant de la mort prochaine de la Papauté, feraient mieux de se préoccuper un peu plus de leur propre mort. Cette mort-là est peut-être plus prochaine qu'ils ne pensent. Ce n'est pas à eux, mais à la Papauté que DIEU a dit : « *Les puissances de l'enfer ne l'emporteront point sur elle.* »

XIV

On n'est pas d'accord sur le sens de l'Encyclique.

Dans le camp ennemi, cela n'est pas surprenant : ils n'y comprennent rien ; ils ont oublié jusqu'au premier mot de leur catéchisme ; et c'est surtout quand ils parlent religion qu'ils battent la campagne d'une manière fabuleuse.

Parmi nous, dans les rangs des fidèles, tout le monde est d'accord sur l'essentiel ; tout le monde se soumet de cœur et d'esprit à l'enseignement infailible du Souverain-Pontife ; tout le monde respecte l'Encyclique jusque dans ses moindres paroles ; tout le monde y cherche de bonne foi les vérités salutaires qu'elle renferme.

S'il y a encore quelque divergence d'opinion sur la manière d'entendre certains passages moins clairs, c'est que le Saint-Siège et les Évêques n'ont pas encore expliqué en détail toutes les doctrines de l'Encyclique. La lumière se fera peu à peu ; mais d'avance, on peut être sûr que tous les vrais enfants de l'Église n'auront en cela qu'une seule croyance, et qu'une seule voix pour la professer, pour la professer hautement.

D'ailleurs ces petites divergences, qui laissent intacte la foi catholique, sont souvent plus apparentes que réelles : elles viennent du point de vue où l'on se place. En expliquant l'Encyclique, les uns ont principalement en vue les ennemis de l'Église, les incrédules, les mauvais journaux ; les autres sont plus frappés de la nécessité d'élucider, d'approfondir toutes les questions, afin qu'il ne reste aucun doute dans les esprits et que l'unité la plus parfaite règne dans la grande armée catholique. Ces deux points de vue sont excellents ; mais ils donnent aux explications une couleur différente.

Ce qui est bien certain, c'est que, tous tant que nous sommes, nous condamnons ce que le Pape condamne, dans le sens où il le condamne. Sur ce point, qui est l'unique nécessaire, nous n'avons tous, comme les pre-

miers chrétiens, « qu'un cœur et qu'une âme. » La tactique de l'ennemi serait de nous diviser, pour triompher plus facilement de nous : avec la grâce de DIEU, nous resterons unis ; unis dans l'obéissance au Pape et aux Évêques ; unis sur le terrain de l'enseignement apostolique. Serrons-nous plus fortement que jamais autour de cette Chaire de saint Pierre, dont saint Augustin disait, dès le quatrième siècle : « DIEU a déposé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité. »

Je me promenais un jour dans les environs de Rome. Accompagné d'un petit pâtre, qui me servait de guide, je gravissais lentement le mont Latin, et je m'amusais à lui faire quelques petites questions sur le catéchisme. Il me charmait par ses réponses pleines de finesse et de précision. Je lui demandai entre autres : « Qu'est-ce que le Pape ? » Le petit bonhomme s'arrête, se découvre avec respect et me répond : « *E Cristo in terra.* — C'est le Christ sur la terre. »

Oui, le Pape, c'est le Christ sur la terre ; c'est le Christ au milieu de nous ; c'est JÉSUS-CHRIST, représenté par son Vicaire, gouvernant l'Église par son Vicaire, enseignant tous les hommes, tous les peuples, par la bouche de son Vicaire. Obéir au Pape, c'est obéir à JÉSUS-CHRIST ; et obéir à JÉSUS-CHRIST, c'est obéir à DIEU. Au milieu des blasphèmes et des erreurs qui pullulent autour de nous, ne perdons pas de vue ce point fondamental de la foi ca-

tholique : tout dépend de là ; car être avec le Pape, c'est être avec JÉSUS-CHRIST, c'est être avec le bon DIEU.

Obéissons au Pape en toutes choses ; dans les circonstances présentes, soyons plus soumis que jamais à son autorité. Ne nous permettons jamais d'en parler à la légère ; autant que faire se peut, ne permettons pas qu'on s'en moque devant nous. Ne lisons pas les journaux hostiles à l'Église. Éloignons-nous des ennemis du Pape : DIEU n'est point avec eux ; et en les fréquentant, nous risquerions de faire et de parler comme eux.

Surtout, ne craignons point : la cause du Pape est la cause de DIEU, et tôt ou tard elle triomphera.

NOTA. Je n'ai pas besoin de dire que je désavoue d'avance tout ce qui, malgré mes soins, pourrait se trouver ici le moins du monde en désaccord avec l'enseignement du Saint-Siège.

LE

DENIER DE SAINT-PIERRE

Cet opuscule populaire a été composé en 1861, pour aider les prêtres et les catholiques zélés à faire comprendre à tout le monde l'importance, la grandeur, la sainteté et la nécessité de l'Œuvre naissante du *Denier de Saint-Pierre*. — J'étais à la campagne, et je demandais à un bon curé s'il pensait à établir le *Denier de Saint-Pierre* dans sa paroisse. « Je m'en garderai bien, me répondit-il avec une étrange naïveté; mes braves gens ne comprennent pas ce que c'est; moi, je ne sais comment le leur expliquer; d'autant plus que, dans leur mauvais journal, on leur dit sur tous les tons qu'on ne leur demande leur argent que pour écraser le pauvre peuple en Italie, pour entretenir le luxe des Cardinaux, etc... Je donne cinq francs au nom de la paroisse, et voilà tout. » En rentrant chez moi, j'écrivis immédiatement ces quelques pages. En cinq ans, il s'est répandu en France près de cent mille exemplaires de cette petite brochure, et je sais qu'elle a été traduite dans presque tous les pays où le zèle des Évêques a constitué la grande Œuvre du *Denier de Saint-Pierre*.

LE

DENIER DE SAINT-PIERRE

Beaucoup de personnes donneraient au Denier de Saint-Pierre si elles en comprenaient l'importance. Pour faciliter dans les rangs de la classe ouvrière l'intelligence de cette grande Œuvre de foi, j'ai réuni en ces quelques pages les pensées qui m'ont paru le plus propres à atteindre ce but. Je prie l'Apôtre saint Pierre de féconder cette humble notice entre les mains des prêtres zélés et des personnes pieuses qui croiront pouvoir s'en servir pour assister plus efficacement le Souverain-Pontife.

I

Qu'est-ce que le Denier de Saint-Pierre ?

On appelle ainsi une offrande faite au Pape par les catholiques, dans certains moments de crise où le Chef de l'Église a besoin d'argent.

C'est un *denier*, c'est-à-dire une très-petite aumône qui est à la portée de tout le monde, des chrétiens les plus pauvres, des petits enfants, des ouvriers, des villageois, des servantes, en un mot des pauvres gens. Les riches sont conviés aussi au Denier de Saint-Pierre; mais les pauvres, loin d'en être exclus, sont les premiers invités à participer à cette grande Œuvre catholique.

Ce denier, cette petite aumône, s'appelle Denier de Saint-Pierre, parce que nous l'offrons au Pape, successeur de saint Pierre, lequel a été choisi par DIEU lui-même pour être le Chef visible de l'Église et le Pasteur suprême de tous les chrétiens. L'autorité religieuse de saint Pierre passe depuis dix-neuf siècles de Pape en Pape, sans rien perdre de sa puissance; le Souverain-Pontife Pie IX, deux cent cinquante-huitième successeur de saint Pierre, est l'héritier des promesses de JÉSUS-CHRIST, le dépositaire infaillible de la vraie foi, l'Évêque du monde entier, le souverain Pasteur des Évêques et des fidèles, des princes et des peuples, et c'est à lui, comme successeur de Pierre, que s'adresse la grande parole de l'Évangile : « Tu es Pierre et sur cette pierre « je bâtirai mon Église. »

Ainsi le Denier de Saint-Pierre est une offrande catholique destinée au Pape et à laquelle tous les chrétiens du monde entier sont appelés à contribuer chacun selon son pouvoir et sa bonne volonté.

II

Caractère exclusivement religieux du Denier de Saint-Pierre.

Les journaux hostiles à la Religion, sachant le grand bien que produit le Denier de Saint-Pierre, voudraient faire croire que cette collecte a un caractère politique. C'est là un grossier mensonge. Le Denier de Saint-Pierre est une aumône exclusivement catholique, étrangère à tous les partis, à toutes les opinions politiques. En assistant le Pape, nous assistons l'Église dont le Pape est le Chef et le Pasteur ; et notre but unique est de sauvegarder son indépendance spirituelle en lui donnant les moyens de conserver son indépendance temporelle.

Le Denier de Saint-Pierre est un acte de foi autant qu'un acte d'amour filial. La foi seule nous l'inspire ; la foi seule l'exécute. Je puis ajouter que la foi seule en profite, et que c'est dans un grand sentiment de foi que le Vicaire de Jésus-Christ demande cette sainte aumône et la reçoit de la main de ses enfants.

Ce qui prouve bien que le Denier de Saint-Pierre est un acte uniquement religieux, c'est que les bons chrétiens seuls y participent, et qu'il est très-rare de voir un homme indifférent en religion, non-seulement donner à cette quête, mais même la comprendre. Comment, en effet, un mauvais fils pourrait-il comprendre et surtout imiter le dévouement qui porte ses frères à se priver, à se dépouiller pour subvenir aux besoins de leur père ?

III

Pourquoi le Pape a besoin d'argent

Le Pape a besoin d'argent pour l'administration générale de l'Église catholique, qui est fort considérable, et ensuite pour le gouvernement de son domaine temporel, lequel a pour but unique de sauvegarder la pleine indépendance de son ministère spirituel.

L'Église est, il est vrai, une société religieuse et spirituelle; mais cette société existe sur la terre, agit et se développe sur la terre, a besoin de moyens humains pour se propager, pour subsister, pour se défendre. Le gouvernement de l'Église, dont le Pape est chargé par l'ordre même de Dieu, embrasse les cinq parties du monde; il a son centre à Rome autour du Pape, et se divise en huit ou dix branches principales qui correspondent aux divers besoins de la chrétienté. Chacune de ces branches forme ce que l'on appelle une *Congrégation Romaine*, parce que chacune se compose d'une réunion, d'une agrégation de Cardinaux, de Prélats et de savants ecclésiastiques habitués aux affaires. Ainsi, la Congrégation de la Propagande est chargée de tout ce qui concerne les Missions et l'extension de la foi dans les pays infidèles; la Congrégation du Saint-Office, de juger les questions de doctrine, afin de conserver la foi catholique pure et intacte; la Congrégation de la Sacrée-Pénitencerie, de résoudre tous les cas de conscience, et de

diriger les confesseurs ; la Congrégation des Rites, de régler tout ce qui concerne le culte divin, etc. Les Congrégations Romaines résument ainsi l'administration universelle de l'Église, et l'on comprendra facilement que pour une direction pareille il faille beaucoup d'hommes et de grandes dépenses.

Joignez à cela les frais multipliés qu'entraîne pour le Pape la nécessité de maintenir dans un état florissant l'État pontifical et l'Église de Rome, l'Église Mère et Maîtresse de toutes les autres, la Ville sainte, qui appartient à tous les catholiques du monde, et dont la première gloire a toujours été de réunir en son sein des institutions de charité, de zèle apostolique, de bienfaisance, des lieux de prières, des asiles de sanctification plus nombreux et plus puissants que partout ailleurs.

Dans les temps ordinaires, les revenus de l'État pontifical servaient à couvrir ces dépenses religieuses en même temps que celles de l'État ; mais chacun sait que depuis quelques années le Pape est privé de presque tous ses revenus. Il s'est même vu forcé, pour soulager la misère des pauvres de Rome, de mettre en loterie les objets d'art que lui avait donnés la piété des princes et des fidèles. Par suite des spoliations dont il est la victime, il a, chaque année, un déficit d'environ trente millions.

Le Pape a donc besoin du concours de ses enfants pour suppléer à ce qui lui manque ; et bien qu'il ne soit pas nécessaire de couvrir entièrement toutes ses dépenses, du moins faut-il que le Saint-Père reçoive de l'Église ce qui lui est indispensable.

IV

A quoi sont employées les aumônes du Denier de Saint-Pierre.

A soutenir le Pape et à le maintenir dans la majesté sainte due à son rang suprême; à soutenir le Sacré-Colège des Cardinaux, qui sont les ministres du Pape et ses premiers auxiliaires dans le gouvernement universel de l'Église et dans le gouvernement particulier de l'État pontifical; à maintenir dans des conditions convenables et respectées tous les ecclésiastiques qui composent les Congrégations Romaines et travaillent assidûment à la gloire de DIEU et au salut des âmes; à donner au Souverain-Pontife le moyen d'avoir des Nonces ou représentants auprès de tous les Souverains du monde, afin de pouvoir connaître les besoins religieux des diverses Églises et des contrées les plus lointaines; à faire prospérer et fleurir les missions, à combattre l'hérésie et le schisme, à soutenir partout l'honneur du nom catholique, à gouverner dignement les États de l'Église et à payer exactement les intérêts de la dette publique, que les révolutions successives ont rendue fort lourde.

Pour tout cela, il faut des ressources, et beaucoup de ressources; l'argent, je le sais, ne suffit pas; il faut surtout du zèle. Mais l'argent est indispensable aussi; car il est au zèle ce que le corps est à l'âme, ce que la

charrue est au laboureur, ce que le fusil est au soldat. C'est le moyen, le moyen nécessaire, et c'est parce que nous le savons que nous voulons donner au Saint-Père ce sans quoi il ne pourrait suffisamment exercer son auguste ministère.

Les impies répètent sur tous les tons que le Denier de Saint-Pierre est une duperie, que nous nous privons pour « entretenir le luxe scandaleux des Cardinaux et de la Cour Romaine, pour soutenir des abus, etc., etc. » Laissons-les dire. Ils font leur métier; remplissons notre devoir.

Singulier luxe, en vérité, que celui de cette Cour pontificale, si vertueuse, si austère, et pourtant si calomniée ! Je l'ai vue de près pendant quatre ans consécutifs ; j'ai vu les sièges de bois uni des appartements du Pape, j'ai eu l'honneur de vivre dans l'intimité d'un grand nombre de ces Cardinaux, de ces Prélats que l'on vilipende avec tant de légèreté, et j'ai été profondément touché du contraste de leur vie privée avec la pompe des cérémonies sacrées qui relèvent si haut la majesté de l'Église et du Saint-Siège. J'affirme devant Dieu qu'il est impossible de trouver une Cour plus édifiante, une réunion d'hommes de mœurs plus pures, d'habitudes plus simples et plus modestes, de vie mieux réglée, et en même temps d'un esprit plus distingué, de manières plus affables et plus courtoises, de vertus plus réelles.

Le Clergé romain, aussi bien que le Pape, est habitué à se contenter de peu ; mais encore ce peu est-il nécessaire pour lui permettre de continuer à remplir ses fonctions

et pour donner à ses Prélats et à ses chefs les moyens de paraître honorablement.

Sans nous préoccuper des murmures pharisaïques des ennemis de la Religion, aidons le Saint-Siège de tout notre pouvoir, et soyons assurés que jamais aumône ne sera plus agréable à Notre-Seigneur que ce Denier de Saint-Pierre déposé par notre foi aux pieds du Souverain Pontife.

V

En quel sens et en quelle mesure nous sommes obligés de contribuer au Denier de Saint-Pierre.

C'est une obligation de piété filiale et de charité catholique; rien autre chose. Le denier de Saint-Pierre n'est pas un impôt, une dîme, une redevance strictement obligatoire. On peut, sans commettre un péché, ne pas joindre son offrande à celle des autres fidèles. Mais il est bien certain qu'un vrai catholique ne refusera jamais de répondre à l'appel de son Évêque, de son Curé, lui demandant de venir au secours du Père commun des fidèles.

Nous sommes obligés de secourir le Pape dans ses besoins, comme des enfants sont obligés de donner à leur père ce qu'il lui faut pour vivre, et pour vivre selon son rang. S'ils ont le cœur bien placé, s'aviseront-ils de calculer froidement et de murmurer contre le pauvre vieil-

lard qui leur tend les bras ? Enfants de l'Église, membres de la grande famille chrétienne, donnons avec amour à notre très-saint PÈRE ! Si nous avons beaucoup, si nous sommes riches, donnons beaucoup, donnons plus qu'aux autres Œuvres de charité ; car celle-ci est la première de toutes ; si nous avons peu, donnons peu ; DIEU contemple avec amour l'obole de la veuve ; il a promis dans son Évangile une céleste récompense à celui qui donne un verre d'eau à l'un de ses frères ; que ne devra pas attendre de la divine munificence le généreux chrétien qui, de tout son cœur, aura assisté le Grand-Prêtre de la Religion, le premier de tous les fidèles du Christ, le Vicaire et le représentant du Fils de DIEU sur la terre !

Je dis que cette œuvre est la première de toutes : la liberté de l'Église entière repose, en effet, sur la liberté de la Papauté ; or, cette liberté serait ébranlée jusque dans ses fondements si le Pape venait à perdre son indépendance temporelle. Ce serait un coup qui atteindrait toutes les âmes, tous les catholiques et l'Église tout entière.

VI

Amour et dévouement dus au Pape.

On ne peut être chrétien sans aimer le Pape, sans lui être dévoué du fond du cœur. Le Pape est le représentant visible de JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur, notre DIEU,

notre Maître unique et éternel. Si nous aimons JÉSUS, si nous aimons DIEU d'un véritable amour, nous aimerons nécessairement son Envoyé, son Vicaire, qu'il nous donne de sa propre main, pour être en son nom le père de nos âmes et le dispensateur suprême de la miséricorde divine et du salut. Nous devons aimer le Pape du même amour dont nous aimons Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST. On ne peut aimer l'un sans l'autre, et nous pouvons juger par notre dévouement au Pape du degré d'amour que nous avons pour JÉSUS, Chef invisible et céleste de l'Église.

De même qu'on ne peut être chrétien sans avoir de la *dévotion* (c'est-à-dire un amour dévoué) envers la très-sainte Vierge MARIE, parce qu'elle est la Mère du Seigneur; de même on ne peut être chrétien sans avoir un amour dévoué envers le Pape, parce qu'il est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST. C'est en réalité de la dévotion que nous devons avoir pour le Souverain-Pontife.

Mais cet amour, ce dévouement religieux, quand se manifestera-t-il, sinon lorsque le Père commun des fidèles est dans le malheur et dans l'oppression? Quand le lui témoignerons-nous par nos paroles et par nos actes, sinon lorsqu'il nous appelle lui-même à son secours? Tous tant que nous sommes, donnons-lui ce qu'il nous demande : les sympathies de notre cœur, les prières ferventes de notre piété, les aumônes de notre charité. Le Denier de Saint-Pierre est destiné à réaliser ce troisième témoignage de notre dévouement envers Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et son Vicaire.

D'admirables traits de piété filiale ont éclaté dans tous les rangs de la société chrétienne, à l'occasion des malheurs récents du Souverain-Pontife et de la sainte collecte du Denier de Saint-Pierre. Il faudrait de gros volumes pour les recueillir tous, sans compter ceux qui resteront cachés aux yeux des hommes jusqu'à la grande manifestation du dernier jour. Sans parler ici de l'héroïque dévouement des chrétiens qui ont donné ou exposé leur sang et leur vie, sans parler des austères pénitences, des longues et continuelles prières, des communions multipliées, qui, depuis plusieurs années, dans le secret des cloîtres, aussi bien que parmi les chrétiens du monde, tâchent de fléchir la justice divine et d'obtenir de meilleurs jours au Souverain-Pontife et à l'Église, je pourrais citer ici mille traits incomparables de charité qui se rapportent directement au Denier de Saint-Pierre.

Une pauvre servante avait, depuis plusieurs années, économisé 175 francs. Elle apprend que son Évêque fait appel à la charité catholique pour la collecte destinée au Pape ; elle n'hésite pas un moment, et dépassant pour ainsi dire la mesure du possible, elle emprunte 25 francs pour parfaire 200 francs, et va déposer, simple et joyeuse, ce qu'elle appelle sa petite offrande entre les mains de son Curé. — Un pauvre cordonnier de Paris en fit autant.

Une ouvrière de Lyon, à qui on voulait persuader de garder au moins quelques pièces d'argent pour n'être pas dénuée de toute ressource en cas d'accident, répondit

avec une foi héroïque : « Quand le Père souffre, les enfants ne doivent pas calculer ; » et elle donna tout.

Un simple domestique, père de famille, sachant qu'il devait accompagner son maître à Rome, réunit 500 francs en belles pièces d'or neuves, qui n'avaient pas encore servi, et les déposa en pleurant de joie dans les mains bénies de Pie IX, qui lui-même ne put cacher son attendrissement.

Un ecclésiastique de Provence fait un modeste héritage. Il le réalise aussitôt, et l'offre au Saint-Père, sans en rien réserver. Il n'avait cependant et n'a encore que le mince traitement alloué aux desservants de village.

Les enfants de plusieurs Petits-Séminaires ont spontanément supplié leurs Supérieurs de vouloir bien verser au Denier de Saint-Pierre tout l'argent qu'on devait dépenser pour leurs prix. — Une foule de maisons religieuses d'éducation ont fait des sacrifices non moins généreux. — Une petite société d'apprentis et de jeunes ouvriers, a trouvé moyen de réunir 57 francs, résultat de bien des privations sans doute, aussi consolantes pour le cœur que pénibles à la nature.

On n'en finirait pas si l'on voulait tout dire. Les grandes familles n'ont pas été moins généreuses. Une riche et jeune duchesse a porté au Nonce apostolique une somme de 100,000 francs, regrettant de ne pouvoir donner davantage. — Une autre dame, après avoir offert, dès le début de la collecte, une somme considérable, met de côté chaque mois ce qu'elle nomme sa « dette catholique. » — Combien ont vendu leurs diamants, leurs bijoux pré-

cieux pour augmenter le montant de leur offrande !

Un jeune prince romain, de la famille des Bonaparte, a fait plus encore : il a offert au Souverain-Pontife tous ses biens, ne gardant qu'une modeste villa aux portes de Rome.

Ainsi ont fait ces catholiques véritables, dignes du nom de fidèles. Si leur exemple avait été suivi, de cruelles angoisses eussent été épargnées au Saint-Père et à l'Église, et nous serions tous en sécurité pour l'avenir. Désormais du moins, faisons tous notre devoir ; donnons et faisons donner ; frappons à toutes les portes, à tous les cœurs ; surtout intéressons le pauvre peuple à cette grande Œuvre catholique. Les grands fleuves se forment de gouttes d'eau : ainsi fait le Denier de Saint-Pierre.

Chers pauvres, humbles habitants des chaumières, pauvres petits enfants, ouvriers et ouvrières, vous tous qui n'avez en ce monde que la richesse cachée de la foi et du cœur, accueillez avec joie le Denier de Saint-Pierre, et donnez votre petite offrande avec un grand amour !

CONCLUSION PRATIQUE

Parmi les différentes formes que le zèle a imaginées pour recueillir les aumônes du Denier de Saint-Pierre, nous en signalerons deux qui se complètent l'une l'autre.

La première, qui est formellement autorisée par le gouvernement, consiste à remettre son offrande au Curé de sa paroisse, soit en particulier, soit aux quêtes publiques ordonnées à cet effet dans toutes les églises. Une ou deux fois par an, l'Évêque du diocèse réunit ces diverses aumônes et en dépose le produit aux pieds du Saint-Père.

La seconde, qui a l'avantage d'assurer des ressources régulières, et que beaucoup de nos vénérables Évêques ont approuvée déjà dans leurs diocèses respectifs, consiste à s'organiser par *dizaines*, puis par *centaines*, comme pour la *Propagation de la foi*. Chaque associé s'engage à verser *un franc par an*, entre les mains de son chef de dizaine, lequel à son tour verse sa collecte entre les mains de son centenier, lequel enfin remet sa centaine à un collecteur général. La réunion des collecteurs généraux forme, dans chaque diocèse, le Conseil

de l'Œuvre, et l'un d'entre eux, nommé *Trésorier général*, centralise toutes les offrandes et les verse entre les mains de l'Évêque. — Il est inutile de faire remarquer que cette *organisation* du Denier de Saint-Pierre, loin de nuire aux quêtes ordonnées par les Évêques dans les paroisses, ne fait que les compléter et leur donner plus d'importance.

On a calculé que si *tous* les catholiques donnaient *quinze centimes* par an, cela ferait précisément les trente millions dont le Pape a besoin. Comme il y a malheureusement beaucoup de catholiques indifférents, qui ne comprennent pas l'urgence de cette grande Œuvre et ne lui donnent rien, il faut que les autres, les bons et les fidèles, suppléent à cette coupable abstention en donnant un peu plus.

Afin de donner plus abondamment et plus commodément au Denier de Saint-Pierre, nous devrions tous suivre l'exemple d'un certain nombre de familles qui, *chaque mois*, mettent de côté ce qu'il leur a été possible d'économiser. A la fin de l'année, ces petites sommes réunies sans peine forment une belle aumône.

Bienheureux le chrétien qui saura comprendre ces pages et qui donnera l'*aumône sainte* pour l'amour de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST !

QUELQUES MOTS SUR ROME

ADRESSÉS

AUX SOLDATS FRANÇAIS EN 1852.

J'ai composé cet opuscule à Rome, en 1852, pour les soldats de notre armée expéditionnaire. Ces braves troupiers entendaient chaque jour déblatérer contre le Pape et contre son gouvernement : j'ai voulu, par quelques paroles de gros bon sens, les mettre en garde contre les insinuations mensongères et perfides de la Révolution. Nous étions alors les véritables défenseurs du Pape : depuis, les choses, hélas ! ont bien changé ; et notre armée, nos officiers surtout, tout en sauvegardant la personne du Pape, ont contribué puissamment à miner l'édifice spirituel et temporel de la Papauté.

J'ignore si, depuis mon départ de Rome, en 1856, ce petit contre poison a continué à être distribué à nos pauvres soldats.

QUELQUES MOTS SUR ROME

ADRESSÉS

AUX SOLDATS FRANÇAIS EN 1852.

Il n'est guère de caserne, mes braves amis, où l'on ne rencontre quelque beau parleur qui juge Rome à sa façon, c'est-à-dire tout de travers; parlant de tout sans rien connaître, critiquant tout sans rien approfondir, et voulant tout réformer entre une pipe de tabac et un verre d'eau-de-vie. Le sujet ordinaire de leurs pointes plus ou moins spirituelles roule sur quelques objections principales sur lesquelles il ne sera point inutile, ce me semble, de nous arrêter un instant. Écoutons-les parler, ces savants hommes; et, avec notre droiture chrétienne et notre bon sens français, jugeons un peu toutes ces critiques.

I

Qu'est-ce qu'on vient donc nous chanter, que Rome est la première ville du monde, la grande ville, la ville par excellence ? Sans parler de Paris, nous avons bien des villes en France infiniment plus belles, plus grandes, plus riches et plus peuplées. Les rues en sont plus larges et mieux alignées, les promenades plus agréables, les boutiques plus splendides, les cafés plus élégants, et les auberges mieux organisées. Pourquoi donc tant vanter Rome ?

Parce qu'il y a à Rome ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, et ce qui vaut mieux que tout le reste, je veux dire : *le centre du monde chrétien*.

Il ne faut pas juger Rome comme les autres villes. Sa beauté, sa grandeur, sont d'une autre nature que la beauté et la grandeur des belles villes que vous connaissez. Il en est un peu de Rome comme de notre mère : il y a bien des femmes en ce monde plus belles, plus riches, plus brillantes que notre mère ; et cependant ne l'aimons-nous pas mieux que toutes les femmes du monde ? Sans vous parler des magnifiques et incomparables souvenirs que la connaissance de l'histoire nous fait découvrir à Rome, et dont l'explication nécessiterait un gros livre, qu'il vous suffise de savoir, mes amis, que Rome existe depuis bientôt trois mille ans, et vous comprendrez facilement quel intérêt unique ce majestueux passé attache à ses moindres monuments. Tous

les grands faits qu'on lit dans l'histoire ancienne, les noms de tous les grands hommes, conquérants, orateurs, poètes, sont liés au nom de Rome, qui fut, pendant près de mille ans, la maîtresse du monde païen. Notre France, dont nous sommes si fiers, et à si juste titre, n'existait pas encore à l'état de nation, que déjà Rome dominait l'univers et réunissait dans son sein les merveilles de la civilisation antique.

Mais, bien au-dessus de ces souvenirs du paganisme, Rome en possède d'autres plus grandioses et plus vivants pour nous. Vous le savez tous, Rome est le centre de la religion catholique. Saint Pierre, Chef des Apôtres, et premier Souverain-Pontife, vint y fixer le siège principal de l'Église chrétienne, et y mourut martyr après vingt-cinq ans de pontificat. Ses cinquante-deux premiers successeurs versèrent tous leur sang pour la foi ; plus d'un million de martyrs partagèrent la même gloire, et leurs reliques sacrées reposent encore dans ce sol romain purifié et consacré par leur présence. Depuis dix-huit cents ans, Rome est comme l'âme du monde ; c'est de là que sont partis tous ces apôtres, tous ces grands missionnaires, qui ont porté les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, et dans les contrées les plus lointaines. Arbitre des Souverains et des peuples, Rome étend, par ses Pontifes, son autorité légitime et pacifique jusqu'aux extrémités de la terre, offrant ainsi à nos regards le miracle continu du seul empire qui résiste à toutes les tempêtes,

et qui traverse, immuable comme DIEU même, les révolutions des hommes.

Telle est la vraie beauté de Rome, et je plains ceux qui ne la comprendraient pas. Rome se résume tout entière en une seule parole : LE PAPE !

II

Eh bien ! le Pape, n'est-ce pas un homme comme les autres ?

Non, mes enfants, le Pape n'est pas un homme comme les autres. Un homme que DIEU lui-même a revêtu de la plénitude de son pouvoir, et qu'il nous donne pour son Représentant visible, n'est pas un homme comme les autres. Il y a deux choses dans le Pape : *comme homme*, le Pape est semblable à nous, composé comme nous d'un corps et d'une âme, sujet à nos infirmités et à nos misères ; *comme PAPE*, comme Vicaire de JÉSUS-CHRIST, comme Grand-Prêtre de la religion chrétienne, le Pape est au-dessus du monde entier ; nul ne lui est comparable, et tous, sans distinction de rang, de pouvoir et de science, lui doivent la même obéissance, le même respect religieux. Ce n'est pas l'homme que nous honorons dans le Pape, c'est le Chef de l'Église, c'est le Pontife de DIEU. Lui obéir, c'est obéir à JÉSUS-CHRIST, à DIEU lui-même ; le mépriser, c'est mépriser DIEU, c'est mépriser JÉSUS-CHRIST. Vos chefs sont des

hommes comme vous, mes amis, mais ils sont vos chefs ; et parce qu'ils sont vos chefs, et uniquement pour cette raison, vous êtes tenus de leur obéir et de les respecter, quels que soient, d'ailleurs, leurs talents, leurs qualités ou leurs défauts. Il en est ainsi du Pape ; c'est son caractère sacré de Pontife qui lui donne droit aux hommages et à la soumission de tous les chrétiens.

Nous avons le bonheur d'avoir en ce moment un Souverain-Pontife qui mérite notre vénération et notre amour aussi bien par ses vertus personnelles que par sa dignité suprême. En Pie IX, il y a le Pape et il y a l'homme : dans le Pape, nous respectons JÉSUS-CHRIST dont il est le Vicaire ; dans l'homme, nous admirons et nous bénissons chaque jour cette inépuisable bonté, cette grandeur d'âme, cette majesté si douce, contre laquelle viennent se briser les calomnies des révolutionnaires les plus audacieux. Les soldats français, en particulier, savent quelle est la bienveillance du Saint-Père à leur égard ; plus que tous les autres, ils seraient coupables de lui refuser leur respect et leur amour. Donc, mes amis, respectons et aimons le Pape ; élevons nos cœurs, ranimons notre foi, et quand nous avons le bonheur de recevoir ses bénédictions, souvenons-nous que nous sommes aux pieds de notre Père, de celui sur lequel repose l'édifice vivant du christianisme, et que c'est à lui que le Fils de Dieu a dit en la personne de saint Pierre : *« Tu es Pierre, et sur
« cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances
« de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ; c'est à*

*« toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ;
« tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les
« cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera
« délié dans les cieux ! »*

III

Soit ! mais pourquoi se mettre à genoux quand il passe ? Pourquoi lui baiser les pieds ? Pourquoi se fait-il porter dans les cérémonies, comme s'il ne pouvait pas marcher tout seul ? N'est-ce pas là de l'orgueil ?

Non pas, mes bons amis ; c'est, au contraire, un ordre admirable. Les honneurs doivent être proportionnés aux dignités ; et à une dignité unique sont dus des honneurs uniques. Nous nous agenouillons devant le Pape, et devant lui seul, parce que lui seul est le Vicaire de DIEU ; et c'est bien mal comprendre notre dignité que de croire sottement la rabaisser par cet hommage exclusivement religieux. Pour la même raison nous lui baisons le pied, et non pas seulement la main, comme il est d'usage pour les Évêques. N'observez-vous pas tous les jours une semblable gradation dans les honneurs que vous rendez à vos chefs ? Vous présentez les armes à votre colonel, tandis que vous ne faites que les porter à votre capitaine. Tout doit être proportionné en ce monde.

Quant à l'usage de porter le Pape dans les cérémonies, il a toujours existé à Rome, et il est facile de s'en

rendre compte. Rien n'est si majestueux en effet que de voir le Souverain-Pontife s'avancer immobile jusque dans le sanctuaire, et répandre ainsi du haut de son trône les bénédictions du DIEU dont il est pour nous le Représentant. Ne nous en plaignons pas, nous sommes les premiers à en profiter ; au milieu de la foule qui se presse toujours autour du Pape dans les grandes cérémonies, nous ne pourrions l'apercevoir sans cet antique et vénérable usage. Ne faut-il pas que tous les fidèles puissent, jusqu'au plus petit, contempler à leur aise le Père et le Pasteur suprême que la bonté de DIEU leur a donné ?

IV

Pourquoi le Pape est-il Roi temporel ? JÉSUS-CHRIST, dont il est le Vicaire, n'avait pas de royaume en ce monde, et saint Pierre était pauvre.

Aussi saint Pierre a-t-il été crucifié par l'empereur Néron.

Le Pape est Roi, pour pouvoir mieux être PAPE, et les Pontifes Romains n'ont accepté la puissance temporelle que pour garantir la liberté de leur saint ministère. Pendant les premiers siècles, où ils n'avaient pas la force matérielle pour se défendre, ils n'ont cessé d'être exposés aux violences, aux persécutions et aux traitements les plus indignes de la part des Souverains auxquels appartenait la ville de Rome. La plupart moururent martyrs,

furent traînés dans l'exil ou jetés en prison, plutôt que de céder à des volontés inconciliables avec les devoirs de leur charge pastorale. Ce fut notre France qui remédia définitivement à ces déplorables misères, et Charlemagne, le plus grand de nos Souverains, homme de génie, grand guerrier et grand chrétien, assura aux successeurs de saint Pierre un patrimoine fixe après l'avoir conquis sur les Lombards, qui occupaient Rome à cette époque. Depuis ce temps, malgré des luttes passagères, les Papes furent indépendants et purent librement défendre les faibles opprimés, empêcher les injustices et arrêter bien des guerres en servant de médiateurs et d'arbitres entre les princes de l'Europe.

N'est-il pas beau de voir, mes amis, qu'après mille ans, c'est encore la France qui vient défendre à Rome, contre des tentatives impies, cette même puissance temporelle qu'elle a jadis donnée aux Souverains-Pontifes ?

A Rome, plus qu'ailleurs, nous devons être fiers de marcher sur les traces de nos pères, et de continuer leur œuvre si grande et si sainte ! Gardons-nous néanmoins de confondre la puissance spirituelle et la puissance temporelle du Pape : la première seule est d'institution divine ; et la seconde, toute respectable qu'elle est, n'est qu'une institution humaine destinée à protéger l'autre.

Malheur à qui touche au Pape, même dans son pouvoir matériel ! L'histoire est là pour nous l'apprendre !

V

Va pour le Pape; mais à quoi bon tous ces Cardinaux, tous ces Prélats, avec leurs carrosses dorés, leur luxe et leurs laquais?

C'est ici la grande objection, la terrible difficulté de nos bons troupiers, et ce qui les scandalise le plus à Rome.

Il n'y a vraiment pas de quoi! Il suffit de savoir (et il y en a peu qui le sachent) ce que c'est qu'un Cardinal pour comprendre le grand train qui doit l'environner, et que l'on a bien tort de prendre pour du luxe.

Les Cardinaux sont des PRINCES; princes ecclésiastiques, il est vrai, mais vraiment princes, et associés à la double royauté spirituelle et temporelle du Souverain-Pontife. Les Cardinaux sont au Pape ce que sont à un général les officiers de son état-major, ou, si l'on veut, ce que sont à l'Empereur les princes du sang et les ministres par lesquels il gouverne l'État. Chargé du soin religieux de l'univers entier, et ne pouvant à lui seul porter un fardeau si considérable, le Pape réunit autour de lui un certain nombre de conseillers choisis, auxquels il confie les différentes branches de sa double administration, spirituelle et temporelle : ce sont les CARDINAUX, et leur ensemble se nomme SACRÉ-COLLÈGE. C'est parmi eux que le Pape est toujours choisi, et par là même, héritiers présomptifs de la couronne pontificale, ils sont

élevés au rang de princes du sang, et traités comme tels par tous les Souverains du monde.

Or dans quel pays s'avise-t-on de trouver singulier que les princes du sang mènent grand train ? Les Cardinaux ont droit à l'éclat qui les entoure, à leurs équipages et à leurs serviteurs, comme les princes français, anglais, autrichiens. Cet éclat, d'ailleurs, n'est pas tel qu'on veut bien le dire. Plût au Ciel que tous les princes du monde fussent aussi simples dans leurs habitudes, aussi réglés dans leur conduite, aussi laborieux et aussi appliqués à leurs devoirs, en un mot, aussi respectables que ces grands dignitaires de l'Église !

Vous ne sauriez croire, mes bons amis, combien la plupart des Cardinaux sont simples et austères dans leur vie privée, affables pour tous ceux qui se présentent à eux, et quelle est, en particulier, leur bienveillance pour vous, dont ils admirent hautement la tournure martiale, la loyauté et les excellentes qualités. Ne croyez donc pas à la légère toutes les sottises méchancetés que des hommes malintentionnés débitent à Rome, non-seulement contre les Cardinaux, mais contre le Pape et contre l'Église.

Vous qui êtes ici pour défendre le Saint-Père et ceux qui l'entourent, gardez-vous de prêter l'oreille à d'impudents mensonges, dont on voudrait se servir pour vous faire manquer tout à la fois à vos devoirs de chrétiens et de soldats français !

VI

A quoi servent tous ces prêtres, ces moines de toutes les couleurs, qui courent les rues du matin au soir ? On ne voit que ça dans Rome.

C'est comme si en arrivant à Toulon vous aviez demandé : « Pourquoi donc tant de militaires à Toulon ? On n'y voit que des soldats et des pantalons rouges. » La réponse n'eût pas été bien difficile : « Eh ! mon DIEU ! vous aurait-on dit, c'est parce que Toulon est une place de guerre. »

Je vous dirai de même pour Rome : il y a beaucoup de prêtres à Rome, parce que Rome est la ville des prêtres. Chacun chez soi ; Rome est le centre de l'Église, et les ministres de l'Église y sont chez eux. C'est ici que se traitent les grandes affaires ecclésiastiques du monde entier ; et vous comprenez, mes amis, que, pour une comptabilité pareille, il faut beaucoup plus d'employés que dans vos bureaux militaires.

Vous croyez que tous ces abbés, dont les petits mollets et les grands chapeaux vous paraissent si drôles, passent leur vie à se promener dans les rues de Rome, et qu'ils n'ont rien à faire du matin au soir ? Outre que les rues de Rome ne sont pas déjà une promenade si attrayante, qui vous dit qu'ils se promènent ou qu'ils flânent quand vous les voyez passer près de vous ? Quand vous êtes de

planton, et que vous portez des dépêches d'un bout de la ville à l'autre, appelez-vous cela une promenade? Pour se rendre dans les bureaux où ils travaillent et pour en revenir, il faut bien que les abbés de Rome passent dans les rues. Dans le nombre il est d'ailleurs une foule de prêtres étrangers venus en pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, et notre France, si sincèrement catholique, envoie chaque année aux pieds du Souverain-Pontife de nombreux représentants de son clergé.

Il est encore une autre chose que vous ignorez peut-être et que je dois ajouter ici, c'est que tous ceux qui portent à Rome le tricorne et la culotte courte ne sont pas des prêtres pour cela. Toutes les administrations romaines étant dirigées par des ecclésiastiques, il est d'usage que leurs employés, avocats, notaires, greffiers et autres, portent le costume ecclésiastique, qui est réservé chez nous aux prêtres seuls.

Ne jugez donc pas, et surtout ne condamnez pas sur l'apparence.

Quant aux moines, ce que nous avons dit de Rome explique facilement que la ville du Pape soit comme leur rendez-vous général. Il est tout simple que chacun des Ordres religieux dont les missionnaires sont dispersés dans tous les pays, désire avoir une maison générale sous les yeux du Saint-Père. Comme les majors qui commandent les dépôts de vos régiments, les Supérieurs tirent de ces maisons principales les hommes nécessaires pour réparer les pertes journalières des missions, et renouveler sans cesse ces bataillons de guerre d'un nouveau genre

qui depuis tant de siècles combattent et meurent sur le champ de bataille de la foi.

La plupart des Religieux qui demeurent à Rome sont des hommes d'élite soit pour la science, soit pour la piété, et leur soin principal est de former dans leurs maisons les jeunes gens qui veulent se consacrer à DIEU; ils s'occupent aussi beaucoup de l'instruction publique, et rendent sous ce rapport d'éminents services. Grâce à ces savants professeurs, plusieurs des collèges de Rome ont acquis une réputation européenne.

Quelques mauvais plaisants disent, je le sais, que les moines font bonne chère au logis, et que ce qu'ils cherchent dans la vie religieuse, c'est le repos et la bonne nourriture. Je leur conseille, ainsi qu'aux camarades assez nigauds pour les croire, d'aller goûter un jour la maigre pitance des Dominicains de Sainte-Sabine sur le mont Aventin, et de quelques autres cuisines semblables; ils m'en diront des nouvelles.

Je ne prétends pas pour cela que tous les moines de Rome, non plus que tous les prêtres, soient des saints. Si, sur douze Apôtres, choisis par le Fils de DIEU lui-même, il y eut un Judas, est-il possible que sur un si grand nombre de Religieux il ne s'en rencontre pas quelques-uns de peu réglés et d'indignes de leur saint habit? C'est à eux qu'il faut s'en prendre alors, et non pas à la Religion, non pas même à leur Ordre, qui est le premier à les blâmer, à les punir, et qui les chasse de son sein quand ils sont jugés incorrigibles.

Ce qui me paraît au moins probable, c'est que les

quelques moines, dont la vie relâchée nous ennuie avec raison, seraient devenus bien pires encore s'ils étaient restés dans la société, marchands, ouvriers, domestiques ou même soldats.

VII

**Rien ne marche à Rome! — C'est la faute du gouvernement
des prêtres.**

Rien ne marche à Rome? C'est beaucoup dire, et puis comment le savez-vous? Où les choses marchent-elles en Europe par le temps qui court, et dans ce siècle de désordres et de révolutions? Dans d'autres pays on sait mieux qu'ici sauver les apparences, mais le mal n'est guère moindre. Il y a des misères dans le gouvernement du Pape, et l'on dit : « C'est la faute des prêtres! » Et moi je vous dis avec cent fois plus de raison : C'est la faute des révolutionnaires et des ennemis du Pape et des prêtres ! Avant que la Révolution eût paru dans le monde, et lorsque les Papes pouvaient gouverner Rome librement et sans crainte, rien n'était si prospère que les États de l'Église, et les vieillards gardent encore le souvenir de ces jours de paix et d'abondance. Mais la Révolution a passé par là avec son souffle diabolique, et c'est un mal dont les suites durent longtemps.

« Les Italiens eux-mêmes, dites-vous, crient contre

le gouvernement du Pape. » Les Italiens ? Entendons-nous : il y a Italiens et Italiens ; les Italiens catholiques, qui forment l'immense majorité, ceux-là ne crient pas contre le Pape ; et les Italiens révolutionnaires, petite minorité inintelligente, insolente, qui n'est bonne qu'à tout bouleverser, ceux-là crient contre le Pape : oui, sans doute. Laissez-les crier ; c'est leur faute s'ils ont des misères. Pourquoi ont-ils laissé les Mazzini, les Garibaldi et autres brigands de cette espèce bouleverser Rome, tout piller, tout détruire, ruiner l'État et le peuple, et obliger le Pape à quitter Rome pour se soustraire à leurs outrages ? Ces Romains-là ont mauvaise grâce de se plaindre, et surtout d'accuser un gouvernement qui n'a d'autre défaut que d'être trop indulgent et trop miséricordieux ; et vous, mes amis, vous devez être très-réservés sur ce point, et ne pas condamner à la légère. Il est une foule de choses ici qui vous paraissent des abus, et qui sont au moins excusables quand on les connaît davantage. Ainsi quel est le trou-pier qui, en venant de Cività-Vecchia à Rome, ne hausse les épaules de pitié en voyant ces immenses plaines sans culture ? « Qu'est-ce qu'un gouvernement, disent-ils, qui ne sait pas même faire cultiver ses terres ? » Eh bien ! mes amis, ces terres soi-disant abandonnées rapportent à leurs propriétaires *plus de cinq pour cent* par le seul pâturage ; et comme pendant six mois de l'année il y règne ce mauvais air que vous connaissez et qui est si redoutable à cause des fièvres, aucun cultivateur n'aurait l'imprudence d'aller s'y fixer. Que œt

exemple cnoisi entre mille vous suffise ; ajoutons cependant que dans les États pontificaux on paye juste moitié moins d'impôts qu'en France, en Angleterre, en Autriche, etc.

Si vous me demandez alors pourquoi Rome est remplie de mendiants, je vous répondrai que ce sont les étrangers qui les y attirent. Chaque année une foule de Français, d'Anglais, d'Allemands, de Russes, ordinairement fort riches, viennent visiter Rome et y laisser leur argent. Bien des pauvres gens, plus ou moins incapables de gagner leur vie, viennent alors faire comme les petits chiens et ramasser les miettes qui tombent de la table des riches ; je veux dire, arracher par leurs importunités autant de *mezzi-baiques* qu'ils peuvent. Je sais bien que la paresse y est pour beaucoup, mais que voulez-vous, mes amis ! c'est une maladie chronique en Italie. Et puis tout va un peu à la douce dans ce pays-ci ; on y a moins d'amour-propre et plus d'indulgence que chez nous, et chacun trouve fort simple de voir celui qui manque tendre la main, même en pleine rue, à celui qui possède. Si, comme le veulent les mécontents, le Pape n'était plus maître de Rome, ceux qui crient le plus aujourd'hui seraient bien vite eux-mêmes réduits à la misère ; c'est alors que vous verriez une inondation de mendiants de toute espèce ! C'est grâce à la Papauté que Rome est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de grand et de distingué dans le monde ; c'est pour le Pape que chaque année y afflue cette foule d'étrangers qui font la principale richesse

du pays. Sans le Pape, l'histoire l'a déjà prouvé¹, Rome ne serait qu'une ruine abandonnée, un corps privé de vie.

VIII

Pourquoi y a-t-il tant d'églises à Rome? Pourquoi toutes ces processions de pénitents masqués, toutes ces Madones à tous les coins des rues? On n'a donc rien à faire en ce pays-ci?

Il faut avouer qu'on y travaille un peu moins que chez nous; mais le climat y est pour quelque chose. Toutefois, cela posé, ne vaut-il pas mieux employer son temps à chanter des litanies et faire des processions qui ne causent de mal à personne, qu'à chanter des gaudrioles et courir au cabaret comme c'est l'usage en France, quand on n'a rien à faire? Ces différentes confréries de pénitents, établies du reste dans tous les pays du Midi, sont, malgré leur capuchon grotesque, des institutions utiles et charitables. Les unes se consacrent à l'ensevelissement des morts et demandent l'aumône pour la sépulture des pauvres; les autres soignent les malades et les pèlerins; la plupart sont des associations de secours mutuels et des corporations d'ouvriers. Chacune de ces confréries a sa chapelle, et c'est une des

¹ Il ne resta plus à Rome que *quatorze mille habitants*, lorsque les Papes, au moyen âge, transportèrent momentanément leur siège à Avignon. Auparavant il y en avait, et aujourd'hui il y en a encore près de *cent cinquante mille*

raisons pour lesquelles il y a tant d'églises à Rome. En outre, il n'est point de ville au monde qui contienne des reliques aussi nombreuses et des souvenirs chrétiens aussi vénérables. C'est pour honorer dignement les restes sacrés des martyrs les plus célèbres que les Papes, les empereurs ou les simples fidèles ont élevé, dans le cours des siècles, tant de riches sanctuaires. De plus, chaque nation catholique tient à honneur d'avoir à Rome une ou plusieurs églises nationales. La France en a sept à elle seule, et si vous n'êtes pas des turcs, des bédouins, vous devez connaître par expérience la principale de toutes qui est SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS. Quant à la Madone, il est tout simple qu'on l'honore à Rome plus que partout ailleurs, puisque Rome est le centre de la Religion de son divin Fils Notre Seigneur Jésus-CHRIST. Vous savez que le culte de la Sainte-Vierge est inséparable de celui du Sauveur, et toutes ces images, que la piété des Romains place à chaque pas sous les yeux des passants, sont l'expression toute naturelle de leur foi et de leur amour. Rien n'est plus joli que ces Madones illuminées, surtout les jours de fête, et nous devrions bien plutôt imiter l'amour et la confiance des Italiens envers la Sainte-Vierge, que les blâmer dans la manifestation si naïve et si gracieuse d'un sentiment éminemment catholique.

IX

Avec toute leur dévotion, les Italiens ne sont pas meilleurs que les autres; nous valons bien mieux qu'eux, sans faire tant de grimaces.

Si cela est, mes amis, il faut laisser à d'autres le soin de le dire : on n'a jamais bonne grâce de se vanter soi-même. Nous avons nos qualités, mais nous avons aussi nos défauts, dont les autres peuples s'aperçoivent très-bien, je vous assure. Sommes-nous meilleurs que les Italiens? Les Italiens sont-ils meilleurs que nous?... Ce sont des questions scabreuses que le bon Dieu peut seul juger en pleine connaissance de cause. Ce qui est au moins probable, c'est que les Italiens, sans leur foi vive et leurs dévotions extérieures, seraient infiniment moins bons qu'ils ne le sont, et que leurs défauts, qui vous choquent tant, fourniraient, pour le coup, une belle matière à vos critiques. S'il en est qui ne valent pas grand'chose, malgré leurs pratiques de religion, sans ces pratiques ce serait bien pis encore, et le nombre des méchants croîtrait de jour en jour.

Il ne faut point appeler grimaces des exercices religieux qui se font de bonne foi, que l'on trouve tout simples dans ce pays-ci, et qui choquent nos idées françaises, moins chrétiennes et plus froides.

Ne jugeons pas, mes amis, et nous ne serons point jugés. Soyons indulgents pour les misères des autres,

afin que l'on nous rende la pareille. Nous sommes trop habitués à nous flatter nous-mêmes et à ne voir que notre bon côté : la vanité gâte les qualités les plus aimables, et il faut avouer que les étrangers n'ont pas toujours tort de nous reprocher la nôtre.

A CES QUELQUES MOTS SUR ROME, mes bons troupiers, il en faudrait joindre bien d'autres ; mais je n'ai pas la prétention de faire ici un livre. Je crois vous avoir parlé des points les plus importants. Le peu que j'ai dit suffira, je l'espère, pour vous faire comprendre combien futiles sont les objections des hâbleurs de casernes ; leur bavardage ne prouvent autre chose que leur légèreté et leur ignorance.

Pour vous, mes enfants, soyez plus raisonnables, et ne vous permettez jamais de mal parler du Pape, ni de contrister son cœur par une conduite peu chrétienne. Souvenez-vous que vous êtes envoyés à Rome, par la France, pour y défendre l'indépendance du Souverain-Pontife et pour le protéger en lui obéissant, ainsi que me l'écrivait un jour l'Empereur lui-même. Votre premier devoir est donc de pratiquer les Commandements de la sainte Église catholique, apostolique, romaine, à l'observation desquels le Pape tient infiniment plus qu'à toutes ses prérogatives. Vous êtes ici comme les représentants de notre pays auprès du Père commun des fidèles ; montrez-vous dignes d'une si belle mission.

Jusqu'à ce jour votre admirable discipline, la moralité, la religion sincère dont vous donnez à Rome de si beaux témoignages, et l'excellent esprit d'ordre et de conduite qui vous anime presque tous, sont l'objet de l'estime et des éloges universels. Continuez à marcher ainsi dans la bonne voie, et profitez de votre séjour à Rome pour vous instruire en vous édifiant.

Dans les heures de loisir que vous laisse votre service, allez visiter ces magnifiques sanctuaires, ces anciennes basiliques, ces monuments curieux dont Rome est remplie. Allez prier quelquefois dans la plus vénérable de toutes les églises, dans cette basilique de Saint-Pierre, si grande, si merveilleuse ; agenouillez-vous sans respect humain sur le tombeau du Prince des Apôtres, et demandez-lui de faire de vous de bons et fidèles catholiques. Allez rendre les mêmes devoirs à l'Apôtre saint Paul, qui repose dans la grande église élevée en son honneur sur la route d'Ostie. Allez vénérer à Sainte-Marie-Majeure la crèche où fut déposé le divin Enfant-Jésus ; à Sainte-Croix de Jérusalem, les reliques insignes de la Passion du Sauveur.

Le Capitole et le Forum vous offriront d'autres souvenirs, ceux de la Rome païenne vaincue par le christianisme ; et l'humble croix du Colisée vous rappellera les milliers de martyrs qui moururent pour Jésus-Christ dans cet immense amphithéâtre.

J'aurais à vous indiquer encore bien d'autres monuments célèbres, bien d'autres pieux sanctuaires : la prison

Mamertine où saint Pierre et saint Paul furent renfermés, la belle église du Gesù, le Panthéon où sont enterrés plus de dix mille martyrs : mais, entre toutes les églises, mes chers amis, il en est une que je vous recommande par-dessus toutes les autres, et que je vous engage non pas à VISITER seulement, mais à FRÉQUENTER : c'est notre église nationale de SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS, où se tiennent toutes nos réunions militaires, et où vous avez pris la bonne habitude de vous rassembler en si grand nombre dans la saison d'hiver, pour y entendre parler du bon DIEU, et ranimer en vous des sentiments de foi affaiblis peut-être par l'entraînement de la jeunesse et le tourbillon de la vie militaire.

Vous y trouverez toujours à vos ordres de bons prêtres qui vous sont tout dévoués, et que savent apprécier ceux d'entre vous qui ont le bonheur de les connaître.

J'espère, mes braves amis, que l'avenir sera encore meilleur que le passé, et que la conduite de plus en plus chrétienne de notre armée sera la juste récompense de la générosité avec laquelle notre France protège de sa vaillante épée le Saint-Siège Apostolique !

AU SOLDAT EN TEMPS DE GUERRE

Un bon prêtre, ému des dangers spirituels que couraient nos soldats en temps de guerre, me pria, cette année même (1866), au moment où l'on parlait de l'imminence d'une grande guerre européenne, de recueillir en quelques pages et dans un format très-portatif, des conseils religieux spécialement destinés aux soldats en campagne. C'est ce que j'ai tâché de faire ici.

Je demande pardon au lecteur de l'espèce de *chauvinisme* patriotique et flam bard dont j'ai cru devoir saupoudrer ces conseils : j'ai l'expérience du troupier, et je crois que cette forme est *nécessaire* pour faire accepter aux vieilles moustaches certaines vérités religieuses

AU SOLDAT

EN TEMPS DE GUERRE

I

Le beau et le vilain côté de la guerre.

La France a toujours été une nation militaire. Le soldat français, tout pacifique qu'il est en temps de paix, est un lion en temps de guerre : sa réputation de bravoure est proverbiale, et c'est dans le monde entier qu'il passe à juste titre pour le plus brave, pour le plus intrépide. En Crimée, un officier russe prisonnier disait à un de nos officiers : « Les soldats français sont des lions conduits par des lions. » C'est un bel éloge dans la bouche d'un ennemi.

Aussi la guerre, malgré ses horreurs et ses dangers, a toujours fait vibrer l'âme du soldat français. Nos braves

troupiers oublient tout, dès qu'il s'agit de se battre. Il n'y a plus pour eux ni fatigue, ni péril : ils se jettent sur l'ennemi comme sur une proie, et ils ne sont contents que lorsqu'ils l'ont culbuté, dispersé, mis en fuite. La bataille c'est leur beau moment, et la poudre à canon les enivre d'une joie terrible... A travers les flots de poussière et de fumée, chacun d'eux entrevoit la croix d'honneur, l'épaulette brillante, et... pourquoi pas ? le bâton de Maréchal de France ! Ce bâton-là ne pousse guère que sur le champ de bataille, et, dans son imagination, le plus modeste caporal s'appuie déjà dessus comme sur son bâton de vieillesse.

Et puis, le soldat est, plus que les autres, l'homme du devoir : en temps de guerre, son dévouement au devoir va jusqu'à l'héroïsme ; car, pour obéir à ses chefs, il fait sans sourciller le sacrifice de sa vie. C'est magnifique ; c'est français ; c'est chrétien ! — Voilà le beau côté de la guerre pour le soldat.

Le vilain côté, chacun le connaît : ce n'est pas tant un bras qu'on laissera peut-être en Allemagne, une jambe qu'on oubliera en Italie, ce n'est pas tant une belle estafilade qui vous coupera le nez en deux, ou bien une balle qui vous entrera dans le ventre (comme j'en connais), et qu'on rapportera au pays, par manière de souvenir : au fond, le troupier français ne voit là que des lauriers ; et, de retour au foyer, ce sera son plus beau titre de gloire. Jusque dans sa vieillesse, il fera l'admiration de tous ceux qui l'entendront raconter ses exploits et ses blessures...

Mais tout le monde n'en revient pas ; et c'est là le revers de la médaille. C'est donc une chance qu'il faut prévoir, pour peu qu'on ait de la foi et du bon sens.

II

**Pourquoi, en temps de guerre, il faut qu'un soldat soit
un fameux chrétien.**

Eh ! parce qu'il risque sa vie ; tout simplement.

Le soldat français a deux drapeaux : celui du ciel et celui de la terre. Il doit les aimer tous deux d'un même amour et ne jamais oublier l'un pour l'autre. Ce serait lui faire injure, surtout en campagne, que de l'exhorter à être bien fidèle au drapeau de la France : mais c'est lui rendre service et le plus grand des services que de l'exhorter à penser à son âme, au milieu des hasards de la guerre.

Nous avons tous une âme à sauver, un Dieu à servir, une éternité bienheureuse à conquérir, un enfer éternel à éviter. Cela regarde tout le monde, le soldat tout comme les autres ; et cela regarde le soldat en temps de guerre comme en temps de paix. Comme le ciel domine la terre, ces grandes vérités-là dominant tout, doivent passer avant tout ; et, en toutes circonstances, c'est la grosse affaire.

Pendant la guerre, il faut être chrétien, plus fidèlement encore, s'il se peut, que pendant la paix. Plus que jamais, il faut respecter ses chefs, se dévouer pour eux.

leur obéir avec une fidélité absolue ; plus que jamais il faut être esclave du devoir. « Les meilleurs chrétiens sont les meilleurs soldats, » disait un célèbre capitaine. Et cela se comprend : le chrétien, c'est par excellence l'homme du devoir. Et puis, quand l'âme est en paix avec DIEU et qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là, le soldat marche à l'ennemi sans arrière-pensée ; la mort elle-même n'a plus rien qui puisse l'épouvanter. Tout est gain pour lui : s'il en réchappe, c'est la gloire, c'est l'avancement, c'est la croix d'honneur, c'est la joie du retour ; s'il succombe, c'est encore mieux : c'est le ciel, c'est la gloire parfaite, c'est le bonheur qui ne finit jamais. De quoi voulez-vous qu'ait peur un homme pareil ?

Pour le soldat en campagne, qu'est-ce donc qu'*être chrétien* ?

Être chrétien, ce n'est pas seulement assister le dimanche à la Messe militaire et accomplir certains actes extérieurs de religion compatibles avec le service ; c'est encore, c'est surtout penser souvent à DIEU, prier très-souvent au fond du cœur, surtout pendant les heures de faction, pendant les marches et les contre-marches, et dans tous les autres moments où l'on est un peu plus libre ; c'est mettre sa conscience en bon état, au moyen d'une bonne petite visite faite à l'aumônier ou à quelque autre prêtre des villes ou villages où l'on passe, et, une fois la visite faite, bien garder la pureté reconquise de la conscience ; c'est éviter avec soin les fautes où le soldat tombe plus aisément : le blasphème du saint nom de DIEU, l'ivresse, la maraude, le vol, les paroles ordurières, les péchés

contre la pureté, l'indiscipline, la désobéissance aux chefs, les emportements de la colère.

Être chrétien en temps de guerre, c'est encore se conduire honorablement en pays ennemi. Point de pillage, point de brutalités, point d'outrages aux femmes, aux enfants, aux vieillards; respect de la religion, respect de la propriété, générosité envers tous! Il y va de l'honneur chrétien et français. Le vrai soldat de la France ne sait pas seulement se faire craindre; il sait encore se faire respecter, se faire aimer partout où il passe.

Voilà ce que c'est qu'être chrétien en temps de guerre. Le brave soldat qui veille ainsi sur lui, est béni de Dieu : s'il vient à être frappé à l'improviste, sa préparation est toute faite, et il peut être assuré de la miséricorde de son divin Juge.

III

La veille de la bataille.

Ceci est encore plus solennel... Demain nous nous battons; tout se prépare pour assurer la victoire; on n'oublie rien...

Donc, on n'oublie pas non plus la grosse affaire : on se met en règle, et l'on prévoit ce qui peut arriver demain. Le jour et la nuit, l'aumônier est au service de tous, bon, cordial, le cœur et les bras ouverts, indulgent pour les faiblesses du pauvre troupier; il l'attend, armé

Le cette merveilleuse puissance que DIEU seul peut donner et qu'il donne à ses prêtres : la puissance de tout pardonner au repentir, tout, absolument tout. Que c'est beau et que c'est consolant !

Chose étrange ! il y a des gens qui ont peur de ce pardon si doux ! Souvent, ce sera un vieux soldat décoré, un sous-officier intrépide, un officier dix fois cité à l'ordre du jour ; ce sont des braves, presque des héros.... et ils ont peur ! Peur de quoi ? De se confesser. Est-ce la foi qui leur manque ? Pas du tout : ils sont baptisés ; ils ont fait une bonne première communion ; ils portent sur leur cœur la médaille bénie de la Sainte Vierge, pieux souvenir de leur mère ou de leur sœur ; ils repoussent l'idée de mourir comme des chiens ; et malgré tout cela, à la veille d'un combat, à la veille peut-être de paraître au tribunal de DIEU, ils hésitent à mettre ordre à leur conscience ! Quelle folie ! Risquer son éternité, quand il est si facile de l'assurer !

La veille de la bataille, mes amis, faites tous votre possible pour vous mettre en paix avec DIEU. Si vous ne pouvez arriver jusqu'à l'aumônier, tâchez d'aller trouver un autre prêtre, n'importe lequel, le premier venu ; et confessez-vous. Repentez-vous sincèrement de toutes vos fautes ; car, sans le repentir, la confession elle-même ne serait rien. Si vous le pouvez, allez vous confesser de tout votre cœur, comme de braves enfants et de vrais chrétiens. Vous vous relèverez pardonnés ; et si le lendemain arrive un accident, si quelque boulet brutal, quelque éclat de bombe vient vous coucher par

terre sans vous laisser le temps de dire « Ouf ! » au moins votre âme est sauve ; et la patrie du ciel n'aura pas à pleurer sur vous comme la patrie de la terre.

Aux débuts du siège de Sébastopol, un jeune officier de marine plein de talent et d'avenir, sachant qu'on se battrait le jour même, va trouver l'aumônier, se confesse et communie. Quelques heures après, il était sur le pont du vaisseau amiral, causant et riant... Un malheureux boulet arrive tout à coup et lui emporte la tête. La mort fut instantanée... Avait-il bien fait, le brave jeune homme, de prendre ses précautions ?...

Vous avez tous entendu parler du maréchal de Turenne : c'était un des plus vaillants chefs d'armée qu'ait jamais vus la France. Il était aussi fervent chrétien qu'intrépide capitaine ; lui aussi s'était confessé et avait communie le jour où il eut la poitrine emportée par un boulet, au moment où il faisait une reconnaissance et donnait ses derniers ordres pour préparer le succès de la journée.

Bien certainement, mon ami, il ne vous en arrivera pas autant ; mais enfin cela n'est pas impossible. Prévoyez tout ; mettez-vous en règle ; ce n'est pas cela qui vous fera mourir.

La paix de l'âme est un bien inestimable dans les grands dangers. J'ai connu plusieurs officiers, sous-officiers ou soldats de l'armée de Crimée et d'Italie, qui m'ont dit la joie extraordinaire que leur avaient apportée ces confessions suprêmes, à la veille des batailles.

IV

Pendant la bataille.

« Pendant la bataille, on se bat, me direz-vous; on se bat ferme, on se bat tout le temps; on ne pense pas à autre chose... » C'est vrai; et plus on est à son affaire, mieux cela vaut. Le champ de bataille, c'est le champ d'honneur : il faut s'y comporter en brave; il faut vaincre ou mourir.

Espérons que vous serez du grand nombre de ceux que respectent les balles et les boulets, et qui donnent généreusement tout à l'ennemi sans rien vouloir en accepter, même une égratignure. Demandez cela au bon Dieu, et promettez-lui, si vous avez cette chance, que, de retour au pays, vous lui brûlerez un beau cierge, foi de troupier français.

Mais si par hasard cette chance-là est pour votre voisin et non pour vous, qu'arrivera-t-il? Évidemment de trois choses l'une : ou vous serez blessé et porté à l'ambulance; ou bien, ce qu'à Dieu ne plaise ! vous serez blessé et oublié au milieu de la mêlée; ou bien enfin vous serez du petit nombre des braves qui ont la gloire de mourir sur le champ d'honneur.

Dans le premier cas, gardez-vous de vous décourager ni de vous plaindre : le soldat blessé a une chance que n'ont point toujours les autres; c'est l'avancement, c'est

la médaille, peut-être même la croix d'honneur ; et franchement, cela vaut bien la peine de souffrir un peu. — Mais, en attendant la récompense qui fera tout oublier, ranimez votre foi, pensez à DIEU qui a permis cette blessure ; offrez-lui vos souffrances, et appelez bien vite l'aumônier. Le prêtre est le chirurgien du bon DIEU, qui possède une recette merveilleuse pour soulager tous les maux ; il vous dira de ces bonnes choses qui viennent tout droit du ciel, et qui sont un baume divin, pour calmer et consoler ; il vous bénira, il vous réconciliera avec DIEU ; au besoin, il donnera de vos nouvelles aux amis du pays.

Dans le second cas, s'il est impossible à vos braves camarades de vous relever de suite et de vous porter à l'ambulance, adressez-vous, en attendant du secours, à Celui qui peut tout et dont la bonne providence ne vous abandonnera pas. Demandez à la Sainte Vierge qu'elle vous envoie quelqu'un ; priez-la de tout votre cœur. Si par malheur votre conscience n'est pas en bon état, promettez à la Mère de DIEU de mieux vivre à l'avenir, et de remplir fidèlement vos devoirs de chrétien, dès que vous vous serez tiré d'affaire... Si votre blessure a ce résultat, elle aura été pour vous une vraie bénédiction, et non un malheur.

Enfin, dans le troisième cas, si vous tombez mortellement frappé, ah ! mon brave ami, pour l'amour de DIEU et de votre âme, ne perdez pas de temps ! Faites tout d'abord un fameux acte de contrition : « *Mon DIEU, pardonnez-moi mes péchés, et recevez-moi dans votre*

miséricorde ! Mon bon DIEU, je ne suis qu'un pauvre pécheur ; mais vous êtes bon, et vous pardonnez tout, dès qu'on se repent. Je me repens de tout, de tout sans exception !... JÉSUS, mon DIEU, je vous aime de tout mon cœur : pardonnez-moi mes péchés !... Sainte Vierge MARIE, priez pour moi. Je vous offre mes souffrances et ma mort ! »

Dites cela, ou quelque chose de semblable, du fin fond du cœur. Le bon DIEU vous entendra, et adoucira vos derniers moments. Pensez à votre bonne mère, à votre première communion, au bon curé qui vous l'a fait faire !..

Si votre bon Ange vous envoie un prêtre, confessez-vous immédiatement ; repentez-vous de toutes vos forces, et soyez plein de confiance en la miséricorde divine. Votre salut éternel est assuré ; et vos parents et vos amis seront fiers de vous lorsqu'ils apprendront que, tombé au champ d'honneur, vous êtes mort non-seulement en brave, mais encore en chrétien.

Lors même que, pour une raison ou pour une autre, vous ne pourriez pas vous confesser, tout ne serait pas perdu : l'Église nous enseigne, en effet, qu'un bon acte d'amour de DIEU et de contrition parfaite efface de suite tous les péchés mortels, pourvu que le repentir soit bien sincère et qu'on soit résolu tout de bon à se confesser au prêtre si la chose n'était pas impossible. Or, avoir la contrition parfaite, c'est se repentir, de tout son cœur, de ses péchés, non par crainte de l'enfer, mais par amour pour le bon DIEU qui nous aime tant.

Je le répète : *la contrition parfaite, avec le sincère désir de se confesser, suffit pour mettre en état de grâce les pauvres mourants qui ne peuvent pas avoir de prêtre.*

Voici la formule de l'acte de contrition parfaite, qu'un bon chrétien doit savoir par cœur et répéter souvent :

JÉSUS, mon DIEU, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, et que le péché vous déplaît. Je fais un ferme propos, moyennant votre grâce, de ne plus pécher à l'avenir. — On pourrait dire encore, plus brièvement : *JÉSUS, mon DIEU, je vous aime et je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé.*

Je vous en supplie, n'oubliez pas cela si vous venez à en avoir besoin. Il y va du salut de votre âme.

C'est comme cela qu'est mort, en vrai chrétien, le chevalier Bayard, l'honneur de sa patrie, surnommé partout « le chevalier sans peur et sans reproche. » Blessé à mort et se sentant mourir, il appela son écuyer, se fit déposer au pied d'un arbre, et là, baisant en guise de croix la poignée de son épée, il demanda tout haut pardon au bon DIEU, de toutes ses fautes, avec tant de foi, de ferveur, de repentir, de simplicité, de confiance, que le pauvre écuyer pleurait à chaudes larmes. Ne pouvant se confesser une dernière fois, comme il l'aurait voulu, il dit naïvement à son écuyer ses principaux péchés, afin de s'humilier davantage... Il rendit ainsi sa belle âme entre les mains de son Créateur. — Voilà comment sait mourir un soldat français !

V

Après la bataille.

Que l'ivresse de la victoire ne vous empêche pas de remplir alors deux grands devoirs : l'un, de reconnaissance ; l'autre, de charité fraternelle.

Devoir de reconnaissance envers le bon DIEU, qui a daigné vous faire sortir sain et sauf de cette mêlée sanglante, de cette grêle de boulets et de balles, de ces terribles chocs, de ces prises et reprises de positions, de ces incroyables périls où il semble que vous auriez dû trouver vingt fois la mort. Au lieu de cela, vous voici vivant, et plus vivant que jamais, tout prêt à recommencer. Remerciez DIEU et la Sainte Vierge. Ne soyez point ingrats ; sans quoi, vous pourriez vous en repentir une autre fois.

Devoir de charité fraternelle, envers vos camarades qui ont glorieusement succombé dans la lutte. Certes, il est beau de mourir au champ d'honneur ; mais ces braves n'en ont pas moins besoin de prières. Presque tous, pour ne pas dire tous, ont certainement des fautes à expier dans le Purgatoire avant d'entrer au ciel ; et c'est un grand devoir de charité chrétienne et de fraternité militaire que de beaucoup prier après les batailles pour tous ceux qui ont succombé.

Il ne faut pas même oublier les ennemis ; après la

mort il n'y a plus d'ennemis, il n'y a plus que des frères.

Si vous avez fait quelque bonne promesse pendant le danger, tenez-la fidèlement quand le péril est passé. Un honnête homme n'a qu'une parole, et ce qui est promis est promis.

VI

Retour au pays.

Pour le coup, c'est là le bon moment et la grande joie. Le retour d'une armée victorieuse est, surtout pour nous autres Français, un triomphe enivrant, auquel on ne saurait rien comparer. L'enthousiasme gagne tout le monde : les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants. Quel bonheur, en effet, pour une mère, de pouvoir presser sur son cœur ce fils bien-aimé, que son amour et ses prières ont suivi pendant la guerre avec une si tendre sollicitude ! Que de familles heureuses, que de bonnes joies, que de récits palpitants !...

La pensée de ce bienheureux retour doit vous soutenir, mes amis, au milieu des fatigues de la guerre ! Nos vœux et nos prières vous accompagnent partout. Que Notre-Dame-des-Victoires vous garde et vous ramène !

PRIÈRES

QU'UN SOLDAT CHRÉTIEN DOIT RÉCITER CHAQUE JOUR

Le *Pater*, l'*Ave*, et le *Credo*.

Acte de Foi. — Mon DIEU, je crois fermement toutes les vérités que votre sainte Église catholique, apostolique, romaine, nous ordonne de croire, parce que c'est vous qui les lui avez révélées et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper.

Acte d'Espérance. — Mon DIEU, j'espère fermement que par un effet de votre bonté infinie, et par les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur, vous daignerez m'accorder votre grâce en ce monde et, si j'y suis fidèle, votre gloire dans l'autre.

Acte de Charité. — Mon DIEU, je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces et de toute mon âme, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment digne d'être aimé ; et j'aime mon prochain comme moi-même, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur.

Acte de Contrition. — Mon DIEU, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon et que le péché vous déplaît ; je fais un ferme propos, moyennant votre sainte grâce, de ne plus retomber dans le péché à l'avenir et d'en faire jusqu'à la mort une sincère pénitence.

Avis. — Tout soldat devrait toujours porter sur lui l'excellent *Petit Manuel du soldat chrétien*.

Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge MARIE, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre assistance et demandé votre secours, ait été abandonné. Pour moi, animé de cette confiance, je viens à vous, ô Vierge des vierges, ma mère, j'accours à vous, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne en votre présence. Daignez, ô Mère de Dieu, ne pas rejeter ma prière ; mais écoutez-la favorablement et exaucez-la ! — O MARIE, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME

L'ÉGLISE.

I. L'Église et la Religion.	3
II. Si l'Église est purement spirituelle.	4
III. Comment il ne peut y avoir qu'une seule Église de Jésus- CHRIST.	6
IV. Que la seule Église catholique est l'Église de Jésus-CHRIST. .	7
V. Si l'on peut se sauver hors de l'Église.	8
VI. Si l'on peut séparer l'Église du Pape.	10
VII. Comment est organisé le gouvernement de l'Église.	11
VIII. Que sont, dans l'organisation de l'Église, les Ordres religieux et les Associations catholiques ?	14
IX. L'Église enseignante et l'Église enseignée.	15
X. Le dogme seul est-il l'objet de l'autorité du Pape et des Evêques ?	17
XI. L'Église fait-elle peu de cas des pouvoirs laïques ?	18
XII. Quelle est l'influence que l'Église cherche à conquérir en ce monde.	20
II.	30

XIII. Si les Evêques et les Prêtres sont des fonctionnaires publics.	22
XIV. Comment on est fait Evêque.	25
XV. Ce que c'est qu'un schisme.	25
XVI. Du mensonge historique contre l'Eglise et la Papauté.	26
XVII. Que l'Eglise seule est la mère des pauvres et des petits.	28
XVIII. Du grand crime de ceux qui attaquent l'Eglise.	29
XIX. Si l'Eglise doit durer longtemps encore.	31

CAUSERIES SUR LE PROTESTANTISME D'AUJOURD'HUI.

PRÉFACE DES ÉDITEURS.	35

PREMIÈRE PARTIE.

I. Pourquoi ce petit livre.	37
II. Protée.	41
III. Protestantisme et Protestants.	42
IV. Catholicisme et Catholiques.	43
V. Catholiques et Catholiques. — Protestants et Protestants.	44
VI. Comment il se fait qu'il y a des Protestants fort bons et fort religieux.	46
VII. Pourquoi l'on trouve plus de mauvais Catholiques que de mauvais Protestants.	48
VIII. De l'abîme qui sépare le Protestantisme de l'Eglise.	50
IX. Le Catholicisme et le Protestantisme peuvent-ils être vrais tous les deux?	52
X. Aller au plus sûr.	54
XI. Si l'hérésie est un grand péché.	56
XII. Si le salut d'un Protestant est possible.	57
XIII. De la différence qu'il y a entre une conversion et une apostasie.	60
XIV. Pourquoi l'on se fait protestant, et pourquoi l'on se fait catholique.	62

TABLE.

407

XV. Le Protestantisme est-il vraiment une religion?	71
XVI. Le Protestantisme croit-il en Jésus-Christ?	74
XVII. Y a-t-il un seul protestant qui puisse dire ce qu'il croit, et pourquoi il croit ce qu'il croit?	79
XVIII. Comme quoi Christianisme et Catholicisme signifient absolument la même chose.	81
XIX. Le Protestantisme et le Christianisme primitif.	83
XX. Pourquoi l'Église catholique parle latin.	86
XXI. De la simplicité du culte protestant.	89
XXII. Comme quoi la propagande protestante n'est ni légitime ni logique.	92
XXIII. La Religion commode.	95
XXIV. La pierre de touche.	98

DEUXIÈME PARTIE.

I. En quel sens l'Église peut avoir besoin de réforme.	100
II. Est-il possible que Dieu ait choisi Luther et Calvin pour réformer la Religion?	102
III. Les apôtres du Protestantisme ont-ils fourni la preuve de leur mission prétendue?	105
IV. Comment l'Église possède la preuve divine par excellence.	106
V. Les Réformateurs jugés par eux-mêmes.	109
VI. Les divisions du protestantisme.	112
VII. Que faut-il penser de la liberté de penser.	116
VIII. Divisions religieuses des Catholiques.	118
IX. Comment l'enseignement de l'Église est la vraie règle de la foi.	120
X. Comment la sainte Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de notre foi.	123
XI. Le Protestantisme n'est pas et ne peut pas être la religion du peuple.	126
XII. Comment il est impossible à un protestant de savoir si la Bible qu'il lit est la parole de Dieu.	128
XIII. Jusqu'où peut mener le principe protestant qui donne la Bible comme règle de la foi.	132

XIV. L'Église catholique défend-elle la lecture de la Bible? . . .	134
XV. Pourquoi les Sociétés bibliques sont condamnées par l'Église.	138
XVI. La Bible, toute la Bible, rien que la Bible.	139
XVII. Le Prêtre catholique et les Ministres protestants.	144
XVIII. En quel sens le Prêtre est médiateur entre DIEU et les hommes.	147
XIX. De la science et des controverses des Ministres protestants. .	148
XX. Pourquoi les Prêtres catholiques ne se marient pas comme les Ministres protestants.	150
XXI. Comme quoi Notre-Seigneur et ses Apôtres ne sont pas du même avis que les Ministres protestants sur le célibat religieux.	153
XXII. Les Jésuites.	155
XXIII. Les mariages mixtes.	159

TROISIÈME PARTIE.

I. Ce qui empêche les Protestants honnêtes de se faire catholiques.	162
II. Des adorations idolâtriques que les Protestants reprochent aux Catholiques.	164
III. Un mot sur les brochures et les pamphlets protestants. . .	166
IV. Comme quoi certains pamphlétaires protestants auraient grand besoin de s'instruire dans l'art de vérifier les dates.	169
V. La tolérance protestante.	172
VI. L'intolérance catholique.	178
VII. L'Inquisition, la Saint-Barthélemy, les Dragonnades des Cévennes.	180
VIII. Les martyrs protestants.	185
IX. Un exemple de la modération protestante.	186
X. Des prétendues persécutions dont les Protestants se disent les victimes.	192
XI. Le marché des âmes.	195
XII. La religion d'argent.	202
XIII. Une preuve d'un nouveau genre en faveur du protestantisme.	207

TABLE.

469

XIV. De l'observation du dimanche chez les Catholiques et chez les Protestants.	215
XV. Comment les Protestants se conduisent à l'égard de la Mère de Dieu.	217
XVI. Combien le protestantisme est désolant.	221
XVII. Le jugement de la mort.	224
XVIII. Le Protestantisme et l'Incrédulité.	259
XIX. Le Protestantisme et la Révolution.	254
XX. Le Protestantisme n'est pas français.	257
CONCLUSION.	259

LA RÉVOLUTION.

AUX JEUNES GENS.	245
I. La Révolution. Ce qu'elle n'est pas.	245
II. Ce que c'est que la Révolution, et comment c'est une question religieuse, non moins que politique et sociale. . . .	217
III. Que la Révolution est fille de l'incrédulité.	250
IV. Quel est le véritable père de la Révolution, et quand elle est née.	251
V. Quel est l'antirévolutionnaire par excellence.	253
VI. Entre l'Église et la Révolution, la conciliation est-elle possible?	257
VII. Quelles sont les armes ordinaires de la Révolution. . . .	259
VIII. Si la conspiration antichrétienne de la Révolution est une chimère.	261
IX. Comment la Révolution, pour se faire accepter, se couvre sous les noms les plus sacrés.	281
X. La presse et la Révolution.	282
XI. Les principes de 89.	285
XII. Texte et discussion de ces principes au point de vue religieux.	289

XIII. Séparation de l'Église et de l'État.	293
XIV. La souveraineté du peuple ou la démocratie.	305
XV. La République.	314
XVI. La loi.	318
XVII. La liberté.	320
XVIII. L'égalité.	336
XIX. De quelques applications pratiques des principes de 89. . .	338
XX. Les diverses espèces de révolutionnaires.	341
XXI. Comment on devient révolutionnaire.	345
XXII. Comment on cesse d'être révolutionnaire.	347
XXIII. La réaction catholique.	348
XXIV. Faut-il lutter contre l'impossible?	356
XXV. Une redoutable et très-possible solution de la question révolutionnaire.	361

LES OBJECTIONS POPULAIRES CONTRE L'ENCYCLIQUE.

I. Ce que c'est qu'une Encyclique.	375
II. Dans son Encyclique du 8 décembre, le Pape outre-passe ses droits et parle de politique.	377
III. L'Encyclique est inopportune : le Pape compromet la Religion au lieu de la servir.	380
IV. Le Pape veut étouffer l'esprit moderne.	382
V. L'Encyclique attaque les constitutions modernes.	384
VI. L'Encyclique est un outrage au gouvernement français. . .	386
VII. Le Pape veut écraser les pouvoirs civils et les réduire en servitude.	387
VIII. Le Pape est l'ennemi de la civilisation et du progrès. . . .	388
IX. Le Pape condamne la liberté de conscience.	392
X. En condamnant la liberté des cultes, le Pape veut obliger les gouvernements à persécuter les incrédules, les protestants, les juifs, renouer les dragonnades et rallumer les bûchers de l'Inquisition.	394

TABLE.

471

XI. L'Encyclique met partout le désordre; tout le monde l'attaque : par conséquent elle est mauvaise.	396
XII. Il y a de bons catholiques qui blâment l'Encyclique.	398
XIII. La Papauté se meurt, et l'Encyclique est le cri de son agonie.	399
XIV. On n'est pas d'accord sur le sens de l'Encyclique.	400



LE DENIER DE SAINT-PIERRE.

I. Qu'est-ce que le Denier de Saint-Pierre?	407
II. Caractère exclusivement religieux du Denier de Saint-Pierre.	409
III. Pourquoi le Pape a besoin d'argent.	410
IV. A quoi sont employées les aumônes du Denier de Saint-Pierre.	412
V. En quel sens et en quelle mesure nous sommes obligés à contribuer au Denier de Saint-Pierre.	414
VI. Amour et dévouement dus au Pape.	415
Conclusion pratique.	420



QUELQUES MOTS SUR ROME.

I. Qu'est-ce qu'on vient donc nous chanter, que Rome est la première ville du monde, la grande ville, la ville par excellence? Sans parler de Paris, nous avons bien des villes en France infiniment plus belles, plus grandes, plus riches et plus peuplées. Les rues en sont plus larges et mieux alignées, les promenades plus agréables, les boutiques plus splendides, les cafés plus élégants, et les auberges mieux organisées. Pourquoi donc tant vanter Rome?	426
II. Eh bien! le Pape, n'est-ce pas un homme comme les autres?	428
III. Scit! mais pourquoi se mettre à genoux quand il passe? Pourquoi lui baiser les pieds? Pourquoi se fait-il porter dans les cérémonies, comme s'il ne pouvait pas marcher tout seul? N'est-ce pas là de l'orgueil?	430

IV. Pourquoi le Pape est-il Roi temporel? Jésus-Christ, dont il est le Vicaire, n'avait pas de royaume en ce monde, et saint Pierre était pauvre.	431
V. Va pour le Pape; mais à quoi bon tous ces Cardinaux, tous ces Prélats, avec leurs carrosses dorés, leur luxe et leurs laquais?	433
VI. A quoi servent tous ces prêtres, ces moines de toutes couleurs, qui courent les rues du matin au soir? On ne voit que ça dans Rome.	435
VII. Rien ne marche à Rome! — C'est la faute du gouvernement des prêtres.	438
VIII. Pourquoi y a-t-il tant d'églises à Rome? Pourquoi toutes ces processions de pénitents masqués, toutes ces Madones à tous les coins de rues? On n'a donc rien à faire en ce pays-ci?	441
IX. Avec toute leur dévotion, les Italiens ne sont pas meilleurs que les autres; nous valons bien mieux qu'eux, sans faire tant de grimaces.	445

AU SOLDAT EN TEMPS DE GUERRE.

I. Le beau et le vilain côté de la guerre.	449
II. Pourquoi, en temps de guerre, il faut qu'un soldat soit un fameux chrétien.	451
III. La veille de la bataille.	453
IV. Pendant la bataille.	456
V. Après la bataille.	460
VI. Retour au pays.	461
Prières qu'un soldat chrétien doit réciter chaque jour.	462



